

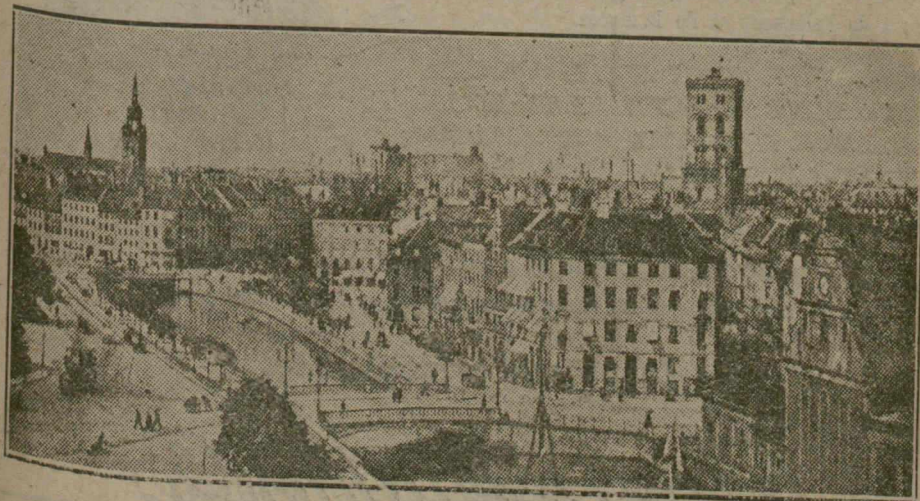
# La Revue Populaire

Magazine Littéraire  
Illustré Mensuel

11e Année, No 10

OCTOBRE 1918

PRIX: 15 CENTS



Copenhague, la capitale du Danemark. (Voir intérieur).





# FOURRURES DESJARDINS


LES PLUS BELLES -- LES MEILLEURES  
LES MOINS CHERES

**Q**UOUS avons l'honneur d'annoncer à notre nombreuse clientèle que nos nouveaux modèles d'automne et d'hiver sont maintenant exposés dans nos salons de vente, 130, RUE ST-DENIS, où les visiteurs peuvent les admirer chaque jour.

En parcourant cette exposition chacun pourra se rendre compte de la beauté de nos manteaux et de nos parures, qui sont irréprochables de qualité et de façon et que rien ne peut surpasser sous le rapport de l'élégance et de la durée.

NOUS AVONS UN CHOIX ABSOLUMENT INCOMPARABLE DE MANTEAUX EN SEAL DE L'HUDSON, ET NOS PRIX SONT CONSIDÉRABLEMENT PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS.



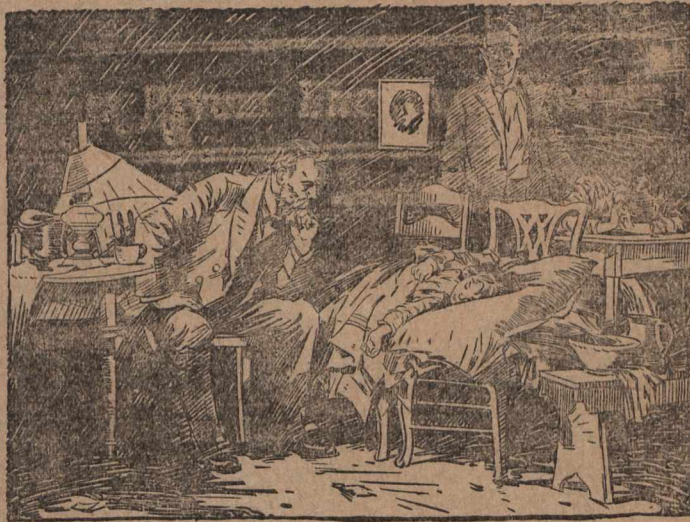
 Nous exécutons avec soin et à bon marché les réparations et transformations de vieilles fourrures.

**Une Visite est Sollicitée.**

*Cher Desjardins & Co*  
*Limitée*

130, rue St-Denis.





## Quand la vie d'un des notres est menacée - -

Il n'y a pas de sacrifices que nous ne soyons prêts à faire, pas de privation que nous ne nous imposions pour assurer à un être qui nous est cher les services des meilleurs médecins, les remèdes les plus coûteux—tout ce que notre dévouement peut nous inspirer pour assurer le soulagement du malade et sa guérison. Nos pensées, nos prières, nos espoirs tendent à ce but assurément des plus louables.

Nous ne nous demandons pas si nous avons le moyen de faire ces dépenses.

Nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il le faut, et nous accomplissons l'impossible—à force d'économie. Nous limitons nos dépenses, nous sacrifions nos goûts, nous nous privons de cent manières pour assurer au cher malade soins, douceurs et confort. Par un effort de volonté, nous avons résolu ainsi la question d'argent.

Dans la crise actuelle qui nous affecte, comme elle affecte le monde entier, l'argent joue un rôle prépondérant. Les dépenses de guerre en achats de toute nature, produits agricoles, grains, beurre, fromage, provisions, articles manufacturés en tous genres, nécessitent des sommes considérables. C'est pour la nation une question vitale.

## Il n'y a qu'un moyen de la résoudre : C'est par l'épargne !

Il faut que, d'un bout du pays à l'autre, se pratique la plus stricte économie, dans les villes et dans les campagnes, dans nos administrations publiques, dans nos municipalités, dans nos familles: il faut que chacun de nous, Canadiens, pratique l'économie, et mette ses épargnes à la disposition de l'Etat pour l'achat des produits nécessaires pour la guerre.

Publié sous les auspices du  
Ministre des Finances  
du Canada.



## SOMMAIRE DE LA REVUE POPULAIRE—MOIS D'OCTOBRE 1918

	Pages		Pages
Calendrier du mois . . . . .	6	LA CHRONIQUE DE LA JEUNESSE:	
Carnet (Petits trucs de commerce) . . . . .	7	La terre est toujours en mouvement . . . . .	141
Poésie . . . . .	8	Un étrange banquet . . . . .	147
<b>PAGES CANADIENNES:</b>		Les coolies voleurs de riz . . . . .	148
Les terres en culture au Canada. L'industrie et la guerre . . . . .	9	Le dressage des chevaux sauvages par les cowboys . . . . .	149
Valeur des pêcheries canadiennes. Découvertes de l'Amérique avant Colomb . . . . .	10	Les tailleurs d'autrefois . . . . .	153
L'apiculture au Canada. Le péril Jaune. La télégraphie sans fil . . . . .	11	Le patin-moteur . . . . .	154
Valeur des produits . . . . .	12	Quelques ombres chinoises . . . . .	155
<b>PETITS TRAVAUX D'AMATEURS:</b>		Les jubés . . . . .	158
Four conserver les raisins . . . . .	13	Grands vaisseaux d'autrefois . . . . .	159
Armoire à œufs. Appareils à égoutter les parapluies . . . . .	15	Les pigeons photographes. La population de la terre . . . . .	160
Origine d'un titre . . . . .	16	Une grande ville manufacturière des Etats-Unis . . . . .	161
<b>TOURISME: Les ruines de Palmyre . . . . .</b>	17	Pour capturer les chevaux sauvages . . . . .	162
Le Jo-Kang de Lhassa et son Bouddha en or . . . . .	19	Revue Encyclopédique . . . . .	163
<b>MAGIE EN FAMILLE :</b>		Miettes Scientifiques . . . . .	164
La danse d'un cigare . . . . .	21	Le Cheval . . . . .	165
Pour faire un parachute . . . . .	22	Les fabuleuses fortunes de l'Amérique. Les soldats superstitieux . . . . .	170
La Poupée parlante . . . . .	23	Les femmes à travers le monde: Les Japonaises . . . . .	171
Quelque chose que ni vous ni personne n'a jamais vu. L'homme-mouche . . . . .	24	Les yeux. Le front . . . . .	174
<b>MOZAIQUE: Le chiffre 17. Le dernier Mamelouk . . . . .</b>	25	<b>ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :</b>	
A quel âge peut-on se marier? . . . . .	26	Le maréchal Foch . . . . .	175
La crémation. Le blé en Amérique . . . . .	27	Joli mot d'enfant. Edison et les Allemands . . . . .	176
Les équivalents du pain . . . . .	28	La riposte. Séduction. Infaillible . . . . .	177
La tramontane. La chèvre et le chou. Le nombre 21. Les usages des Japonais . . . . .	29	La blague bruxelloise. La remise à flot des navires coulés. La réflexion réfutée . . . . .	178
<b>VIEILLE CHANSON CANADIENNE:</b>		Le facteur. L'écharpe. Bonté d'âme . . . . .	179
J'ai perdu mon amant . . . . .	30	Les pluies de sang. Le potager souterrain . . . . .	181
Trop parler nuit. Incendie qui s'éteignent d'eux-mêmes . . . . .	32	L'expédition d'une maison par la "malle". Taximètres électriques aux Etats-Unis. L'oiseau du soir . . . . .	183
La force motrice tirée des volcans . . . . .	33	Les tables tournantes . . . . .	185
<b>Roman: LES ROUTES SE CROISENT, par Edmond Coz . . . . .</b>	35	Le Danemark . . . . .	185
Les miroirs d'œufs. L'inventeur de l'italique . . . . .	140	Cadavres de géants. L'iode de la mer Blanche. La plus grande grange de l'empire . . . . .	193

## AUX LECTEURS DE LA "REVUE POPULAIRE"

Dorénavant, tous les reçus d'abonnement seront encartés dans la livraison qui suivra la date de la réception du montant versé. La loi postale permet ce mode d'expédition des reçus aux abonnés, mode qui signifie pour nous une économie considérable et nécessaire en temps de guerre. Ceux qui nous auront fait parvenir le prix de leur abonnement à la *Revue Populaire* le premier jour du mois, alors que la livraison du mois courant sera terminée, ne trouveront leur reçu que dans le numéro suivant. On est également prié de prendre note que toute demande de renseignements par écrit doit être accompagnée d'un timbre pour l'expédition de la réponse.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Prors.



NE MANQUEZ PAS DE LIRE  
LE ROMAN DE

*La Revue Populaire de Novembre*

C'est une réelle primeur  
intitulée

TERRE D'EXIL,

Par E.-Pierre LUGUET

Ce récit, à la fois dramatique, touchant et empreint du plus pur patriotisme, n'a jamais pu être publié au Canada, auparavant, pour l'excellente raison qu'il se rapporte aux événements actuels et qu'il vient à peine d'être écrit.

Son succès en France est fort considérable.

L'auteur est l'un des écrivains contemporains les mieux connus, et, c'est dans un style clair, élégant et parfois poignant qu'il nous raconte une émouvante idylle bien française, nouée en Allemagne, entre un prisonnier et une prisonnière.

Cette belle histoire se termine par la réunion des êtres si longtemps séparés, alors que le héros se fait aviateur, voulant défendre son pays, jusqu'à la grande victoire.

Ne manquez pas de lire ce captivant roman qui sera publié au complet dans notre édition de novembre.

Nous compléterons notre numéro par :

*Carnet éditorial.*—A propos de la Toussaint.

*Pages Canadiennes.*—Montcalm. Aviculture.

*Travaux d'amateurs.*—Table de portique de fabrication facile. Porte-magazines.

*Magie en famille.*—Pièce de monnaie escamotée. Sur un morceau de sucre.

*Echos.*—Le Jourdain et la Mer Morte. Maison de Jeanne d'Arc à Domrémy.

*Chanson.*—Chant national des Américains.

*Chronique de la Jeunesse.*—Le Soleil et sa famille.

*Enfants de tous les pays.*—En Turquie.

Et de nombreux autres articles d'un grand intérêt tels que : La légende de l'autre monde ; Un pianiste extraordinaire ; Les jouets compagnards ; Comment accorder son propre piano ; La capacité de nos salles de concert ; L'humour de Pershing, etc.

VOUS POUVEZ RETENIR CE NUMERO, DES A PRÉSENT CHEZ  
VOTRE DEPOSITAIRE.



10ième Mois

OCTOBRE

31 Jours

*Astrologie.*—Ce mois donne l'audace et l'énergie; ceux qui naissent sous son influence ont un immense besoin d'activité et mépriseront les dangers. Ils se marieront généralement de bonne heure et se créeront de bonnes relations sociales.

Pierre du mois: la Sanguine (couleur de sang) dont la propriété est de préserver des blessures et d'augmenter la sympathie.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	Mardi	S. Remy ..... 274e jour
2	Mercredi	SS. Anges Gardiens ..... 275e jour
3	Jeudi	S. Candide, martyr ..... 276e jour
4	Vendredi	S. François d'Assise, conf. .... 277e jour
5	Samedi	S. Placide et ses comp martyrs ..... 278e jour
6	<i>DIMANCHE</i>	S. Bruno, conf ..... 279e jour
7	Lundi	S. Marc, pape et conf ..... 280e jour
8	Mardi	Ste Brigitte ..... 281e jour
9	Mercredi	S. Denis et ses comp. martyrs ..... 282e jour
10	Jeudi	S. François de Borgia, conf ..... 283e jour
11	Vendredi	S. Emilien, conf ..... 284e jour
12	Samedi	S. Wilfrid, évêque ..... 285e jour
13	<i>DIMANCHE</i>	S. Edouard, roi, conf ..... 286e jour
14	Lundi	S. Calixte, pape et martyr ..... 287e jour
15	Mardi	Ste Thérèse ..... 288e jour
16	Mercredi	S. Gérard Majella, conf ..... 289e jour
17	Jeudi	Bienheureuse Marguerite Marie, vge.. 290e jour
18	Vendredi	S. Luc, évangéliste ..... 291e jour
19	Samedi	S. Pierre d'Alcantara, conf ..... 292e jour
20	<i>DIMANCHE</i>	S. Jean Cantius, conf ..... 293e jour
21	Lundi	Ste Ursule et ses comp. vierge et mart.. 294e jour
22	Mardi	S. Philippe ..... 295e jour
23	Mercredi	Le Très Saint Rédempteur ..... 296e jour
24	Jeudi	S. Raphaël, archange ..... 297e jour
25	Vendredi	S. Chrysante et Ste-Darie ..... 298e jour
26	Samedi	S. Evariste, pape et martyr ..... 299e jour
27	<i>DIMANCHE</i>	S. Frumence, évêque ..... 300e jour
28	Lundi	SS. Simon et Jude, apôtres ..... 301e jour
29	Mardi	S. Narcisse ..... 302e jour
30	Mercredi	S. Lucain, martyr ..... 303e jour
31	Jeudi	S. Quentin, martyr ..... 304e jour

## PREVISION DU TEMPS

1 au 6. Température très élevée.	19 au 23. Changement subit de température.
7 au 11. Très brumeux.	24 au 26. Variable.
12 au 15. Variable.	27 au 31. Vent et tempête.
16 au 18. Vague de froid.	



# La Revue Populaire

Vol. 11, No 10

Montréal, Octobre 1918

<b>ABONNEMENT</b> Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts Montréal et Etranger: Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20 Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.	<b>Paraît tous les mois</b>	<b>POIRIER, BESSETTE &amp; CIE,</b> Editeurs-Propriétaires, MONTREAL, 131 rue Cadieux, La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.
---	---------------------------------	--

## Petits Trucs de Commerce

Avez-vous eu l'occasion de pénétrer dans un magasin pour y effectuer un achat quelconque? Si oui, effaré par la hausse formidable de certains produits, vous avez entendu cette petite phrase qui semble devenue l'accessoire obligé de toutes les transactions commerciales:

—Et vous savez, je vous fais ce prix parce que j'ai cette marchandise en réserve d'avant la guerre!

Le client, mis en confiance, paie sans rechigner.

Pourtant, s'il fallait vérifier cette affirmation, il serait permis de constater ou que nous disposions de stocks considérables, quasi inépuisables, ou que ces mots magiques et nouveaux sont le sésame des bourses récalcitrantes. Ce n'est d'ailleurs pas la seule "combine", comme disent les poilus. Etes-vous sensibles à la magie du chiffre? Vous paierez alors facilement 4 dollars 95 ce qui vous semblerait trop cher à cinq dollars, la différence est minime, mais le premier nombre flatte l'oeil tandis que le second prix l'effraie et la vente ne peut qu'en profiter.

Dans les grands magasins de New-York, il existe une espèce d'employés qu'on ignore chez nous; le "mistake-clerk", l'employé gaffeur, le bouc-émis-saire.

Dès qu'une cliente croit avoir à se plaindre—cela arrive toujours—on la conduit près d'un chef de rayon qui l'écoute patiemment et attentivement. Celui-ci fait mander le mistake-clerk, lequel s'avance en tremblant:

—Monsieur, lui dit le chef, en voilà assez! Vous commettez gaffe sur gaffe, mais celle-ci dépasse toute mesure! Passez à la caisse, vous êtes renvoyé!

Le malheureux balbutie, s'excuse et s'en va! Neuf fois sur dix, la colère de l'acheteuse tombe. Elle intercède auprès du chef et le supplie de revenir sur sa décision... Le chef se laisse fléchir; on appelle l'employé qui se confond en remerciements et la cliente s'en va, persuadée qu'elle a accompli une bonne action. Elle reviendra... Pendant ce temps, le mistake-clerk continue son métier de paratonnerre et gagne largement sa vie. Il a de très forts appointements mais il ne doit pas avoir l'air cossu et, pour peu qu'il ait un physique ingrat, sa fortune est assurée. Aussi ces positions sont-elles très courues.

Verrons-nous bientôt le mistake-clerk dans nos comptoirs à Montréal? C'est à n'en pas douter pourvu que toutes nos Canadiennes prennent plus souvent l'envie de réclamer lorsqu'on les "emplit" dans nos grands magasins départementaux.

M. LAMBERT.



## Je Rêve d'Amitié...

Je rêve d'amitié, cueillie à ton cœur tendre,  
Et, faite de douceur, venant, au mien, s'épandre

D'une amitié d'automne, et très vieille et datant,  
Comme un ancien amour, d'un arrière-printemps.

Dont le calme parfum, essence de nos âmes,  
Sur de chastes autels exhalerait ses flammes.

Je voudrais captiver son charme indéfini,  
Pour lequel ma tendresse installerait un nid,

Et, qu'au jardin de sa fidélité fleurissent  
Des rameaux, toujours verts, que nuls temps ne flétrissent.

Bienfaisante amitié, tranquille asile offert  
Aux malheureux, lassés, d'avoir beaucoup souffert,

Vague tendre du cœur, qui, sans cesse, mouvante,  
De l'un à l'autre porte une onde consolante;

Bouquet, miraculeux, aux mille vertus soeurs  
Pour toute plaie ayant des baumes guérisseurs;

Barque de sauvetage accourant quand la joie  
Prise par le courant, du noir chagrin, se noie.

Verdoyante oasis, au désert du malheur,  
Où l'affligé, meurtri, repose sa douleur,

Je te révérai en t'offrant ma prière,  
En m'attachant à toi, comme au chêne le lierre.

Je rêve d'amitié, qui, seulement, mourrait  
Comme finit la rose et qui s'effeuillerait

Dans toute sa beauté, jusqu'à la mort bénie,  
Sur nos cœurs, les liant, d'une étreinte infinie...

LIANE.





## LES TERRES EN CULTURES AU CANADA

La superficie totale des terres des neuf provinces s'élève à 1,401,311,413 acres, et les terres cultivées à 109,777,085 acres soit 7.18 pour cent de l'étendue totale.

On estime que dans les limites des neuf provinces, il y a un total de terres propres à la culture de 440,951,000 acres: ce chiffre représente 34 pour cent de l'étendue totale, et ne tient aucun compte des forêts et des marais, qui peuvent être coupées et mises en culture, ni des terres du Nord, inconnues et inexplorées.

Il reste encore, on le voit, une marge assez large pour une colonisation intense et effective.

Il est intéressant de constater l'étendue des terres cultivées dans chaque province.

L'Ile du Prince-Edouard, à cause de sa petite étendue arrive en tête: cette province compte 86.01 pour cent des terres cultivées, contre 90 pour cent des terres propres à la culture.

Dans la Nouvelle-Ecosse, 38.83 pour cent de l'étendue totale est en culture, contre 60 pour cent de l'étendue possible pour la culture. Le Nouveau-Brunswick compte 25.36 pour cent des terres cultivées, contre 60 pour cent possibles.

Dans Québec, seulement 3.52 pour cent

est mis en culture, sur une étendue possible de 10 pour cent. Ontario est encore plus en arrière, puisque 9.37 pour cent des terres sont occupées contre 25 pour cent de terres cultivables.

L'Ouest n'est guère mieux partagé que l'Est. Au Manitoba l'on compte 8.33 pour cent contre 50 pour cent des terres cultivables. L'Alberta est à peu près au même point, puisqu'il y a 10.96 pour cent de terres cultivées sur 65 pour cent propres à la culture. La Colombie Anglaise est la dernière, puisque l'étendue des terres cultivées ne couvre que 1.12 pour cent du 20 pour cent de terres cultivables.

L'est de la province de Saskatchewan est la plus fortunée sous ce rapport: on compte 18.39 pour cent de terres mises en culture sur un total possible de 60 pour cent.

### L'Industrie et la Guerre

La guerre ayant donné une très grande impulsion à nombre d'usines et fabriques canadiennes, il a été demandé à chaque établissement destinés aux armées, soit immédiatement, soit indirectement. Ces



réponses sont reproduites dans le tableau ci-dessous. Un résumé des produits de guerre de nos manufactures en 1915 est donné dans l'état suivant, limité aux marchandises dont livraison a été faite au cours de l'année civile 1915.

**Produits de guerre sortis de nos Manufactures en 1915**

Groupes d'industries.	Valeur des produits de guerre.
	\$
1 Produits alimentaires... ..	5,789,354
2 Textiles ... ..	23,319,659
3 Produits ouvrés en fer et en acier	34,500,967
4 Bois de construction, de service et ouvré ... ..	3,491,792
5 Cuir et ses produits ouvrés ...	13,159,261
6 Papier et impression ... ..	63,853
7 Liqueurs et boissons ... ..	19,358
8 Produits chimiques et autres ...	8,519,735
9 Argile, verre et pierre ouvrés ...	82,168
10 Métaux et leurs produits, autres que l'acier ... ..	9,837,013
11 Tabac et ses dérivés ... ..	127,686
12 Véhicules pour le transport par terre ... ..	16,955,562
13 Navires pour le transport par eau	2,471,489
14 Industries diverses ... ..	12,555,128
15 Ateliers des artisans ... ..	2,524,346
<b>Total ... ..</b>	<b>133,417,371</b>

### Valeur des Pêcheries Canadiennes

La valeur des pêcheries canadiennes a augmenté énormément depuis quelques années. Elle s'élevait à \$20,000,000 il y a peu d'années, aujourd'hui, elle oscille entre \$30,000,000 et \$35,000,000 et elle augmentera beaucoup à l'avenir, suivant toutes les probabilités.

En Colombie-Britannique, seulement elle atteignait presque \$12,000,000 l'année dernière; en Nouvelle-Ecosse, \$8,000,000; au Nouveau-Brunswick, \$5,000,000; dans l'Ontario, presque totalement du poisson des lacs, \$2,750,000; dans Québec, \$2,000,000; au Manitoba, Saskatchewan et Alberta, elle était d'environ \$1,000,000.

Dans les provinces des prairies, les nouvelles lignes de chemin de fer donne-

ront accès à des régions contenant d'immenses lacs qui n'ont jamais été exploités pour la vente du poisson; la pêche en ces lacs aura une production extraordinaire dans peu d'années.

### Découverte de l'Amérique avant Colomb

La découverte de l'Amérique eut lieu longtemps avant Christophe Colomb; des vaisseaux phéniciens et carthaginois ont-ils abordés, à des époques indéterminées, sur les côtes de la contrée que nous appelons le Mexique?

On manque de preuves et pour le nier et pour l'affirmer. Dès le second siècle avant l'ère vulgaire, l'astronome cyrénéen Erastosthène, soupçonnait l'existence d'un continent occidental destiné à faire contrepoids à l'ancien monde.

Au moyen-âge, en 861, un vaisseau Scandinave aborda aux îles Forœer. De 860 à 872, l'Islande fut visitée par trois navigateurs scandinaves. Le Groënland fut découvert en 932 ou 982. En 986, l'Islandais Erik Randa, s'y fixa le premier. En 1001, Bjorn et Seif, ses fils, débarquèrent dans le Vinland, qui fut depuis la Nouvelle-Ecosse et la Nouvelle-Angleterre.

En 1170, le prince gallois, Madoc-ap-Owen, s'établit dans un pays nouveau qui était peut-être la Virginie ou la Caroline, et l'on n'entendit plus parler de lui en Europe.

Ce ne fut qu'en 1492 que Christophe Colomb aborda aux îles Lucayes et toucha la terre ferme en 1497. Dans cette même année les Vénitiens Jean et Sébastien Cabot reconnurent les côtes des Etats-Unis. Ponce de Léon découvrit la Floride en 1512; Verazzani visita en 1524 toute la côte septentrionale jusqu'au trente-



quatrième degré de latitude.

Du seizième au dix-septième siècle, les migrations des peuplades américaines se firent du nord au sud. Les Toulteques apparaissent en 618; les Chichimèques, en 1170; les Nalmaltèques, en 1173; les Acolhnes et les Aztèques, en 1196. Les Toulteques cultivaient le maïs et le coton. Ils construisirent des villes, des chemins, des pyramides. Ils connaissaient les peintures hiéroglyphiques, savaient fondre les métaux et tailler la pierre, et se servaient d'une année solaire exacte.

Dès 1683, au Sud-Afrique, précisément là où s'élève actuellement Johannesburg, Mallet a inscrit dans son atlas cette mention: *or*. On ne s'explique guère, après avoir lu cet atlas, la stupéfaction du monde civilisé apprenant, il y a vingt ans, que Robison venait, par pur hasard, de faire jaillir le métal jaune sous sa pioche, véritable fleuve d'or, coulée d'une richesse incomparable, qui reste comme le plus merveilleux gisement du monde entier.

### L'Apiculture au Canada

On constate que l'apiculture accroît en importance de jour en jour au Canada. Trois provinces, Ontario, Québec et la Colombie Britannique, ont maintenant des lois pour lutter contre les maladies des abeilles, et des fonctionnaires sont nommés pour surveiller la mise à exécution de ces lois.

On estime qu'il existe au moins 5,000 apiculteurs dans l'Ontario qui possèdent un nombre total de 100,000 ruches et la quantité de miel produite est de cinq millions de livres.

Toutefois, cette évaluation ne représente qu'un quart de la quantité de miel produite dans l'Ontario, des millions de livres étant perdues tous les ans.

L'apiculture est importante, non seulement pour la production du miel, mais aussi pour l'arboriculture fruitière.

Tous les arboriculteurs doivent avoir au moins quelques ruches d'abeilles; nul n'ignore le rôle important qu'elles remplissent dans la fertilisation des arbres fruitiers, et il a souvent été prouvé que leur présence augmente la quantité de graine produite tout en donnant du miel d'excellente qualité.

### Le Péril Jaune

Les Chinois et les Japonais continuent à envahir la côte du Pacifique d'une façon alarmante. Ils s'introduisent tout particulièrement dans la Colombie Anglaise qui cherche en vain le moyen de se protéger contre ce torrent envahisseur.

"La situation devient de plus en plus critique pour nous, s'écriait il n'y a pas longtemps le député de Vancouver, M. H. H. Stephens. Nous abandonnons aux mains des étrangers les industries, telles que les pêcheries, qui sont une excellente école pour la marine. Il y a quatre ans, dix mille blancs se livraient à cette industrie qui est actuellement presque exclusivement monopolisée par les Japonais. Si on permettait aux Orientaux d'amener au Canada seulement autant d'immigrants qu'il en passe par Montréal tous les ans, avant quelques années on voit facilement que l'Ouest serait entièrement dominé par la race jaune. Nous n'avons que sept millions d'habitants et les nations d'Extrême-Orient en ont 800,000,000. La lutte est donc extrêmement inégale."

### La Télégraphie sans Fil

Découverte par Branly en 1890 et exploitée par Marconi, la télégraphie sans



fil a rendu pendant la paix comme aux heures de guerre, les plus grands services aux nations.

C'est grâce à elle si l'Allemagne qui ne pouvait plus communiquer par le câble, a pu entretenir des relations suivies avec les Etats-Unis et poursuivre avec succès sa politique sous-marine.

De leur côté, les Alliés lui doivent d'avoir été avertis à temps de certaines opérations de l'ennemi sur terre et sur mer.

On sait aujourd'hui que la T. S. F. a un pouvoir de transmission pour l'échange de correspondance dix fois plus grand que la télégraphie ordinaire. Aussi les nations possèdent-elles des installations de T. S. F. toutes puissantes et dont le rayonnement va jusqu'à plus de 400 milles.

La portée des ondes électriques est pour ainsi dire illimitée; on est parvenu à communiquer pardessus les terres à des distances incroyables.

L'Angleterre travaille en ce moment à installer un réseau qui lui permettra de réunir la métropole à ses plus lointaines colonies. La France a conçu un projet analogue.

La T. S. F. a été employée pour la première fois pendant la guerre sud-africaine, puis pendant la guerre russo-japonaise, où elle permit à l'amiral Togo de surprendre l'amiral russe et de détruire sa flotte.

Il est assez naturel qu'étant devenu d'un usage général on ait essayé d'établir, au sujet de la T. S. F. une entente internationale; les ondes, en effet, sont invisibles et capricieuses; elles se propagent en tous sens, mais restent tout de même susceptibles d'être appropriées, comme on en a eu la preuve durant la présente guerre. C'est ainsi, par exemple, que de part et d'autre on a pu surprendre certains secrets de l'ennemi.

La convention des Puissances qui a eu lieu en juillet 1908 a réservé tout entière la circulation des ondes hertziennes au-dessus et à l'intérieur des territoires des Hautes Parties contractantes, puisque, à travers ces territoires, c'est la télégraphie ordinaire, reliée aux stations radiographiques côtières, qui doit fonctionner.

La convention a fait accepter de plus le principe que les stations de la T. S. F. sont obligées d'accepter par priorité absolue les appels de détresse provenant des navires, de répondre de même à ces appels et d'y donner la suite qu'ils comportent.

## Valeur des Produits

La valeur totale des produits manufacturés en 1915 s'est élevée à \$1,407,137,140. Ce chiffre dépasse de \$241,161,501 celui de 1910 et de \$688,784,537 celui de 1905.

— o —

## LE NEZ

Le nez court, carré, persévérance et entêtement.

Le nez bien droit, sans bosse, large, aux ailes, est signe d'un esprit méticuleux, attentif, économe.

Le nez long, droit, mince à la base, indique un coeur résolu, brave, fier, plein de dignité.

Le nez large, aux contours nets, dénote un coeur aimable, léger, infidèle.

Le nez sec, à la courbe heurtée, en bec d'oiseau, dénote l'outrecuidance, la témérité et l'autoritarisme.

Le nez dont l'arête est saillante et la base élargie révèle l'originalité, un mélange d'insolence et de mélancolie.

— o —





## PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

### POUR CONSERVER LES RAISINS

Comment peut-on installer, dans le plus petit emplacement possible, un appareil pour conserver beaucoup de raisins?

La réponse à cette demande est que la conservation des raisins peut se faire par deux procédés absolument différents dits "à raffe sèche" et à "raffe humide".

Pour la raffe sèche, à la campagne, on pend, les grappes séparées l'une de l'autre autour de cercles de barrique attachés au plafond par une corde. Mais chaque cercle ne peut tenir suspendues que 15 à 18 grappes au plus. Dans le même espace, on peut installer un cadre comme celui qui représente la figure ci-contre et auquel on pourra accrocher au moins 60 grappes. Prenez huit planches de sapin raboté ayant 4 pouces de large et  $\frac{1}{2}$  pouce d'épaisseur: deux de ces planches A et B auront 32 pouces de long et les six autres C et D du cadre et E E E E des traverses, 31 pouces seulement. Vous assemblerez le tout en le clouant. Sous les bandes, vous visserez des pitons de la force de ceux qui servent à accrocher les petits rideaux; ils seront distants de 4 pouces au moins les uns des autres et avec du fil de fer galvanisé très fin, vous fabriquerez à la pince,

des petits S d'un pouce de haut.

Quatre ficelles fixées aux coins du cadre et réunies ensemble permettront de le suspendre. Mais prenez note que pour une bonne conservation, *la grappe doit être pendue, la queue en bas*, contrairement à l'habitude des campagnes; c'est à cela que sont destinés les S en fil de fer. On attache en tête de chaque grappe sur la tige ligneuse une petite boucle de fil dans laquelle on accroche une des branches de l'S, l'autre se plaçant dans le piton. On peut même alterner des bouts de fil longs et d'autres courts de façon à ce que les grappes ne se touchent jamais et soient comme placées à deux étages différents. Cela permet d'augmenter le nombre des pitons.

Dans la conservation des raisins à raffe sèche, les grains se rident. Pour leur rendre l'aspect frais, on les plonge cinq minutes dans l'eau chaude. Mais s'ils sont alors regonflés, ils se rident à nouveau et deviennent inutilisables à la suite.

Le procédé de conservation à raffe humide a l'avantage de conserver à la grappe son aspect normal. "On coupe le sarmement à porteur d'une grappe de raisin, en



laissant à partir de la grappe *d* la longueur de 6 ou 7 entrenœuds dont 3 ou 4 au-dessous et 3 au-dessus de la tige *c* de la grappe; puis on enduit le bout supérieur *b* de ce sarment avec de la cire à greffer pour empêcher l'évaporation des liquides qui se trouvent dans la tige."

Voici le procédé à rafle humide :

"On introduit l'extrémité inférieure du sarment dans une fiole contenant de l'eau *M*, à laquelle on ajoute, pour empêcher la putréfaction, du charbon pulvérisé *N*."

Mais des bouteilles ou des flacons d'une contenance d'au moins une chopine tiennent beaucoup de place et si elles ne sont pas accrochées, il faut les fixer sur leurs planchettes pour éviter les accidents.

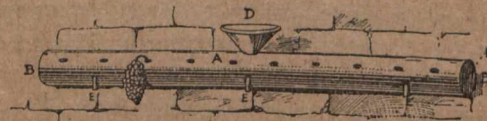
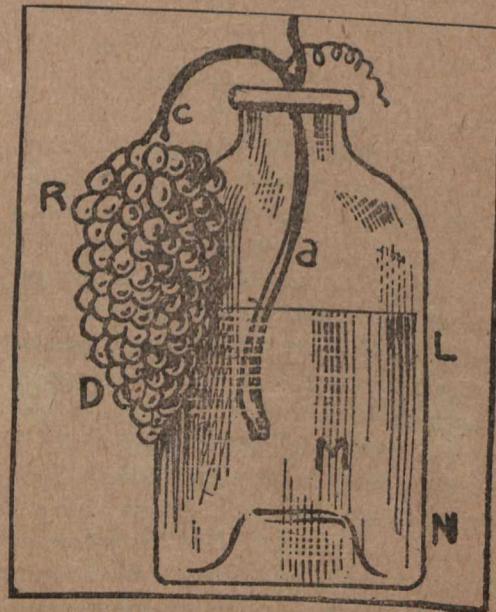
Quoique la conservation à rafle humide nécessite, pour un même nombre de grappes, un emplacement dix fois plus considérable que celle à rafle sèche, nous avons réduit cet emplacement à son minimum, en substituant aux fioles des morceaux de tuyaux de gouttière en zinc.

On prend un morceau de tuyau *A* de une verge de long environ. A un pouce du point qui sera le niveau supérieur, on fait avec un fort poinçon une série de trous *C C C C* que l'on agrandit ensuite à la lime de façon à pouvoir donner passage au sarment.

Au centre du dessus *D*, on fait un autre trou destiné à placer un petit entonnoir.

Les deux bouts *B B'* du tuyau ne sont pas bouchés; on en trace la forme sur une plaque de zinc avec un crayon et on découpe deux rondelles avec des ciseaux. Ces rondelles s'adaptent bien à l'intérieur du tuyau de chaque côté, mais elles laisseraient filtrer l'eau. On les mastique comme on le ferait pour une vitre avec un ciment inaltérable à l'eau.

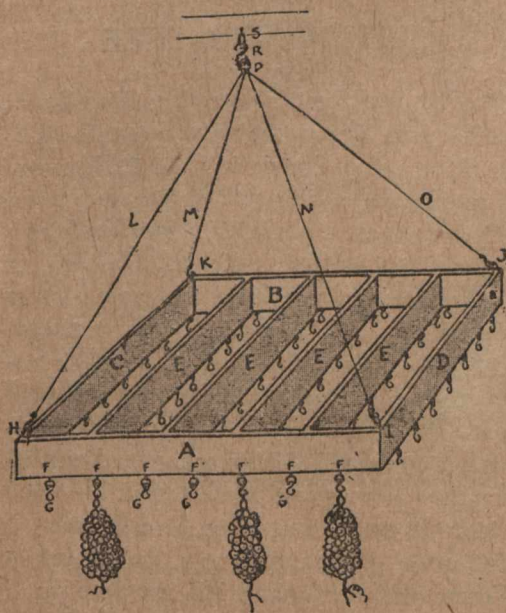
Nos réservoirs étant ainsi préparés en





quantité suffisante pour y loger la réserve de raisins, il est inutile de placer les tuyaux sur des tablettes. Au grenier, s'il n'y gèle pas, il suffit d'enfoncer le long des murs de longs clous à crochet en fer forgé EEE, qui, vendus au poids, reviennent à 5 centins pièce environ. Il faut les prendre assez longs pour que le tuyau puisse s'ajuster, sans forcer, entre le mur et eux; trois clous par tuyau sont suffisants.

Par l'orifice D on introduit l'eau et le charbon pulvérisé, à raison de  $\frac{1}{3}$  d'once par pinte d'eau; on ajuste les sarments dans les trous EEE de façon à ce qu'ils plongent bien dans l'eau. Puis, avec de la cire à parquet pétrie à la main, on

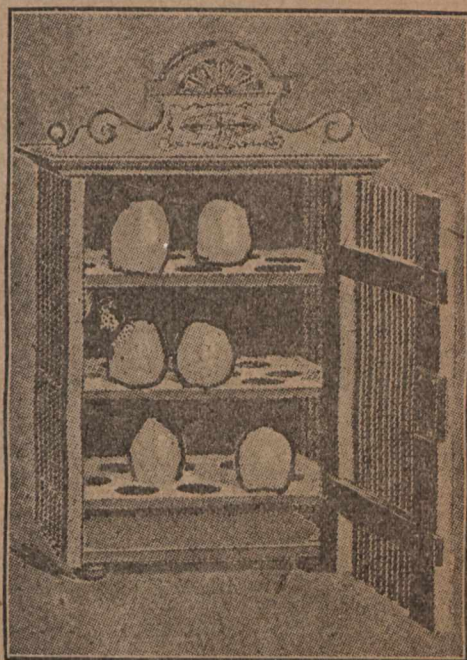


obture la partie des trous qui donne encore passage à l'air.

On bouche de la même façon le trou fait pour placer l'entonnoir afin d'isoler la nappe d'eau de l'air extérieur.

## ARMOIRE A OEUFS

On a imaginé toute une série de procédés pour la conservation des oeufs; mais il est encore préférable de laisser les oeufs dans leur état normal, et de se contenter



d'assurer leur fraîcheur en évitant toutes causes capables de les détériorer: humidité, élévation de température, vapeurs.

A cet effet, on a imaginé une petite armoire à claire-voie en bois blanc, de dimensions réduites, avec des rayons percés de trous permettant d'emmagasiner les oeufs par ordre de production et les mettant à l'abri de toute influence mauvaise.

— o —

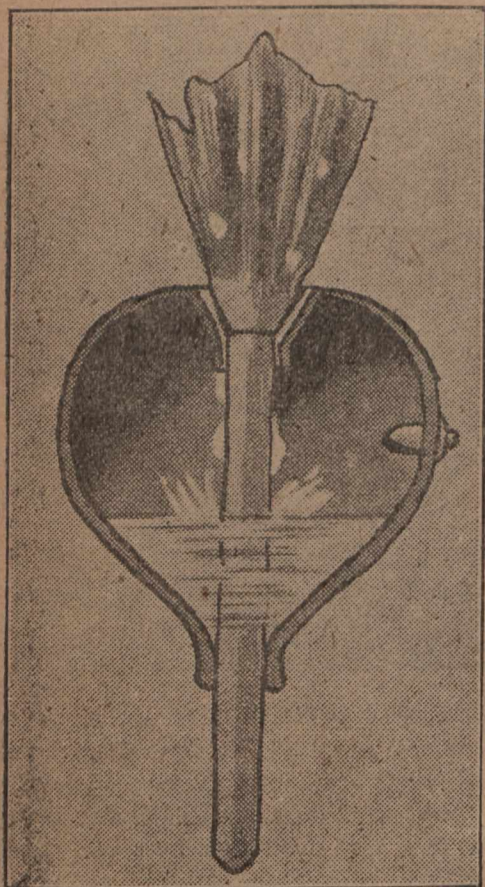
## APPAREIL A EGOUTTER LES PARAPLUIES

L'appareil à égoutter les parapluies, d'invention naturellement américaine, est



une véritable trouvaille; il confine à l'hydraulique et à l'hygiène.

Où mettre, en effet, le parapluie mouillé à égoutter ? Dans la traditionnelle "botte" ? il la remplit. Dans la cuisine ? il l'inonde.



On se souvient toujours, avec amertume, de cet hygiéniste qui, rentrant chez lui après une abondante averse, mettait son parapluie à sécher dans son lit et se mettait lui-même à égoutter dans un coin du vestibule. Son exemple a découragé les imitateurs.

Revenons donc à l'appareil à égoutter rationnel.

Il consiste, et notre le dessin le démontre, en un réceptacle de caoutchouc ayant une section en forme de coeur. On ne s'attendait guère à voir le coeur en cette affaire; mais enfin, puisque le coeur y est, il faut en passer par là.

On introduit le manche du parapluie mouillé dans la poire en caoutchouc. L'ouverture inférieure est assez petite pour produire un serrage; l'ouverture supérieure est assez large pour permettre un écoulement rationnel et continu de l'eau dans le récipient.

Finalement, un petit orifice latéral, pourvu d'un bouchon, permet de vider l'eau emmagasinée.

— o —

## ORIGINE D'UN TITRE

QUELLE est l'origine du titre *Excellence*, et à quelle époque ce titre remonte-t-il ?

Selon un ouvrage, ce titre était donné aux anciens rois francs et aux empereurs d'Allemagne, comme une épithète plutôt que comme un titre définitif. En 1593, on voit cette dénomination réclamée comme un droit par le duc de Nevers, ambassadeur de France à Rome. En 1624, une querelle à ce sujet s'élève entre l'ambassadeur de l'Empire et celui de la République de Venise à Milan, chacun d'eux réclamant pour soi et contestant à l'autre le droit de se faire appeler Excellence. Ce différent est tranché par un décret de l'empereur Ferdinand III, en date du 29 mars 1645, donnant "au nom de Dieu" la prérogative d'Excellence aux ambassadeurs impériaux.

Depuis, ambassadeurs et ministres ont toujours eu droit à cette dénomination.

— o —



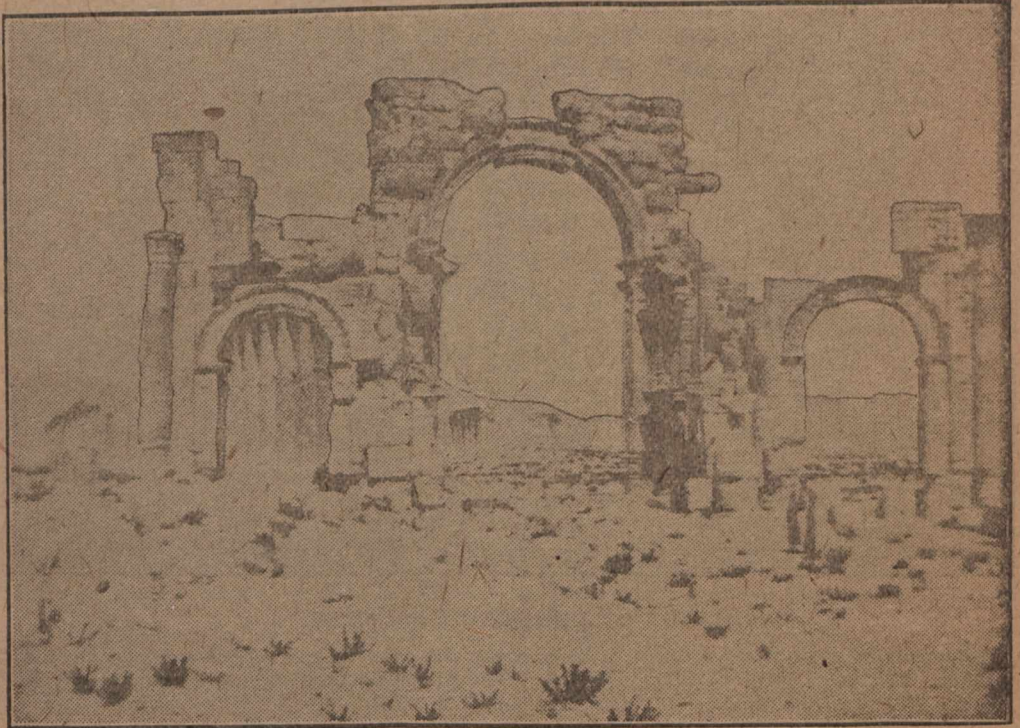
## Un peu de Tourisme

## LES RUINES DE PALMYRE

Situées à près de 160 milles l'une de l'autre, chacune sur un versant opposé de la grande chaîne de l'Anti-Liban, Baalbek et Palmyre sont les deux plus merveilleuses cités en ruine de la Syrie.

de rivaliser avec la grande Cléopâtre.

La fondation de Palmyre est attribuée à Salomon, qui "bâtit Tadmor dans le désert", sans doute à l'endroit où se contraient des caravanes de marchands ;



LES RUINES DE PALMYRE: ARC DE TRIOMPHE D'AURELIEN.

Un des plus beaux morceaux des ruines de Palmyre est l'arc de triomphe, élevé pour commémorer la victoire d'Aurélien sur Zénobie, victoire qui anéantit l'indépendance de Palmyre.

Baalbek a peut-être plus de beauté, mais Palmyre est remarquable aussi et est bien plus connue que sa voisine, grâce à Zénobie, la "reine de l'Orient", qui tenta

car Tadmor, ou Palmyre, est sur la route du désert entre le golfe Persique et la Méditerranée. Du siècle de Salomon à celui d'Antoine, le nom de Palmyre disparaît



de l'histoire, bien qu'une légende raconte que la ville fut prise et détruite par Nabuchodonosor.

Quand elle sort de nouveau de l'oubli, on la voit former le noyau d'une république indépendante, qui s'efforçait de s'assurer l'amitié de Rome et y réussit pendant quelque temps. C'est de cette période, c'est-à-dire, des trois premiers siè-

comme privilège le droit d'élire son propre sénat.

Les inscriptions découvertes parmi les ruines montrent que les édifices ont été élevés par des indigènes de Syrie. Le grand temple du Soleil fut pillé et endommagé après la révolte qui suivit la prise de Palmyre par Aurélien en 270; mais Aurélien ordonna qu'on rétablît l'édifice dans son



LA GRANDE COLONNADE DE PALMYRE.

La grande colonnade de Palmyre offre, à mi-hauteur, des consoles qui supportaient les statues de grands hommes de la ville. L'arc cintré à droite faisait partie d'une arcade qui coupait à angle droit la double rangée de colonnes.

cles après Jésus-Christ, que datent presque tous les édifices et monuments dont les ruines subsistent encore sur l'emplacement de Palmyre.

L'empereur Hadrien protégea la ville et lui donna son propre nom: Hadrianopolis, tandis qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle Palmyre devenait une colonie romaine, gardant

premier état et consacra une grosse somme à cette restauration. Ce temple, dans les ruines duquel toute la population actuelle de Tadmor s'est élevé des huttes d'argile, ne couvre pas moins de 6 milles carrés et mesure près de 1½ mille de circonférence. Le sanctuaire le plus intime a un plafond orné de magnifiques sculptu-



res, encore intactes. Mais, hélas! on n'en pourrait pas dire autant de presque tout le reste de l'édifice!

Les deux autres curiosités principales de Palmyre sont la Grande Colonnade et l'Arc de Triomphe. La première, qui longeait la rue centrale de la ville, depuis le temple du Soleil, sur un parcours de plus de 3600 pieds, se composait, croit-on, de 1,500 colonnes de 51 pieds de hauteur, disposées sur deux rangées; à chacune était adaptée une console qui supportait une statue. Les inscriptions qu'on lit encore sous ces consoles montrent que les statues représentaient d'illustres enfants de Palmyre, parmi lesquels Zénobie et son époux Odenathus.

Le triple Arc de Triomphe a été cons-

truit pour commémorer la victoire d'Aurélien sur Zénobie, exploit qui permit au vainqueur de la traîner à Rome derrière son char, ignominie à laquelle avait échappé l'illustre Cléopâtre grâce à la morsure d'un aspic.

Les ruines de Palmyre ont été encore peu fouillées, et l'avenir réserve des surprises aux archéologues. L'ancienne ville, en effet, est recouverte de sable et de débris qui atteignent au moins 9 pieds de hauteur. Des fouilles bien conduites permettraient de retrouver sous la couche de terre amoncelée pendant plus de quinze siècles non seulement des pierres sculptées et des inscriptions lapidaires, mais des papyrus, des objets et ustensiles, des produits de l'industrie et de l'art.

— o —

## LE JO-KANG DE LHASA ET SON BOUDDHA EN OR

Le Jo-Kang, la "Place de Dieu", le grand temple de Lhasa, est une construction cubique et sans fenêtres, dont les murailles sont flanquées de bâtiments réservés aux bureaux et aux salles du gouvernement tibétain.

Il est tellement enfoui dans ces annexes qu'on n'en aperçoit guère que les toits dorés, qui brillent au soleil et, du côté ouest, les portes qui donnent accès dans le sanctuaire. Dans ce sanctuaire, se trouve la plus sainte idole du pays, une statue gigantesque de Bouddha.

L'aspect en est impressionnant: quand les yeux se sont accoutumés à l'obscurité ambiante, ils découvrent dans le renfon-

cement des piliers l'image du dieu, doucement éclairée par une multitude de lampes en veilleuse. Et l'expression du visage est inattendue: les traits sont plus jeunes qu'à l'ordinaire; c'est le visage de Bouddha enfant.

On dit que le portrait a été fait du vivant même du prince Gautama, par Visvaakrma, qui n'est pas un homme, mais la force constructive de l'Univers. La statue est en or, allié aux quatre autres métaux connus alors: argent, cuivre, zinc et fer, et symbolise ainsi la Nature. Elle est ornée de diamants, de rubis, de lapis-lazuli, d'émeraudes et de saphirs. Sur sa poitrine s'étaient de nombreux colliers

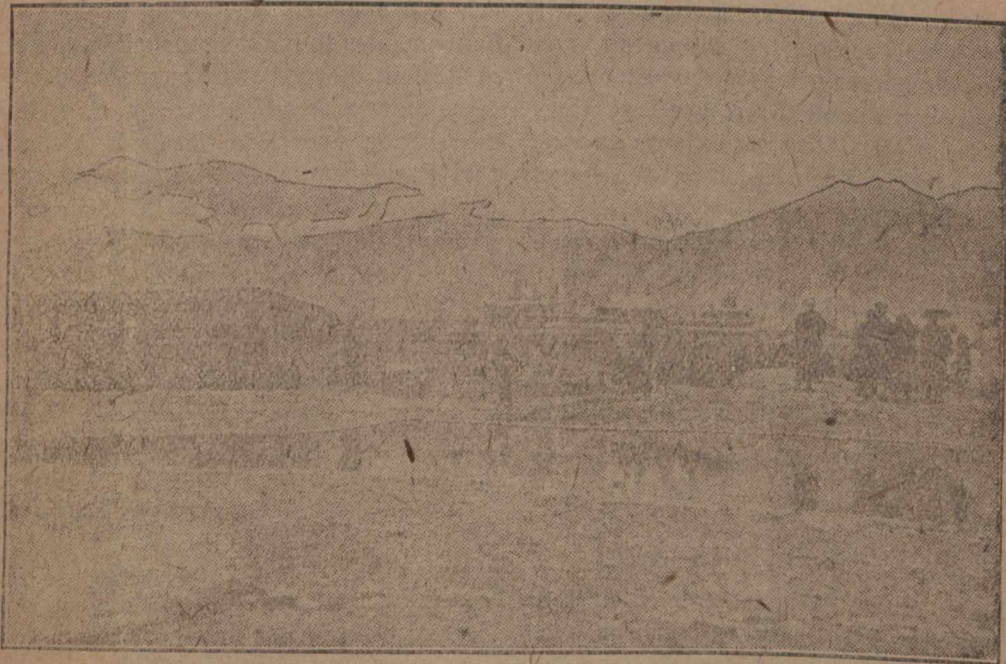


d'or rehaussés de pierreries.

Les objets cultuels qui sont amoncelés devant la statue sont les dons de pieux bouddhistes; on y voit, entre autres, de grandes lampes, de plus petites, des bols, des "roues de la Loi". Tout est en or. Ces ornements sont rangés sur trois étagères, qui vont depuis le sol jusqu'aux épaules du Dieu.

La couronne est en or, naturellement incrustée de turquoises et rehaussée de cinq feuilles contenant une image de Bouddha avec des pierres précieuses également. Dans le centre, au-dessous de la feuille médiane, brille une turquoise sans défaut, longue de 6 pouces et large de 3, la plus grande du monde entier.

Derrière ce trône, où s'enchassent des



LE JO-KANG OU GRAND TEMPLE DE LHASSA.

Construction enfouie dans les bâtiments de l'administration tibétaine; célèbre surtout par le sanctuaire qui contient une statue de Bouddha, la plus sainte idole du pays.

Le trône sur lequel il est assis est surmonté d'un riche baldaquin, soutenu par deux magnifiques dragons en argent, hauts de 9 pieds au moins. Derrière la statue, un écran de bois finement sculpté représente, au milieu du feuillage traditionnel, l'oiseau sacré Gayda. Il n'est pas un pouce carré du trône et du baldaquin qui ne soit rehaussé d'or ou de pierres précieuses.

pierreries sans nombre, on aperçoit vaguement, dans l'obscurité d'immenses statues debout contre les murs; elles sont grossièrement taillées, sans aucun ornement.

Et rien ne peut faire ressortir la splendeur de Bouddha que ces colosses sombres, dressés épaule contre épaule sur des autels de pierre, où jamais ne brûlent de lampes, où jamais ne sont déposées de fleurs.





## LA DANSE D'UN CIGARE

Savez-vous, mes enfants, à quoi peut servir un cigare? A tuer la mémoire, détruire l'intelligence, troubler la digestion et la vue, etc., etc.

Cependant, cet objet pernicieux peut servir aussi à quelque chose de bon, grâce aux aptitudes toutes spéciales qu'il a pour la danse.

Je place le cigare sur votre chapeau, qui repose lui-même, comme vous voyez, sur mon poignet...

Le cigare, posé sur sa pointe, semble hésiter d'abord, fait mine de perdre l'équilibre, mais se décide enfin à danser, pirouettant, s'inclinant, se balançant en mesure, le plus gracieusement du monde.

Pour exécuter ce tour, fabriquez d'abord le petit instrument que montre la manchette de la figure 2; b est une petite tige de bois longue de 2 pouces environ, taillée, si l'on veut, dans le manche d'un porte-plume; a, est une fine aiguille à coudre, plantée par la tête dans le morceau de bois qui lui sert de manche.

Si le bois était trop dur, on opérerait de la manière suivante:

Au moyen d'une aiguille à tricoter rouge au feu, on percera, suivant l'axe de la tige de bois, un trou profond d'un pouce, qu'on remplira ensuite de cire à cacheter;

celle-ci étant refroidie, la fine aiguille a, légèrement chauffée du côté de la tête, sera enfoncée facilement dans la cire.

Notre petit instrument étant tenu caché dans la main gauche, l'aiguille en haut, on perce le chapeau de la pointe de l'aiguille, que l'on fait en même temps pé-



nétrer aussi profondément que possible, dans le cigare.

Il ne reste plus qu'à agiter, en dessous, la tige de bois, en faisant pirouetter lentement, de la main droite, le chapeau pour ajouter à l'illusion.

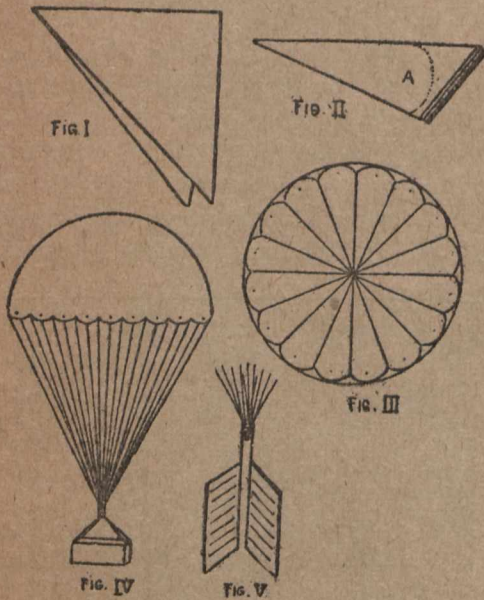


## POUR FAIRE UN PARACHUTE

La construction du parachute est tout ce qu'il y a de plus simple.

Prenez une feuille de papier léger, de ce papier dont on fait des abat-jour de lampes ou des fleurs artificielles, et coupez-en un carré de 7 pouces de côté.

Pliez-le en deux selon la diagonale (fig. I), puis encore en deux et repliez-le de



nouveau deux fois sur lui-même, de manière à arriver à ce qu'il se réduise au pliage représenté par la (fig. II) et qu'il ait seize côtés.

Ce pliage vous permet d'obtenir un rond régulier, en coupant votre papier avec des ciseaux, selon la ligne ponctuée que vous voyez sur cette (fig. II). Percez ensuite un trou avec un poinçon à l'endroit indiqué par le point A.

Déployez alors le papier et vous verrez que vous avez obtenu la forme d'un rond dentelé représenté par la figure III.

Maintenant prenez dix morceaux de fil écu léger et solide, d'une longueur égale

au diamètre du parachute, soit 17 pouces; enfitez-en un dans chaque trou et fixez le bout qui dépassera avec un point de colle et une petite rondelle de papier de la dimension d'un pain à cacheter.

Lorsque cela est bien sec, réunissez l'extrémité libre de chaque fil par un nouveau fil qui les entourera et que vous nouerez solidement.

Votre parachute est ainsi terminée (fig. IV).

Vous pourriez alors le faire voler en dévidant le fil léger qui le retient. Et vous verrez que la moindre brise suffira pour le maintenir en l'air, s'il est bien ouvert.

Mais vous pouvez aussi, au lieu de le tenir, le lester et le rendre libre. Pour cela attachez au fil qui réunit les seize attaches un objet d'un poids léger, une petite nacelle en carton mince que vous confectionnerez facilement comme une boîte, et dans laquelle vous pourrez mettre un ou deux bonhommes en papier.

Vous n'aurez qu'à la suspendre au parachute par 4 fils.

Ainsi lesté, le parachute volera et se maintiendra quelque temps en l'air, selon le vent, et il viendra ensuite se poser doucement à terre.

Mais le parachute peut fournir un autre amusement, un concours, comme je vous le disais.

Prenez une mince baguette de bois très légère, de 20 pouces de long; ayez soin qu'elle soit bien droite.

Taillez l'une de ses extrémités en pointe, faites un petit trou au centre du parachute, introduisez-y la pointe de la baguette et fixez-la avec un peu de colle.

Assemblez les seize fils du parachute aux deux tiers environ de la baguette, soit à 17 pouces de la pointe, et vous les y nouerez.



Fendez en deux la partie de la baguette qui dépasse en ayant soin de tailler cette extrémité en encoche, et insérez dans la fente un bourrage fait avec un morceau de papier assez fort pour imiter une flèche. (Fig. V.)



Votre parachute est ainsi armé et en même temps lesté par cette flèche.

Repliez bien le parachute autour de la hampe de la flèche, lancez-la avec un arc, et vous verrez qu'arrivé au sommet de sa course, le parachute s'ouvrira de lui-même, sous l'impulsion du vent qui le gonflera au moment de sa descente, et qu'il se contiendra assez longtemps en l'air, volant selon la direction du vent.

Concoutez avec vos petits amis à qui réussira le mieux soit en hauteur, soit en distance parcouru, et voilà un jeu qui peut amuser longtemps et souvent.

## LA POUPEE PARLANTE

On venait voir comme une merveille, dit Decremps, une mignonne poupée hau-

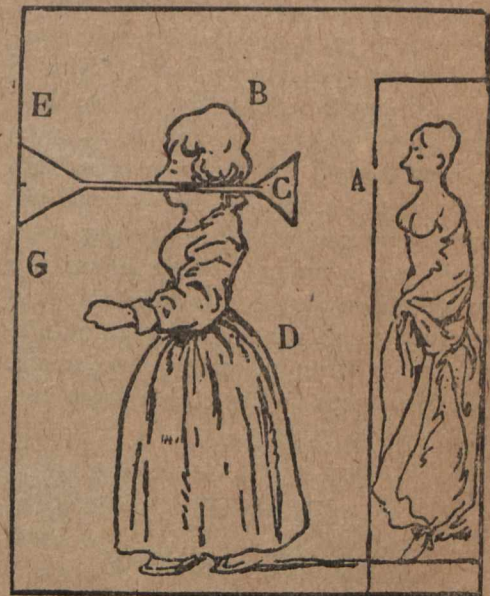
te à peu près de 16 pouces de hauteur et suspendue par des rubans au milieu de la scène, ce qui faisait croire qu'elle était parfaitement isolée.

Dès qu'on la questionnait en français, en portugais ou en espagnol, on entendait une réponse sortir distinctement du porte-voix qu'elle tenait à sa bouche.

Elle était trop petite pour qu'on pût supposer qu'un nain était caché dans le corps de l'automate, et le *barnum* attribuait l'effet à un mécanisme perfectionné d'horlogerie, semblable à celui des *têtes parlantes* de l'abbé Mical qui, à l'instar de nos *bébés articulés*, nazillaient quelques mots comme: "Papa!... Maman!..."

Mais comment expliquer les réponses catégoriques et fort bien prononcées par notre magique poupée?

Le truc, le voici:



Tout en paraissant suspendue au milieu de la scène, elle était attachée au centre d'une ouverture pratiquée dans la cloison du fond et de manière qu'on ne pouvait la



tourner pour voir l'embouchure postérieure du porte-voix, masquée d'ailleurs par le panache dont était ornée sa coiffure.

Par la porte entrebâillée d'une armoire, une *commère*, en modérant sa voix, lançait habilement les réponses que l'on croyait sortir de la bouche de l'automate.

Ainsi, quand la *commère* prononçait des mots au point A, les sons se portaient à l'embouchure postérieure BCD du porte-voix et, de là, ils se transmettaient à l'embouchure antérieure EFG.

Le questionneur, en prêtant l'oreille au point F, percevait la réponse comme si elle était prononcée à ce point.

— o —

## QUELQUE CHOSE QUE NI VOUS NI PERSONNE N'A JAMAIS VU

Vous dites à la société: Mesdames et Messieurs, je vais vous laisser voir quelque chose que j'ai dans la main. Jusqu'ici aucune créature vivante ne l'a vu; moi-même je ne l'ai pas encore vu, ni vous non plus. Mais à l'instant vous allez tous le voir et moi aussi. Là-dessus vous croquez une noix d'amande, que vous tenez cachée dans la main et vous la laissez voir à la société en disant: Maintenant vous avez vu quelque chose que personne n'avait jamais vu et ne verra plus jamais. Après quoi vous mettez l'amande en bouche et vous la mangez.

— o —

## L'HOMME - MOUCHE

Il y a quelque temps, on fit grand bruit, à Londres, des exercices de *l'homme-mouche* qui était, à la vérité, un singulier personnage: il traversait le théâtre

dans lequel il s'exhibait, ses pieds appuyés au plafond, la tête en bas, le corps suspendu dans le vide; et, dans cette position, mangeait, buvait, fumait, semblait enfin aussi à l'aise que s'il eût été dans la position naturelle.

On s'émerveilla; on chercha mille explications à ce tour; on supposa même qu'une sorte de ventouse placée sous ses pieds faisait le vide à chacun de ses pas et fixait le pied de l'acrobate à la murail-



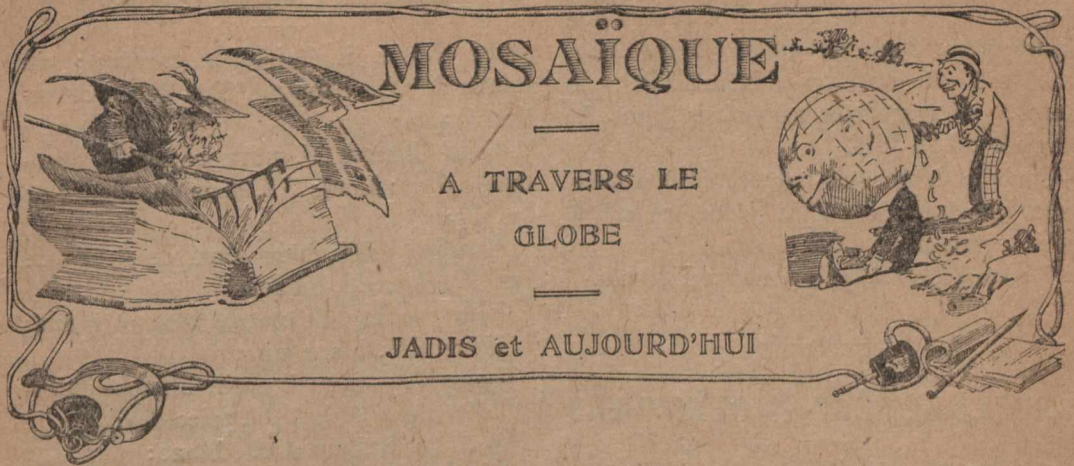
le par la pression atmosphérique.

Son appareil n'était point, en réalité, aussi compliqué. Il se composait simplement de deux planchettes auxquelles l'acrobate avait les pieds fixés et qui glissaient dans une rainure. Le vide laissé à chaque pas derrière ces planchettes était immédiatement comblé par une simple coulisse poussée par un comparse.

Quelques acrobates font le même exercice par la *pression atmosphérique*; d'autres par l'*électro-aimant*.

C'est égal, ce moyen de gagner sa vie n'est pas à la portée de tout le monde.





### LE CHIFFRE "17"

Il y aura toujours des gens pour se livrer à des "calculs singuliers".

Les calculs singuliers ne signifient absolument rien, mais ils étonnent ou amusent.

En voici un fort curieux qui a été publié anciennement :

L'ex-prince impérial ayant été frappé de dix-sept coups de zagaïe, on part de là pour faire remarquer combien le chiffre 17 a toujours été fatal à la famille Napoléon.

Les lettres qui forment le nom de Napoléon Bonaparte sont au nombre de 17.

1808, date de la naissance de Napoléon III., donne, par l'addition des chiffres, le nombre 17.

1826, date de la naissance de Mlle de Montijo, donne également 17.

1853, date de leur mariage, encore 17.

De 1853, époque de leur mariage, à 1870, époque de leur déchéance, 17 années s'écoulaient.

Le prince impérial, à la mort de son père, avait 17 ans.

— o —

### LE DERNIER DES MAMELOUKS



On a enterré, en 1879, à Marseille, M. Gabriel Ibrahim, le dernier survivant du corps des mamelouks créé par le général Bonaparte pendant son séjour en Egypte. Sous le premier Empire, ces mamelouks avaient formé, à Marseille, avec leurs familles, une sorte de colonie dont plusieurs membres furent massacrés dans les rues, durant la Terreur blanche, au lendemain de Waterloo. C'est le 26 juin 1815 qu'eut lieu le massacre. On s'acharna d'abord contre une négresse éthiopienne. Elle se précipita dans la mer, avec l'espoir de se sauver à la nage. Mais on tira sur elle de tous côtés, et une balle qui la frappa au visage éteignit dans sa gorge le cri de : Vive l'Empereur ! Après elle, onze Egyptiens furent tués. On leur attribuait des propos séditieux pendant les Cent Jours. S'il n'y eut pas plus de victimes parmi la colonie, c'est que la fuite déroba le plus grand nombre de ses membres aux fureurs royalistes. Sous la protection d'une compagnie de la garde nationale,



ceux qu'on savait menacés se cachèrent dans les environs de Marseille, tandis que d'autres se réfugièrent au fort Saint-Jean.

Il y a eu jusqu'ici désaccord sur le nombre d'Égyptiens assassinés dans la journée du 26 juin.

Certains historiens ont parlé d'un massacre général; d'autres l'ont réduit à deux personnes.

La vérité, c'est qu'il y eut treize tués.

— o —

## A QUEL AGE PEUT-ON SE MARIER?

Autriche, 14 ans pour les deux sexes.

Hongrie. Catholiques et orthodoxes : hommes, 14 ans; femmes, 12 ans.— Protestants: hommes, 18 ans; femmes, 15 ans.

Russie. Hommes, 18 ans; femmes, 16 ans.

Turquie. Pas de loi sur la matière.

Italie. Hommes, 18 ans, femmes 15 ans.

Prusse. Hommes, 18 ans; femmes, 14 ans.

France. Hommes, 18 ans; femmes, 15 ans.

Belgique. Hommes, 18 ans; femmes, 15 ans.

Grèce. Hommes, 14 ans; femmes, 12 ans.

Espagne. Hommes, 14 ans, femmes, 12 ans.

Portugal. Hommes, 14 ans; femmes, 12 ans.

Saxe. Hommes, 18 ans; femmes, 16 ans.

Roumanie. Hommes, 18 ans; femmes 16 ans.

Suisse. Selon les cantons: hommes, de 14 à 20 ans; femmes, de 12 à 17 ans.

Au Canada, on n'a pas encore fixé l'âge où il est permis de se marier.

— o —

## LE DRAPEAU FRANÇAIS

Sous Clovis, il était bleu turquie; du temps de Charlemagne, bleu avec six très-fles rouges;

Sous Charles V, pourpre avec ornements d'or; Louis XI, azur aux fleurs de lys d'or;

Charles VIII, bleu semé de fleurs de lys d'or à croix blanche;

François Ier, mi-partie bleu et blanc; Henri IV, blanc uni;

Louis XV, bleu à croix blanche fleur-del'sée; de 1792 à 1814, tricolore;

Sous la Restauration, blanc;

De 1830 à nos jours, tricolore.

— o —

## LA VIGNE



Il paraît que la vigne est originaire d'Asie.

Ce sont les Phéniciens qui la transplantèrent dans la Grèce, et sur les côtes de la Méditerranée, d'où elle passa dans toute l'Italie. Au

commencement du règne de Numa, la vigne n'était pas encore cultivée à Rome, et les libations, aux dires de l'historien Pline, ne se faisaient qu'avec du lait. Numa favorisa la culture de la vigne. Ce fut lui qui enseigna à la tailler, et pour mieux enseigner cette pratique, il ordonna que les libations de vin, dans les sacrifices, ne pourraient être que d'un vin provenant d'une vigne taillée. Ce fut dans le Laonnois, aujourd'hui le département de l'Aisne, en France, que les premiers ceps furent plantés, par ordre de l'empereur Probus, dans le III<sup>e</sup> siècle.

— o —



## LA CREMATION

LE 10 décembre 1879 a eu lieu à Gotha, la première crémation de mort qui se soit faite en Allemagne sans aucune autorisation extraordinaire. Elle avait été précédée, à divers dates, de trois crémations faites à titre d'essai et sur la demande spéciale des morts. Ces essais ayant réussi, l'incinération est adoptée maintenant en Allemagne comme mode de sépulture facultatif. C'est au cimetière de la ville de Gotha que l'on a procédé, le 10 décembre, à l'inauguration de ce procédé. La crémation se fait dans un bâtiment composé d'un rez-de-chaussée large de 50 verges et comprenant la demeure des gardiens, la salle de crémation, trois salles pour les chauffeurs, la salle pour les cérémonies religieuses. Le pasteur qui a présidé à la cérémonie du 10 a insisté, dans son discours, sur ce fait que l'incinération n'est en rien contraire aux croyances et aux espérances chrétiennes. Le corps avait été inhumé alors que l'institution n'avait pas encore été autorisée; le mourant avait demandé qu'on l'embaumât provisoirement et qu'on l'incinérât dès que l'autorisation serait accordée.

Après le discours et un chant religieux, le cercueil a été descendu par une trappe dans le souterrain qui se trouve sous la salle des cérémonies. Après la descente, il se trouvait placé à la porte du "crémateur", dans lequel il a été poussé sur des rails. Le cercueil a été brûlé avec le corps. Après trois quarts d'heure, il ne restait plus que les ossements, et les ossements, à l'exception d'un ou deux fragments, se trouvaient réduits en cendre, après un nouveau laps de temps d'une demi-heure. L'humidité du bois du cercueil avait prolongé la durée de l'opération.

Deux heures après le refroidissement

du crémateur ayant eu lieu, la famille recueillait les cendres.

Les frais sont évalués de 15 à 20 dollars.

— o —

## LE BLE EN AMERIQUE



UN esclave de Cortez trouva quelques grains de blé dans un sac de riz et les montra à son maire qui lui donna l'ordre de les planter. Le résultat démontra que le blé réussirait fort bien sur le sol du Mexique, et aujourd'hui l'une des vallées qui produit le plus beau froment du monde est celle des environs de la ville de Mexico.

De ce pays, le blé parvint au Pérou. Maria d'Escoar, femme de don Diégo, de Chauvès, en apporta à Lima quelques grains dont le produit servit d'abord aux ensemencements successifs. Dans l'Equateur à Quito, c'est un moine de l'ordre de saint François, nommé Jodosi Bixi, qui introduisit la céréale, et l'on dit que les moines de Quito conservent encore le vase de grès qui contenait les grains.

Aux Etats-Unis l'introduction du froment date des premiers établissements anglais et hollandais.

Aujourd'hui, ce territoire est un des principaux centres de production—sinon le principal du monde entier.

— o —

Le sceptre de l'ex-tsar de Russie est en or massif, a trois pieds de long et comprend, parmi ses ornements, 268 diamants, 360 rubis et 15 émeraudes.



## LES EQUIVALENTS DU PAIN



Les équivalents du pain de froment sont assez nombreux. Sans aller jusqu'aux navets broyés et aux carottes pillées des Allemands, il y a le maïs que beaucoup préconisent.

Mais le maïs donne la pellagre, et c'est grâce à un mauvais petit champignon qu'on appelle "verdet".

Il y a aussi le pain d'algues, ou plutôt le pain remplacé par des algues.

En 1912, une société se constitua aux Etats-Unis pour pousser à la consommation des algues, qui ont autant de qualités nutritives que le pain. La seule mer des Sargasses en contient, paraît-il, une quantité suffisante pour nourrir toute la population des Etats-Unis.

Les essais qui furent faits à cette époque ne donnèrent pas de résultats décisifs, mais on annonce que de nouvelles tentatives sont faites actuellement sur une plus vaste échelle.

## DESTRUCTION PAR ASPHYXIE DES ANIMAUX QUI TERRENT

On peut appliquer ce procédé à la destruction des renards, blaireaux, fouines, putois, rats, guêpes et de tous les animaux qui échappent à la poursuite en se réfugiant dans des trous ou cavités.

Introduire dans leur retraite un vase dans lequel on aura mis, à l'avance, un mélange de deux parties de limaille de fer, une partie de fleur de soufre, et quantité d'eau suffisante pour faire une pâte du tout. Boucher hermétiquement toutes les ouvertures du refuge avec de la terre

graisse ou du plâtre. Ménager le passage d'un tube en verre dont l'extrémité inférieure engagée dans le terrier reposera sur le vase contenant la limaille et le soufre. Introduire peu à peu par l'extrémité supérieure de ce tube, placée au dehors, de l'acide sulfurique affaibli. Dès que cet acide sera déversé sur la pâte contenue dans le vase, il se dégagera, en abondance, un gaz d'une odeur infecte, un poison violent, l'hydrogène sulfuré, qui se répandra en peu d'instants dans toutes les parties du terrier, et fera périr les animaux qu'il recèle.

## BOIS DE PAILLE

Un inventeur de l'Illinois, aux Etats-Unis, a introduit une innovation importante par la substitution de la paille dans la construction à différents autres matériaux. L'Amérique commence à se ressentir de l'excessive exploitation de ses forêts, et cette nouvelle matière, la paille, a vivement attiré l'attention. Plusieurs feuilles de paille ordinaire, telles qu'on les fabrique dans les papeteries, sont réunies ensemble, suivant l'épaisseur que l'on veut donner à la pièce dont on a besoin. On fait alors passer le tout dans une préparation chimique pour saturer les fibres. On les roule ensuite, on les fait sécher, et on les durcit au moyen d'une machine par la compression. On obtient ainsi un produit imperméable, susceptible d'un aussi beau poli que le noyer ou l'acajou. En le sciant, on a de la peine à le distinguer du véritable bois. On connaît les feux de paille. Voici maintenant le bois de paille.



## LA TRAMONTANE

ON appelle tramontane, dans la Méditerranée, ce qu'on appelle vent dans le Nord de l'Océan. Ce vent est ainsi nommé parce qu'il souffle du côté qui est au-delà des monts à l'égard de Rome et de Florence. On appelle également la tramontane, l'étoile du Nord qui sert à conduire les vaisseaux en mer et que les mautoniers ne pouvaient pas perdre de vue sans s'exposer à s'égarer. De là l'expression figurée *perdre la tramontane*, pour dire perdre de vue ce qui doit servir de guide; perdre la tête; ne savoir où l'on est.

— o —

## LA CHEVRE ET LE CHOU

Il faut savoir, dit-on, ménager la chèvre et le chou. Cette expression proverbiale vient d'une sorte de problème que l'on propose aux jeunes gens pour les accoutumer à réfléchir et à trouver des expédients. Le voici: Un homme a un bateau fort petit, dans lequel on l'oblige de passer un loup, une chèvre et un chou, mais l'un après l'autre, à cause de la petitesse du bateau. Or, lequel des trois passera-t-il le premier? Si c'est le loup, voilà le chou en proie à la chèvre; si c'est le chou, voilà la chèvre en proie au loup; enfin, si c'est la chèvre, à la vérité le loup ne mangera pas le chou; mais, au second voyage, qui passera-t-il? Si s'est le loup, celui-ci, pendant que le batelier fera son troisième voyage pour aller chercher le chou, mangera la chèvre; si c'est le chou, celle-là, pendant le troisième voyage, le mangera. *Solution*: Il faut prendre d'abord la chèvre, ensuite prendre le loup, ramener la chèvre avec soi en allant chercher le chou, puis retourner chercher la chèvre.

## LE NOMBRE "21"

ON a remarqué que le nombre vingt-et-un offrait une singularité bizarre dans la vie de Louis XVI.

Vingt et un avril 1770, son mariage à Vienne; envoi de l'anneau.

Vingt et un juin, même année, fête désastreuse de son mariage.

Vingt et un janvier 1781, fête à l'hôtel-de-ville de Paris pour la naissance du Dauphin.

Vingt et un juin 1791, fuite à Varennes.

Vingt et un janvier 1793, sa mort sur un échafaud.

Ajoutez à tous ces rapprochements, que les rapports qui l'on conduit à l'échafaud sont émanés de la commission des vingt et un.

— o —

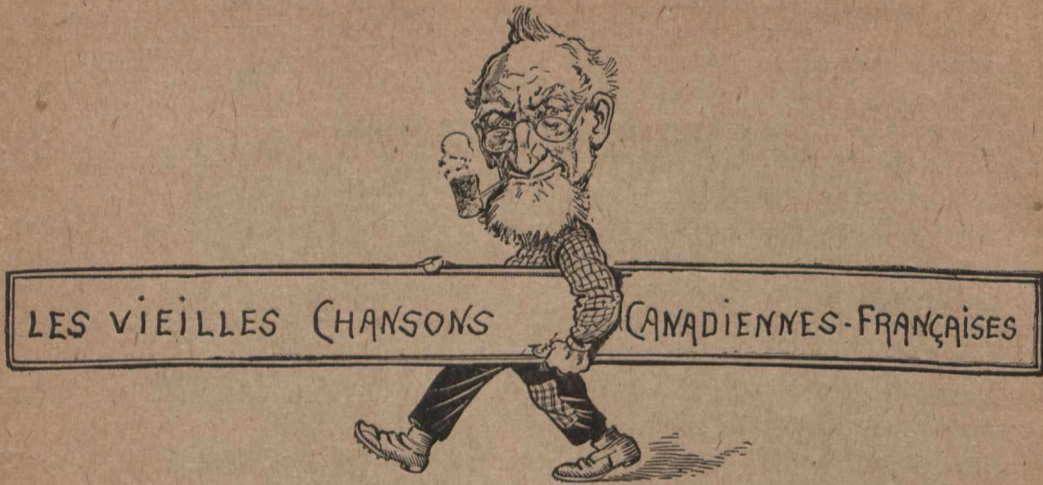
## LES USAGES DES JAPONAIS



LES usages sont diversifiés comme les visages. Le blanc chez les Japonais est la marque du deuil, et le noir celle de la joie. Ils montent à cheval à droite. Ils ne saluent ni de la tête, ni de la main, mais du pied. Ils sont revêtus de leurs plus beaux habits dans la maison; il les quittent quand ils sortent, et n'en portent que de mauvais. Un noble japonais, atteint et convaincu d'un crime, se couvrirait d'une nouvelle honte s'il demandait qu'on lui fit grâce de la vie; il tâche seulement d'obtenir qu'il lui soit permis de se tuer, ou de se faire tuer par un de ses parents, gentilhomme comme lui.

— o —





## J'AI PERDU MON AMANT !

J'ai per du mon a mant Et je m'en sou - ci'  
 guè - re ; Le re - gret quel j'en ai Se -  
 ra bien-tôt pas - - sé. Je por - te - - rai le  
 deuil - le D'un ha - bit de sa - - tin ; Je ver - se  
 rai des lar - mes de vin.



---

## J'AI PERDU MON AMANT

---

J'a perdu mon amant  
 Et je m'en souci' guère;  
 Le regret que j'en ai  
 Sera bientôt passé.  
 Je porterai le deuille  
 D'un habit de satin:  
 Je verserai des larmes  
 De vin.

Amant, que j't'ai donc fait  
 Qui puiss' tant te déplaire?  
 Est-c' que j't'ai pas aimé  
 Comm' tu l'as mérité?  
 Je t'ai aimé, je t'aime,  
 Je t'aimerai toujours.  
 Pour toi mon coeur soupire  
 Toujours.

La maison de chez nous  
 C'est un lieu solitaire:  
 On n'y voit pas souvent  
 Divertir ses amants.  
 Pour des amants qu'on aime,  
 Qu'on aim' si tendrement,  
 On aimerait les voire  
 Souvent.

—Si j'étais hirondelle,  
 Vers toi, bell' demoiselle,  
 Par derrièr' ces rochers  
 J'irai prendre ma volée  
 Sur votre main, la belle,  
 J'irai me reposer  
 Pour raconter la peine  
 Que j'ai.



## TROP PARLER NUIT...

Dussiez-vous prendre de l'humeur et vous fâcher, vous ne m'échapperez pas; et sans obtenir ni terme ni répit, il faudra que vous entendiez cette histoire d'un *trouvère* sur un certain Curé qui allait au marché.

Afin d'arriver de bonne heure, il avait fait seller sa jument de grand matin, et même pour ne pas perdre de temps, il avait remis à dire en route son bréviaire. Déjà il n'était plus qu'à une légère distance de la ville; mais, par hasard, il aperçut, un peu à l'écart du chemin, un mûrier garni de mûres bien appétissantes et bien noires, et il ne put résister à l'enivrement d'en manger.

La chose n'était pas aisée. Le mûrier se trouvait embarrassé tout autour par beaucoup de ronces d'épines. Les branches, d'ailleurs, étaient trop hautes pour qu'on pût y atteindre. Le prêtre fit donc avancer sa jument dans les broussailles; il monta sur la selle, et, d'une main se tenant aux branches, de l'autre il cueillit des mûres qu'il trouva délicieuses. L'animal ne remuait non plus qu'un rocher, et son maître, qui, pendant ce temps, mangeait toujours, admirait sa tranquillité. Cela lui fit faire une réflexion. "Parbleu! dit-il, celui qui, dans ce moment, viendrait crier: *hue!* m'attrapperait bien." Or, tout en faisant sa remarque, il prononça le mot d'un ton si haut, que la bête, à l'instant, partit comme un trait, et jeta son maître au milieu des ronces. Il y demeura pris et étendu sans pouvoir se débarrasser. Le pis de l'aventure, c'est que fort mal à l'aise sur ce lit, comme vous pouvez l'imaginer, piqué partout, déchiré et tout en sang, il lui fallut pourtant passer là le jour et toute la nuit.

La jument était revenue chez son maî-

tre. La selle retournée, la bride traînante firent soupçonner qu'il était tombé. On le crut mort. Les domestiques alors de jeter les hauts cris, et tout le monde de courir sur la route pour le retrouver. Le reste de la journée et la nuit entière furent employés à cette quête. Au point du jour enfin, à force de chercher, un valet s'approcha du mûrier. Le prêtre, entendant du bruit, appela aussitôt à son secours: "Au nom de Dieu, dit-il, sauvez-moi la vie!" Le valet reconnut la voix de son maître, et, surpris de le voir là, il lui demanda par quel hasard il s'y trouvait. "Par ma gourmandise et mon étourderie, répondit le Curé; mais tâchez de m'en tirer." On y réussit, quoique avec bien de la peine, et on le ramena chez lui, où il fallut le mettre au lit, tout égratigné et à demi-mort.

De cette histoire très véridique on pourrait conclure qu'il n'est pas toujours bon de dire tout haut ce que l'on pense.

— o —

## INCENDIES QUI S'ETEIGNENT D'EUX-MEMES

ON mentionne de nombreux exemples d'incendies qui se sont éteints d'eux-mêmes. Ainsi, dans une église de Boston, un incendie causé par la combustion spontanée fit fondre les tuyaux en plomb et l'eau qui en sortit éteignit le feu.

Récemment, à Watertown (N. Y.), des chiffons graisseux laissés sur une pompe à vapeur s'enflammèrent spontanément et mirent le feu à l'étoffe qui entourait les cylindres à vapeur, etc., faisant fendre ainsi la soudure des tuyaux d'un huileur automatique. La vapeur du tuyau d'alimentation éteignit le feu.

— o —



## LA FORGE MOTRICE TIRÉE DES VOLCANS

DANS la Toscane Centrale (Italie) se trouve une région où des jets puissants de vapeur très chaude sortent de nombreuses fissures du sol, jaillissant à une certaine hauteur dans l'air, chargés d'acide borique et autres substances et gaz, réclamés par les établissements chimiques du pays.

Jusqu'à ces derniers temps, on laissait perdre cette vapeur, sauf son utilisation pour le chauffage domestique. Mais, depuis 1903, le prince Ginori-Conti, président de la "Société Boracifera di Lardarello" a essayé d'utiliser ces jets de vapeur ou *soffioni* comme source de force motrice.

Ses premiers efforts ne furent suivis que d'un succès modeste; mais quand ses sondages, à travers une couche de roches dures, eurent atteint de 300 à 500 pieds de profondeur, jusqu'à la véritable source de la vapeur, il fut à même d'obtenir d'amples et constants rendements. Ses trous de sonde avaient de 12 à 20 pouces de diamètre, ils étaient garnis d'un tubage de fer. Ces sondages procuraient un abondant approvisionnement de vapeur sous une pression de deux à trois atmosphères, avec une température variant de 150 à 100 C. Il ne faut pas que les puits soient plus rapprochés que cinquante pieds l'un de l'autre; chacun d'eux peut fournir de 15,000 à 25,000 kilogrammes de vapeur à une température d'au moins 150° C.

En 1906, cette vapeur volcanique fut d'abord employée dans une machine à vapeur ordinaire d'une force d'environ quarante chevaux; mais les sels de borax

et autres matières chimiques corrodèrent sérieusement la machinerie, empêchant un fonctionnement continu et économique. La vapeur surchauffée fut alors appliquée, non pas directement à la machine mais à une chaudière multibulaire dans laquelle elle était employée à la place de combustible pour produire de la vapeur avec de l'eau. La vapeur ainsi produite à une pression de deux atmosphères était passée par un surchauffeur, puis employée dans une turbine à condensation de vapeur d'une force de 300 H P, directement connectée à un générateur électrique à courant triphasé. Cet établissement expérimental fonctionne avec succès, fournissant de la force aux usines et villages des environs de Lardarello.

Après l'éclatement de la guerre, ce succès amena le prince Ginori-Conti à développer un établissement de forces sur une large échelle. En conséquence, trois turbo-générateurs de 3,000 kilowatts, fonctionnant à la vapeur surchauffée à une pression d'une atmosphère et demie, avec des chaudières multibulaires d'une construction spéciale, furent installés en 1916. La vapeur naturelle provenant des *soffioni*, après avoir chauffé les chaudières, est ensuite utilisée dans les industries du borax, de sorte que ce procédé est remarquablement efficace.

Le courant triphasé est généré à 4,500 volts, il est porté à 36,000 volts et transmis par des conducteurs aériens à Florence, Leghorn, Volterra et autres villes de Toscane.

Actuellement, la force produite est em-



ployée extensivement dans les usines de munitions et établissements industriels en général, en même temps que partiellement pour l'éclairage.

Cette nouvelle entreprise a fait beaucoup de bien dans la Toscane industrielle où les prix de guerre du charbon actuellement en vigueur, varient de 200 à 250 francs la tonne.

La région des *soffioni* s'étendant sur plusieurs milles carrés autour de Lardarello, le harnachement de cette chaleur volcanique dans une station centrale d'électricité rend possible un accroissement de forces de centaines de mille de chevaux, avec une dépense comparativement minime et sans avoir besoin de recourir à des ressources étrangères.

Des extensions sont actuellement en cours d'exécution pour porter la capacité à 40,000 kilowatts.

Une utilisation du même genre est envisagée près de Naples où le sol, à la profondeur de 100 pieds, est presque à la chaleur rouge.

Une telle utilisation de la chaleur interne de la terre dépend de conditions physiques exceptionnelles. Un ingénieur américain, M. Nathaniel B. Wales, pense que ces conditions pourraient être produites artificiellement. L'accroissement de température des couches terrestres en proportion de la profondeur suit une progression moyenne de 1 degré Fahrenheit par chaque 56 pieds de profondeur. Il existe toutefois, des régions, où cette moyenne d'accroissement de température est considérablement dépassée. Il se trouve aux Etats-Unis des centaines de surfaces où la température s'élève d'un degré à tous les 20 ou 25 pieds de profondeur. Il y a une localité, près de Boise (Idaho) où trois puits, creusés à 400 pieds seulement, fournissent 800,000 gallons d'eau, jour-

nellement, à une température de 170 degrés.

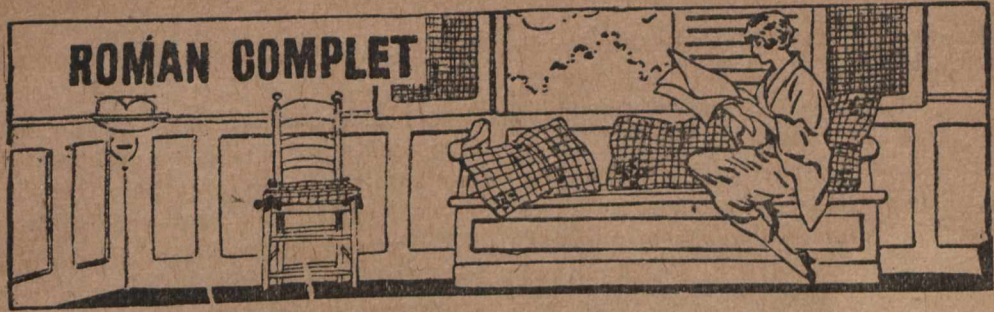
Le plan de M. Wales est de foncer un tubage de puits partout où les conditions géothermiques sont favorables, jusqu'à ce qu'une couche de haute température, soit 350 à 450 Fahrenheit ou plus, soit pénétrée. Autour de ce puits seraient foncés un certain nombre d'autres tubages. De l'eau serait injectée dans la couche chaude par le tubage central; cette eau s'infiltrerait dans les strates environnantes dont elle absorberait la chaleur, se convertissant en vapeur. Cette vapeur pourrait être employée comme force ou comme chauffage.

D'après le *Scientific American*, il y a aux Etats-Unis de nombreuses surfaces ou des sondages ne dépassant pas 5,000 pieds fourniraient la température nécessaire; sur certains points, il suffirait même de sondage de 1,500 pieds et moins. Sans doute, en diverses places, la vapeur générée ne pourrait être employée qu'indirectement à cause des sels tenus en suspension; mais ces sels pourraient être récupérés avec profit et ajouteraient à la valeur de l'établissement.

Les frais nécessaires pour maintenir le fonctionnement d'une installation géothermique seraient pratiquement nuls. Il n'y aurait à considérer que les frais du premier établissement—forage des puits, et installation des machines et des générateurs.

Certainement, dans bien des centres de production de forces aussi bien que dans de nombreux centres miniers, il serait bien plus économique de fonder des tubages pour des générateurs de vapeur souterrain, que de consommer constamment du charbon et de transporter du combustible sur des centaines de milles.





# LES ROUTES SE CROISENT

Par Edmond COZ

## I

LE salon vaste, aux boiseries claires, dont les meubles écartaient, par leur correction froide, toute impression de luxe et même de confort, était vide à présent...

Jamais il n'avait été aussi rempli que tout à l'heure, jamais les adieux entre les Mères et leurs enfants n'avaient été si poignants... et si muets!... les yeux seuls exprimaient ce que les bouches taisaient.

Quelques-unes, parmi les moyennes ou les petites élèves, avaient murmuré un "au revoir" qui s'était perdu sous le voile des religieuses, les "exilées" de demain!

Le plus grand nombre se disperserait sur des chemins différents de la vie!...

Le brouhaha du départ, le bruit des automobiles et des voitures avaient cessé... deux jeunes filles restaient seules dans l'immense vestibule, causant, à voix basse, dans le silence qui, tout à coup, s'était fait...

Mais, bientôt, néanmoins, les timbres retrouvèrent leur sonorité habituelle, et chez l'une d'elles, déjà, l'émotion s'atténuait:

— Je suis si contente que ma mère se soit attardée à faire des visites! Je reste plus longtemps avec toi, mon Edith chérie! Je ne puis accepter l'idée que tu ne viendras plus à Dinard! Quelles sottises je passerai là, et, pourtant, il y viendra des tas de gens, cet été!! On loue déjà!... A propos, les Montagnosc s'installeront à Bel-Air...

La main fine d'Edith de Vimoren trembla dans celle d'Odette de Chambal.

— Oh! pauvre petite! Je t'ai fait de la peine! Où avais-je l'esprit de te parler de Bel-Air! Tu ne m'en veux pas?

— Pourquoi t'en voudrais-je? Je savais bien que la villa ne resterait pas inhabitée... Qu'importe que les Montagnosc la louent! eux ou d'autres! J'ai été troublée, voilà tout!...

— Moi, j'aurais préféré ne pas retourner à Bel-Air! Ton souvenir m'empêchera toujours de m'y amuser! Tâche de décider ton grand-oncle à s'installer à la Malouine l'année prochaine?

Edith ne répondit pas. Comment préjuger de l'avenir? de cet avenir bouleversé huit mois auparavant par le tragique acci-



dent d'automobile dans lequel ses parents avaient trouvé la mort en se rendant à une partie de plaisir?...

Au bout d'un certain temps, elle reprit, dégageant sa pensée:

— C'est doublement quitter nos Mères que de nous éloigner d'elles à l'heure de l'expulsion! Que ne nous ont-elles gardées jusqu'à demain!!!

Sincèrement, Odette aurait voulu partager la peine de son amie, mais elle était déjà sollicitée par l'espoir d'une existence très gaie, très mondaine, et portée à l'insouciance par sa nature et son éducation première.

D'ailleurs, la séparation n'était-elle pas, déjà, un fait accompli?...

Edith s'était retournée vers la porte intérieure, qui venait de se clore, pour jamais sur son passé!...

— Oh! si je pouvais rentrer, murmura-t-elle dans un souffle de prière angoissée. Si on nous avait laissées près d'elles jusqu'au mois de juillet... Tu pleurais, tout à l'heure, Odette? A présent le chagrin semble glisser sur toi.

— A quoi bon revenir en arrière, et se désoler! Nous ne pouvons rien changer à ce qui est... Puis, tant de choses vont m'occuper!

Tant de choses, et d'une telle importance!... Les courses dans les magasins, les commandes, les essayages, puis, après, les salons de Paris, les villas de la Malouine, si animées pendant la saison!

Le portail vitré, donnant au dehors, s'ouvrit au moment où Edith allait adresser un reproche à son amie. Une femme entra en coup de vent, très élégante, jeune encore, et le paraissant bien davantage, grâce aux ressources combinées d'un art discret...

— Je t'ai fait attendre, chérie! s'exclama-t-elle. Cette tasse de thé a pris les

proportions d'une grande réunion! et un mardi de Pâques!!! Alors que tant de gens se déplacent, je ne pouvais trouver un prétexte pour m'échapper...

— Ne regrettez rien, chère maman, j'étais avec Edith!

— Oh! alors, je comprends ta patience, dit Mme de Chambal avec grâce, en serrant la main de la jeune fille, mais vous vous retrouverez! bientôt peut-être!... Que ferez-vous pendant cet été, chère petite?...

— Je résiderai en Limousin, Madame, près de mon grand-oncle de Vimoren, mon tuteur.

— Comme ce sera triste! votre oncle est vieux et très sauvage, fort original, paraît-il. Mais votre deuil n'étant pas fini vous n'auriez pas pu jouir des agréments de la saison... L'année prochaine, je vous réclame

— Et cet hiver, nous nous retrouverons à Paris! s'écria Odette. M. de Vimoren y vient sans doute quelquefois?

— Il ne quitte pas les Armerons, m'a-t-on dit.

— M'a-t-on dit? Tu dois le savoir mieux que personne!

— Je n'ai jamais vu mon oncle...

— Et tu vas vivre avec lui... toute l'année?... Voilà qui me serait odieux!

— J'y suis obligée.

— Nous égayerons votre existence, ma pauvre mignonne!... La maison vous sera ouverte... à tout moment, lorsque la vie vous semblera trop pénible là-bas... Au fait, si vous terminiez la semaine avec nous?

— Mon oncle pourrait être froissé... Je vous suis infiniment reconnaissante, mais je me suis annoncée...

— Je télégraphierai à M. de Vimoren que nous vous gardons.

— C'est impossible, impossible, Madame! Nos Mères ont trouvé une personne



de confiance, la parente de l'une d'elles, qui se rend à Limoges... Il faudra plus tard que je m'habitue à voyager seule... Cette fois, je ne puis m'y décider encore...

— D'ailleurs, ce pauvre comte doit vous attendre avec impatience! Je n'insiste pas, mais je vous répète que ma maison est la vôtre, et que je suis prête à m'employer à tout ce qui vous sera utile ou agréable! Disposez de moi, ma bien chère enfant...

Mme de Chambal embrassa Edith.

Odetta se jeta dans ses bras, et les larmes lui vinrent à nouveau aux yeux, tandis qu'elle prodiguait à son amie les noms les plus tendres.

.. .. .

Lorsque Mlle de Vimoren se trouva seule, elle se reprocha d'avoir souvent jugé la mère et la fille, insouciantes et frivoles.

— Toutes deux seront mes meilleures ressources, pensait-elle. Avec quelle spontanéité, quelle chaleur Mme de Chambal m'offre de combler le vide qui s'est fait autour de moi! Avec son appui et la protection de mon oncle, je pourrai organiser ma vie!...

La jeunesse d'Edith, si tôt éprouvée, se reprenait, malgré les tristesses qui l'entouraient, à la confiance dans le présent, à l'espoir dans l'avenir...

.. .. .

— Mademoiselle de Vimoren, M. Natel fait dire qu'il se tient à votre disposition.

La Soeur tourière, qui venait d'entrer, ouvrit une porte donnant sur un parloir exigü, qui communiquait avec l'intérieur du couvent et où ces Dames traitaient les affaires d'intérêt de la maison.

Edith, troublée, pénétra aussitôt dans la petite pièce, appréhendant cette rencontre avec le notaire de ses parents, dont le

formalisme glacial lui avait été antipathique durant leurs très rares et très courtes entrevues.

En vérité, rien n'était plus réfrigérant que l'aspect de cet homme, qui semblait se dérober devant la politesse d'autrui, comme s'il eût craint de distraire une part de son propre bien en y répondant par une politesse égale!

M<sup>e</sup> Natel ne relevait plus du notaire traditionnel, de la bonne époque, conseiller désintéressé des familles, ayant tous jours l'âge de porter des bécsicles et des favoris gris, que du notaire modern-style qui tient à ce que, en dehors de son étude, nul ne puisse soupçonner sa profession.

Un des clients de M<sup>e</sup> Nantel avait brossé sa silhouette en six mots:

"L'eau gèle partout où il passe..."

.. .. .

Edith, gracieuse, alla vers lui.

— Je vous remercie, Monsieur, dit-elle, d'avoir quitté vos occupations afin de m'éviter une course au moment de mon départ.

M<sup>e</sup> Natel salua, dans les limites permises par son étroit faux-col et la raideur de son épine dorsale.

— Je venais ici, Mademoiselle, dit-il, faire signer quelques actes à ces Dames avant l'expulsion... j'en ai profité pour vous voir.

L'expulsion!... il lançait ce mot brutal (jusqu'ici murmuré tout bas), comme une chose simple, naturelle, indifférente.

Edith demeura muette comme si le fait lui eût été révélé pour la première fois...

— Mademoiselle, reprit le notaire, je dois vous mettre au courant de votre situation personnelle.

M. votre oncle m'a envoyé hier les pièces qu'il a signées en qualité de tuteur.

— Ne vous a-t-il pas chargé de quelque



message pour moi? demanda Edith anxieuse; il n'a pas répondu à la lettre qui lui annonçait mon départ du couvent.

— Votre nom n'était pas mentionné dans les lignes tracées sur sa carte de visite.

Une subite rougeur envahit le front d'Edith.

— Mais, alors, Monsieur, je n'ai pas la certitude que ma lettre soit parvenue à mon oncle... Il ne m'attend peut-être pas?

Elle songeait déjà à se rendre chez Mme de Chambal, à profiter de cette hospitalité si affectueusement offerte... Et elle en éprouvait une satisfaction qu'elle ne voulait pas trop laisser paraître...

La loi, Mademoiselle, vous place jusqu'à vingt et un ans, sous l'autorité et sous la protection de votre tuteur, M. le comte de Vimoren, votre grand-oncle. De part et d'autre la chose est inéluctable...

M. de Vimoren ne vous a pas répondu, parce qu'il n'avait rien à répondre!

Maintenant, j'ai l'honneur de vous faire connaître le résultat de la liquidation. Il vous reste, net, huit cents francs.

— Huit cents francs de rentes?

Les syllabes se heurtèrent, tremblantes, sur les lèvres d'Edith.

— Non... huit cents francs de capital. Monsieur votre père dépensait tous ses émoluments et n'avait pas de fortune personnelle...

La jeune fille s'appuyait, haletante, au dossier de sa chaise.

Subitement, elle se redressa, luttant contre ce mouvement de faiblesse, rappelée à elle-même par la vue de l'homme d'affaires en qui tout sentiment de compassion semblait pétrifié.

Devant cette insensibilité, un soupçon germa dans l'esprit de Mlle de Vimoren.

Sans doute, ses yeux exprimèrent ce que ses lèvres ne formulaient pas. M<sup>e</sup> Na-

tel, sans se départir de son calme, sans s'offenser — il était conscient de sa probité, — reprit:

— Pour régler toutes les dettes, il a fallu procéder à la vente du mobilier, des bijoux.

Un frisson douloureux secoua Edith; peu lui importait la valeur de ces objets, mais ils représentaient l'intangible patrimoine auquel s'attache l'esprit familial...

— Je ne puis conserver aucun souvenir?... prononça-t-elle, la voix blanche.

— C'est la loi, Mademoiselle! Nous l'avons dûment, légitimement exécutée...

— Comment se fait-il, Monsieur, que vous ne m'avez pas avertie?

— Vous êtes mineure, Mademoiselle... Vous ne pouviez formuler aucune réclamation...

Edith releva très haut la tête.

— Je n'aurais rien réclamé, Monsieur, toutes les dettes eussent été payées, seulement j'aurais voulu ne rien ignorer.

Natel s'inclina, mais sa raideur figea sur ses lèvres l'expression de respect approbatif que son geste avait ébauché.

— Alors, dit Mlle de Vimoren, je vivrai aux dépens de mon tuteur, au lieu de vivre près de lui... à frais communs, comme je le supposais?

Une contraction serrait sa bouche, douloureuse et amère.

— M. le comte de Vimoren remplace vos parents, Mademoiselle. Il est riche et aucune charge ne lui incombe. Vous n'avez pas à entretenir de scrupules exagérés. Vos devoirs l'un envers l'autre sont réciproques... A présent, ma mission est achevée. J'ai l'honneur de prendre congé de vous...

## II

Deux heures plus tard, Edith montait dans le train de Limoges avec la parente



d'une des mères.

C'était une femme du monde que son très petit revenu obligeait aux plus strictes économies. En pénétrant dans le wagon de troisième classe, Mlle de Vimoren éprouva la double sensation de l'inconnu et de la déchéance.

Elle s'installa dans un coin, en face de sa compagne, qui, absorbée par ses préoccupations personnelles, ne cherchait nullement à entamer un entretien suivi...

Maintenant Edith se trouvait seule avec elle-même; le bercement du train l'engourdissait, mais favorisait aussi la méditation.

D'une existence large, brillante, elle passait brusquement, non pas à la gêne, mais à la détresse; à l'absolue dépendance.

Jusqu'ici, elle avait vécu dans l'ignorance totale de la situation de ses parents; elle savait que son père occupait un poste élevé dans une Société financière, et c'était tout.

Dès l'âge de sept ans, elle était entrée au couvent; pendant les vacances, seulement, elle prenait part à la vie extérieure de la famille, et nullement à son existence intime.

Son père et sa mère n'avaient pas l'habitude de la voir entre eux... sa présence les gênait dans leurs projets et dans leurs distractions. Ils la confiaient, pendant la saison de Dinard, à une institutrice, que la réserve et la fermeté de caractère, la personnalité très marquée d'Edith tenaient toujours à distance.

Sous la forte discipline religieuse à laquelle la jeune fille se soumettait entièrement, elle avait acquis une sérieuse maîtrise d'elle-même, une sorte de virilité très chrétienne, éloignée du stoïcisme autant que de toute compromission mondaine.

Elle avait appris à ne jamais se dérober devant la réalité des faits.

Sa nature fière, très délicate, avait reconnu le bien fondé de l'observation de Natel en lui parlant de son tuteur: "Leurs devoirs et leurs droits étaient réciproques!"

De ce grand-oncle près duquel elle allait vivre, elle ignorait à peu près tout!...

Son père avait dit un jour: "Mon oncle est resté célibataire par crainte d'avoir à supporter les défauts de sa femme et plus encore pour ne pas être obligé de corriger les siens!"

Comment serait-elle accueillie?

Pourrait-elle rendre en dévouement, en égards affectueux, ce qu'elle recevrait de bienfaits matériels?

La nuit s'écoula assez péniblement; le malaise physique, causé par la fatigue et les secousses du train, interrompait le sommeil de la jeunesse qui triomphe souvent des plus grands soucis... Alors, dans l'éveil, avant qu'elle ait pu réfléchir, raisonner, Edith se sentait étreinte par un spasme... et, peu à peu, sa mémoire lui en rappelait la cause...

Le jour blafard de l'aube de mars commençait à paraître lorsqu'elle descendit à la gare des Bénédictins et prit congé de son chaperon, avec lequel elle n'avait pas échangé dix phrases!

Alors, ce fut la traversée de Limoges, par le quartier du Champ de Juillet, à peine visible dans le brouillard, pour gagner Montjovis dans un vieux fiacre disloqué... Le trajet sans fin du petit chemin de fer desservant toutes les localités, puis l'arrivée à la gare d'Eyguepeyrat... sur le quai désert...

Un frisson la secoua toute...

Personne n'était là qui l'attendit!

Elle s'approcha du chef de gare, qui cumulait ce rang supérieur avec les plus modestes fonctions, et demanda si le com-



te de Vimoren ne l'avait pas chargé de quelque message?

La réponse, étonnée d'abord, négative ensuite, la cloua sur place.

La réflexion se fit jour...

Si son oncle refusait de la recevoir chez lui, il l'eût avertie...

Mais, avait-il reçu la lettre écrite la semaine précédente?...

Alors?

Alors... Edith devait se présenter aux Armerons, exposer sa situation au chef de la famille, en appeler à lui pour qu'il la protégeât!

Son caractère droit, énergique, se manifestait tout entier dans cette démarche qui lui coûtait, mais qu'elle accomplissait par esprit de justice et de prudence.

Laisant les malles aux soins du chef de gare, ayant obtenu des indications sur la route à suivre, elle partit aussitôt.

Elégante dans son tailleur noir, le pas élastique et ferme, la tête haute, abritée sous son chapeau de deuil, ses yeux bruns, aux reflets de violette, éclairaient son visage régulier sur lequel un peu de couleur revenait à mesure que le grand air atténuait les battements du coeur.

Elle franchit l'entrée du domaine, traversa le parc, laissé à l'état sauvage, et se trouva en face de la vieille construction féodale, si différente des habitations ensoleillées qui émergent au milieu des massifs et des pelouses de la Malouine.

Ici, nulle autre végétation que celle des châtaigniers aux troncs vétustes.

Un homme vint à la rencontre d'Edith, voûté, barbu, grisonnant, serviteur vêtu en paysan; il s'arrêta devant elle, se découvrit et la regarda silencieux.

— Mon oncle, M. de Vimoren, ne m'attend-il pas?

— C'est Mademoiselle, Mademoiselle de Vimoren qui a écrit à M. le comte?

D'une voix étranglée, Edith acquiesça.

— Je suis Jérôme, le valet, déclara le vieux en se présentant, mademoiselle va parler à M. le comte...

Edith voulut mettre cet accueil à l'actif de la rusticité du serviteur campagnard, et ne rien préjuger encore.

Elle suivit Jérôme, qui la fit entrer par une porte étroite pratiquée dans une tourelle et monta derrière lui un escalier tournant d'une vingtaine de marches.

Un battant fut jeté tout grand ouvert, et Mlle de Vimoren se trouva dans une vaste pièce aux sièges rangés, le long des murailles, rigides sous leurs housses de coutil rayé; à l'extrémité, Jérôme écarta une portière et découvrit une deuxième pièce plus petite, meublée de même que la première, avec, en plus, un bureau de travail dont l'ordre scrupuleux dénotait que l'on n'y travaillait guère!

Dans un large fauteuil, un vieillard était assis et lisait.

Accentuant les syllabes, amincissant les finales, Jérôme annonça: "Mademoiselle de Vimoren", puis se retira.

Sans se lever, sans appeler près de lui sa petite-nièce, M. de Vimoren fit un geste, réduit au minimum du mouvement, pour l'engager à s'asseoir.

— Je suis fort discourtois, en apparence, tout au moins! ma nièce, dit-il, mais j'évite tout ce qui peut troubler mon repos de malade...

Non, prononça-t-il, interrompant dès le premier mot la phrase de sympathique compassion qu'Edith s'efforçait de prononcer, ne me parlez pas de mes souffrances, c'est bien assez de me plaindre moi-même! je ne veux pas être plaint par les autres...

— Je ne voudrais pas vous fatiguer, mon oncle, mais, ne puis-je vous adresser mes remerciements?



— De quoi me remerciez-vous ? Laissez-moi parler, cela me fatigue... mais le dialogue prolongerait encore l'entretien... Votre couvent est fermé... Vous êtes sans abri... Vous m'avez exposé ces deux faits, en me priant de vous recevoir chez moi. Je ne pouvais refuser un asile à une femme qui porte mon nom...

Edith sentit des larmes brûler ses paupières, épouvantée de l'éloignement moral où elle était tenue. Elle fit un effort suprême pour combler l'abîme que cet homme, son seul protecteur, mettait entre eux deux.

— Il m'a semblé que mon devoir, prononça-t-elle, était de venir vous trouver.

— Ne vous excusez pas ! Je ne vous adresse aucun reproche ! Vous ne me gênez pas en habitant ici... Je ne vous verrai jamais...

Vous choisirez une chambre au premier étage, dans la partie opposée à celle que j'habite... Je descends rarement dans la pièce où vous me voyez aujourd'hui.

▲ L'heure de mes repas, on vous portera les vôtres... Je ne modifierai pas mes habitudes...

— Mon oncle, je me conformerai à vos désirs, mais, si je puis me rendre utile...

— Utile ! Supposez-vous que j'astreindra une Vimoren à rendre aucun service... utile ? Ne me demandez pas si vous pouvez vous rendre agréable... Personne au monde ne m'est agréable...

Edith se redressa.

— Mon oncle, dit-elle, affermissant sa voix pour exprimer sa pensée avec plus d'ampleur et de netteté, en venant ici, j'espérais que vous me permettriez de remplir auprès de vous une mission filiale...

M. de Vimoren fixa son regard sur le jeune visage.

— Ma nièce, dit-il, si j'avais souhaité que quelqu'un remplit près de moi une

mission filiale, je m'en serais avisé plus tôt, et je serais probablement grand-père d'une douzaine de vos petits-cousins. Je ne me suis pas marié... Ceci ne regarde que moi... J'ai organisé ma vie suivant mes convenances personnelles. Je déteste les émotions d'aucune sorte ; en restant célibataire, je les ai réduites au minimum d'intensité.

— Pourrais-je vous voir quelquefois, mon oncle ?

— Je vous ai dit, ma nièce, que je ne vous varrais jamais... Toute conversation prolongée, toute attention forcée est préjudiciable à ma santé... Or, je tiens à ma santé parce que je tiens à la vie... si monotone et si triste soit-elle pour un malade. Je n'apporterais aucun agrément à votre existence, et ce serait réciproque.

J'ai donné des ordres à votre égard, mes gens savent ce qu'ils doivent à une Vimoren. Libre à vous de rester aux Armerons tant qu'il vous plaira.

Elevant la voix, il appela Jérôme, qui reparut aussitôt.

— Guide ma nièce et appelle ta femme pour qu'elle l'aide à s'installer.

En même temps, il s'inclinait vers la jeune fille, avec une correction de parfait gentleman, qui soulignait encore la froissante indifférence du parent et du tuteur.

Edith répondit par un salut profond, et, lentement, s'éloigna... Arrivée à la porte, elle eut la tentation de retourner en arrière, de suivre l'élan de son jeune cœur en allant se jeter, elle, l'isolée, dans les bras de ce vieillard solitaire, comme elle, et qui représentait désormais toute sa famille... Elle eût peut-être vaincu cet égoïsme en écartant le voile de l'indifférence... Le geste transformerait leurs deux vies, prêtes à s'écouler sous le même toit, sans jamais se joindre et se pénétrer, et dont



chacune pouvait rendre l'autre meilleure!

Sur le seuil, elle hésita... et l'impulsion victorieuse s'atténuait sous la poussée de sa réserve discrète et de l'ordre reçu; elle s'éloigna sans jeter un coup d'oeil en arrière, mais poursuivie par un regret lancinant.

.. ..  
Demeuré seul, M. de Vimoren allongea les jambes sur un tabouret, posa une main sur son coeur, tint sa montre de l'autre et secoua la tête, mécontent.

— Je ne puis être mêlé à la vie d'autrui sans que les battements s'accélèrent... murmura-t-il. Le père de cette enfant m'a déçu en épousant une jeune fille frivole et... sans dot... il a rompu avec moi... Je fais pour ma petite-nièce plus que je ne devrais... étant donné ma santé chancelante.

Lentement, le comte replaça la montre dans sa poche, s'immobilisa, ferma les yeux...

Depuis vingt ans au moins il se considérait comme un être accablé de maux exceptionnels.

Il étudiait tous les symptômes qu'il éprouvait ou s'imaginait éprouver et les confrontait avec les réclames lancées dans les journaux, essayant à tort et à travers des remèdes indiqués, se refusant à tout examen médical dans la crainte d'entendre prononcer un diagnostic alarmant! Ce système avait eu pour inévitable résultat la ruine d'une belle santé, et déterminé de fréquents accès de neurasthénie, pendant lesquels M. de Vimoren ressentait une angoisse morbide qui glaçait tous ses membres.

Sans se dérober au devoir de famille qu'il estimait être pour lui-même l'équivalent d'une catastrophe, il voulait dresser entre sa nièce et lui une intangible barrière.

### III

Au fond de son coeur, Edith concevait, sous forme de supposition, un vague espoir.

Son oncle avait peut-être voulu mettre sa réserve à l'épreuve! Mais l'épreuve se prolongeait. Mlle de Vimoren apercevait le comte chaque dimanche à la messe dite, dans la chapelle du château, par un vieux prêtre retiré au ministère et résidant chez un de ses frères habitant les mêmes parages.

La voiture, mise à sa disposition, était dételée au retour, et tirée sous la remise jusqu'à la semaine suivante... Nul ne devait s'en servir!

Comment organiser sa vie?... Edith pria Mardy, la vieille servante, de lui apporter des livres.

— Monsieur le comte les met sous clés! Jérôme n'osera pas les demander.

Découragée, la jeune fille relut les volumes qu'elle possédait.

Un jour, le "valet" arriva, triomphant... Il avait été chargé d'opérer un nettoyage dans la bibliothèque, et en avait profité pour remplir une corbeille de nombreux volumes!!!

Les *Lettres* de Voltaire au complet!!!

Après avoir examiné les titres, Mlle de Vimoren, déçue, tenta d'expliquer à Mardy qu'elle ne pouvait faire la lecture de ces ouvrages.

— Jérôme ne sera pas content, le pauvre! répliqua la vieille femme... Il a choisi de gros livres, bien imprimés comme des livres de messe!

En vain, Edith implora une seconde tentative et indiqua des titres.

Le nettoyage ne recommencerait que dans six semaines! Il fallait attendre jusque-là...

Mlle de Vimoren résolut d'aller au plus



tôt voir le curé de la paroisse, et s'informa.

La réponse faite par les vieux serviteurs à ses questions fut désespérante.

Quatre heures aller et retour à pied ! Impossible de se procurer un véhicule !

Peu à peu, elle reprit courage et résolut de s'entraîner à de longues marches auxquelles rien ne l'avait accoutumée.

Ses quotidiennes promenades, allongées de six à sept cents mètres par jour, laissèrent encore tant d'heures vides !

Elle demanda à Mardy de partager avec elle les travaux nécessités par l'entretien du linge.

Mardy avait sur les occupations d'une "demoiselle de noblesse" des idées inébranlables.

Coudre ! c'était bon pour les ouvrières "gagées" !...

A la peinture et à la musique, Edith ne pouvait penser... Elle essaya d'écrire... Mais dans sa nature très pondérée l'imagination n'avait pas la prédominance qui crée facilement des êtres irréels et reconstruit par eux la trame d'une vie intense ou dramatique.

Tous ses espoirs se concentrèrent donc sur le petit clocher du bourg de Rieul, trop lointain pour qu'elle pût l'atteindre encore, avec l'assurance de pouvoir doubler la marche de l'aller par celle du retour, mais dont elle se rapprochait un peu chaque après-midi.

Rieul ! c'était pour elle la terre promise ! Elle y trouverait l'appui spirituel et moral dont elle avait été soudain dépouillée après en avoir été comblée !...

Elle rapporterait des livres, de l'ouvrage pour l'église ; elle pourrait causer, échanger ses idées, rentrer dans la norme de l'existence.

Peut-être le pasteur, écarté de son paroissien, trouverait-il moyen de pénétrer aux Armerons ?... Et elle se laissait aller

doucement à rêver la transformation du vieillard maniaque, en parent affectueux, et de la demeure assombrie en manoir hospitalier qu'égayerait sa jeunesse !

Encore quelques jours d'entraînement, et tout allait changer pour elle !

Avril épanouissait les violettes et les primevères aux revers des fossés, sur les berges de la rivière, à l'orée des bois...

Edith, avec le renouveau, éprouvait un attrait pour toutes ces plantes sauvages, et en cueillait à foison.

Un jour, elle fut tentée par une touffe de renoncules d'eau dont l'or éclatait au milieu du vert sombre des feuilles rondes et luisantes.

L'heure était trop avancée pour qu'elle pût franchir, sur les pierres espacées, le petit cours d'eau qui la séparait des fleurs.

Le lendemain elle y était revenue, après un long détour, une marche forcée qui lui donnait l'espoir de gagner Rieul la semaine suivante.

Elle s'engagea, légère, agile, sur les perons qui lui permettraient d'atteindre l'autre rive... Elle n'avait pas prévu l'humidité, la mousse glissante...

D'abord elle chancela, puis, redressée, continua sa route !

Arrivée au milieu de la rivière, elle perdit l'équilibre et ne put retenir le cri arraché par la surprise, tandis que, tombée sur un genou, elle se relevait par un effort violent.

L'écho répéta le cri de détresse, l'accrut, le multiplia... Un son rauque, bizarre, tout proche, lui répondit.

En face d'Edith, sur la petite route qui longeait la vallée, deux hommes, d'aspect farouche, sugissait du bois... D'un seul regard, Mlle de Vimoren explora les alentours, ils étaient déserts... Une pensée terrifiante l'envahit toute.

Mardy lui avait parlé de l'émoi causé



dans le pays par une bande de romanichels qui terrorisaient les métayers trop éloignés les uns des autres pour se porter secours entre eux. Les bohémiens avaient même tenté d'enlever une jeune femme et son enfant... A n'en pas douter, ces hommes faisaient partie de la redoutable troupe...

Edith était naturellement brave, mais la compréhension du danger l'envahit avec une telle force qu'elle demeura comme paralysée pendant quelques instants.

Puis, se ressaisissant, dominant ses nerfs, résolue à ne pas s'abandonner, elle chercha promptement la seule voie de salut, gagner au plus vite le haut de la colline...

En deux bonds, s'affermissant de toute la tension de ses nerfs, elle sauta d'une pierre sur l'autre et se trouva sur le sentier qui côtoyait le bord qu'elle venait de quitter.

Une exclamation gutturale fit passer un frisson dans ses veines.

A demi retournée, elle aperçut les hommes prêts à se jeter à sa suite. Alors, quittant l'étroit chemin, elle s'élança sur la pente, en la biaisant pour assurer ses pas... mais, soudain, avertie par le clapotement de l'eau que le danger se rapprochait encore, elle tenta l'ascension en ligne droite.

Un peu plus haut, elle pourrait se faire entendre appeler au secours, les ouvriers agricoles travaillant dans les champs lui répondraient... elle serait sauvée!...

Mais déjà... les cailloux roulent sous les pas des hommes... Ils avaient franchi le cours d'eau... ils étaient derrière elle.

Une sueur froide perlait à son front... ses doigts tremblants se déchiraient aux branches d'arbustes enlacées de ronces qu'elle saisissait pour se hisser vite, plus vite encore!

Un rire contenu, un rire de triomphe diabolique éclata derrière elle...

Mais, en même temps, une subite inspiration jaillit sous la menace imminente.

De toute sa voix, elle cria :

— Mon oncle, me voici... je vous rejoins.  
Les pas et l'horrible ricanement cessèrent.

Cet appel instinctif à l'invisible et lointain protecteur qui s'était abstrait de son rôle paternel, allait-il la sauver?

Elle l'espérait!... et se jeta en avant pour gravir la crête...

Soudain, elle chancela... On venait de tirer brutalement sa robe en arrière...

C'en était fait d'elle...

Edith ferma les yeux... la vision terrifiante se développa dans son cerveau avec une telle intensité que, pour la chasser, elle releva les paupières...

Devant elle, les branches d'un arbre pendaient... elle s'y suspendit et clama de nouveau :

— Mon oncle! Vous êtes tout près! Venez!

On avait lâché prise...

Soutenue par ce ressaut d'énergie ses fines petites mains se transformaient en griffes, s'accrochaient ou s'enfonçaient dans la terre, entre les pointes des pierres, supportant le poids de son corps et se hissant enfin au niveau du sol supérieur du plateau...

Ses genoux, enfin, ont touché la crête! Elle ne sait pas si elle a échappé à ses agresseurs en l'enlevant à la force du poignet, ou s'ils vont encore la ressaisir...

Ses regards parcoururent le plateau. Pas un être humain!

Au moment où elle se croit sauvée, cette solitude déterminera-t-elle sa perte? Les deux misérables, n'entendant aucun bruit, vont revenir de leur alerte, l'entraîner... Elle sent qu'elle est au bout de ses forces maintenant, incapable de toute résistance, de toute fuite...



.. .. .  
 Dans le coeur oppressé d'Edith l'angoisse est devenue une prière ardente qui s'élève avec la rapidité d'un jet de flammes.

De nouveau, elle entend derrière elle, à côté d'elle, le glissement des semelles, le souffle bruyant des poitrines sauvages...

Tout à coup, ces mots retentissent :

— Hé! qu'y a-t-il?...

L'organe est mâle, fortement timbré... mais... vient de loin...

Edith est parvenue à triompher de sa défaillance et à se soulever en clamant de nouveau :

— Venez, venez!...

Elle ne peut achever... elle a cessé de voir, elle étouffe, une affreuse sensation de dégoût s'empare d'elle.

On lui enserre la tête... Ses mains se jettent à son visage pour arracher l'odieux bâillon.

On la saisit rudement par les poignets...

Des doigts de fer, brutaux, s'abattent sur ses épaules, on cherche à l'étrangler avec l'étoffe qui déjà lui clôt la bouche...

#### IV

Soudain, Edith entend!... Ce n'est plus la rumeur sourde du sang dans les vaisseaux comprimés... c'est le bruit des cailloux écroulés qui résonne derrière elle...

Le bâillon est enlevé!

Devant elle, se dresse la haute taille d'un paysan en tenue de travail.

— Et autrement! mademoiselle de Vimoren!!! C'était vous, tout de même, qui étiez dans les pattes de ces gredins-là! Un peu plus, ils vous emmenaient dans leurs damnées roulottes!... On les croyait loin d'ici... Pourvu que les gendarmes les pincet et nous en délivrent!

Tout nê parlant, le métayer aidait Edith à se remettre debout; il dut la soutenir pendant quelques instants.

— Vous m'avez sauvée, prononça la jeune fille avec une émotion profonde. Comment vous remercier?

— Pas mieux que vous faites, Mademoiselle! C'est de l'honneur pour moi de vous avoir secourue... Je vous ai devinée tout de suite pour vous avoir aperçue une fois auprès du château. J'avais demandé, ce jour-là, qui vous étiez; on m'a répondu: "La petite-nièce de M. le comte!" Ça me suffit... On ne le voit guère, M. le comte! mais on tient au nom, par ici, et à la famille qui faisait du bien!... Je vais vous reconduire; ces satanés loups pourraient revenir plus nombreux, puis je rentrerai vite à la métairie, veiller aux fermetures.

Tous deux hâtèrent leur marche.

Le colon était anxieux d'arriver chez lui le plus tôt possible, mais s'apercevant de la fatigue de la jeune fille, il ralentit le pas.

— Je ne veux pas vous retarder, prononça Mlle de Vimoren.

Le paysan explora des yeux le plateau avec inquiétude.

— Je ne vous quitterai qu'en vue du parc, dit-il. On n'aperçoit rien, mais il faut se méfier... Autrefois, vous auriez pu circuler nuit et jour, sans crainte, dans toute la contrée. Aussi bien, voici ma maison, là-bas, à côté du bocqueteau... les portes ferment solidement... les volets aussi... Lorsque je serai clos là-dedans, avec ma femme et mes enfants, les chiens, mon fusil de chasse... ils peuvent venir!...

Les yeux d'Edith suivaient le regard que l'homme dirigeait vers la métairie... Elle évoquait, au fond de son jeune coeur meurtri par l'isolement, la vision de ce modeste bonheur... mais... quand même... le bonheur!!!



Son état d'énerverment était tel que les larmes montèrent sous les paupières.

— Cela secoue, une aventure pareille, dit le métayer en la contemplant avec une pitié respectueuse... Ma femme s'entend à soigner. Si vous vouliez venir chez nous... Elle vous ferait bouillir du lait, ensuite j'attellerais la jardinière pour vous mener au château... Et autrement, cela ne ressemblerait pas à un équipage de dame! mais vous reviendriez chez vous avec moins de fatigue... Et, ajouta-t-il, avec un sourire heureux, je vous ferais voir mes petits ours!

Puis, croyant deviner la cause du geste de refus d'Edith, il objecta, sans nulle amertume d'ailleurs:

— C'est très propre chez nous... c'est gentil! Ma femme a été élevée à Bellac, comme une petite demoiselle... Elle est devenue une brave métayère, dure au travail, mais elle a gardé tout de même ses habitudes!

Dure au travail!

Il semblait à Edith que, maintenant, les plus durs travaux ne l'eussent pas rebutée! et que la fatigue et la peine eussent été préférables à son inaction... surtout si elle les eût supportés pour des êtres aimés...

— Merci, merci encore! répondit-elle, essayant de se soustraire à la pensée qui la ramenait toujours vers elle-même. Dites-moi votre nom, celui de la métairie... J'irai voir votre femme et vos petits enfants demain...

— Martial Chasseriou... au Mas-Sistrac. Vous me faites de la peine en refusant, Mademoiselle... C'est dit?

— C'est dit! répéta la jeune fille.

Les mots tombaient de ses lèvres amolies et tremblantes... Elle s'éloigna en prononçant:

— Veillez sur les vôtres, Monsieur Chas-

seriou, seulement voulez-vous me suivre des yeux jusqu'à la grille du parc? Non! pas davantage! On vous attend...

Elle... personne au monde ne l'attendait!

Le colon fit quelques pas pour éviter que sa vue se trouvât gênée par un bouquet d'arbres.

Il murmurait, en regardant la jeune fille s'éloigner:

— Une jolie demoiselle, et qui doit avoir tout ce qu'elle souhaite!... La vie a dû changer pour M. le comte! Peut-être qu'on le reverra, qu'il s'occupera de nous autres, au lieu de rester enfermé comme un oiseau de nuit dans une cave! Ah! si je pouvais donner comme lui du bien-être aux miens!!!

.. .. .

Edith était revenue lentement, se soutenant avec peine. Elle entra par le grand vestibule, saisit la rampe, avec un effort gravit l'escalier, et, gagnant sa chambre, se laissa tomber, anéantie, sur un fauteuil, frissonnante et glacée; elle resta longtemps ainsi, puis le refroidissement devint tellement intense qu'il lui causa une douleur aiguë dans tous les membres... Se soulevant, elle se traîna jusqu'à son lit et s'y blottit comme un oiseau frileux sous l'immense édredon.

La chaleur, en revenant peu à peu, la sécurité de l'abri, lui procurèrent d'abord une sensation de bien-être, puis la fièvre monta et la chaleur douce devint brûlante.

Edith haletait, dévorée par la soif, et n'avait pas la force de se lever pour aller chercher un verre d'eau... La pensée qu'elle était sauvée, au lieu d'être une jouissance tournait à l'obsession...

Elle eût voulu perdre la mémoire... s'endormir dans le total oubli de l'existence.

.. .. .



A 6 h. 30, Mardy entra, apportant le dîner.

Tout d'abord, la vieille servante explora la chambre du regard, puis elle découvrit la forme étendue sur le lit.

— Oh! Mademoiselle! s'écria-t-elle, vous êtes malade...

— Non! protesta Edith, sans même se rendre compte qu'elle niait l'évidence.

— Point malade, et au lit!... cela n'est pas de vous, Mademoiselle.

Mardy posa le plateau et s'approcha.

Par la fenêtre ouverte, les derniers rayons du soleil entraient dans la pièce, éclairant le visage empourpré et les mains tremblantes.

La vieille femme s'effara...

Si la "demoiselle" était malade... il faudrait pourtant le dire à M. le comte, qui avait défendu qu'on lui parlât de sa nièce!!! On ne pouvait appeler le médecin (que lui-même refusait de voir) sans son autorisation...

— Vous avez de la fièvre? interrogea Mardy anxieuse.

— Oui... mais je ne suis pas malade...

Soudain, par une brusque résolution, Edith se décida à conter à la vieille servante la tragique aventure de l'après-midi, ne voulant pas que celle-ci l'apprit par d'autres...

Mardy joignait les mains, terrifiée; enfin, elle murmura:

— Voulez-vous que je passe la nuit dans votre chambre, Mademoiselle, si vous aviez quelque cauchemar?

Edith frissonna à la pensée, qui ne s'était pas encore présentée à elle, de revivre, pendant une longue nuit, l'épouvante de la journée! Mais elle refusa; elle tenait à réduire à la plus simple expression les services qu'on lui rendait et qu'elle ne pouvait reconnaître.

.. .. .

Une heure plus tard, Mardy revint, mais elle trouva la porte close... la lumière filtrait à travers les fentes.

Les yeux grands ouverts, le sang affluant à la tête, Edith lutta toute la nuit contre le sommeil, dont elle redoutait les hallucinations.

.. .. .

Le lendemain, elle descendit jusqu'au bas du parc et s'assit devant une percée.

Sa vue s'étendait au loin, sur les collines étagées, bleuisant sous la brume légère...

Le clocher de Rieul se dressait en face d'elle, si lointain, dans cette atmosphère un peu lourde. Quand aurait-elle recouvré assez de confiance et de force pour entreprendre la longue course solitaire? A présent elle avait peur de s'éloigner du domaine! Un immense découragement l'envahissait.

Elle retourna vers le château à petits pas, feutrés par l'herbe rase.

Entre les branches des arbres qui séparaient l'allée qu'elle suivait de l'allée parallèle, Edith aperçut deux hommes qui marchaient dans le même sens qu'elle.

L'un était le vieux Jérôme, l'autre le colon Chasseriou; elle allait s'avancer à travers bois pour aborder ce dernier lorsque celui-ci, s'arrêtant net, prononça vive-

ment: — M. le comte doit faire une plainte au Parquet. Cette affaire-là attirera les recherches de la gendarmerie, qui a laissé échapper deux fois ces brigands!

— Et autrement! tu veux donc tuer M. le comte?

— Le tuer?

— Bien sûr! Il a dans l'idée que si on le dérange, il tombera raide mort... Rien que par la crainte qu'il en a... cela peut arriver...



Il n'est toujours pas mort en apprenant le danger que sa nièce a couru!

— Il ne sait rien! Ce n'est pas nous qui lui aurions conté cette histoire-là... D'abord, il nous a défendu même de nommer sa nièce devant lui, il ne veut pas la voir...

— Ah! par exemple! une demoiselle aussi gentille!... Il ne s'imagine pas qu'elle soit venue là pour... l'héritage?

Edith tressaillit.

— Et autrement! qu'en sait-on? reprit Jérôme... C'est notre idée, à Mardy et à moi, que M. le comte l'a dans l'esprit... et que cela le travaille!! Il est plus sombre et ne mange guère...

Jérôme grommelait plutôt qu'il ne parlait, avançait les mâchoires comme celles d'un chien de garde à la vue du passant qui fait mine d'entrer dans la demeure de son maître.

Après un silence, il reprit:

— Mademoiselle ne fait point de bruit et ne dérange pas son oncle... Mais il peut lui arriver quelque chose... Nous avons eu assez peur hier... Il y a ce qu'on cache, et puis ce qu'on ne peut pas cacher! Si elle tombe malade? ce n'est point nous qui aurons l'argent pour la faire soigner!!! Et autrement, pauvre Chasseriau! va-t'en chez toi et ne nous crée point d'affaires! Les gendarmes, tout de même, connaissent leur métier. Il faut que je rentre... et vite...

Les deux hommes se séparèrent.

Edith demeurait immobile. Un flot de pensées submergeait son cerveau.

Son front se courbait comme sous le poids d'une faute.

Elle s'assit sur le bord du chemin, le regard fixe, avec la terreur de franchir de nouveau ce seuil où sa présence pouvait amener la mort... en créant un danger permanent, imaginaire, mais que la suggestion transformait en un danger réel...

Quoi! son oncle pouvait supposer qu'el-

le lui avait demandé asile pour tirer le numéro gagnant à cette funèbre loterie dont l'enjeu est une vie humaine.

Dans son cœur de vingt ans, il n'y avait pas de place pour de tels calculs.

Elle n'était pas, cependant, la créature stoïque qui dédaigne tous les biens de la terre. Elle avait apprécié les joies de la fortune et déploré sa ruine, tout en s'y résignant sans murmurer.

Elle eût accepté avec reconnaissance le don généreux d'une dot de la part de celui qui lui tenait lieu de père, et dont elle était la plus proche parente, mais elle n'était pas venue pour attendre cette dot de l'autre côté d'une tombe! elle n'était pas venue pour hâter "l'heure".

Pendant ses heures de découragement, alors que le vide total de l'existence qu'elle menait aux Armerons s'était fait le plus durement sentir, elle avait parfois ébauché le projet d'entrer dans la grande mêlée de la lutte pour la vie... Mais, au fond de sa pensée, flottait la sensation reposante d'être à l'abri de toute détresse, préservée de tout danger, de tout froissement d'amour-propre!

Cette vie atrocement monotone la laissait au moins à son rang social...

A présent tout était changé...

Le droit à la vie, serait désormais pour elle le droit au travail...

.. .. .

Quand Mlle de Vimoren se releva, sa décision était prise... elle remonta dans sa chambre et s'assit devant la table pour écrire les deux lettres suivantes:

*"Mon cher oncle",*

Là, elle s'était arrêtée, la plume en suspens, cette appellation familiale détonnait si étrangement avec leurs relations



Néanmoins, il fallait la maintenir. Elle continua.

*“Je ne veux pas enfreindre la règle que vous avez établie lorsque je suis venue abriter ma jeunesse sous votre toit...”*

Edith relut ces quelques mots, puis les effaça.

Il lui sembla qu'un reproche et un appel à la pitié ressortaient de cette phrase... Elle déchira la feuille et traça sur une autre :

*“Mon cher oncle,  
Lorsque je suis arrivée aux Armerons, j'espérais que vous me permettriez de vous entourer des égards affectueux qui eussent été la meilleure expression de ma reconnaissance... Vous ne l'avez pas voulu... Mon devoir est de chercher dans une existence de travail et d'activité les ressources qui me permettront de vivre et de développer mes énergies!*

*“Je vous offre, mon cher oncle, l'expression de ma respectueuse gratitude.*

*“Edith de Vimoren.”*

Elle glissa la feuille de papier dans une enveloppe...

Un soupir s'échappa de ses lèvres, en même temps qu'une dernière lueur d'espoir passait dans son cœur!...

A la lecture de ces lignes, peut-être, une détente heureuse se produirait-elle dans l'esprit du vieillard! Au lieu de tolérer la présence de sa nièce, peut-être comprendrait-il enfin qu'elle pouvait être pour lui une joie!

Jérôme, quel que fût le motif qui le poussât, avait peut-être exagéré les impressions du comte... Mais s'il disait la stricte vérité?

Edith était placée dans la redoutable

alternative de troubler le repos de son oncle en l'avertissant de son départ, ou de le comprendre gravement en restant aux Armerons?

Elle en appela à sa délicatesse... et maintint sa résolution.

Plaçant à l'extrémité de la table l'enveloppe, définitivement close, elle écrivit cette seconde lettre :

*“Mon Odette chérie,  
Je vais te revoir! Je quitte le Limousin, pour rentrer à Paris! Aussitôt arrivée, j'irai chercher auprès de ta mère l'appui qu'elle m'a si affectueusement offert...”*

*“Je dois me créer des ressources au plus vite. Dieu m'aidera. Je me sens tout heureuse à la pensée de profiter, durant quelques jours, de votre hospitalité si gracieusement offerte.*

*“Toutes les tendresses*

*“d'Edith.”*

.. .. .

Jérôme prit avec défiance et maussaderie la lettre que lui remit Mlle de Vimoren; il la porta au comte et avec crainte...

— Elle sait pourtant bien, la pauvre, que son oncle ne veut pas entendre parler d'elle... Parler ou écrire, c'est la même chose pour lui!

Tandis que M. de Vimoren déchirait l'enveloppe et parcourait le billet, le vieux serviteur tenait les yeux fixés sur lui, comme s'il eût redouté de le voir tomber en syncope.

Au fond de l'âme du tuteur, un remords s'élevait.

Qu'allait devenir cette jeune fille? Il s'efforçait de trouver des raisons à son indifférence absolue, des excuses à son formidable égoïsme, qui confinait à la cruauté.



Après tout... il n'était pas fait pour le rôle d'ange gardien!...

Il avait rempli strictement sa mission en contresignant les actes déjà signés par le notaire et en laissant toute liberté à sa pupille de s'installer sous son toit.

Ce genre de vie cessait de plaire à cette jeune personne?... Eh bien! elle en choisirait un autre! Il ne s'y opposerait pas.

Faisant signe à Jérôme d'attendre, il se leva, s'assit devant le bureau placé entre la cheminée et la fenêtre, et traça ces lignes:

*"Ma chère nièce,  
"Vous êtes venue librement chez moi...  
"Vous y vivez librement; vous pouvez me  
"quitter librement.  
"Je vous adresse tous mes hommages.  
"Vimoren."*

— Aie soin, dit-il au valet de chambre, en lui donnant l'enveloppe qu'il venait de cacheter, de me laisser ignorer si ma nièce ce part ou si elle reste.

Pendant ce temps, Edith, appuyée sur le rebord de la terrasse, attendait avec anxiété...

Maintenant il lui semblait qu'elle avait porté atteinte à la dignité de son oncle, qu'elle s'était diminuée elle-même!

Était-ce d'un serviteur qu'elle aurait dû apprendre le sens de sa propre vie? Cependant, ce serviteur n'était-il pas seul à connaître la mentalité de M. de Vimoren et son état de santé? Y avait-il un calcul dans les paroles entendues au hasard?

La vérité avait dû sortir tout entière de ces rudes lèvres de primitif.

Mais si son oncle exprimait, dans sa réponse, un regret de ce départ subit, s'il en réclamait l'explication, si surtout il lui offrait de pénétrer jusqu'à lui?

Oh! alors, elle n'hésiterait pas!

Elle se jetterait dans ses bras, en le suppliant de joindre leurs deux existences isolées, navrantes, dans l'union paternelle et filiale d'un foyer!

Jérôme s'approchait d'elle, tenant une enveloppe à la main.

Déjà!

Il semblait à Edith que cette réponse venait trop tôt.

Elle prit la lettre et remonta dans sa chambre... son coeur battait avec violence, tandis qu'elle ouvrait la missive; elle la lut d'un seul coup d'oeil...

Le dernier espoir était brisé.

Elle venait de perdre, pour la seconde fois, la partie!!! le comte se déroba à toute affection familiale... Edith avait, devant elle, le redoutable Inconnu.

## V

Deux jours plus tard, Mlle de Vimoren, ayant laissé ses bagages à la gare d'Orsay, gagnait à pied la rue de Commailles.

Arrivée au premier palier sur lequel était situé l'appartement des Chambal, Edith se trouva en face d'une porte ouverte à deux battants; le vestibule était encombré de malles et de valises, qui n'étaient pas encore fermées.

On ne l'attendait pas... Ou bien elle causait une gêne... un ennui...

Elle déposa sur une banquette son sac, trop lourd pour son poignet frêle, et, s'adressant au domestique qui se présentait à son coup de timbre:

— Annoncez, je vous prie, Mlle de Vimoren.

Les quelques instants qui s'écoulèrent alors parurent interminables à Edith.

Le valet de chambre enfin reparut et dit:



— Mademoiselle prie Mademoiselle de Vimoren de bien vouloir entrer au salon; elle ira l'y rejoindre aussitôt que la couturière sera partie.

Comment! Odette ne la faisait pas pénétrer chez elle, tout de suite? Qu'importait la présence de la couturière? Maîtrisant l'expression de son étonnement, elle demanda:

— Puis-je voir Mme de Chambal?

— Madame est très occupée; elle part tout à l'heure en voyage et ne peut recevoir personne.

Ouvrant une porte, le domestique s'effaça pour introduire Edith dans le salon, tout terne, avec ses meubles couverts de housses, les consoles, la cheminée, les bonheurs du jour voilés de gaze, et qu'une seule des fenêtres non close éclairait encore.

Mlle de Vimoren éprouva la sensation pénible qui étreint le coeur quand on entre dans une maison de deuil, mais le deuil était pour elle-même, le deuil de ses premières illusions perdues! Les habitants de cette demeure assombrie, eux, s'en allaient, au contraire, chercher de nouveaux plaisirs, un plus brillant soleil!!!

L'attente se prolongeait et se mêlait d'une anxiété irraisonnée.

Mlle de Vimoren eut plusieurs fois la pensée de se retirer sans voir Odette. Elle appréhendait maintenant la parole glaciale qui affirmerait la déception creulle menaçant à la fois ses espérances et son amitié...

Enfin! un bruit de portes, une rumeur de voix, un éclat de rire, un entretien qui se prolonge, des pas qui s'éloignent, se rapprochent...

Edith arpente le salon avec une nervosité qui s'exaspère jusqu'à la souffrance aiguë.

Tout à coup, le battant est projeté vivement, Odette s'avance, les mains tendues.

— Pardon!... mais tu arrives au milieu d'une telle bousculade! Nous partons pour l'Espagne, la Tunisie, l'Algérie... deux mois de voyages, et le retour direct à Dinard! Juge de notre affolement!... les caisses à emporter... d'autres à laisser... Impossible de te recevoir, comme tu le demandais, pendant quelques jours. Nous sommes désolées, ma mère et moi! Causons vite!

— Je ne veux pas te déranger.

Les syllabes glissaient entre les dents à peine desserrées d'Edith, qui était devenue fort pâle.

— Je puis te donner un quart d'heure!... à propos, explique-moi un passage de ta lettre auquel nous n'avons rien compris... Tu dis que ma mère t'avait offert son appui? Mais à propos de quoi? précise...

Une bouffée de chaleur envahit les joues de Mlle de Vimoren; avec effort elle prononça:

— L'appui d'une femme posée comme l'est ta mère est toujours utile à une jeune fille sans ressources comme je le suis...

— Eh bien! ma pauvre chérie, si tu crois que je vais me charger de transmettre cette précision-là! Maman se tient à l'écart de toutes les oeuvres. D'ailleurs, elle n'est pas très donneuse de conseils! Et tant que ton deuil ne sera pas fini, je ne vois pas trop en quoi elle pourrait t'être utile. Mais puisque nous filons, chez qui vas-tu t'installer?

— Je chercherai un gîte...

— Tu aurais dû le choisir avant le départ de ces dames! Elles t'auraient aidée; à présent, que peuvent-elles faire pour toi, du fond du Tyrol?

— En les quittant, j'avais un abri.

— Alors, pourquoi reviens-tu à Paris? Tu n'est pas raisonnable!

— Tu n'aurais pas le temps de m'écou-



ter! répliqua Edith avec une ironie douloureuse.

Odetta regarda Mlle de Vimoren, et, pour la première fois, s'aperçut du changement de sa physionomie.

Une évolution subite se fit en elle; son esprit, si frivole pourtant, réalisa une détresse cachée. Elle laissa, presque malgré elle, échapper ces mots:

— Tu devrais aller rejoindre nos Mères et entrer au noviciat?

— Non! répondit Edith, je vénère trop la profession religieuse pour l'adopter comme un moyen de me soustraire aux difficultés qui m'entourent. Ces épreuves feront de moi une meilleure chrétienne, et la foi m'aidera à les surmonter. Mais je n'ai pas la vocation... Si je l'avais, je serais bien heureuse!

Et la vision de l'immense Paris dont elle connaissait à peine la façade surgit devant elle et la troubla soudain:

Si brave qu'elle fût, une défaillance l'envahit toute...

Odette, contre son habitude, réfléchissait.

— Il y a, dit-elle, dans l'appartement, deux pièces indépendantes. Profites-en! Nous en serons contentes, maman et moi. Tu y seras très bien! Cela nous dédommagera de ne pas te recevoir comme nous le voudrions.

Le regret affectueux, sincère, eut raison de la fierté blessée... Après un long silence, Mlle de Vimoren murmura:

— J'accepte volontiers, et je vous remercie, ta mère et toi.

Son acceptation, pourtant, n'allait pas sans révolte.

Mais, bientôt, la certitude d'avoir un abri parfaitement honorable, où elle pourrait vivre avec la plus stricte économie, mit son esprit presque en repos.

Les yeux d'Edith et ceux d'Odette se rencontrèrent.

— Tu ne m'en veux pas? murmura celle-ci.

— Tu me rends un grand service et je te remercie, prononça Mlle de Vimoren, la voix encore troublée, malgré la détente de ses nerfs.

.. .. .

Edith quitta aussitôt l'appartement où elle ne devait revenir qu'après le départ de Mme de Chambal, et descendit l'escalier d'un pas ferme et rapide.

Quand elle eut gagné la rue du Bac, elle s'arrêta tout à coup...

De quel côté s'orienterait-elle? S'adresserait-elle aux relations de ses parents? Elle les connaissait, personnellement, si peu! A ses anciennes amies? Odette n'était-elle pas la plus intime et la plus chère? Que pouvait-elle attendre des autres? Et comment se présenter à elles, dans une situation si différente de celle qu'elle occupait jadis? Et, d'ailleurs, quel secours pourraient lui apporter des jeunes filles inexpérimentées et dépendantes?

Alors?...

Brave comme ceux qui n'ont pas la notion exacte du danger, Edith résolut de chercher une agence de renseignements.

Dans un renforcement de la rue, au rez-de-chaussée d'un vieil hôtel, elle aperçut derrière une fenêtre, des petits carrés de papier posés sur le plan incliné d'un tapis vert.

Un large carton indiquait: "Maison de confiance pour situations en tous genres."

Cette apparence de discrétion attira Mlle de Vimoren; elle pénétra sous la voûte et retrouva sur une porte, à gauche, une indication identique à celle de la fenêtre.

Après avoir frappé à deux reprises, E-



dith fit doucement tourner le bouton. Elle pénétra dans une petite pièce meublée de sièges couverts de reps brun, et s'avança vers un bureau derrière lequel une femme, à cheveux blancs frisottés, achevait son repas.

— Ne vous dérangez pas, Madame, je vous prie, dit la jeune fille. J'attendrai que vous ayez terminé votre déjeuner.

Mais la placeuse s'était levée, offrait un fauteuil, flairant une femme du monde et comptant sur une large rémunération.

Edith s'assit, et, en quelques paroles froides et brèves, expliqua :

— Je cherche une situation que puisse occuper une jeune fille ayant reçu une éducation distinguée, mais qui ne s'est spécialisée dans aucune branche.

La placeuse masqua sa déception d'un sourire.

Elle se rattraperait du côté de la "partie prenante".

Attirant à elle un de ses registres, elle l'ouvrit à la rubrique "Dame de compagnie" et lut à haute voix :

"Famille de trois personnes âgées : mari, femme et belle-soeur, demande jeune fille parlant couramment l'anglais et l'allemand, pouvant organiser les voyages, s'occuper de tous les détails, et faire la lecture à haute voix durant plusieurs heures dans la journée et le soir".

D'un léger mouvement de tête, Edith nia pouvoir remplir toutes ces conditions.

Elle avait appris l'allemand, comme la plupart des enfants de son milieu, avec une "fraülein" plus disposée à recevoir qu'à donner l'enseignement !

Elle avait étendu, chaque été, à Dinard, ses connaissances élémentaires de la langue anglaise, dans les parties de tennis et les réunions de villa à villa parmi cette jeunesse insulaire qui, depuis longtemps, dé-

figure l'idiome maternel par le "slang", le fâcheux équivalent de l'argot.

.. .. .

La dame aux cheveux blancs fit défiler, par articles, d'in vraisemblables exigences, ayant toutes, pour post-scriptum, une rétribution dérisoire.

Il semblait que celle-ci diminuât en raison inverse de celles-là.

"Excellente musicienne, capable d'enseigner sérieusement le dessin et l'aquarelle, ayant obtenu ses deux brevets, d'une complaisance à toute épreuve, etc., etc."

Après chaque fiche, la placeuse interrompait sa lecture et dirigeait un regard scrutateur vers la candidate.

— Vous ne vous proposez pour aucune de ces situations ? interrogea-t-elle, agacée.

— Je ne puis, en conscience me présenter comme donnant satisfaction sur tous ces points.

— Répondez affirmativement quand même. Une fois installée dans la maison, si l'on est content de vous sous certains rapports, on vous gardera, en passant sur le reste.

Froissée dans sa délicatesse, Edith se redressa et ne manifestant qu'une partie de sa pensée :

— Je ne veux tromper personne, Madame ! dit-elle.

— Alors, Mademoiselle, faites vous-même vos conditions ! Expliquez sur quels points vous seriez... suffisante !!

Cette femme se faisait insolente devant cette fière modestie qui refusait de se prêter au truquage...

— Je ne sais pas, Madame, répondit Mlle de Vimoren, si vos clientes trouvent beaucoup de personnes réunissant à la fois toutes ces capacités demandées ! Je pense que je pourrais me rendre utile dans



les situations que vous m'avez énumérées; je ne croirais pas m'amoindrir en les rempissant; mais je m'abaisserais en exagérant ou en affirmant des mérites que je ne possède pas.

Elle se leva, prête à sortir.

La placeuse tournait une page du registre .

— Je trouve encore quelque chose, Mademoiselle! "On demande une jeune femme de bonne famille, d'excellentes manières pour vivre près d'une dame seule... cent cinquante francs par mois..."

Il y eut, sur ces derniers mots, un traînement de voix, une hésitation.

Edith s'était retournée, la main sur la serrure.

— Quel est l'âge de cette dame?

— Vingt-cinq ans.

— Une jeune veuve?

— Presque... une dame... divorcée.

— Non, répliqua Mlle de Vimoren... Je refuse.

Un instant plus tard elle se retrouvait dans la rue du Bac...

Le bruit des voitures l'étourdit, ses nerfs étaient ébranlés... Où irait-elle?

Soudain, elle songea à consulter le notaire. Si peu sympathique lui fût-il, elle en pouvait néanmoins recevoir d'utiles avis. D'ailleurs, elle devait aller chercher une petite somme qui se trouvait encore dans l'étude... Elle se dirigea donc vers la demeure de M<sup>e</sup> Natel...

## V

Mlle de Vimoren, après avoir passé le Pont-Royal, gagna la rue Cambon en traversant les jardins des Tuileries.

Ayant longé le trottoir de gauche, elle entra sous un vaste porte cochère et, gagnant le fond de la cour, gravit deux étages.

Elle s'arrêta, hésitante, sur le palier.

Sonnerait-elle à l'appartement qui lui avait été désigné par le concierge comme le domicile particulier du vieux notaire, ou bien entrerait-elle directement dans l'étude?

Elle se décida pour la première alternative; au coup de timbre répété, un domestique vint ouvrir, avec cette lenteur qui dénote l'absence des maîtres...

— M. Natel était aux eaux, parti depuis la veille; on faisait suivre la correspondance... Si c'était pour affaires, Madame trouverait à l'étude M. Sigier, le premier clerc.

Edith réfléchit pendant un instant.

Il lui répugnait tellement de mettre un étranger au courant de sa situation!

Le notaire la connaissait mieux que personne, et son âge faisait de lui un conseiller acceptable...

Mais, après tout, le clerc ne devait rien ignorer...

Elle se représentait un homme plus avenant que M. Natel, quoique grave, avec des cheveux gris...

— Je puis faire passer Madame par le couloir et la conduire directement au cabinet de Monsieur; M. Sigier l'occupe en ce moment, proposa le valet de chambre.

Edith accepta.

Un instant plus tard, après un léger coup frappé à la porte et un "entrez" jeté en réponse, elle fut introduite dans une large pièce, éclairée de deux fenêtres à balcon, donnant sur la cour.

A sa grande stupéfaction et à son déplaisir, elle vit émerger, derrière une forteresse de dossiers, non pas le personnage attendu, déjà grisonnant, mais un jeune homme blond, élégant, qui la salua, en masquant de correction un étonnement trop agréable à la vue d'une cliente jeune et jolie. Il n'en venait guère de cette sorte.



Elles envoyaient leurs maris ou leurs frères.

Avant de s'asseoir, Edith prononça :

— Mlle de Vimoren... Je venais, Monsieur, pour m'entretenir avec M. Natel et toucher une très petite somme qu'il a conservée ici.

— Je me félicite, Mademoiselle, que l'absence de M. Natel me permette de vous rendre service.

Edith éprouvait une gêne vis-à-vis de cet homme d'affaires, qui nuançait de galanterie, si discrète fût-elle, leurs premiers rapports : elle regrettait l'absence du réfrigérant notaire.

Elle hésitait à traiter le principal sujet qui l'avait amenée... Mais à qui s'adresser?... Elle ne devait voir, après tout, que la fonction et non l'âge de celui qui remplaçait le vieillard.

— Monsieur, dit-elle, je n'ai pas sans doute à vous mettre au courant de mes affaires d'intérêt...

Sigier s'inclina :

— Je les connais, Mademoiselle, et je les déplore.

Edith répliqua :

— Et moi, Monsieur, je ne manifeste nul regret de la perte de cet argent. Mon père et ma mère étaient libres d'en disposer à leur convenance. J'accepte le fait accompli. Je travaillerai comme tant d'autres l'ont fait. Les ruines sont chose fréquente, et, grâce à Dieu, les préjugés qui empêchaient une femme du monde de gagner sa vie sont tombés en désuétude. Je venais demander à M. Natel de suppléer à mon inexpérience. Puisque vous tenez sa place, je vous prie, Monsieur, de me donner quelques indications.

Siéger réfléchit. Tout d'abord, cette assimilation au vieux Natel avait singulièrement éraflé son amour-propre ; mais il n'en laissa rien voir et pronça enfin, sur

le ton d'une sollicitude respectueuse :

— Je ne suis pas malheureusement en mesure de vous répondre avec autant de précision que je le voudrais. Je m'occuperai, Mademoiselle, de vous procurer tous les renseignements possibles à bref délai. Je crois que vous trouverez à l'étranger des situations plus avantageuses et plus agréables... Je n'ose vous parler des annonces dans les grands journaux ?

— Non ! je ne voudrais pas user de ce moyen. A tout, je préférerais un travail que je puisse faire chez moi !

Chez moi ! Edith prononça ces deux mots avec une telle conviction qu'elle oublia qu'elle n'avait plus de "chez elle".

Sigier, lui, y songea... Il connaissait trop la vie pour ne pas entrevoir avec inquiétude le "chez soi" d'une jeune fille sans ressources, inexpérimentée, isolée de son ancien monde.

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous faire observer que dans une famille honorable vous seriez plus en sécurité qu'à vivre seule...

Il s'arrêta net...

Le ton exprimait plus que les paroles.

Les sourcils de Mlle de Vimoren se rapprochaient.

Sigier s'excusa sans attendre, et, non sans habileté :

— Pardonnez à ma franchise, reprit-il. Vous me donnez, dans vos conseils, la place d'un homme très averti, je parle dans le sens où il aurait parlé. Voulez-vous orienter mes recherches ? Vous pourriez peut-être donner des leçons en attendant une situation fixe ? Des leçons à de jeunes enfants ?...

Je songe aussi à la dactylographie. C'est très facile... J'ai ici un ami qui pourrait nous renseigner... Je vais lui parler... Vous permettez, Mademoiselle ?

Sigier sortit du cabinet et passa dans



l'étude, laissant, par oubli, la porte entr'ouverte.

Un clerc aperçut Mlle de Vimoren :

— Eh bien ! mon cher, vous recevez de chic clientes, quand le patron n'est pas là ! Par où est donc rentrée cette jolie personne ?

Sigier, mécontent, passa tout droit.

Edith avait entendu. Oh ! la dure chose que d'être seule dans la vie ! Toutes ses délicatesses ne serviraient-elles qu'à lui rendre plus acérées les épines de la route !

En ce moment elle regretta l'insupportable oisiveté des Armerons... et l'impérieux scrupule qui l'avait amenée à fuir le toit protecteur..., cet autre phrase lui parvint également :

— C'était à prévoir ! étant donné le résultat de la liquidation... Mlle de Vimoren dactylographe !... L'antithèse de Mlle Gimel !...

Cette exclamation avait échappé au jeune homme auquel Sigier venait de s'adresser et qui, ayant eu déjà l'occasion d'apercevoir Edith, l'avait reconnue, et avait rapproché facilement la présence de Mlle de Vimoren et la question que lui posait Sigier.

La jeune fille ne laissait paraître aucun trouble lorsque ce dernier rentra dans le cabinet et lui présenta un papier.

— Voici, dit-il, ce que j'ai pu recueillir aujourd'hui, 123, rue Montmartre. Mon ami pense que l'on peut acquérir une machine en payant au mois, et trouver dans cette maison des indications utiles. Voulez-vous, Mademoiselle, me laisser votre adresse, je vous tiendrai au courant de mes recherches...

Silencieuse, Edith inscrivit sur une carte la rue et le numéro des Chambal.

Sigier le lut et s'étonna qu'avec si peu de ressources, Mlle de Vimoren se fût casée dans ce quartier aristocratique.

Après avoir serré les trois billets de banque et la petite note que le jeune clerc lui avait remis, Edith se leva.

— Préférez-vous sortir par l'appartement de M. Natel ? offrit Sigier.

— Je vous remercie, Monsieur, je suivrai le même chemin que tout le monde.

Elle tourna le bouton, ouvrit la porte. Mlle de Vimoren traversa l'étude, la tête haute, regardant devant elle. Le jeune homme l'escortait, déférent...

Sur le palier, tandis que Sigier s'inclinait en prenant congé de Mlle de Vimoren, un gentleman franchissait la dernière marche. Grand, d'allure élégante, assez jeune, avec, néanmoins, dans toute sa personne, quelque chose d'embarrassé ; il se découvrit en passant à côté d'Edith, puis leurs regards se croisèrent, et tous deux firent un indéniable mouvement de surprise... Mais, chacun, après l'arrêt subit, reprit la direction qu'il suivait.

Le nouveau venu, tout en serrant la main de Sigier, et en gagnant, avec lui, le cabinet du notaire, avait une question sur les lèvres :

— Quelle est donc cette jeune personne que je crois avoir déjà vue ?

Mais il était trop correct pour poser, tout d'abord, une interrogation, dans laquelle, cependant, il entrait autre chose que la simple curiosité...

— M. Natel est donc absent ? demanda-t-il, étonné de ne pas apercevoir la rigide silhouette du vieux notaire, ou est-il occupé au dehors ?

La gravité de Sigier fit place à un sourire blagueur :

— Très occupé, en effet, cher Monsieur ! parti depuis hier pour Lamaloue-les-Bains ! Quinze heures employées à vérifier si les nombreux objets dont il a bourré les filets, pour éviter les suppléments de bagages, sont au complet et si les hommes



qui transbordent à chaque changement de ligne lesdits objets n'ont pas augmenté les pourboires trop restreints, en s'appropriant sa canne ou son parapluie! voire même son journal, passé entre les courroies de sa couverture!

— Je vous croyais plus sérieux, Lucien!

— Vous comprenez, cher Monsieur, que je ne tolérerais pas semblables propos de la part de la jeunesse confiée à ma garde! mais avec vous je me reporte en arrière et je rajeunis!

Je revois un petit bonhomme de septième, à la sortie de Condorcet, écrasée sous le poids d'une serviette bourrée d'autant de pensums que de devoirs, trottant derrière son grand frère, le rhétoricien et l'ami de ce dernier, Godefroid de Chanseray.

Et cela me déride, après les longues heures remplies par mon triste métier, (fait de monotonie et de captivité.

— Allons! ne noircissez pas le tableau... Si vous n'aviez pas trouvé le "métier" avantageux, vous en auriez pris un autre!

— Laissons toute plaisanterie de côté, dit Sigier vivement, M. Natel est bien où il est! Sans aucune fatuité de ma part, je vous rendrai exactement les mêmes services que lui!... On me reproche déjà d'être le futur notaire moderne, en tous cas je serai le notaire "amène", et non le notaire guindé, formaliste, administratif comme une antichambre ministérielle! Prenez ce fauteuil, et causons après que je vous aurai dit que j'ai eu l'honneur de saluer ce matin Mme de Chanseray et Mademoiselle votre belle-fille. C'est une banalité de déclarer qu'on les prendrait pour les deux soeurs! mais c'est aussi rigoureusement vrai.

— Aussi jeunes l'une que l'autre! soupira Chanseray... Et beaucoup trop jeunes toutes les deux!

Il y eut un long silence. Godefroid frappait de petits coups secs son poignet gauche avec son gant droit, puis, tout à coup, il interrogea:

— Paul vous a-t-il répété, comme je l'en avais prié, le dernier entretien que j'ai eu avec lui?

— Oui, à peu près, mais il pensait davantage à son ouvrage sur le XVII<sup>e</sup> siècle! Mon frère est un vieux parlementaire, oublié dans un coin de Paris, par les Messieurs de Port-Royal. Il m'en a cependant assez dit pour que je m'étonne que vous m'ayez demandé à voir M. Natel!

— Habitude! Politesse pour un vieillard... et parce que j'ai toujours manqué de logique... On me l'a assez reproché!...

— Enfin, c'est moi que vous honorez de votre confiance et de qui vous réclamez un avis?

— Depuis trente ans que je suis lié avec Paul, je ne lui ai jamais rien caché, reprit Godefroid évasif.

— Sauf votre mariage quand il était encore à l'état de projet?

— C'est exact, mais je supposais... je savais...

— Que Paul vous en détournerait? Mon frère a fait pour vous jadis beaucoup de thèmes et de versions, mais, depuis, il eût perdu son latin à vous conseiller (en fâcheux!) de passer à côté du bonheur qui se présentait à vous sous la forme d'une femme veuve, belle et fort riche...

— De quel air prononcez-vous ces derniers mots? demanda M. de Chanseray vexé.

— Vous n'êtes pas venu voir ici, en l'étude de Me Natel, Lucien Sigier, frère de votre camarade de collège et ami de toujours! Vous êtes venu consulter un homme d'affaires! Nous parlons d'affaires, n'est-ce pas?

— Autant dire que vous, et d'autres que



vous, peut-être... m'accusez d'avoir fait un mariage d'argent?...

Sigier se renversa sur le fauteuil de Me Natel et se croisa les bras.

— Cher Monsieur, ceux qui ont de l'argent en cherchant davantage; ceux qui n'en ont pas en veulent trouver. Je confesse que les hommes désintéressés sont supérieurs à ces deux catégories; mais ils sont clairsemés. J'affirme en plus que la beauté de Mme Persil était, en cas de "mariage d'argent", une circonstance très atténuante!

M. de Chanseray reprit, la voix un peu rauque:

— Paul vous a-t-il nettement expliqué contre quelles difficultés je me débattais actuellement?

— Oui!... En posant sa plume, pour la reprendre un instant après... en m'enjoignant le silence... et la retraite...

— Eh bien! qu'en dites-vous?

— Je dis que si beaucoup de gens n'ont pas, comme vous, quatre-vingt mille francs de rentes, un grand nombre, qui ont comme vous moins de cent mille francs de revenu, en dépensent le double!

— Vous êtes exaspérant! s'écria M. de Chanseray. Me Natel est un pareil frigorifique, j'en conviens; mais vous, vous êtes un insupportable railleur à froid!... Vous généralisez un fait que j'envisage, moi, à mon point de vue particulier... vous ne concluez pas.

— Cher Monsieur, la conclusion est bien simple! Si vous ne voulez pas entrer dans la catégorie des gens dont je vous parle, mettez votre train de maison sur un pied égal à celui de votre revenu!

Godefroid s'était levé. Il allait et venait dans l'appartement.

Enfin il s'arrêta en face de Sigier et lui jeta ces mots:

— Croyez-vous que je sois le maître!

— Si vous ne l'êtes pas, soyez-le, répondit tranquillement Lucien.

— Je voudrais vous voir à ma place!

— Si je m'appelais de Chanseray, je prendrais l'influence nécessaire dans mon intérieur... Votre femme et votre belle-fille tiennent essentiellement à votre nom, à tel point que cette dernière, qui n'y a aucun droit, n'en porte plus d'autre!

Sigier s'arrêta net en observant la physionomie contrariée de Chanseray.

— Excusez-moi, dit-il, je vais un peu trop loin. C'est un de mes plus grands défauts...

Godefroid secoua la tête, mélancolique:

— Toutes les traverses de ma vie, dit-il, tous les petits ridicules qui s'y accrochent comme des parasites ne vous ont point échappé! Nul ne connaît à fond la situation dans laquelle je suis placé entre deux femmes, sur lesquelles je n'ai pu prendre ni autorité ni influence, et qui, lorsque je tente de m'opposer à des caprices déraisonnables, me rappellent que la fortune leur appartient.

— Ce ne sont que des mots! Représentez à ces dames qu'elles courent à la ruine et refusez de signer des actes dangereux pour la sécurité financière de votre famille.

Les bras de Chanseray se levèrent au plafond, esquissant le geste du naufragé qui a tenté de s'élever au-dessus des flots.

Sigier comprit.

— Vous êtes débordé, et l'ardent désir de la "paix chez soi" vous rend tous les moyens bons pour la conserver...

— Un placement à 10 ou 12 pour cent est indispensable... Je l'avais expliqué à Paul, pour qu'il vous en avertisse tout de suite.

— Il ne m'en a rien dit! Que voulez-vous, ce sujet était sans rapport avec sa copie! Mais réfléchissez combien de catastrophes de tels placements ont amenées!



## VII

— Vous êtes pessimiste! J'ai composé une liste de Sociétés financières...

— Puisée à la quatrième page des journaux! Comment se fait-il qu'un Parisien en vienne à ce degré de naïveté!

— Ces Sociétés n'existent que parce que les Parisiens leur font confiance, déclara Chanseray, et assurent leurs capitaux par un grand nombre d'adhésions... Veuillez prendre des renseignements... Je vous laisse ce papier...

— Vous ne me rendez pas responsable de ce qui pourrait arriver plus tard?

— Je demande seulement à écarter le plus de risques possible.

— Je ne suis pas un conseiller suffisamment documenté pour vous! Je voudrais vous voir entre les mains d'un homme très compétent.

— Je ne me soucie pas d'initier des étrangers à mes affaires intimes!

Sigier allait répliquer lorsqu'un des plus jeunes clercs entra.

— M. le marquis de Talmont vient d'arriver, dit-il, et voudrait vous entretenir au sujet du contrat de mariage de sa fille.

M. le marquis de Talmont était un des plus gras clients de l'étude. Ses affaires primaient tout.

— Je suis à lui... Veuillez le faire entrer.

Godefroid allait justement se décider à demander quelle était la jeune femme qu'il avait croisée sur le palier, mais, à présent, Sigier avait hâte de le voir partir et se rapprochait de la porte, manifestant ainsi qu'il n'avait plus le loisir de s'occuper de lui.

— Dans quelques jours je reviendrai savoir si vous avez les renseignements en question, prononça Chanseray.

— C'est cela, cher Monsieur, parfaitement... Vous les aurez, comptez sur moi, et... à bientôt!

— Voulez-vous faire un tour au Bois, dans une heure, Flora? demanda M. de Chanseray à sa femme, aussitôt qu'il fut rentré chez lui.

Devant la froideur maussade qui lui était témoinnée depuis quelques jours, il multiplait les attentions et payait de sa personne.

Il aimait se promener à cheval, le matin, au Bois, et avait horreur d'y parader l'après-midi.

Il ajouta :

— Nous irons prendre le thé au pavillon d'Armenonville, si cela vous fait plaisir.

Il n'y avait pas un coin dans Paris qu'il détestât autant que le pavillon d'Armenonville.

Habitée à le voir se dérober toutes les fois qu'elle voulait l'y entraîner, Mme de Chanseray se dérida devant cette preuve de dévouement conjugal, mais, presque aussitôt, elle reprit son expression distante et fermée.

— Ce sera difficile, répondit-elle, j'ai promis l'auto à Micheline, qui doit aller à Versailles avec ses amies Cadarus.

— Il est bien tard pour aller à Versailles! hasarda Godefroid.

— Nous ferons du soixante à l'heure! déclara la jeune fille qui entraît en ce moment.

— C'est absurde!!!

Micheline jeta sur son beau-père un regard qui signifiait clairement: "Croyez-vous que vous m'empêcherez de faire ce qui me plaît!"

— Nous prendrons le coupé! proposa Chanseray, conciliant.

— Bien vieux jeu! le coupé! répliqua sa femme, et ce pauvre José n'a aucun chic sur son siège!...

— Vous l'appréciez pourtant et vous te-



nez à lui; il est très dévoué, très sûr.

— Certes! mais il a le dévouement encombrant, et la touche "cocher de fiacre". Je ne peux décemment le conduire à Armenonville!...

— Pardon! c'est lui qui vous y conduira!...

— Ne plaisantez pas, Godefroid! Cette question est plus sérieuse que vous ne pensez! Il ne faut rien négliger de ce qui pose dans le monde...

Que de choses, hélas! à ne pas négliger "pour se poser dans le monde!" La mère et la fille répétaient cette phrase sans cesse pour motiver les plus extravagantes dépenses... et de continuelles demandes d'argent... de cet argent, dont on rendait Chanseray responsable, et qu'il n'avait pas le droit de défendre contre un gaspillage effréné!

Sa femme reprit:

— Nous pourrions trouver une solution élégante! Achetons une seconde automobile! Deux automobiles, ce n'est vraiment pas trop pour trois personnes...

— Qui ne veulent jamais aller au même endroit! ajouta Micheline.

— Vous qui posez pour l'homme économe et raisonnable! insista Mme de Chanseray, avouez que deux autos, c'est le moins que nous puissions avoir!

Godefroid gardait le silence, espérant que son mutisme serait couvert par l'habituelle loquacité de sa femme et de sa belle-fille, mais, par extraordinaire, elles se taisaient toutes les deux.

— Eh bien! mon cher?

— Il faut réfléchir, calculer.

— Depuis quelque temps vous ne prononcez que ces deux mots-là!

— Et des mots bien désagréables, appuya Micheline.

— Songez, mes très chères, que le train que nous menons est déjà écrasant!...

— Mais... moi, je n'y songe pas du tout! Je sais que nous sommes riches, cela me suffit. Arrangez-vous tous les deux...

La seule question qui me regarde, c'est de dépenser de l'argent! Adieu!...

Micheline, tournant les talons, sortit.

— Flora, vous devriez faire quelques observations à votre fille. Elle exagère la désinvolture...

— En m'épousant, mon cher, vous avez contracté des devoirs paternels vis-à-vis de Micheline, vous pouvez vous passer de moi et la réprimander vous-même!

Elle disparut aussitôt, tandis que Chanseray s'affalait sur un divan et se plongeait dans ses pensées...

La vie ne lui rendait pas ce qu'il en avait attendu!... Oh non!

Jeune, il avait toujours espéré que la fortune viendrait s'offrir à lui sous la forme d'un riche mariage. Cette carrière est encombrée... et peu propre à tremper un homme!...

Il y avait réussi, d'ailleurs, comme il réussissait jadis à se procurer d'excellentes places de théâtre en se faisant présenter à des gens qui étaient ravis de dire: "Nous avions hier soir, dans notre loge, M. de Chanseray!"

Pour la même raison, Mme Persil originaire du quartier Rochedouart, mais élevée et mariée dans l'Amérique du Sud, jolie et riche, sans relations et sans appuis dans la capitale qu'elle connaissait par ses souvenirs d'enfance, complétés par la lecture de romans fort discutables, avait été enchantée d'insérer sur ses cartes de visite: "Madame de Chanseray".

Micheline avait accaparé le nom pour son usage personnel, pour la plus grande satisfaction de ses amies.

Il y avait donc eu égalité d'apports!!! Mais, depuis quelque temps, les goûts de luxe immodéré avaient envahi le cerveau



de la mère et de la fille, et Godefroid, en les modérant, avait singulièrement tendu les relations familiales.

Il avait su tirer parti de son nom... c'était tout: son habileté n'allait pas plus loin... Ni méfiant, ni imaginaire, il ne se doutait pas de toutes les intrigues, de toutes les combinaisons que l'esprit de sa femme pourrait ourdir lorsque le courant de leurs existences se heurterait contre les écueils.

.. .. .

Depuis plusieurs jours, Micheline n'avait que folies en tête, folies suggérées par ses amies Magali et Valia Cadarus.

Abandonnées à elles-mêmes par suite de l'état maladif d'une vieille parente à laquelle leur père, attaché au service d'un souverain d'Orient, les avait, suivant leur expression, "laissées en consigne", ces extraordinaires jeunes personnes avaient su, en fréquentant des cours et des conférences, en lançant à propos le nom d'un personnage connu, qualifié de vieil ami de leur famille, se glisser, s'insinuer, se faufiler dans l'intimité des gens dont elles avaient bon parti à tirer!

Jolies, spirituelles, très amusantes, la simplicité de leur mise attira la compassion de quelques femmes très riches qui leur offrirent de menus présents.

Les Cadarus avaient une façon exquise de remercier, mais si habile, que c'était celle qui venait de leur offrir un bijou, un objet de toilette, un bibelot, qui éprouvait une vive gratitude à leur égard! Et ce fut bientôt une telle émulation entre les donatrices, adroitement stimulées, que Valia et Magali dépassèrent en élégance les jeunes filles qui ne puisaient qu'à la bourse unique de leurs parents.

Elles entraînaient Micheline à Versail-

les afin de lui persuader que sa mère devait donner une fête "inoubliable" dont le clou sensationnel serait une reconstitution du grand siècle... fête dont elles seraient les organisatrices et s'en vanteraient!

Plus frivoles encore, mais plus instruites que leur amie, Valia et Magali l'éblouirent en prenant des notes sur les tableaux et sur les gravures, en consultant, à la Bibliothèque, d'immenses albums... Sous une avalanche de documentation, Micheline admirait tant de savoir-faire et d'ingéniosité et faisait écho aux projets les plus fous dont l'exécution lui préparait une entrée triomphale dans la haute société parisienne.

## VIII

Mlle de Vimoren, en quittant l'étude Natel s'était dirigée vers la rue du Faubourg-Montmartre, en suivant les boulevards.

Ne sortant guère du couvent qu'à l'époque des villégiatures, elle connaissait fort mal Paris.

Le beau soleil de mai, pas trop ardent, avait attiré déjà beaucoup de monde au dehors.

Sur le passage d'Edith, quelques têtes se retournèrent.

Le sang affluait à ses joues, elle éprouvait une angoisse, presque une frayeur, à être ainsi isolée dans ce va-et-vient tumultueux.

Elle s'était rattachée à l'espoir de trouver un travail immédiat qui lui permettrait d'abriter sa solitude et de sortir le moins possible... Mais, à mesure qu'elle approchait du but, sa démarche devenait plus lente, son cœur plus lourd...

Edith avait, implicitement, le sens de la vie!! bien qu'elle n'eût pas l'habileté qui permet de se conduire à travers les récifs!



Elle possédait le véritable courage chrétien qui fait face aux difficultés parce qu'il projette autour de lui la lueur des suprêmes espérances!

Arrivée en face du numéro 123, elle traversa la rue, comme sous une poussée machinale, ouvrit la porte en face d'elle.

— Que désirez-vous, Madame? prononça une jeune femme, dont la mise et la coiffure, très élégantes, contrastaient avec la modestie de ses occupations.

Mlle de Vimoren s'était ressaisie, assura sa voix et demanda à examiner des machines à écrire.

— Quel prix?

Une arrogance passa dans la question, l'aplomb dédaigneux de celle qui occupe une situation vis-à-vis de celle qui a encore toute la route à parcourir.

L'air "grande dame" d'Edith ne trompait pas l'employée sur ses intentions.

— Peut-on louer une machine au mois?

— Oui, en déposant une certaine somme et après vérification de l'adresse.

— En combien de leçons demanda Mlle de Vimoren, peut-on apprendre à écrire à la machine?

— Cela dépend de l'agilité des doigts et de l'attention que l'on y prête.

La lèvre amolie, amère, laissait tomber les paroles.

— Mettez tout au mieux.

Edith regardait devant elle...

La dactylographe s'était assise à la caisse, avec le geste d'une personne qui accomplit une besogne au-dessous d'elle, écrivit quelques lignes, et, sans prononcer un mot, tendit le papier à Mlle de Vimoren, qui pâlit en lisant les chiffres. Le total dépassait les ressources dont elle pouvait disposer.

— Je louerai une machine pendant un mois, dit-elle. Vous vous chargez de procurer du travail aux personnes qui se four-

nissent dans votre maison, n'est-ce pas?

Un rire sec et désagréable cingla les oreilles d'Edith.

— Qui vous a dit cela?

Le ton et la question frôlaient l'impertinence.

— Les personnes mêmes qui m'ont donné l'adresse de la maison.

— Eh bien! vous pouvez dire à ces gens bien informés, qu'avant de renseigner les autres ils devraient se renseigner eux-mêmes!

"Nous recommandons nos clients à certains établissements commerciaux ou financiers. Rien de plus..."

Et le rire se renouvela, plus incisif, se prolongeant dans cette phrase:

— La maison n'a rien de commun avec les oeuvres philanthropiques!

La tête haute, la voix lointaine, Edith prononça:

— Je réfléchirai.

Elle partit, toute rigide, droite et ne vit pas l'insolence des épaules soulevées...

Elle marchait sans même s'orienter, traversant les rues, inattentive au flot des voitures et des automobiles, dont elle se garait par instinct.

Elle déboucha par la rue de Provence dans la rue Lafayette, traversa celle-ci au hasard, et se trouva bientôt sur un des trottoirs de la Chaussée d'Antin; elle s'arrêta en face de la Trinité.

Le cadran indiquait 5 heures du soir...

Elle avait à peine pris un peu de nourriture depuis son départ des Armerons.

Apercevant une crèmerie, elle jeta un coup d'oeil à travers la porte vitrée; quelques femmes étaient installées. Mlle de Vimoren entra, s'assit devant une petite table et se fit servir un oeuf à la coque et une demi-tasse de café velouté d'un peu de lait.

Elle mangeait lentement, portant son



regard en avant, avec la fixité des grandes fatigues morales, vers le fond du magasin surélevé de plusieurs marches, comme une minuscule scène de théâtre.

Près d'elle deux femmes, assez jeunes encore, de mise sobre, très correcte, mais dont certains mouvements, certaines inflexions de voix, décelaient une origine moindre que leur apparence extérieure, causaient, en prenant leur thé.

Edith entendait les phrases qu'elles échangeaient sans chercher même à en suivre le sens, puis elle les écouta, bientôt, avec intérêt.

— Alors, disait la plus grande des deux, vous croyez que cette maigriotte arrivée ce matin, aura, suivant son bon plaisir, de l'ouvrage chez elle?

— Trop "fille de famille", pour travailler à l'atelier!

— Elle ne serait pas la seule!

— Il y a celles qui s'en vontent, ma chère! et celles qui se cachent... je le sais, peu nombreuses en réalité!

— La "maigriotte", puisque, faute de savoir son nom, nous l'appelons ainsi, a une spécialité; les broderies sur soie...

— Spécialité d'amateur! voire même de professionnelle!

— C'eût été intéressant de l'observer au milieu des autres.

— Vous êtes parfois si curieuse que l'on vous croirait méchante.

— On aurait tort de le croire... Mais qu'est-ce qui vaut à la "maigriotte" un tel privilège?...

— Sans doute, son habileté... Puis quelque protectrice appartenant à la clientèle *qui paye*. Celle que Marquet apprécie le plus!

Tout en trempant son petit pain beurré dans sa tasse de thé, la plus petite employée reprit:

— Si j'avais tenu un certain rang social,

je me serais difficilement adressée à mes amies pour me faire pistonner auprès d'un de leurs fournisseurs...

— Félicitons-nous de nos origines, s'il faut mourir de faim, faute de travail, parce que l'on appartient à ce monde que nous voyons de loin! N'est-ce pas sottement agir que d'implorer des secours, alors que l'on peut demander seulement l'aide nécessaire pour gagner sa vie par d'honnêtes moyens?

De plus en plus, Edith était attentive. Ce dialogue entre les deux couturières parisiennes, bien informées, répondait à ses propres pensées, aimantait ses recherches.

Une idée lui vint tout à coup... Pourquoi ne tenterait-elle pas de se renseigner près de ces deux femmes?

Elle aussi travaillait à l'aiguille avec finesse et rapidité et pourrait se transformer d'amateur en professionnelle, tout comme la "maigriotte" dont il était question et dont la situation devait présenter avec la sienne plus d'une analogie. Ne valait-il pas mieux se tourner de ce côté, avec un instrument acquis entre les mains, que de se lancer dans une voie inconnue?

Mlle de Vimoren résolut de se confier à ces étrangères.

Le temps pressait et pareille occasion ne se retrouverait pas.

Elle s'adressa à celle qui avait parlé la dernière.

— Votre conversation, Madame, dit-elle, a eu lieu à haute voix, j'étais près de vous, je l'ai entendue involontairement; permettez-moi d'en profiter pour vous demander quelques renseignements.

La jeune femme avait reposé sa tasse, relevé la tête, et son regard semblait, comme par habitude de métier, prendre la mesure de son interlocutrice.

L'examen la satisfît, car elle demanda, aimable:



— Que souhaitez-vous?...

Elle laissait la phrase en suspens, la trouvant écourtée, mais ne sachant pas si elle devait dire: Madame ou Mademoiselle.

Edith la devina et trancha la question en se nommant. A peine les trois mots étaient-ils échappés de ses lèvres qu'elle se demanda à quelle impulsion elle avait cédé, car elle se rappela aussitôt la phrase qu'elle venait d'entendre: "Il y a celles qui se vantent de leur nom et celles qui se dissimulent."

Cette révélation flatta les deux couturières.

— Me serait-il possible d'obtenir ce que... la personne dont vous parliez a obtenu? interrogea Edith.

— Vous avez entendu ce qu'a dit Mlle Millet? dit l'une des employées. C'est une faveur exceptionnelle, due à une haute influence. On préfère surveiller le travail dans les ateliers.

Mlle de Vimoren se tourna vers Mlle Millet.

Celle-ci réfléchit et dit enfin:

— La nouvelle venue pourrait peut-être partager son aubaine avec vous... elle demanderait plus d'ouvrage qu'elle n'en peut faire et vous vous arrangeriez ensemble... Tout me porte à croire qu'elle vous rendra volontiers de service, si toutefois vous êtes préparée vous-même à ce genre de travail...

Une lueur d'espoir passa dans les yeux d'Edith; c'était la solution inespérée, l'appui d'une autre femme avec laquelle elle se trouverait en parité absolue... mais une difficulté se dressa:

— Comment la joindre, demanda-t-elle, puisque vous ignorez son nom?

— Revenez demain ici, Mademoiselle, nous ferons de notre mieux pour vous apporter un renseignement précis.

Quoique ne travaillant pas à l'atelier, elle sera forcée de venir souvent à la maison, surtout pendant les premiers jours. Nous la guetterons et lui parlerons de vous.

— Je vous remercie... très sincèrement.

Après une hésitation, Mlle de Vimoren reprit:

— Et si nous ne réussissons pas?

Déjà, toute à la confiance, elle bloquait ces bonnes volontés avec la sienne.

— Oh! dit l'autre employée, si nous ne réussissons pas de ce côté, nous chercherons quelque autre combinaison plus tard.

Ce "plus tard" tomba lourdement sur le coeur d'Edith, atténuant l'impression d'immédiat espoir.

Elle demeura debout encore pendant un instant, puis, lentement, elle s'éloigna en murmurant:

— A demain... je vous remercie!

Ce fut la première bouffée d'air aspirée qui fit sentir à Edith combien elle était oppressée!

C'était une vie si nouvelle, si inattendue, qui se révélait à ses yeux!

Aujourd'hui, elle ne pouvait plus faire aucune démarche. Mieux valait se reposer en vue des fatigues et des troublantes émotions du lendemain. Elle marcha avec une excessive rapidité tout le long de la Chaussée d'Antin.

Elle dut attendre pour traverser le boulevard Haussmann encombré de véhicules.

Les secondes s'allongeaient, et l'impatience l'énervait de plus en plus.

Enfin, l'arrêt forcé à la vue du bâton blanc!

Au milieu d'un groupe nombreux, elle gagna l'Opéra, et, par la rue de la Paix et les Tuileries, arriva enfin à la gare d'Orsay, où elle allait chercher les bagages qu'elle y avait laissés...



## IX

Dans le hall, Mlle de Vimoren fut heurtée au passage par une jeune femme qui marchait en sens inverse, avec une hâte extrême, traînant, plutôt qu'elle ne guidait, son petit enfant.

Un employé la suivait, parlant et gesticulant avec une exubérance méridionale.

En arrivant à la consigne, Edith vit que plusieurs personnes l'avaient précédée, et s'assit en attendant son tour. Elle était là depuis quelques minutes lorsque le même groupe reparut.

Le dialogue était encore plus animé; la jeune femme semblait en proie à une agitation très violente, et l'enfant sanglotait.

Sa mère ne semblait pas s'en apercevoir, et répétait, nerveuse :

— Mais je vous affirme que je tenais encore mon portefeuille à la main quand je suis passée là, tout à l'heure.

— Il y avait du monde, beaucoup de monde, Madame; vous avez pu être volée sans vous en apercevoir.

— Si on m'avait volée, j'aurais senti une secousse...

— Ils sont si adroits!... opina l'agent d'un air admiratif; sans cela, il n'y aurait pas tant d'objets dérobés.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait la jeune femme avec un accent de supplication angoissée, en crispant ses mains l'une sur l'autre...

Le petit, abandonné ainsi à lui-même chancela.

Edith s'était précipitée et le soutint.

A travers ses larmes, l'enfant la regarda et sourit.

Alors, se tournant vers la mère, la jeu-

— Si vous avez des recherches à faire, ne fille prononça :

Madame, voulez-vous me permettre de

garder votre petit enfant près de moi... il paraît si las?

Avec la promptitude d'impressions de la jeunesse, Mlle de Vimoren avait presque oublié ses écrasants soucis personnels.

La jeune femme regarda longuement celle qui venait de lui parler ainsi.

Mlle de Vimoren fixait les yeux sur l'inconnue.

Les paroles demeuraient sur leurs lèvres, suspendues par la réserve un peu farouche qui comprime les êtres déçus trop jeunes.

Il semblait que, dans une de ces rencontres fortuites, qui sont cependant choses fréquentes, malgré l'immensité de Paris, par ce seul fait que Paris est rétréci par un cercle d'habitudes sociales, chacune des deux femmes, subitement mises en présence, après une séparation de plus de quatre années, redoutait que l'autre ne voulût pas la reconnaître..

Puis, leurs yeux enfin parlèrent, évoquant si fortement le passé commun, que du même geste leurs mains se joignirent, et, sans se demander ce qui leur était advenu, elles entrèrent dans le présent qui les réunissait de façon si imprévue.

— Madge! toi! Mais qu'es-tu donc devenue? s'écria Mlle de Vimoren.

— Oh! si tu savais! dit-elle précipitamment, tandis que l'employé, secourable, mais dont la patience s'usait, s'éloignait, profitant de cette diversion pour aller reprendre son service. Si tu savais! J'ai perdu mes pauvres économies! trois cents francs, amassés sou à sou, pour emmener mon petit Guy à la campagne... tout près de la mer... Il vient d'avoir une bronchite très grave. Le docteur voulait qu'il changeât d'air..

Edith considérait les joues transparentes de l'enfant... De grosses larmes restaient suspendues aux cils très longs.



— Oh! oui, il est bien pâle! murmura-t-elle.

— Je venais de prendre mes billets, continua Madge dont les dents claquaient nerveusement... Je les avais placés dans mon portefeuille... Quand je suis allée faire enregistrer les bagages... je me suis aperçue que mon portefeuille avait disparu.

Voici une demi-heure que je cherche partout comme une folle, tantôt aidée par les employés, tantôt rebutée, parce que, dans mon désespoir, je laisse échapper des phrases qui les froissent et qu'ils prennent pour des soupçons. Mais c'est affreux, affreux!

Elle pressait ses tempes avec violence.

— C'est horrible d'avoir perdu ce qui pouvait rendre la santé, donner un peu de force à mon pauvre petit enfant qui est tout ce qui me reste au monde...

Edith, instinctivement, examina les vêtements de son amie... Ils ne manifestaient aucun deuil...

Son enfant était tout ce qu'elle possédait en ce monde, disait-elle; et cependant elle n'était pas veuve!... Abandonnée, alors?

Madge était plus dénuée, plus malheureuse qu'elle-même!...

Que s'était-il passé depuis le jour où les grandes et les moyennes élèves du couvent s'émerveillaient au récit du mariage de Magdeleine de Frampoix, qui, à seize ans, avait rencontré le prince charmant?

A la fin des vacances, au lieu de reprendre ses études inachevées, elle avait été conduite à l'autel au milieu d'un éblouissement de lumières et de fleurs blanches...

Et, en étirant leurs robes courtes de pensionnaires pour exécuter la classique révérence d'entrée au salon, le jeudi suivant, les compagnes de Madge soupiraient en songeant que les contes de fées sont

trop rares, et qu'elles devaient se contenter de la satisfaction, un peu trop vague et désintéressée, d'avoir une amie qui s'était mariée si jeune!

Sans réfléchir à ce que cette question pouvait avoir de cruel, mais *voulant savoir*, Mlle de Vimoren interrogea :

— Ton mari?

— Je te conterai tout... plus tard..., murmura la jeune femme. Je te répète, je suis seule au monde avec mon Guy.

Elle saisit l'enfant et le pressa sur son coeur, sans même avoir conscience des regards que les allants et venants dirigeaient sur elle, étonnés et curieux...

— Garde-le-moi! dit-elle à Edith. Je vais chercher encore... encore... encore...

Sans attendre la réponse elle repartit, la démarche saccadée.

Mlle de Vimoren avait pris l'enfant sur ses genoux; il s'était blotti contre elle, écoutant les paroles tendres prodiguées par la jeune fille, qui, en s'efforçant de le consoler, engourdisait en même temps sa propre angoisse... Néanmoins, parfois, elle levait les yeux vers le cadran central... 7 heures bientôt! Edith avati hâte de gagner son abri.

Enfin, Madge reparut, elle s'approchait, les traits crispés, les mains plus tremblantes encore.

— Rien... prononça-t-elle en s'effalant sur la banquette... rien... C'est fini...

— Mais, demain, peut-être...

— Non, non! ne dis pas cela! tu m'exaspères!

Une colère nerveuse, une colère puérile, s'emparait de la jeune femme, la dominait.

— Si on avait rapporté mon portefeuille, il serait au dépôt des objets trouvés, dans la gare même...

— J'ai été volée... volée... et ce vol est un meurtre!



Les syllabes sifflaient entre ses dents serrées...

— Car nous mourrons de faim!... je n'ai plus rien! je ne toucherai rien avant un mois...

Les sanglots montaient, l'étouffaient... les larmes débordèrent...

Edith lui serra fortement la main.

— Oh! Madge! Madge! Je t'en prie! calme-toi! devant tant de monde! tu disais toi-même tout à l'heure que tu ne devais rien me confier ici! On te regarde... De la fermeté!

— Ah! tu n'as pas un fils, toi! un pauvre petit enfant que tu verras mourir sous tes yeux!... Mon Dieu! je suis abandonnée de tous!

Edith entraîna son amie dans un coin plus sombre, la fit asseoir, plaça Guy sur genoux et se tint debout, masquant aux passants l'explosion de cette douleur maternelle.

Guy levait de grands yeux effrayés sur sa mère et se cramponnait au bras d'Edith.

Devant cette détresse du tout petit, le coeur de Mlle de Vimoren se déchira. Elle sentait que Madge, dévorée par un chagrin profond, cotoyant la misère, n'avait pas l'énergie de faire face à l'existence.

Cette phrase désespérée qu'elle venait d'entendre prononcer lui revint avec plus d'acuité:

— Je ne toucherai rien avant un mois...

Une impulsion généreuse fit tressaillir la jeune fille... Elle se donnerait... Elle se dévouerait, elle aurait un autre but que de lutter pour elle seule contre les difficultés de la vie... Elle serait elle-même l'appui de cette défaillante... Elle reconstituerait une volonté à cet être qui s'effondrait sous son désespoir...

— Madge, dit-elle, je n'ai ni parents ni amies... Tu as été ma première compagne d'enfance... Veux-tu que nous réunissions

nos faiblesses, notre pauvreté, notre isolement? Nous en ferons une force très petite... mais une force quand même! Nous travaillerons ensemble, nous nous aiderons, nous soignerons Guy... tu le conduiras hors Paris aux jours de beau soleil... J'ai encore un peu plus de cinq cents francs, et demain je gagnerai de l'argent par mon travail!

Elle prononça ces mots, affirmative, énergique, dominant ses anxiétés, ses froissements, dans l'intime conscience de la dignité, de la sécurité du travail.

— Tu vas travailler? toi? Edith, mais alors je pourrais faire de même?... Et pourquoi n'y ai-je pas songé plus tôt, au lieu de tant me priver et de priver Guy?

— Comment vivais-tu?

— Avec presque rien... Mon frère, qui est actuellement consul au Japon, me fait payer par son notaire le loyer d'un petit appartement de trois pièces, rue Oudinot, et une pension de quatre-vingt francs par mois... Avec le prix de quelques objets que j'ai pu vendre, nous végétons, Guy et moi. J'économisais, sou à sou, pour l'emmener en Bretagne où l'on nous recevait dans un couvent tous deux, moyennant cinq francs par jour... Et voilà que j'ai tout perdu!

— Tu veux bien de moi? interrompit Edith, voyant de nouveau jaillir les larmes.

— Si je veux de toi! mais tu seras mon aide! mon appui! Nous ne serons plus seuls, Guy et moi!

C'était l'appel à une volonté supérieure, à une plus haute intelligence de la vie; l'appel, aussi, de la femme déçue dans ses plus chers espoirs, broyée à vingt ans, à celle qui pouvait encore espérer dans l'avenir!

— Partons tout de suite! J'ai hâte de m'en aller. Le sifflement des trains me produit l'impression d'un bruit infernal! J'ai



trop souffert ici depuis une heure!...

— Attends un instant, dit Mlle de Vimoren, je prends mes bagages et les tiens auxquels tu ne penses plus.

Vingt minutes plus tard, après être passée rue de Commailles pour rechercher son sac de voyage et avertir le concierge, Edith entra dans le petit appartement qu'elle allait partager désormais avec son amie...

## X

Dès que l'enfant, aussitôt couché, se fut endormi, Edith et Madge préparèrent un troisième lit sur un divan.

Une question troublante se formulait dans l'esprit de Mlle de Vimoren...

La spontanéité de son acte était-il d'accord avec la prudence et la raison?

Pouvait-elle lier son sort à celui d'une femme séparée de son mari, alors qu'elle ignorait les causes de cette séparation?

Aider Madge et son enfant, les soutenir, n'impliquait pas une décision aussi prompte et définitive que celle qu'elle avait annoncée!...

Reculerait-elle maintenant après avoir franchi le modeste seuil? Allait-elle retourner vers l'abri temporaire?...

Les préparatifs de son installation étant faits, elle passa son bras sous celui de Madge et la fit asseoir près d'elle, en lui disant d'une voix ferme et douce:

— Je suis venue avec toi en toute confiance... Que ta franchise et la loyauté répondent à la mienne! Si pénible que cela puisse être, ma pauvre amie, ton devoir est de me faire tes confidences... Le mien est de les recevoir et de les garder... enfouies dans ma mémoire...

.. ..  
La main qu'Edith avait prise dans la sienne trembla.

— Tu as raison... murmura la jeune femme. Et je te dirai ce que je n'ai avoué à personne, hélas! le vide s'est fait promptement autour de moi...

“C'est dur! très dur de revenir en arrière, mais tu dois tout savoir...”

“Tu te rappelles combien j'étais légère et frivole, et combien mes défauts s'exagéraient durant chaque période de vacances passée près de mes tantes de Bléron, qui ne vivent que pour le monde! Le peu de sérieux que nos pauvres Mères avaient eu tant de peine à m'inculquer s'évanouissait près de ces jeunes femmes insouciantes. Je considérais le mariage sous le même aspect que le premier bal auquel on me permettait d'assister. Une jolie toilette blanche qui vous sied, beaucoup de gens élégants qui vous regardent; un jeune homme chic, très aimable, qui vous offre le bras! Au lieu de bibelots de cotillon, des bijoux, de la dentelle, des fourrures, des objets d'art!

“Tu te rappelles qu'il y a cinq ans nous ne sommes pas allées à Dinard? Mes tantes avaient loué une villa à Evian... Tout était nouveau pour moi et me charmait. C'est là que je rencontrai Jacques de Bressac, orphelin lui aussi. son demi-frère, Serge Volny, beaucoup plus âgé que lui, était officiel dans l'armée coloniale.

“Jacques venait d'achever son service militaire; on cherchait pour lui une situation à Paris, mais il ne s'en souciait guère, et se trouvait très heureux avec les cent mille francs que lui avait légués son parrain: c'était tout juste ce que je possédais aussi, mais, je ne sais pourquoi, l'on me croyait riche.

“Nous passions, Jacques et moi, nos après-midi et toutes nos soirées ensemble, n'ayant pas l'idée du prix de l'argent; nous profitions d'une hospitalité luxueuse



et de plaisirs qui se renouvelaient sans cesse.

Ce fut entre deux parties de tennis qu'il me déclara qu'il m'aimait et voulait m'épouser le plus tôt possible.

Je lui répondis naïvement que je préférerais me marier que de rentrer au couvent.

En une heure, nous avions tout organisé, tout décidé...

Dans notre milieu de gens de caractères légers, enclins à prendre toutes choses en plaisanterie, on trouva très amusant ce mariage d'enfants! On nous entourait, on nous choya comme des petits acteurs mondains précoces, qui allaient jouer une comédie de salon...

Mon frère, qui était mon tuteur, envoya son consentement; mes tantes, qui, en réalité, ne sont que des cousines éloignées, trouvaient là une distraction imprévue, inédite!

Et moi, j'éprouvais une joie folle! J'aimais sincèrement Jacques; il flattait mon amour-propre, car il avait de grand succès; puis je me mariais avant toutes mes amies, avant des jeunes filles beaucoup plus âgées que moi qui me traitaient comme une fillette sans conséquence!!! Quelle revanche!!! Je recevrais, j'aurais "mon jour", tandis qu'elles serviraient le thé, à 5 heures, chez leurs mères! Je croyais les devancer, les dépasser, et je leur fis sentir, sottement, parfois méchamment!

Un faux bonheur, que je pris d'abord pour le véritable bonheur, dura deux années; mais la vanité surtout y eut part.

Jacques ne trouvait jamais aucune situation digne de lui; successivement, il les laissait échapper, escamotant l'avenir. Il m'annonçait toujours les plus brillantes surprises pour le lendemain!

Nous dépensions notre capital comme de véritables fous, et, de plus en plus, il s'éloignait de moi, car la naissance de Guy

et les fatigues et les malaises qui la précédèrent et la suivirent me retinrent à la maison.

Je m'irritais des sorties fréquentes de mon mari. Pour les colorer d'un prétexte il me combla de cadeaux... N'avait-il pas dû courir Paris pour trouver l'objet qui me causerait le plus de plaisir. Au lieu de m'apaiser, ces dons m'exaspéraient, et je commençais à m'alarmer de telles dépenses.

Nous jonglions stupidement avec la vie. Nous étions comme des enfants qui ne se rendent pas compte qu'en piétinant leurs jouets ils vont les briser.

J'adressais des reproches fréquents Jacques... Il se disculpa d'abord; ensuite, il se révolta.

L'oisiveté augmentait son énervement, et sa violence redoubla. Moi, je devenais maussade. Il me traitait de petite fille pleureuse et obstinée.

Si bien qu'un jour... dois-je te dire ce que je ne révélerais à nulle autre? mon mari me frappa comme on frappe une gamine qui refuse d'obéir! Moi, la mère de son fils!

Je devins folle! Quelles malédictions n'ai-je pas lancées contre lui? Je n'en ai pas le souvenir exact. J'ai gardé l'impression de paroles irréparables.

Je crus entendre tomber des meubles et tirer des portes avec fracas...

Tout cela fut rapide, confus, comme ce bruissement de vagues qui emplit les oreilles au sortir d'une syncope.

— Ensuite? Eh bien! ce fut ce que tu ren,

— Ensuite? Eh bien! ce fut ce que tu vois maintenant, l'abandon, la ruine.

— La ruine! comme moi! Nous suivons chacune la même route; nous la suivrons à deux! Et tu ne sais pas où est ton mari?



Mme de Boissac baissa la voix.

— Non, dit-elle...

— Tu as fait des recherches?...

— Toutes celles que peut faire une femme trop jeune, trop inexpérimentée... sans argent...

— Mais on a dû te soutenir, te protéger?

Madge comprima sa poitrine de ses deux mains tremblantes...

— J'éprouvais, reprit-elle, une si grande humiliation d'avoir été frappée par lui que je suis restée muette sur ce qui s'était passé entre nous... On m'a donné tous les torts... je n'ai pas protesté...

Notre entourage ignorait notre vie intime et a toujours cru que j'avais provoqué Jacques par mes enfantillages et mes caprices à un acte désespéré... et on s'est éloigné de moi...

— Et tu as laissé croire cela? Mais c'était fou! fou pour ton fils et pour toi!...

Madge penchait la tête, les yeux fixes, puis, évitant de répondre directement:

— Parfois je me suis demandé si Jacques vivait encore, murmura-t-elle accablée... J'ai songé à prendre des vêtements noirs dans le doute... N'ai-je pas un deuil à porter? Celui de ma jeunesse et de la sienne! de mon bonheur... et du sien? J'hésitais, puis il m'a semblé que je donnerais moi-même le dernier coup à mes espérances... Je suis trop jeune pour croire que tout est fini...

Elle éclata en sanglots.

Edith lui prit les deux mains, et, tout bas, demanda:

— Tu l'aimes encore? Tu as pardonné?

— Que ferais-tu à ma place? interrogea Madge.

Le front de Mlle de Vimoren se plissa... elle garda le silence pendant quelques instants, puis son regard se dirigea par la porte ouverte, vers le lit dans lequel dor-

mait l'enfant... et son visage se détendit...

— Je ferais comme toi, répondit-elle, car je te devine... Tu penses qu'il est le père de Guy... qu'il a pu oublier, pendant un moment ses devoirs les plus sacrés, et que, depuis trois années, il s'en repent... tu penses que vous avez été unis devant Dieu!

— Si mon frère avait été en France! il m'eût aidée... Il est si loin!!!

Quand il reviendra, consentira-t-il même à voir celle que tout le monde accuse de la fuite de Jacques?... Mais il voudra, au moins, embrasser son neveu... Trouvons-nous tous les deux, en lui, un soutien... le seul!

— Et tes tantes?...

— Elles ont été vexées, excédées du bruit qui s'est fait, durant deux ou trois semaines, autour de la disparition de mon mari, elles m'ont écrit des lettres très dures, me reprochant d'avoir échappé à leur direction en voulant me marier trop jeune. Et, pourtant, elles ne m'en avaient pas détournée... au contraire!

— Ton frère?

— Je t'ai expliqué ce qu'il faisait pour moi, par l'entremise de son notaire.

Il a épousé une Russe dont les domaines sont situés près de Livadia. Leurs intérêts absorberont toujours le temps des congés qu'il peut obtenir... Il pense avoir rempli tout son devoir envers moi! Il m'assure un abri et du pain... Mais, à présent, encouragée par toi, je travaillerai... Tout me semblait si difficile! Mon orgueil se cabrait à l'idée de chercher une occupation rémunérée, je me retranchais derrière mes obligations immédiates envers mon fils... et, cependant, combien il est nécessaire de son ger à l'avenir!... Plus l'enfant grandira et plus les privations lui seront sensibles... Plus elles me seront douloureuses... Je me confie à toi, Edith!...



Tu es plus jeune que moi, mais ton caractère est plus ferme, plus élevé que le mien!

Madge se jeta en pleurant dans les bras de Mlle de Vimoren.

— C'est la Providence, murmura-t-elle, qui nous a conduites l'une vers l'autre!

— Regarde en avant! Après ta longue épreuve, Dieu te rendra sans doute le bonheur...

Edith, en parlant ainsi, ne put s'empêcher de concevoir pour elle-même cette pensée navrante:

— Tandis que moi!!!

.. .. .

Pour elle, ce serait la solitude toujours, le travail continu, l'indispensable labeur de la journée qui assure le pain du lendemain... Jamais l'appui d'un cœur et d'un bras! Jamais d'amour maternel!...

Elle demeura pendant un instant affaissée sous le poids de l'existence... Puis elle se redressa, prête à la lutte... elle venait d'envisager le but suprême, au-delà de ce monde, et les peines et les difficultés de la vie lui semblaient légères.

## XI

Debout, dans l'embrasure du cabinet de Me Natel, Godefroid de Chanserau causait avec Lucien Sigier.

— Je me suis occupé de vous, disait ce dernier.

— Eh bien?

— J'ai le regret de vous annoncer que les renseignements obtenus sont mauvais... Les Sociétés dont on vous a parlé présentent (sur le papier!) des capitaux dix fois plus considérables que ceux qu'elles possèdent... quand elles en possèdent!... Les offres que ces gens-là (sortis on ne sait d'où, pour disparaître on ne sait comment!) vous feront, seront d'autant plus

brillantes que vous représentez pour eux une grosse proie! On ira peut-être jusqu'à vous proposer 15 ou 18%. L'année suivante, on diminuera de moitié... et, deux ans plus tard, votre capital sera subtilisé... La fortune de votre femme rapporte 5%, tâchez de régler votre train de vie sur votre revenu... J'évoque, en ce moment, un très lointain souvenir, celui d'une de ces terribles versions qui furent la source de l'éternelle amitié que vous vous étiez jurée, Paul et vous, à l'ombre d'un dictionnaire grec, et si les citations classiques n'étaient choses désuètes, je dirais que vous m'écoutez comme les Troyens écoutaient la pauvre Cassandre, patronne des donneurs de conseils... et des raseurs!

Sans répondre directement, Godefroid murmurait:

— Il faut que je trouve un moyen.

— Liquidez la situation présente par un sacrifice sur le capital, et persuadez votre femme et votre belle-fille qu'en suivant la voie dans laquelle vous vous engagez tous les trois, on aboutit à une catastrophe!

— Persuadez-les vous-même! s'écria Godefroid. Vais-je satisfaire le dernier caprice de Micheline?... Le comble de l'absurdité...

Elle et les Cadarus ont imaginé de reconstituer à la galerie des Champs-Élysées la collation du Marais qui a suivi la représentation d'*Alceste* dans la cour du palais de Versailles!... Simulacres de basquets, ballet avec costumes du temps, souper, buffet! Huit cents invitations, le tout modernisé par l'électricité, les tziganes et un cotillon pendant lequel, m'a déclaré ma belle-fille, nous offrirons des objets d'assez grande valeur pour mettre les gens dans l'obligation de nous faire une série de politesses, sous peine de se conduire envers nous comme des cambrioleurs! Je me plaignais l'autre jour que Micheline eut le ca-



ractère trop jeune! Elle est mûre pour Charenton!

— Je ne l'aurais pas dit, mais je me garderais de le nier! Cependant, la première partie de la fête n'était pas mal trouvée... Cette collation du Marais! Deux cent quarante ans la contemplant du haut du palais de Versailles... et l'ont laissé oublier... C'eût été presque de l'inédit...

— Et si je cède?...

— Ne cédez pas!

Chanseray ploya les épaules sous le poids de l'inévitable.

— Si je cède, reprit-il, ce sera la dernière fois!

— Evidemment... mais commencez par sauver les sommes folles qui seront engoulées dans cette seule soirée...

— Ma femme soutient sa fille, s'imaginant se faire, dans la haute société parisienne, une situation exceptionnelle!

— Vous me direz, cher monsieur, que je vis en marge de la haute société parisienne! et que je ne suis pas qualifié pour en juger! Mais il me revient parfois des échos... très directs, et je suis persuadé que la fortune acquise et maintenue mène plus loin de la dilapidation... fût-elle pour le plaisir des autres!

— Vous me connaissez, Lucien! Rien ne me conduira au déshonneur.

— Certes! mais beaucoup de choses peuvent vous conduire à des actes dont vous ne mesurez pas la portée...

— Je hais la chasse aux gros revenus, et je suis un timoré; mais on me pousse à bout! Il faut que je *trouve* seul, si vous ne voulez pas m'aider. Dites-moi au moins quelle est, parmi les Sociétés dont je vous ai donné la listes, celle qui vous paraît la plus sûre..

— Il n'y en a pas de plus sûre. Il y a la moins dangereuse. Je vous rends votre petite note; j'ai fait un signe au crayon

bleu, mais souvenez-vous, cher Monsieur, que bien que je me sois conformé à votre désir, c'est l'abstention que je vous conseille, et que je me permets de vous rappeler que le plus certain des revenus, c'est l'économie!

— Je vous remercie.

Une sécheresse passait dans la voix de Godefroid. Il était mécontent de Lucien, et de lui plus encore!

— Au revoir. Je suis toujours à votre disposition.

Chanseray répondit par un geste évusif et sortit sans tendre la main au jeune homme.

A peine arrivé à l'extrémité de l'étude, Chanseray revint sur ses pas.

Non, vraiment, il avait tort de s'en aller ainsi! Lucien n'entraît pas dans ses vues, non par marque d'obligeance, mais par loyauté professionnelle. Godefroid, cependant, ne voulait pas s'excuser, mais il voulait effacer l'impression qu'il avait dû laisser dans l'esprit de Sigier. Le prétexte au retour fut vite trouvé.

Il rentra vivement dans le cabinet de Lucien.

— Un mot encore, dit-il, et sur un sujet très différent... J'aurais désiré connaître, si, toutefois, en me répondant, vous ne devez pas manquer... au secret professionnel?

— Soyez certain que je n'y manquerai pas, interrompit Sigier.

— Eh bien! dites-moi, ou ne me dites pas, quel est le nom de la jeune femme que vous reconduisiez hier lorsque je suis arrivé? Je l'ai déjà vue.

— Je ne vois aucun inconvénient à nommer Mlle de Vimoren, répondit brièvement Sigier.

— J'avais en effet l'impression de retrouver d'anciens souvenirs en la croisant. Nous sommes parents; je la voyais sou-



vent quand elle était petite fille, puis j'ai cessé de fréquenter mes cousins... Je n'ai même appris leur mort que par les journaux. Qui donc est son tuteur?

— Son grand-oncle, le comte de Vimoren.

— Encore un proche inconnu! Il y a eu des dissensions de famille entre lui et mes parents. Je n'ai même jamais su pourquoi. Avec qui donc vit maintenant la petite de Vimoren?

— Elle vit seule... je suppose...

— Si jeune! vingt ans environ!

Une pitié sincère s'emparait de Chanseray et lui faisait oublier en ce moment les inextricables difficultés de sa propre existence.

— Dites-moi où demeure ma cousine, j'irai la voir. Je pourrai lui être utile.

Sigier transcrivit l'adresse des Chambal, laissée par Edith, alors qu'elle n'avait encore d'autre projet que d'accepter l'abri qu'ils lui offraient.

— Merci!...

Et en prononçant ce mot, Godefroid serra chaleureusement la main de Sigier qui le plaignait presque autant qu'il le blâmait, et ne lui gardait nulle rancune de son accès de mauvaise humeur.

Aussitôt que Chanseray se trouva dans la rue, il héla un fiacre et se fit conduire rue de Commailles.

Là, il descendit et demanda Mlle de Vimoren.

La concierge le regarda d'un air offensé... Elle éprouvait une sourde rancune au sujet des pourboires qu'elle avait escomptés... et qui lui avaient échappé...

— Partir sans s'être installée! Le jeune homme n'a point laissé d'adresse... Voilà!

Cette phrase fut ponctuée par une traite pleine de dignité dans la pièce qui occupait le fond de la loge...

Chanseray se retira, estimant avoir rempli un devoir familial...

## XII

Mlle de Vimoren était si lasse qu'elle dormit pendant toute la nuit d'un sommeil d'enfant.

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle chercha autour d'elle les vieux meubles qui lui étaient devenus familiers, dans sa chambre, aux Armerons.

Sa mémoire lui retraça, peu à peu, les incidents de la journée précédente...

Une impression heureuse l'envahit à comparer ce réveil près de son amie et du mignon petit être qui, déjà, en appelait à sa tendresse, et le réveil d'isolée dans l'appartement qui lui avait été offert, tel une aumône, et que la prudence l'avait obligée à accepter comme un abri protecteur...

Elle se leva, sans trouble, confiante en la Providence qui lui préparait, après la dure journée, le retour au nid tiède où l'accueillerait un gazouillement d'oiseau...

Elle l'entendait déjà ce gazouillement, au fond du petit lit blanc d'où les bras menus se tendaient vers elle.

— Venez, disait Guy... je vous aime bien! Comment vous appelez-vous?

Doucement, elle approcha ses lèvres de la petite tête.

— Je m'appelle... tante Edith, mon chéri! murmura-t-elle.

L'enfant noua ses deux bras autour du cou de sa "nouvelle tante".

— C'est très bon, ma tante, dit-il, cela embrasse comme une maman...

Un souffle passa dans le cœur de la jeune fille et, en le dilatant, y fit naître une joie intense, inconnue... la pure joie de vivre pour être un être faible! un tout petit dont on est l'univers...

Doucement, elle quitta l'enfant pour



aider Madge, et vers 11 heures, après avoir remis à celle-ci un billet de cent francs, elle se prépara à sortir.

— N'oublie pas que je travaillerai avec toi! recommanda Mme de Brissac.

Et elle ajouta avec un soupir:

— Qui eût cru, jadis, qu'Edith de Vimoren et Magdeleine de Frampoix en seraient réduites là!...

Edith sourit vaillamment.

— Qui eût cru que deux femmes, jeunes et robustes, ne seraient pas capables de travailler pour se suffire à elles-mêmes, leur eût fait une injure!!! Vois-tu, Madge, le travail est la libération d'une servitude morale!

— Je voudrais penser et agir comme toi! J'essayerai, tu m'aideras?

.. .. .

Lorsque Mlle de Vimoren entra dans la crèmerie, à l'heure où elle espérait retrouver les deux ouvrières, elle explora la petite salle et l'estrade d'un coup d'oeil rapide...

Déception! Au moment même où elle croyait saisir le fil qui la guiderait dans le grand Paris du travail, le fil manquait tout à coup...

Immobilisée d'abord par la triste impression de sa déconvenue, elle songea vite à prendre un parti entre les deux qui se présentaient à elle.

Attendre les employées, qui pouvaient être en retard? Ou bien retourner à l'étude Natel, chercher d'autres indications... dues à la courtoisie peut-être trop empressée de Sigier.

La voix de la caissière résonna:

— Est-ce que vous venez déjeuner, Mademoiselle?

Malgré l'économie qu'elle s'imposait, Edith commanda un léger repas; c'était d'ailleurs la seule manière de se donner une contenance et de gagner du temps.

Elle s'assit devant une table, en face de la porte d'entrée.

Elle aurait voulu interroger la servante sur les habitudes des deux couturières, mais chaque fois que la jeune fille passait à sa portée, elle ne pouvait s'y résoudre.

Enfin elle se décida:

— A quelle heure les personnes qui prenaient le thé, hier, à cette petite table, devant la glace, déjeunent-elles?

— Tantôt à midi, tantôt à midi et demi; il y a des jours où elles ne viennent pas du tout!

— Marcelle! Ne perdez pas votre temps!

Fort occupée à causer avec un client, la patronne s'interrompait pour lancer ce rappel à l'ordre sur un ton désagréable qui s'adressait moins à la servante qu'à Mlle de Vimoren.

Edith se leva et alla payer sa frugale consommation.

Ayant repris un peu de force, elle rassembla ses idées. La déception remplaçait l'espérance, mais l'énergie ne défaillait pas.

Si peu habituée qu'elle fût à la vie courante de Paris, Mlle de Vimoren eut vite fait de trouver, dans un *Bottin*, l'adresse du grand couturier, et prit aussitôt le chemin de l'avenue de l'Opéra.

De loin, elle aperçut, à la hauteur du numéro indiqué, un groupe de femme qui obliquait lentement, vers une large porte, au-dessus de laquelle des fleurs printanières ruisselaient du haut d'un balcon. C'était là.

Hâtant le pas, elle arriva à temps pour fouiller du regard les groupes; elle ne découvrit pas les deux femmes qu'elle cherchait. Alors elle s'arrêta, feignant d'examiner l'étalage vaguement artistique d'une grande maison de librairie américaine; mais elle n'eût pu même décrire l'objet sur lequel son regard était fixé!



De temps à autre, elle relevait la tête, mais n'apercevait rien, toujours rien!

Pouvait-elle continuer à aller et venir sur le trottoir, sans risquer d'entendre quelques malsonnantes réflexions?

Elle rougissait, se troublait, comme si, déjà, elle eût été en butte à une insolence.

Tout à coup, derrière elle, une voix la fit tressaillir, et, en se retournant, Mlle de Vimoren reconnut, malgré la transformation la plus inattendue, une femme qu'elle avait vue maintes fois sous un costume bien différent.

C'était pourtant Isabelle de Ponsavin, la vieille amie de sa famille, qui dissimulait ses quarante ans sous un de ces costumes courts, jupe rayée et jaquette de toile, que l'on vend, en tas, à la porte des grands magasins.

Mlles de Ponsavin.

L'ainée, la "Grande Mademoiselle", et la "Cadette", ainsi les surnommait-on dans leur entourage.

La "Cadette" vit Edith, et, aussitôt, se dirigea vers elle.

Ce mouvement démasqua son interlocutrice, qui n'était autre que l'une des deux ouvrières que la jeune fille était allée vainement chercher, rue de la Caussée-d'Antin, et qui s'écria :

— Voici la personne dont je vous parlais!

— Edith! ma chère! vous aussi!

Et lui serrant fortement les mains, Isabelle ajouta :

— Ne reconnaissez-vous pas votre vieille amie, Caroline Durand? tandis qu'un sourire sceptique desserrait les lèvres de l'employée.

— Venez me parler, petite enfant! nous causerons en regardant les devantures, avant d'entrer chez Marquet!

D'abord, expliquez-moi comment il se

fait que vous soyez à Paris?

"Je vous croyais en Limousin, chez votre oncle?"

— Je n'ai pu y rester...

— Et pourquoi donc?

Cette question était si spontanée qu'elle ne semblait presque pas indiscreète...

— Ce serait si long à vous raconter! reprit doucement Edith.

— Vous medirez cela plus tard, ou vous ne me le direz pas, peu importe! Voyons, ma chère, c'est vous qui, hier, demandiez que la personne "privilegiée qui travaillera chez elle", partageât cette faveur avec vous! Eh bien! cette faveur est relative! Pendant toute cette semaine, je dois "étudier" avec la directrice de l'atelier les modèles qui me seront confiés. Il faudra que vous fassiez de même...

— Si je suis près de vous et si je puis retourner chez moi, pourvue d'ouvrage, peu m'importe!

— On vous a conté que j'étais puissante dans la maison? Retenez ceci: Caroline Durand est recommandée à Marquet par une altesse... ni royale, ni impériale... sérénissime, tout au plus! mais qui paye ses dettes... à chaque trimestre! et quelles dettes! La petite altesse a moins de quartiers de noblesse que l'ouvrière qu'elle patronne! Ses ancêtres pourraient semer plus d'écus que de besans sur le champ de leur blason... si blason ils ont jamais eu!!! La petite altesse a fait une bonne action... Je travaille pour les pauvres, ma bien chère, pour de vieilles femmes qui ne peuvent plus utiliser leurs dix doigts. L'aumône et la charité sont une tradition chez les Ponsavin!... Or, puisqu'Edith de Vimoren, pour des raisons qu'elle donnera quand elle voudra à sa vieille amie, cherche du travail, aussi bien qu'Isabelle de Ponsavin, elle saura que celle-ci et son aînée possèdent tout juste de quoi faire, aux yeux de



leur monde, la figure qu'il faut, et que l'une d'elles travaille sept heures par jour afin de remplir l'aumônière que les généreuses aïeules leur ont léguées... sans y laisser une obole... Nous vivons parmi les ruines... L'avenir est à ceux et à celles qui demandent bravement au travail de quoi placer au moins une poignée de paille dans la brèche du mur féodal à travers laquelle souffle la bise et de soulager les infirmes.

— Hélas! c'est pour moi que je travaillerai, murmure Edith, je vous envie de travailler pour les pauvres!

— Mon petit enfant! Il y a tant de manières de donner!

— C'est vrai! répondit Mlle de Vimoren, songeant à Guy, si pâle, et dont le sourire implorait un peu de force et de vie.

— Soyez fière de n'être à charge à personne, Edith!

— Et heureuse de n'avoir à solliciter que vous!!!

— Allons, dépêchons-nous! tout le monde est entré! Mlle Durand et Mlle Martel sont en retard... Aimée Martel, voulez-vous?

Edith rougit, se rappelant qu'elle avait la veille, prononcé son nom devant les deux employées; mais elle acquiesça au pseudonyme, tout en murmurant:

— N'est-ce point un reste de préjugés!

— Non, mon petit! C'est une prudence... Il nous faut compter avec *tous*... Et *tous* ne voient pas les choses comme vous et moi! Maintenant, allons droit au but... Je déteste les demi-moyens! frappons à la tête!...

Mlle de Ponsavin ouvrit une seconde porte qui donnait accès dans un bureau fort élégant.

A la question: "M. Franz Marquet peut-il me recevoir?" posée sur le ton de l'affirmative, une jeune fille, assise derrière une table, se leva.

Elle était grande, distinguée d'allure et de visage. Sans répondre, elle écarta une portière, et, deux minutes plus tard, revint en prononçant:

— Monsieur peut vous recevoir, Mademoiselle.

Cette appellation "Monsieur" tout court domestiquait la déférence des employées!

C'était, en réalité, un petit détail dans l'ensemble de l'existence, en face de nécessités autrement cruelles! Mais la sensibilité, la susceptibilité d'Edith n'étaient pas encore émoussées... Elle ne maîtrisa pas un premier mouvement de recul, et, suppliante, demanda:

— Parlez pour moi, chère Mademoiselle, je vous en prie! Je vous attendrai ici! J'aime mieux cela!

— Pauvre petite enfant! Vous êtes brave... de loin!!! Restez...

Mlle de Ponsavin souleva la portière onduleusement drapée et entra dans le cabinet directorial...

La jeune employée s'était rassise et avait repris la plume, tout en regardant Edith à la dérobée.

A un moment, leurs yeux se rencontrèrent, échangeant la plainte de leur jeunesse broyée sous le fardeau de la vie... Puis, d'un même mouvement, elles se détournèrent... chacun craignant, sans doute, d'affaiblir le courage de l'autre!

Mlle de Ponsavin reparut enfin.

Derrière elle se dessinait la silhouette élégamment truquée du maître de céans. Marquet regarda longuement Edith.

— Est-ce la jeune fille dont vous venez de me parler, Mademoiselle? interrogea-t-il.

— Justement... Mlle Aimée Martel.

Un sourire plissa les lèvres rasées du prince de la couture. Il mesura la nouvelle



venue de son coup d'oeil infaillible, et, se retournant vers un personnage resté en arrière :

— Elle ferait un admirable mannequin! murmura-t-il. Elle lancerait une mode si elle était grande mondaine... ou actrice...

Edith, seule, avait entendu. Isabelle, aussitôt qu'elle fut hors des appartements, déclara :

— Eh bien! tout va selon nos désirs... Mon altesse venait de solder sa note et de faire une commande de trente mille francs.

En *post-scriptum*, elle avait ajouté quelques mots gentils au sujet de Mlle Caroline Durand.

Ils ont porté!!!

Je suis dispensée de la corvée de l'atelier! Vous aussi, par contre! Vous travaillerez sous ma responsabilité! Je ne suis pas inquiète, ayant vu à l'oeuvre vos doigts de fée! Non, je n'exagère pas! Point de modestie à faux. Je sais que je brode fort bien! Imaginez-vous que je sois allée feindre l'inhabileté auprès de Marquet? Je n'ai pas outré, voilà tout! Maintenant, allons chercher notre ouvrage!

### XIII

L'existence de Mlle de Vimoren gravitait autour de celle du petit Guy.

Son jeune coeur semblait avoir trouvé la raison d'aimer...

L'enfant la chérissait, presque à l'égal de sa mère, et lui obéissait infiniment mieux...

Il était l'unique joie, la seule tendresse profonde de cette isolée qui plaçait sur cette fragile petite tête blonde ses immédiats espoirs.

Bientôt, Edith dirigea tout dans la paisible petite retraite; elle était à la fois le cerveau et le bras.

De façon implicite, Madge reconnaissait la supériorité de son amie. Sa nature un peu indolente, son intelligence médiocre, ne lui permettaient pas d'avoir assez d'initiative pour faire face à la vie!

Parfois, elle froissait, sans le vouloir, Mlle de Vimoren.

— Ce sera toi qui t'occuperas de l'éducation de Guy, déclara Madge; tu es forte comme un homme!... Tu n'as besoin de personne dans la vie! Et moi, je souffre tant d'être seule!

Elle ne percevait rien des peines intimes de la jeune fille... Elle la croyait stoïque!

Edith cherchait sa force très haut, et de très haut lui venaient le courage et la volonté... mais non l'insensibilité. Depuis quelques jours elle était inquiète.

Le mauvais temps qui parfois interrompt, vers le milieu de mai, la suite des beaux jours, s'était fait durement sentir.

Guy avait cessé ses promenades quotidiennes; il pâlisait et maigrissait à vue d'oeil. Très intelligent, très avancé, il observait tout avec une acuité qui alarmait Mlle de Vimoren; puis, parfois il posait sa cuillère sur la table et restait immobile, les yeux fixes.

Un mot tendre le rappelait à la réalité de son petit repas qu'il achevait avec lenteur...

Le grand air, la distraction du dehors, le bruit, lui manquaient, et le jeune cerveau se tendait outre mesure...

Un soir, pendant que les deux amies travaillaient, Edith se leva à plusieurs reprises et s'approcha du lit blanc d'où, souvent, partait une quinte de toux.

— Guy a moins toussé, aujourd'hui, n'est-ce pas? demanda Madge.

Depuis le commencement de la soirée, elle voulait poser cette question et ne l'osait, redoutant une réponse négative.



— Il faut l'emmener... bientôt... au grand air, au soleil...

— Comme tu dis cela ! Je ne voyais pas ! Je ne croyais pas... Il me semblait plus fort... D'ailleurs, il grandit, cela le fatigue...

Et comme Edith gardait le silence, la jeune mère joignit les mains, semblant implorer un mot qui la rassurât.

— Ecoute, Madge, il ne faut pas hésiter... J'ai quatre cents francs... Prend-les et pars avec Guy...

— Mais toi ?

— Je travaillerai davantage...

— Alors les journées s'allongeront, ma pauvre chère ! Tu raccourcis déjà tes nuits!!!

— Oh ! je ne me plains pas ! Je suis trop reconnaissante à Dieu de m'avoir fait trouver une occupation qui me permette de travailler chez moi, et elle ajouta, affectueuse, avec toi et avec *notre* enfant !

— Mais, ma pauvre petite ! ces quatre cents francs, c'est notre unique capital, que nous voulons accroître par notre travail, par le tiens surtout ! Ce que je fais est si peu de chose auprès de ce que tu fais !

— Rassure-toi... Et allons au plus pressé.

Il y eut un long silence, puis enfin, Madge, après un grand effort pour parvenir à éloigner sa pensée du sujet d'immédiate alarme, prononça la voix basse :

— J'ai rencontré tantôt Mlle de Ponsavin.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit quand tu est rentrée ?

— J'hésitais même à te le dire ce soir... Cela m'était pénible... Je n'aime pas à revenir en arrière...

— Tu as causé avec elles ?...

— Oui...

— Longtemps ?...

— Plus longtemps que je n'aurais vou-

lu ! Mlle Yolande m'a interrogée... Comme si j'eusse dû lui rendre compte de toutes mes actions !... Quelle différence entre les deux soeurs !... Cependant elles ont insisté ensemble, aimablement pour que nous allions les voir.

— La "Cadette" me l'a souvent demandé, mais elle comprend bien que toutes nos heures sont absorbées par Guy et par nos travaux...

— Va les voir, je t'en prie !... Moi, je n'en ai pas le courage... Toi, tu n'as pas les mêmes raisons...

C'était vrai...

Edith, d'ailleurs, sentait qu'elle ne pouvait se soustraire plus longtemps aux sollicitations d'Isabelle.

Si sa présence heurtait quelques préjugés, c'était à celles qui les entretenaient d'en rougir...

Le lendemain, à 5 heures, Mlle de Vi-moren descendit ses interminables étages... L'air rafraîchi par une pluie fine que séchaient, à présent, quelques pâles rayons de soleil, détermina une sensation si douce que ses nerfs se détendirent, et son grand ennui s'atténua.

Elle atteignit le vieil hôtel de la rue d'Assas, où habitaient les Ponsavin, traversa la cour, pénétra dans le vestibule, au pied d'un large escalier orné d'une rampe en fer forgé, et sonna à la porte de gauche, une porte cintrée qui évoquait le souvenir des Armerons !...

Le valet de chambre de haut style (le valet de chambre du jour de réception !) vint ouvrir aussitôt, et l'introduisit en lançant d'une voix sonore, son nom, entre les deux battants ouverts...

Ces filles de grande race, apparentées à tout l'armorial de France, avaient la ferme volonté de maintenir leur rang social. De quotidiennes privations les y aidaient ! Leur appartement était rempli de meubles



anciens et de bibelots de valeur. Elles conservaient ce legs des aïeux et eussent estimé forfaire à leurs traditions de famille, en se dépouillant de ces objets dont la vente leur eût donné l'aisance...

Par la baie large qui séparait les deux salons, Edith aperçut d'élégantes jupes blanches et de larges chapeaux s'écroutant sous des fleurs...

Elle triompha d'un mouvement d'instinctif recul.

— Enchantée de vous revoir, ma chère petite amie! affirma Yolande avec ampleur, venant au-devant d'elle, et lui prenant les mains, tandis que sa longue robe de dentelle ondulait sur des flots de soie bleue.

L'amabilité qui se glissait dans cette belle voix de commandement, passait au-dessus de la tête de la jeune fille, pour aller toucher le groupe, évidemment moins sympathique, qui entourait la table à thé!

— Nous n'avons pas oublié, ma soeur et moi, les agréables moments passés dans votre jolie villa de Dinard...

Les trois jeunes personnes levèrent la tête, échangeant entre elles un sourire.

La nouvelle venue, en dépit de la simplicité de sa toilette noire, était "quelqu'un de chic"!

Les chaises s'écartèrent...

— Je vous présente Mlle Persil et Mlle Cadarus. Nous les rencontrons parfois dans le monde, prononça la "Grande Mademoiselle".

Puis, après un silence, elle reprit:

— Mlle de Vimoren... notre amie...

Vexée tout d'abord de n'avoir pas été qualifiée "Chanseray", Micheline devina vite quelle parti elle pouvait tirer de cette circonstance.

Elle voulait conquérir les bonnes grâces de Milles de Ponsavin. Celles-ci, acceptant l'invitation envoyée la veille pour la fête

Louis XIV, donneraient le branle, et assureraient les réponses favorables de plusieurs familles du faubourg.

Mlle Persil déploya toute son amabilité vis-à-vis de celle que l'on traitait en amie; elle dépassa même les bornes, et frôla l'indiscrétion et le sans-gêne, mais avec une franche bonhomie qui tranchait heureusement sur la désinvolture outrée et l'attitude ironique que les Cadarus adoptaient vis-à-vis d'elle.

Edith se tenait sur la défensive; elle opposa, aux avances un peu gauches de Micheline, une fermeté polie qui maintenait, son indépendance, et fit sentir doucement, mais clairement, aux Cadarus que le déploiement de leur esprit caustique la laissait indifférente.

Lorsque Micheline, voyant l'inutilité de ses efforts pour pénétrer dans la tour d'ivoire au milieu de laquelle Edith s'était placée, se leva pour prendre congé des deux soeurs, elle fit appel à tout son courage pour arriver à résoudre la grave question de savoir si les cartes d'invitation avaient été reçues.

La voix légèrement entrecoupée, elle s'adressa, en regardant le parquet, à la "Grande Mademoiselle", et employa une formule évasive.

Cette timidité ne déplut pas... néanmoins, la leçon ne fut pas épargnée, coupant court à toute tentative d'intimité.

— Nous répondrons à Madame votre mère.

Micheline ploya les épaules, avec la sensation de sa défaite, et, lorsqu'elle fut sortie de l'appartement, les Cadarus tentèrent en vain de la faire sourire...

Une heure plus tard, installée dans un confortable fauteuil, Mlle Persil narrait sa visite chez Milles de Ponsavin.

— Une réception plutôt fraîche... et un



refus absolu de laisser pressentir une acception!

— Vous vous y êtes mal prises, toi et tes inévitables amies! s'écria Mme de Chanseray furieuse.

— Nous avons été parfaites, au contraire, parlant peu, écoutant beaucoup, et si correctes!... Cela marchait assez bien, croyons-nous, au début!... Nous avons senti notre insuccès en le comparant à l'élan qui accueillit l'entrée de Mlle de Vimoren.

— Mlle de Vimoren! ma cousine de Vimoren! s'écria Godefroy, soudain arraché à la lecture d'une feuille financière.

Micheline bondit sur ses pieds...

— Votre cousine! oh! par exemple! si je l'avais su! Elle est exquise, votre cousine! Elle a l'air si distinguée!... l'air que je cherche à me donner et que je n'attrape jamais... Il faut aller la trouver, vous, papa! Elle ne pourrait se dérober devant vos avances comme elle s'est dérobée devant les miennes... Les Cadarus ont dû l'ahurir...

— Mais j'ai déjà fait une tentative, inutile, pour la voir...

— Recommencez-la...

Godefroid ne répondit pas. Il ne savait guère dissimuler et, n'ayant pas mis sa femme au courant de ses visites à l'étude Natel, il préférait éviter les questions.

— Tous vos parents habitent la province, dit Mme de Chanseray, que cette circonstance dépitait; si cette jeune fille est décorative, et, en tout cas, elle porte un nom qui sonne bien! il faut l'attirer ici le plus possible... D'ailleurs, comment se fait-il que vous ne m'avez jamais parlé d'elle... Et vous dites cependant que vous avez cherché à la voir? Pourquoi tout ce mystère?

— Il n'y a là-dedans aucune mystère, je vous assure... je n'y avais plus songé, voilà

tout... Je l'avais perdue de vue pendant si longtemps!...

— C'était un tort... Amenez-moi, au plus tôt, Mlle de Vimoren. Elle sera moins encombrante que les Cadarus!

#### XIV

L'état de Guy devenait plus alarmant. Le docteur, appelé enfin, dissipait les dernières illusions de Madge... Un seul espoir restait... emmener l'enfant hors de Paris, en Provence, surtout, dans les sables...

Edith venait de reconduire le médecin, et se préparait à fermer la porte, lorsqu'un grand jeune homme, maigre et très pâle, franchit la dernière marche de l'escalier, traversa le palier et l'aborda en se découvrant.

Mlle de Vimoren fut frappée de la ressemblance du nouveau venu avec la photographie de Jacques de Bressac que Madge lui avait montrée un soir, après le coucher de Guy.

Le coupable revenait-il implorer son pardon?... assagi, vieilli avant l'âge, pour reprendre sa place entre sa femme et son fils?

.. .. .

Et soudain, l'éternel "moi" jaillit dans cette âme pourtant si généreuse.

Dans la famille reconstituée, il n'y avait plus de place pour Edith de Vimoren! L'enfant si aimé disparaîtrait de sa vie...

La jeune fille eut le sentiment que son intérêt personnel l'emportait sur l'intérêt des abandonnés, sur l'intérêt supérieur de la religion et de la société... Elle imposa silence au "moi" et interrogea, très calme:

— Vous désirez voir Mme de Bressac? Monsieur.

— Oui... Madame...

La voix était tranquille.



Un homme qui revient après plus de trois années vers la femme qu'il a abandonnée eût-il montré tant de possession de soi ?

Le visiteur reprit en s'inclinant :

— Aussitôt arrivé à Paris, je viens vous voir, ma chère soeur Magdeleine !

Le coeur d'Edith bondit violemment dans sa poitrine. Deux sentiments tout contraires se heurtaient :

Déception pour son amie ! Soulagement pour elle-même.

Elle s'en voulut une seconde fois !!!

Celui qui la prenait pour la femme de Jacques était le demi-frère de celui-ci, Serge Volney, dont Madge regrettait tant l'éloignement et dont elle lui avait parlé dès leur premier entretien... nul doute !

— Vous vous trompez, Monsieur, dit-elle, je suis Mlle de Vimoren, l'amie de votre belle-soeur... Nous demeurons ensemble.

— Permettez-moi, Mademoiselle, de me présenter à vous... le lieutenant Volney... Après cinq années passées en Afrique, je rentre en France, ayant obtenu un congé de convalescence. J'avais hâte de voir Magdeleine et mon petit neveu...

En baissant la voix, il ajouta :

— J'ai appris que leur navrante situation n'était pas modifiée... Puis-je espérer que ma vue ne produira pas une impression pénible sur la malheureuse femme ?

« J'aurais mieux fait de l'avertir, n'est-ce pas ? »

Son regard interrogeait celui d'Edith.

Celle-ci répondit simplement :

— Vous serez de bienvenu, Monsieur ; veuillez seulement me laisser le temps de...

Elle n'avait pas achevé sa phrase qu'elle vit le jeune homme chanceler.

— Excusez-moi, dit-il, en essayant de sourire. A la suite d'une blessure assez grave, j'ai été pris de fièvres, et, lorsque

j'éprouve une fatigue, une émotion, je défaill...

Puis, se reprenant avec un peu d'amertume :

— Défaillir ! voilà un mot qu'un soldat ne devrait jamais prononcer.

— C'est une glorieuse défaillance que celle qui provient d'une blessure de guerre, répliqua vivement Mlle de Vimoren, mais hâtez-vous d'entrer et de vous reposer.

En cet instant, Madge apparut dans le salon et, à la vue du jeune homme, poussa une exclamation :

— Serge ! le frère de Jacques et le vôtre ! prononça l'officier.

Madge tremblait, saisie, immobile d'abord, puis elle plaça d'un grand élan ses mains dans celles qui se tendaient vers elle et des larmes brûlantes jaillirent de ses yeux.

— Nous le retrouverons, n'est-ce pas ? murmura-t-elle.

Edith, de son pas rigide et léger, s'était glissée dans la chambre ; elle ramenait Guy, tout pâle, presque transparent, dont les yeux, entourés d'un cerne bleuâtre, s'agrandissaient d'étonnement.

Il n'avait jamais vu qu'un seul homme pénétrer dans l'appartement, le docteur, qui lui paraissait très vieux avec sa barbe grisonnante.

Sans prononcer une parole, Edith avait remis l'enfant à sa mère...

Serge l'enleva dans ses bras, l'embrassa puis le posa doucement.

Le petit restait immobile en face de l'officier, tournant parfois la tête du côté de Madge ou du côté d'Edith.

Puis, jugeant que la présentation avait été insuffisante, il prononça d'une petite voix nette :

— Maman ne vous a pas dit que je



m'appelais Guy... et vous, comment vous appelez-vous?

— Je m'appelle "mon oncle Serge".

— Mon oncle Serge... répéta Guy, séparant les mots comme pour les faire mieux entrer dans sa mémoire...

Il baissa la tête, réfléchit, et la relevant soudain :

— Alors, vous êtes mon oncle, vous êtes le frère de ma tante Edith?... C'est vrai?

— Non, cher mignon, ce n'est pas vrai! Guy devint tout à fait perplexe.

A n'entendre causer que les grandes personnes, il avait sur les choses des notions qui échappent aux tout petits.

Il hésita, jeta un coup d'oeil timide autour de lui, puis, se décidant tout à coup :

— Alors, c'est vous le mari de tante Edith? Je croyais qu'elle et maman n'en avaient pas!...

Ces paroles provoquèrent un ahurissement.

Mlle de Vimoren fut la première à se remettre.

— Tu avais raison, chéri, je ne suis pas mariée.

— Alors, insista l'enfant, pourquoi est-il mon oncle?

— Madge était de plus en plus troublée. Jamais elle n'avait parlé à Guy de son père... comment lui expliquer le lien qui le rattachait au frère de Jacques...

— Ton oncle Serge est mon frère, prononça-t-elle enfin.

— Ah!

Un ah! incrédule.

— Tu dis toujours: mon frère est au Japon. Vous venez du Japon, alors? bien sûr?...

— Je viens de... très loin.

Guy secoua sa petite tête bouclée.

— Je ne comprends pas, dit-il enfin... Mais, vous avez l'air bon! restez ici, nous serons contents tous les trois. Tu seras con-

tente, n'est-ce pas? interrogea-t-il en se tournant vers Edith.

— Mais certainement!

Mlle de Vimoren restait calme devant l'interpellation gênante.

Madge, après le premier choc, éprouvait un immense soulagement à voir venir à elle une protection.

— Nous retrouverons Jacques répétait-elle pour la seconde fois, affermie par l'espoir nouveau.

Guy écoutait.

Qu'était-ce donc que ce Jacques dont on ne lui avait jamais parlé?

Ah! si, maintenant il se souvenait!...

Un soir, tandis qu'on le croyait endormi, il avait entendu maman dire à tante Edith :

— Voici la photographie de Jacques.

Entr'ouvrant les yeux à demi, il avait vu tante Edith prendre un cadre et s'approcher de la lumière, puis elle avait murmuré :

— Guy lui ressemble beaucoup.

Jacques, dont on regardait le portrait en cachette, était-il un petit garçon comme lui?

Il n'avait jamais osé en parler à sa maman ni à sa tante!

Il demanderait à l'oncle Serge...

Ce serait amusant, s'il restait là, toujours... Il s'occuperait de Guy, l'oncle Serge! Bien sûr, il ne broderait pas toute la journée, lui! On irait ensemble sous les arcades de la rue de Rivoli...

Mlle de Vimoren avait pris la main de Guy et avait emmené l'enfant dans la chambre afin de laisser l'entretien prendre un tour plus intime entre le frère et la soeur... et après avoir atteint une arche de Noé, pauvre jouet de vingt sous, payé par la privation d'un repas, elle s'assit devant la table de travail.



L'enfant s'efforçait de faire tenir debout les animaux brisés.

Les voix s'élevaient, un peu plus haut que tout à l'heure. Guy laissa tomber la petite vache qu'il essayait de caler contre le pied d'une chaise, et demanda, inquiet :

— Il ne se fâche pas, l'oncle Serge, dis, tante Edith?... Il ne fait pas de peine à maman? Je crois qu'elle pleure...

C'était bien un sanglot qui venait de secouer la jeune femme.

— Oh! le méchant! s'écria le petit garçon. Va-t-il lui demander pardon, au moins?

Il tournait des yeux interrogateurs du côté de Mlle de Vimoren, puis il déclara :

— Moi, quand je fais de la peine à maman, je lui demande pardon, cela la console!

Et se rapprochant, il vint s'asseoir sur un tabouret.

— Tante, interrogea-t-il, tu m'as raconté une histoire l'autre jour, tu sais? l'histoire de Laurent qui était si gentil? Il avait une maman et un papa... Pourquoi n'ai-je qu'une maman?... L'oncle Serge ne ferait pas pleurer maman si j'avais un papa! Mon papa l'empêcherait, n'est-ce pas? Quand je serai grand, je défendrai maman.

Edith répondit simplement :

— Ce n'est pas ton oncle Serge qui fait de la peine à ta maman; elle en avait avant qu'il vint la voir... elle la lui raconte.

— Quelle peine, dis?

— Il ne faut jamais demander aux grandes personnes pourquoi elles pleurent.

— Elles me le demandent bien à moi! les grandes personnes!... pourquoi je pleure!...

— Va jouer, mon petit Guy, et ne fais plus de questions; tu m'empêches de travailler...

Lorsque les deux amies se retrouvèrent

seules, Madge dit précipitamment :

— Je ne puis compter sur l'aide matériel de Serge... Il n'a que sa solde pour vivre. Il est malade et se demande avec terreur s'il ne va pas être obligé de quitter l'armée... Il aime tant son métier!

— Il se désole de ma situation, mais la sienne est si précaire...

Pendant quelques instants j'avais espéré...

... Madge... tu sais ce que je t'ai promis!...

— Pauvre chère! mais tu ne peux pas l'accomplir!

— Il faut que je trouve le moyen de gagner le double de mes appointements actuels... j'y parviendrai!

## XV

Durant trois jours, M. de Chanseray avait arpenté les rues de Paris, escaladé les étages, soit à pied, soit en ascenseur, pénétré dans des appartements luxueux sentant la peinture fraîche ou décorés de boiserie anciennes; il avait passé des espérances aux déceptions, de la conviction absolue à la défiance.

Enfin, harassé, énervé, conseillé par un de ces amis de hasard que les gens sérieux qualifient simplement de relations et qui, lui aussi, cherchait à doubler ses revenus, Godefroid était allé trouver un avocat, Me Raban, dont l'aspect le mit tout de suite en confiance, environ cinquante ans, l'allure distinguée: à sa boutonnière fleurissait une rosette bien en relief, de diamètre discret, et dont l'ensemble multicolore se fondait en un rouge unique... ou à peu près.

La parole facile, sans faconde, beaucoup de précision, toutes les apparences de la droiture, des aperçus marqués au coin du bon sens.



M<sup>e</sup> Raban recevait ses clients dans une pièce meublée avec une élégante simplicité, au troisième étage d'une maison patriarcale, dont les concierges le tenaient en haute estime.

D'ailleurs, il tempérait les emballements de Godefroid, discutait le pour et le contre de chaque placement, et donnait la preuve de toutes ses assertions.

Après beaucoup d'instances, il avait consenti à aller s'entretenir avec Mme de Chanseray, car, déclarait-il, l'enthousiasme des femmes, qui, pour la plupart, se laissent prendre comme des alouettes aux facettes brillantes du miroir, à la séduction des prospectus, l'exaspérait.

Après avoir parlé pendant une demi-heure, protesté qu'il ne voulait donner aucun avis ferme et se bornait à suggérer des idées, Raban se laissa emmener par son nouveau client...

— Jamais, affirma-t-il, en sortant de son entrevue avec Mme de Chanseray, aucune femme n'avait traité devant lui les questions d'affaires financières de façon aussi intelligente!

Il la quitta en promettant de servir d'intermédiaire entre elle et la Société minière du Sud-Est transvalien...

Peu de jours après, le mari et la femme signèrent les actes nécessités par la vente des titres; Micheline, qui venait d'avoir vingt et un ans, suivit leur exemple, et s'écria en rendant la plume au notaire:

— C'est presque aussi amusant que de signer un contrat de mariage...

Déjà elle croyait voir affluer l'or et cherchait par quelle fantaisie nouvelle elle inaugurerait l'écoulement du Pactole entre ses mains!

Le siège principal de la Société était situé à Bruxelles. Raban et Godefroid convinrent de s'y rendre, à bref délai, mais, à leurs reprises, l'avocat, retenu par d'au-

tres affaires, avait été forcé de reculer la date du voyage.

Le second délai troublait un peu Chanseray. Il voulut avoir une explication de vive voix.

Le jour même de la fête "sensationnelle", une agitation nerveuse et maussade régnait dans la famille et dans tout le service.

Godefroid, plus énervé que les autres, s'était échappé pour se rendre chez M<sup>e</sup> Raban: à son coup de sonnette, un petit domestique était venu, non pas ouvrir, mais entre-bâiller la porte.

Dans l'ombre du vestibule, Chanseray avait aperçu une malle et une valise. Si peu perspicace qu'il fût, il avait démêlé une hésitation, une réticence, dans cette réponse banale: "Monsieur est sorti."

Chez les concierges, il avait tenté de faire une enquête qui n'avait réussi qu'à lui attirer cette apostrophe:

— Ah ça! est-ce que vous croyez que j'en suis, moi, de la police, pour filer mes locataires?

Godefroid en avait été réduit à faire les cent pas sur le trottoir pour guetter la rentrée... ou la sortie de Raban.

Mais l'heure s'avancait, il ne voyait rien venir... Et, bien qu'une inquiétude plus vive le mordît au coeur, force lui fut d'abandonner son poste de surveillance et de rentrer chez lui.

Que n'eût-il pas donné pour n'avoir point à remplir le rôle de maître de maison!

.. .. .

Micheline, à présent qu'elle était sur le point de réaliser ses désirs, avait une mine atterrée.

Aussitôt, après le dîner, en montant en automobile avec sa mère pour arriver de bonne heure à la galerie des Champs-Ely-



sées, et veiller aux derniers préparatifs, elle murmura :

— J'ai le trac! maman.

— Toi! Jamais de la vie!

— Si! si! je vous assure! Croyez-vous que ce ne soit pas troublant de danser en costume Louis XIV sur un théâtre, devant tant de monde.

— Tu l'as voulu, absolument! Tu me fais faire des dépenses effrayantes, tout cela pour trembler dans un coin de l'auto et claquer des dents!!!

— C'était une idée des Cadarus!

— Tu n'écoutes qu'elles...

L'automobile stoppa. Mme de Chanseray en descendit, furieuse contre sa fille et ses amies.

.. .. .

Minuit!

Le rideau tombait, voilant le décor représentant la grotte d'Apollon. Le divertissement royal n'était qu'une très discutée fantaisie...

Un critique très connu, dont la présence avait été ardemment sollicitée, laissa choir ce jugement :

— Beaucoup de billets de mille francs engloutis pour reproduire en toc les beautés du grand siècle! Une charade dont les acteurs ont dû fort s'amuser pendant les répétitions, et qui a eu au moins le mérite d'en pas avoir rasé les spectateurs pendant plus de quarante minutes...

Cette opinion fut recueillie... par des oreilles avides.

Mais le critique était bon prince et pensait qu'une politesse en valait une autre... Les paroles passent, les écrits restent...

Il griffonna, pour un journal célèbre par ses échos mondains, ces quelques lignes de style négligé :

"Merveilleuse fête offerte, hier, à leurs nombreux amis, par M. et Mme de Chan-

seray, à la galerie des Champs-Élysées. Reconstitution d'un ballet, à l'aube du grand règne, devant les bains d'Apollon!... La délicieuse fille de la maîtresse de la maison figurait à ravir Anne de Bourbon Orléans.

"Musique de Lulli, exécutée par de brillants artistes.

"Ensuite la salle de spectacle s'est transformée, comme par enchantement, en salle de bal, et le cotillon, animé par l'archet endiablé des tziganes, fut prétexte à distribuer les plus délicieux souvenirs de cette fête exquise, que termina un souper par petites tables placées au milieu de bosquets de feuillages et de hautes plantes, reproduisant la fameuse collation du Marais..."

.. .. .

Chanseray, comme Micheline, avait fini lui aussi par se griser de lumière, de parfums, et par se laisser prendre à la vanité des mensonges mondains...

Sa nature molle, apathique, suivait le courant, subissait l'ambiance des sensations factices.

Il se trouvait, à une heure assez avancée, au milieu d'un groupe d'hommes, appartenant pour la plupart à la finance. Une phrase fut jetée par l'un d'eux.

— Ruiné, lui? Ce n'est pas possible... un homme aussi informé! mais... au fait, sa fortune s'était accrue trop vite... On entend journellement coner semblable affaire... Les plus fins y sont pris...

Cette catastrophe n'avait aucun rapport, même lointain, avec ses intérêts... Chanseray, pourtant, sentit un froid glacial passer dans tous ses membres.

Le sang affluait à ses tempes.

Ses appréhensions, engourdies pendant un instant, le harcelaient; néanmoins, il ne pouvait leur donner une cause déterminée...



Il s'assit dans un angle et s'efforça de réfléchir avec calme.

Sa situation deviendrait intolérable si elle se prolongeait : il y mettrait un terme en se rendant de nouveau chez Raban, dès la première heure... Il en sortirait rassuré... peut-être...

Rien de plus naturel, après tout, quand il s'agissait d'une affaire aussi grave, que d'aller demander de fixer au plus tôt la date du voyage à Bruxelles.

A 6 heures du matin, les derniers hôtes quittaient l'Elysée-Palace... A 7 heures, Chanseray, après avoir changé de costume, gagna le domicile de Raban.

Il franchit rapidement les trois étages, tira la sonnette et attendit longtemps... Un second coup, puis un troisième, plus nerveux, un quatrième...

Entre chacun, Godefroid croyait toujours percevoir un bruit venant de l'intérieur de l'appartement...

L'angoisse donnait à cet amolli d'inconcevables forces.

Le seul résultat obtenu fut de faire ouvrir une autre porte à l'étage inférieur.

Une voix retentit :

— Que se passe-t-il donc ?

Avant que Chanseray eût répondu, un pas résonna sur l'escalier, et le concierge apparut.

Il reconnut le visiteur qui l'avait interviewé la veille :

— Que faites-vous là, Monsieur ? demanda-t-il assez rudement.

— M. Raban est-il rentré ?...

— Rentré aussitôt après être parti ? Pas probable !

— Parti ! parti ! répéta Godefroid. Mais quand ?... Mais où ?...

— Mais quand ? Tout à l'heure. Mais où ? je l'ignore...

— Il a dû laisser son adresse ?

— Pas d'adresse ! il s'est arrangé sans

doute avec ses correspondants.

— Et vous l'avez laissé partir ainsi ?...

— Ah ça, Monsieur ! est-ce que j'ai le droit d'empêcher les locataires d'aller où bon leur semble ! Vous êtes épatant !!!

Le mobilier est là... Je n'ai pas autre chose à voir dans leurs affaires, le loyer est garanti...

— Le mobilier est là... répète Godefroid, cherchant à se raccrocher à une espérance. M. Raban va-t-il revenir bientôt ?

Pas de réponse verbale. Un geste expressif qui signifiait :

— Monsieur, en voilà assez...

Chanseray redescendit lentement accablé... Ses doutes, ses alarmes, si elles n'étaient plus sans causes, restaient sans certitudes absolues !...

Pouvait-il s'adresser à la police ? Non ! Il était en possession du reçu des titres... Quelle preuve, autre qu'un retard apporté à un voyage d'affaires, pouvait-il fournir contre un homme que sa profession appelait évidemment à de fréquentes absences et à garder le secret sur le but de ces mêmes absences ?

A qui demander une aide efficace qui pût éclairer ces ténèbres ?

L'ami qui avait indiqué M<sup>e</sup> Raban comme un conseiller sûr et avisé était absent depuis l'avant-veille...

Un seul recours restait : Sigier...

Mais celui-ci serait en droit de rappeler qu'il avait donné un avis tout contraire à la direction suivie.

Néanmoins mieux valait, dans une question aussi délicate, ne pas chercher de nouveaux confidents ! Quoiqu'il lui en coûtât, Godefroid se fit conduire chez Lucien ; il préférerait ne pas aller le trouver à l'étude et surtout ne pas attendre !

Les premiers mots firent passer sur le visage de Sigier une expression peu rassurante.



— J'espérais que vous me redonneriez du courage? murmura Chanseray.

— Je suis tout disposé à vous en donner, mais aussi à mettre tout en oeuvre pour découvrir si vous êtes en rapport avec un honnête homme ou avec un escroc!

— Raban avait donné toutes satisfactions à mon ami.

— Ceci n'est pas une preuve certaine... Un malandrin ne mènerait jamais ses affaires à bien s'il débutait en faisant une dupe!... Puis il faut admettre que les circonstances, souvent, jettent hors de la bonne voie des gens relativement loyaux, mais dont les principes n'ont pas une base très solide.

A mes yeux, votre responsabilité est atténuée! Mais, si ruine il y a, ce sera vous qui en porterez le poids devant tout, et non votre femme et votre belle-fille, qui, en réalité, vous ont poussé à commettre une imprudence. Actuellement, nous n'avons que des soupçons, et la seule chose qui nous soit permis est de faire une enquête serrée. J'estime qu'il faut la commencer à Bruxelles. Si tout était en règle de ce côté? Si Raban avait effectué le versement, sans vous prévenir, ou que son avertissement ne vous fût par parvenu, dans quel embarras vous trouveriez-vous après avoir porté plainte? Je ne veux pas, cependant vous donner trop d'espoir. J'émetts une hypothèse qui me laisse moi-même assez sceptique...

— Je vais partir tout de suite!

— Non... restez à Paris! Puisque vous êtes venu vous confier à moi, je veux vous aider efficacement... J'aurai plus de sang-froid que vous ne pouvez en avoir en ce moment; quelques-unes de mes relations belges me procureront des renseignements que vous n'obtiendriez peut-être pas... Je vais avertir Me Natel que j'ai besoin de vingt-quatre heures de liberté... il ne me

les refusera pas... Il me doit bien cela pour l'avoir remplacé durant trois semaines... Je vous télégraphierai ce soir...

## XVI

La faiblesse de Guy augmentait chaque jour.

Edith résolut de causer seule avec le docteur. En se rendant un matin chez Marquet, elle monta rapidement les trois étages: le médecin sortait de son cabinet, prêt à répondre à l'appel d'un de ses malades.

— Deux mots seulement, docteur! implora Mlle de Vimoren.

Laconique, elle décrivit un nouveau symptôme qu'elle avait observé durant la soirée précédente, et conclut en demandant tout anxieuse:

— Dites-moi la vérité, je vous en conjure!

— La vérité! La voici... L'enfant est un candidat à la tuberculose... La mère est sans ressources, et je la torturerais en insistant sur un séjour au bord de la Méditerranée. Je ferai admettre Guy dans une maison près de Berck.

— Non, non, docteur! s'écria Edith. Mme de Bressac partira avec son fils. Ils iront dans le Midi!

Le médecin considéra la jeune fille attentivement, et, avec cette franchise un peu brusque qui n'exclut pas la bonté et que l'on rencontre souvent chez ceux dont le secret professionnel clôt la bouche sur tous les secrets de l'humanité douloureuse, il reprit:

— Vous n'y pouvez rien, malheureusement!

— Si, je pourrai!... Vous l'exigez!... Il y va de la vie de Guy... Je n'ai plus à hésiter!

Et, sans répondre au regard interroga-



tif qui cherchait à fouiller sa pensée, elle salua et eût bientôt gagné le bas de l'escalier.

D'un pas ferme, Edith était descendue vers la Seine, en suivant la rue de Bourgogne, et, maintenant, sur le large trottoir de l'avenue de l'opéra, elle ralentissait sa marche... Son trouble allait toujours croissant...

— Si je fais cela, murmure-t-elle les dents serrées, tout sera fini pour moi! Je serai désormais, hors de ma sphère!

Se rattachait-elle donc à un avenir humain, elle qui s'imaginait y avoir renoncé pour toujours, et qui avait chassé loin d'elle, comme une tentation détestable, la morbide pensée de l'héritage!

Soudain, elle se trouva en face de deux jeunes gens, deux fiancés, sans doute, qui marchaient en avant d'un petit groupe de parents.

La jeune fille était de la même taille qu'elle, brune comme elle. Le jeune homme était blond, svelte et pâle...

Ils paraissaient heureux!...

Le regard d'Edith les suivit. Elle s'était arrêtée, presque sans même s'en rendre compte.

Eux! s'en allaient vers le bonheur!... Elle! une souffrance aiguë l'étreignait! N'allait-elle pas, elle, donner le coup de grâce à l'espérance! à cette espérance si tenace au coeur des jeunes, même quand elle n'a pas de formule définie! Mlle de Vimoren eut l'impression de choir dans le vide, tel un oiseau blessé.

Mais elle se ressaisit, lutta contre la faiblesse qui l'envahissait, et, de sa faiblesse de femme, en appela au secours de Dieu!...

Deux minutes plus tard, elle entra dans Saint-Roch, s'agenouillait au bas de la sous-aile.

L'église semblait déserte, mais tout à

coup un chant s'éleva lent et doux, sans tristesse, et qui, cependant, lui serrait le coeur... Elle s'avança, attirée vers le point d'où partaient les voix.

Au fond, derrière le maître-autel, les lueurs des cierges étoilaient la chapelle sombre...

Edith distingua une longue gerbe blanche, une draperie argentée, soutenue sur des tréteaux... des formes noires voilées de crêpe s'effondraient sur des prie-Dieu...

Fléchissant les genoux, elle laissa son front, comme celui des femmes en deuil, s'abattre sur ses mains.

Deux personnes, debout non loin d'elle, échangeaient quelques mots à voix basse:

— Pauvre enfant! s'il eût vécu, il eût été tuberculeux! On l'a soigné trop tard! Sauveront-ils l'autre?...

.. .. .

Mlle de Vimoren, le regard trouble, descendait les marches de Saint-Roch...

Elle entrevoyait Guy, inerte, étendu sur son petit lit, entouré de lis blancs.

Elle seule pouvait le sauver!!! le faire vivre...

.. .. .

Cinq minutes plus tard, Mlle de Vimoren entra dans le cabinet du grand couturier, qui, aussitôt averti, l'avait fait introduire.

Ayant à sa disposition une police, qui authentifiait discrètement les adresses, il connaissait fort bien la véritable situation sociale d'"Aimée Martel" tout autant que celle de "Caroline Durand".

Edith assura sa voix et commença:

— Vous avez dit, Monsieur, le jour même de mon entrée ici, que je pourrais...

Elle hésita un instant, puis, évitant le mot qui lui semblait si dur à prononcer, elle reprit:



— Que je pourrais être employée aux essayages.

Marquet sourit.

— On gagne davantage et l'on se donne moins de peine, Mademoiselle, prononçait-il.

— Telle n'est pas ma pensée, Monsieur, mais je me trouve dans la nécessité absolue de doubler mes gains... je ne cesserai pas de broder pour l'atelier.

— Vous êtes libre de rechercher l'emploi qui vous convient, dit Marquet, celui que vous acceptez réalise tous mes désirs. Voulez-vous débiter aujourd'hui même?? Je souhaiterais que vous fussiez ici à 4 heures.

Déjà!

Edith pâlit.

— J'y serai, Monsieur, répondit-elle.

Le couturier reprit:

— Il s'agit d'essayer des toilettes de mariée (trois créations nouvelles) devant une jeune Américaine dont le père, s'il n'est pas roi du pétrole, est au moins prince ou duc en son pays! Le fiancé porte un nom historique... Sa mère sera enchantée que la future comtesse ait devant les yeux un modèle d'élégance et de distinction. Je vous recommande la traîne!! Evoluer avec une traîne, avec un naturel parfait, c'est toute l'attitude d'une mariée! Vous réussirez parfaitement. Soyez exacte.

Edith s'éloigna avec la sensation d'avoir brisé la dernière amarre qui la rattachait à son ancien monde...

.. .. .

## XVII

“Edith très chère,

“Nous voici installés, grâce à toi, au bord de la mer d'azur, sous de hauts ombrages qui atténuent l'excès de la chaleur.

“Mon beau-frère est hospitalisé assez

près pour que nous puissions nous réunir chaque après-midi.....

“Tu nous manques! Je dis *nous* et j'entends non seulement Guy, mais Serge.

“Les quelques soirées que celui-ci a passées dans notre petit réduit de la rue Oudinot et l'après-midi écoulée à St-Cloud, la veille de notre départ, lui ont permis de t'apprécier!

“Il ne se lasse pas de m'entendre parler de toi.

“Toutes les grâces d'une femme avec l'énergie d'un homme”, c'est ainsi qu'il définit ton caractère, et je devine qu'il fait un triste retour sur lui-même, si épuisé, si hors d'état de s'occuper, si inquiet de son avenir!

“Nous nous demandons, tous deux, à quel surcroît de travail tu peux te livrer pour amasser les ressources nécessaires! Que ce ne soit pas aux dépens de ta santé, mon Edith! Je ne peux plus me passer de toi! Tu as renouvelé ma vie!...

“Quelles journées heureuses je passerais, en travaillant à l'ombre des pins parasols sous ce merveilleux ciel, voyant mon Guy tout rose, si joli, si tendre... écoutant lorsqu'il n'est pas trop abattu par la fièvre, une lecture ou les récits que me fait Serge, quelles journées heureuses si mon chagrin constant ne me brûlait pas le coeur!

“Mon beau-frère me rassure! Il m'affirme que si mon pauvre Jacques était mort on l'eût appris... et je *veux* penser qu'il est en train de reconstituer notre petite fortune dans un de ces pays neufs où l'on gagne largement!!!

“Oh! Jacques n'est pas seul coupable! Je l'ai été aussi...”

“Parfois je songe: si Edith et Serge se fussent trouvés à notre place, quelle douce et utile existence ils se fussent faite!... Vous pensez tellement de même, l'un et l'autre...”



La lettre glissa des mains de Mlle de Vimoren.

— Pourquoi évoquer le souvenir de cette journée de Saint-Cloud? pensait-elle. Ne dois-je pas l'oublier comme il doit l'oublier lui-même!... Comme l'on doit effacer l'irréalisable des pages de la vie!

Ne nous causons pas l'un à l'autre une souffrance que nous ne pouvons alléger en en partageant le poids.

Madge est inconsciemment cruelle!

La jeune fille laissa tomber ses bras sur la table et y abattit son front.

Malgré elle, le souvenir s'esquissait, se retraçait et reprenait bientôt, s'avivait des teintes de la réalité.

.. .. .

Pour la première fois depuis l'arrivée de l'officier, durant cette chaude après-midi passée sous les ombrages du parc, Edith et lui s'étaient trouvés seuls.

Ils suivaient le sentier, bordé d'herbes folles, qui monte au long du tapis vert dans la direction de Marnes, et, en causant, ils ne s'étaient pas aperçus que, loin derrière eux, Madge s'était assise avec Guy, las de sa promenade.

Parfois ils s'arrêtaient, et alors leurs regards francs et loyaux se croisaient sans trouble, mais avec une intensité de sympathie si profonde que l'échange de leurs pensées les plus secrètes et les plus hautes se faisaient, rapide et entier, comme si elles fussent sorties d'un même cerveau!

Serge avait cueilli quelques fleurs printanières qui, sous les grands arbres, semblaient avoir oublié de s'épanouir en leur saison!

Il les présenta à Edith en lui disant:

— C'est tout ce qu'un pauvre soldat malade peut vous offrir pour vous remercier de lui avoir rendu cette journée si belle.

Puis il avait gardé le silence, tandis

qu'elle prenait le petit bouquet en prononçant ce simple mot: "Merci".

Tout en lui était si respectueux, si doux, que nul scrupule n'était venu à la jeune fille d'accepter ces fleurettes qui, dans leur langage, traduisaient les simples paroles que Serge lui avait adressées...

Elle avait gardé ces fleurs entre les pages d'un livre... et en faisant cela elle ne s'était crue ni romanesque ni sentimentale; elle avait accompli quelque chose de très naturel, de très amical...

Le souvenir était resté intact au fond de son coeur, isolé du courant de la vie. Il demeurerait plus tard comme une lueur douce dans sa jeunesse sombre, comme la fleur entre les feuillets du livre.

Et voilà que, maintenant, pour conserver le rêve, elle se débattait contre la réalité qui se manifestait dans chacune des lignes écrites par Madge.

— Si M. Volney savait que, tous les jours, je prends, aux yeux de gens qui sont ou se croient être du monde, la place de l'objet inerte et passif que l'on revêt d'une toilette somptueuse, afin de donner le mouvement, et que je cesse d'être Mlle de Vimoren pour devenir le *mannequin*! S'il le savait, ne cesserais-je pas d'être pour lui la femme qui rend le soleil plus lumineux, la nature plus belle et... qu'idéalise peut-être encore l'éloignement?... Mais s'il savait que je me suis offerte à cette singulière besogne dont l'oisiveté passive m'humilie davantage que la docilité de la "chose" inanimée, pour suppléer à ce qui lui manquait à lui-même... à cet or, si rare dans les mains de l'officier, et qui lui eût permis de remplir le devoir paternel que la coupable fuite de son frère a mis à sa charge?... Je ne *veux* pas qu'il le sache... Je ne veux rien devoir à la reconnaissance...



Edith se pencha... releva la lettre tom-  
bée et acheva de la lire...

Madge lui reprochait son silence...

En effet, elle n'avait pas écrit une seule  
fois... pour éviter la gêne de cacher un coin  
de son existencé à celle qui, la veille enco-  
re, la partageait.

Elle devait rompre ce trop long mutis-  
me qui, chez elle, eût fini par déterminer  
l'amertume.

Edith traça quelques lignes, puis d'au-  
tres encore, jusqu'à la fin de la quatrième  
page...

— Serge lira-t-il ma lettre? songeait-  
elle en allongeant la signature... Sous cette  
pluie de banalités, il ne retrouvera plus  
l'Edith du parc de Saint-Cloud... et il l'ou-  
bliera... bientôt...

XVIII

Rentré chez lui, Godefroid eut à subir  
d'autres épreuves.

Il s'efforça de faire bonne contenance  
en face de la folle exultation de Micheline  
et de la mine triomphante de Mme de  
Chanseray...

Si ses craintes se réalisaient, quel len-  
demain pour les deux femmes!

Le déjeuner, pendant lequel, il n'avait  
pu toucher, à rien, étant achevé, il se re-  
tira dans sa chambre, après avoir déclaré  
qu'il voulait réparer la nuit blanche qu'il  
venait de passer. Il se blottit dans un fau-  
teuil, cherchant le repos physique à dé-  
faut de la détente morale. A chaque bruit,  
il tressaillait, galvanisé, se redressait avec  
une tension douloureuse des muscles, une  
contraction des nerfs.

.. .. .

La journée s'écoulait, Chanseray était  
maintenant en proie à une torpeur, ac-  
compagnée d'un vague malaise.

Tout à coup, il se redressa, le timbre  
venait de retentir... au même moment, la  
pendule sonna 10 heures...

Il ouvrit brusquement sa porte, se préci-  
pita dans le vestibule. Un domestique te-  
nait un télégramme à la main; Godefroid  
le lui arracha presque et s'enfuit dans sa  
chambre.

Son verrou tiré, il essayait de déchirer  
la bande qui tenait close la dépêche...

La feuille bleue s'agitait entre ses doigts  
tremblants...

Enfin, il parvint à lire ces mots:

"Demain matin 7 heures, soyez gare du  
Nord, à la sortie.

"Lucien."

.. .. .

La longue nuit! avec la crainte que l'ac-  
cablement n'amenât le sommeil et ne fit  
manquer l'heure du rendez-vous...

Et qu'allait-il apprendre?

La dépêche n'apportait aucune phrase  
rassurante... Lucien avait-il voulu éviter  
tout commentaire si elle tombait en d'au-  
tres mains?...

Chanseray, en se retournant sur son lit  
où il s'était jeté sans se dévêtir, débattait  
ces questions dans son cerveau tendu, où  
l'angoisse se matérialisait dans une souf-  
rance physique...

Il se releva, las plus encore que la veil-  
le...

.. .. .

Lorsqu'il arriva à la gare du Nord, il  
était 7 heures précises...

Les voyageurs, déjà, sortaient, un à un  
avec cette démarche alourdie et molle, ce  
visage blêmi, fripé, que donne une nuit  
passée en chemin de fer.

Lucien passa le dernier, la casquette de  
voyage enfoncée sur ses yeux, son long



pardessus flottant. En serrant la main de Godefroid, celui-ci murmura :

— Eh bien ?

— Eh bien ! La banque des mines du Sud-Est transvaalien est en déficit...

Raban s'était hâté de porter vos titres dès la première alarme sans vous avertir. Le mal, hélas ! est sans remède ! Vous ne pouvez pas le poursuivre...

— Il m'a dépouillé...

— Malheureusement votre imprudence a été complice de son indécatesse... vous avez accepté de lui un reçu sans conditions ?

— Oui...

— Impossible d'arguer de la tromperie dont il s'est rendu coupable en allant seul à Bruxelles... C'est une affaire embrouillée qui ne s'éclaircira que par une enquête minutieuse sur les agissements préalables de ce personnage énigmatique, qui, peut-être, lui-même a été trompé...

Ils se trouvaient à présent dans la cour de la gare.

Le bras de Chanseray tremblait sur celui de Sigier.

— Comment retrouver mes fonds?... murmurait Godefroid, la voix blanche.

— Les fonds, hélas, sont perdus...

Chanseray s'arrêta net, soudain figé dans une immobilité totale...

— Soyez un homme, c'est-à-dire un chef de famille... Je vous répète aujourd'hui ce que je vous disais hier, vous ne devez pas succomber sous un malheur qui n'est pas votre fait... Vendez votre mobilier, votre auto, les bijoux de Mme de Chanseray, liquidez vos dettes et cherchez tous trois à vous créer des situations en rapport avec vos aptitudes...

— Jamais ma femme et ma belle-fille ne consentiront à travailler !

— Et pourquoi ? Tant de femmes du meilleur monde travaillent aujourd'hui...

Mlle de Vimoren, votre cousine, en est un exemple...

— Il faut que je les répare...

— Ne perdez pas un instant... Je souhaite que vos liens de famille se resserrent dans l'épreuve.

.. .. .

Lorsque Chanseray pénétra dans le salon toutes les phrases qu'il avait composées le long du chemin s'échappèrent de sa mémoire... Il laissa tomber ces seuls mots :  
— Nous sommes ruinés.

Et il s'effondra sous l'effort de l'aveu et la violence des reproches immérités qui l'accablèrent...

.. .. .

## XIX

Trois mois s'étaient écoulés. L'été finissait... un de ces été brûlants qui ont raison des Parisiens les plus fanatiques de l'asphalte, exacerbent les regrets de ceux que la gêne ou la pauvreté retient entre les fortifications.

Edith de Vimoren avait continué à mener son existence monotone et pénible avec un courage indomptable.

Elle se sentait si seule dans ce grand Paris, où les foules, malgré l'exode estival, se tassaient encore sur les boulevards à certaines heures...

Les Ponsavin étaient parties pour Dinard, suivant leur coutume, et Madge n'était pas de retour, le médecin ayant exigé que Guy restât au bord de la mer jusqu'à la fin de septembre.

L'espoir que le cher petit reviendrait près d'elle totalement rétabli, la pensée qu'elle contribuait plus que tout autre à sa guérison soutenaient Edith, mais elle puisait sa force à des sources plus hautes encore.



Chaque lettre de Madge amenait quelques heures de trouble! Après l'avoir lue, elle fermait les yeux, et se voyait assise au bord des flots d'azur... Un rêve irréalisable, puisque c'était son incessant travail, joint aux lassitudes inoccupées, énervantes, de ses fins d'après-midi, qui avait fait de ce rêve la réalité... pour les autres!

Enfin, Edith reçut la dernière missive, celle qui annonçait l'arrivée prochaine.

Serge revenait, lui aussi...

"Il est encore très faible, écrivait la jeune femme, mais il s'illusionne... et veut retourner là-bas... Les émotions continuelles, le danger l'attirent... Tu le reverras... Tu apprécieras mieux encore quel frère il est pour moi!... Tu essayeras de lui persuader qu'il doit rester en France, continuer les démarches qu'il a entreprises afin de retrouver notre malheureux Jacques... Il est chef de famille, sa place est près de nous.

"Tu le lui diras mieux que moi, et je suis sûre, absolument sûre, entends-tu bien, qu'il t'écouterait!!!

"Il trouverait facilement un permutant à Paris."

Et ce mot, elle ne pourrait le prononcer, justement, parce qu'elle en pressentait le pouvoir...

Elle se savait aimée de lui! elle l'aimait! Ils ne devaient pas diminuer les énergies, les forces qui leur étaient nécessaires pour mener séparément le grand combat de la vie... Trop d'obstacles se dressaient entre eux... Les tout premiers: sa carrière à lui! son travail à elle! L'une excluait l'autre!

Ils ne pouvaient lutter ensemble contre l'adversaire commun: la pauvreté...

Le souvenir tendre ne devait pas se changer en un regret dont leurs coeurs fussent blessés, et leur action ralentie... Elle souffrirait, elle, mais lui serait épargné.

La résolution d'Edith fut prise; elle préparerait toutes choses pour le retour de Madge et de Guy.

Elle remettrait six cents francs à son amie, puis, prétextant une grande fatigue et l'obligation de se soigner, elle se retirerait dans une de ces maisons qu'une haute pensée chrétienne transforme en abri sûr, pour les jeunes filles isolées et dont elle avait tout récemment entendu parler...

Là elle dépenserait peu et continuerait à travailler... Lorsque Serge aurait quitté Paris, elle reviendrait dans le petit appartement de la rue Oudinot.

.. .. .

Mme de Bressac appréhendait le moment auquel Guy, accoutumé à vivre au dehors, à jouer au bord de la mer, se trouverait emprisonné de nouveau dans des chambres étroites...

Mais au lieu de la scène de désespoir qu'elle prévoyait, elle entendit un cri de joie.

— Tante Edith! me voilà!

Et Guy était déjà dans les bras de Mlle de Vimoren.

Il avait joint ses mains derrière le cou de la jeune fille, et celle-ci murmurait, tout doucement, en le pressant sur son coeur:

— Ne m'appelle plus tante Edith, mon chéri!

L'enfant s'écarta, renversant les épaules sur les poignets qui le soutenaient, afin de regarder dans les yeux celle qui lui disait cette chose incroyable.

— Pourquoi ne veux-tu plus?

— Parce que je ne suis pas ta tante... Je suis ta grande amie...

Guy réfléchit, puis, relâchant ses petits doigts, il dit:

— Ce n'était pas mal, autrefois, de t'appeler ma tante. Pourquoi est-ce mal à présent? Tu sais! il ne sera pas content, l'on-



de Serge! Il aime beaucoup que je dise: tante Edith... Il croit que tu est ma tante, lui! mais... vrai... je t'assure!!!

Edith pencha la tête pour cacher deux larmes qui glissaient sous ses paupières.

Madge rentra en ce moment dans le salon, après avoir surveillé l'arrivée de ses bagages.

Elle aperçut, posés sur le divan, le chapeau d'Edith et sa valise.

— Tu t'étais absentée? interrogea-t-elle, étonnée, Tu rentres?

— Moi, nullement, je pars...

— Tu pars! et pourquoi?...

Les mots se précipitaient sur les lèvres de Mme de Bressac! Elle entrevoyait, de nouveau, l'isolement auquel la présence de son amie l'avait soustraite!...

— J'ai besoin de quelques jours de repos. Je reviendrai dans peu de temps.

— Mais que vais-je devenir, sans toi? Et l'ouvrage à prendre, à reporter? et Guy, pour lequel tu m'aidais tant?... Je suis consternée!

L'égoïsme naïf éclatait...

Soudain, une autre pensée se fit jour.

— Que dira Serge qui va arriver tout à l'heure. Lui qui était si heureux de te revoir!

Le regard des deux jeunes femmes s'était croisé.

Mlle de Vimoren se détourna, puis elle prit son chapeau, le fixa sur ses cheveux... Ses doigts fébriles saisirent la poignée de la valise.

— Oh! je t'en prie! insista Madge, ne t'en va pas! Moi qui compte tant sur toi pour décider mon beau-frère à rester en France! Tu m'abandonnes, quand j'ai le plus besoin de toi?... Oh! c'est mal...

"Oh! c'est mal!" Ces mots retentirent dans le coeur d'Edith...

Depuis trois mois, elle n'avait songé qu'à Madge et à son fils, dans le sacrifice

quotidien qui lui avait permis d'amasser la somme nécessaire au rétablissement de l'enfant.

Maintenant elle se sacrifiait au repos de Serge...

Et les reproches s'accrochaient d'amertume dans la bouche de la jeune femme.

Guy s'accrochait à la robe de la jeune fille, et, la tête renversée, fixait sur elle des yeux humides, suppliants.

Edith se pencha vers lui et l'embrassa.

— Sois sage, chéri!... N'oublie pas ta "grande amie"...

Deux minutes plus tard, elle était au bas de l'escalier.

A la fin de l'après-midi, Serge arriva...

— Ne puis-je saluer Mlle de Vimoren? demanda-t-il après avoir jeté un regard vers la place que la jeune fille occupait habituellement.

Madge baissa la tête et répondit la voix troublée:

— Elle s'absente... à son tour!...

Le lieutenant s'adossa au mur devant lequel il se trouvait:

— Qu'y a-t-il?

Ces mots passèrent comme un murmure entre ses lèvres.

— Elle est souffrante... Elle veut se reposer...

— Elle n'est pas sérieusement malade?

Le timbre clair et sonore se voilait d'angoisse.

— Je ne crois pas...

— Comme vous me répondez singulièrement, Madge?

— C'est que...

Mme de Bressac hésitait.

— Je ne sais pas au juste!

Guy s'était approché et forçait l'attention de l'officier.

— Je vais te dire, moi, oncle Serge!...

Tante Edith ne veut plus être ma tante!

— Que racontes-tu?



— Oui, je sais bien, moi! Elle m'a défendu tout à l'heure de l'appeler "ma tante"... Je lui ai dit pourtant que cela te faisait plaisir... Alors, elle s'est en allée...

Elle ne veut pas que j'aie à la fois un oncle et une tante!... Voilà! J'aurai du chagrin quand tu t'en iras, beaucoup!... Mais tante Edith reviendra avec son Guy, j'en suis sûr! parce que je n'aurai plus d'oncle...

Le frère et la soeur gardèrent le silence.

L'enfant était allé coller son petit visage contre la vitre, et murmurait:

— C'était plus beau, là-bas... je n'aurais pas voulu revenir, si j'avais su que tante Edith allait s'en aller...

Le sourire qu'une naïveté d'enfant arrache parfois aux tristesses de la vie passa sur les lèvres de Serge Volney...

## XX

Mme de Chanseray restait le moins possible dans le petit appartement du cinquième qu'elle occupait à présent dans une maison sombre et triste de la rue du Cherche-Midi.

Se refusant à chercher une occupation, elle revivait, durant toutes les après-midi, son existence luxueuse, chez une vieille amie impotente, peu informée et fort riche, qui la considérait comme une victime de la prodigalité et de la mauvaise foi conjugale! et renouvelait sur ce thème une série de variations sentimentales qui se détachaient avec un trémolo indigné à l'adresse du mari.

.. .. .

Jusqu'ici, la mère de Micheline avait tracé sa route au gré de ses vœux, poussée en avant par des bouffées d'orgueil, le plus souvent puéril, ou rejeté en arrière par des susceptibilités qui la rendaient

soudain ombrageuse et amère, ballotée par les souffles mauvais, mais, néanmoins, tenue en bride par la volonté de "paraître", par l'ambition de sembler correcte dans un milieu nouveau pour elle, et où son mari, bien qu'il y ait toujours appartenu, n'était pas capable de la diriger...

Les causes qui avaient amendé une tournure d'esprit dangereuse, atténué les gestes, calmé les violences, en un mot, mais une façade sur un exotisme vulgaire, cessaient brusquement.

La détresse, qui grandit la femme chrétienne, abaissait cette créature pétrie d'orgueil, et développait en elle l'astuce...

La nature primitive, réveillée, se manifestait dans tous les gestes!

Les griffes rentrées dans la patte de veaux étaient prêtes à s'allonger quand on ne pouvait savoir d'où venait l'égratignure!

Une volonté germa, plus affirmée chaque jour, de corriger la destinée qui, tout à coup, lui avait manqué... et de guetter l'occasion favorable!...

La ruine des Chanseray, étant arrivée au lendemain de leur "fête inoubliable" et servant de post-scriptum aux comptes rendus des journaux mondains, fut un événement "bien parisien".

Un mois plus tard, elle eût été ignorée de la plupart, et fût passée à peu près inaperçue pour les autres...

Toute la responsabilité de la catastrophe retombait... ainsi l'avait prévu Sigier... sur Chanseray.

Abattu par la détresse, amolli par son existence d'oisif, gâté par son luxe récent, il n'était pas de ceux qui font vaillamment face à la mauvaise fortune.

Au hasard d'une inévitable rencontre, on offrait de lui chercher une position "lucrative", dans la crainte qu'il ne demandât quelque subside! On pensait élever



ainsi une barrière infranchissable, la barrière de la gratitude! entre soi et l'emprunteur supposé!...

Godefroid ne songeait pas à emprunter.

Il était faible, mais ne dépassait pas le premier degré de l'abandon de lui-même... Il savait trop bien qu'il ne pourrait pas rendre, et il n'eût pas voulu solliciter un secours.

Il accepta ces bons offices, et les amis rassurés déployèrent un véritable zèle...

.. .. .

Un homme de quarante ans qui n'a jamais rien fait offre une médiocre surface aux employeurs...

Les démarches, les interminables attentes se multiplièrent, ainsi que les émotions ressenties à la vue des grandes enveloppes, aussitôt déchirées avec la maladresse des gens trop pressés et d'où Godefroid retirait la feuille de papier large, pliée en quatre, dont l'en-tête, chaque fois différente, dominait cette phrase fatidique:

"Monsieur,

"Il nous est malheureusement impossible de donner suite à la demande contenue dans votre honorée du ... courant..."

Phrase variée, deux ou trois fois par cette autre formule, plus courtoise!

"Monsieur,

"La direction a pris bonne note de la demande que vous lui avez récemment adressée.

"Le grand nombre de candidats recule forcément l'effet de la promesse que nous sommes heureux de vous faire, etc..."

Enfin, après quantité de déceptions, Chanseray entra dans une Compagnie

d'assurances, pour y remplir, moyennant les modestes appointements de 125 francs par mois, un médiocre emploi...

.. .. .

Les événements n'avaient pas sensiblement modifié le caractère de Micheline.

Tout d'abord elle avait refusé de croire aux tristes révélations que lui fit sa mère; puis elle pleura beaucoup, et se consola enfin par le secret espoir que cela ne durerait pas longtemps!

Pour "utiliser ses loisirs", suivant son expression, elle passait une partie de ses journées à "étudier" les devantures des magasins chics, et refaisait ses robes et ses chapeaux du précédent été...

Aux heures d'énervement, elle éclatait en reproches déespirés...

Godefroid les subissait avec patience, mais un jour cette patience s'usa et il rappela à sa belle-fille ses fantaisies coûteuses, ses demandes d'argent extravagantes, basées sur le fait que "sa fortune n'appartenait qu'à elle".

Il reçut cette réponse stupéfiante:

— Vous n'auriez pas dû m'écouter! Vous m'avez trop gâtée...

Deux heures ne s'étaient pas écoulées que, tout émue, Micheline venait à lui, murmurant:

— Je vous en prie, ne m'en veuillez pas trop!... Je suis si malheureuse...

Et, pour la première fois, un élan d'affection réciproque fut échangé entre ces deux êtres qui n'avaient pas assez de force de volonté pour se soutenir l'un l'autre en face des rudes épreuves de la vie...

## XXI

— Voyons, ma petite enfant, dites-moi si Edith est sérieusement souffrante?... Je l'ai croisée ce matin à la porte de Marquet. Elle a une mine affreuse; son ivsage



s'allonge, ses yeux s'agrandissent et brillent, tout fiévreux, et avec cela, il y a dans sa physionomie quelque chose de volontaire et de triste, qui n'est pas dans la note de sa belle vaillance.

Elle me semblait si différente d'elle-même que je n'ai pas osé l'interviewer, et, après, je l'ai regretté... C'est une chance que j'ai de vous rencontrer ici...

La "Cadette" de Ponsavin avait trouvé Madge assise sur un banc, sous un marronnier des Tuileries, près de la terrasse en bordure de la rue de Rivoli.

La jeune femme s'écarta pour faire une place près d'elle à sa vieille amie, et replia sa broderie anglaise, son travail de plein air, lorsqu'elle menait Guy dans un jardin public.

Isabelle l'arrêta en disant :

— Continuez, je sais le prix du temps ! Tenez, je travaille comme vous, nous causerons mieux, l'aiguille à la main... Répondez-moi !

— Edith est très fatiguée, répliqua Mme de Bressac, un peu embarrassée, elle a dû prendre quelques jours de repos.

— De repos ! Elle était ce matin même chez Marquet, vous dis-je, rapportant et recherchant de l'ouvrage. Quel genre de repos prend-elle donc ? Cette enfant s'est tuée de travail. Ce vieil égoïste de Vimoren est impardonnable ! Il devrait la doter et la marier. Lorsqu'un homme a trouvé bon de rester célibataire, il contracte des devoirs en vers les générations qui le suivent !

Madge laissait maintenant tomber sa broderie et regardait son interlocutrice, étonnée...

— Pourquoi cet air surpris ? Vous devez savoir qu'Edith est l'héritière de son grand-oncle, ce fâcheux original qui garde tout pour lui...

— Edith n'en parle jamais.

— Elle est allée chez le comte de Vimoren en sortant du couvent... vous savez cela, peu de semaines après elle revint à Paris ? Que s'était-il passé ?

Madge baissa la tête.

— Vous ne voulez rien dire... Ma chère petite, je ne suis pas indiscreète... Je cesse toute interrogation... Je ne chercherai à vous troubler ni l'une ni l'autre... Votre amie est une résolue, une énergique, mais, derrière cette physionomie, soudain fermée, il y a une souffrance nouvelle... il est entré dans l'esprit d'Edith quelque chose qui *n'y était pas* auparavant... Hélas, mes pauvres enfants, vous n'êtes pas assez expérimentées pour donner le coup de barre qui fera circuler votre petit bateau entre les récifs !

— Oh ! Mademoiselle, parlez pour moi seule ! ne doutez que de moi ! Edith m'est si supérieure.

— Edith juge la vie avec de scrupuleuses délicatesses, de très nobles appréciations. Qui sait si, parfois, elle ne plane pas trop haut ! Vus ainsi, les événements ne sont plus aperçus sous leur aspect véritable...

Madge, en s'efforçant de comprendre la pensée de Mlle de Ponsavin, négligeait de surveiller son fils...

Guy venait de résoudre, avec beaucoup d'ingéniosité un problème qui depuis longtemps, hantait son petit cerveau.

Faire des pâtés de sable, c'est très amusant... mais ne pas pouvoir les emporter, c'est très désagréable !

Il avait enfin trouvé le moyen : étendre son mouchoir par terre, renverser le seau plein de sable sur le mouchoir... frapper avec la pelle deux bons coups sur le fond du seau, enlever et... ça y est !... Tout à l'heure, quand il s'en irait, il nouerait les quatre coins du mouchoir, et emporterait le pâté avec précaution...



.. .. .  
 La "Cadette" devina qu'elle devait s'expliquer plus clairement vis-à-vis de la jeune femme.

— Edith est de celles qui ne tremblent pas pour elles-mêmes!... Mais elle peut pousser l'abnégation jusqu'à s'abstraire de la lutte générale, par scrupule de causer un préjudice à qui que ce soit... Elle peut craindre, pour les autres, les blessures qu'elle ne redoute pas de recevoir au plus profond de son propre coeur...

Elle renferme en elle-même un secret qui l'étouffe, et peut-être que moi, en dix minutes de raisonnement, je pourrais la délivrer d'un poids qui s'amasse sur son coeur de vingt ans, pas encore façonné pour supporter de tels fardeaux!

Madge s'empourpra.

Elle comprenait que son silence équivaldrait à un mensonge et se rendait compte que l'intérêt même de son amie exigeait qu'elle se mit en confiance avec Mlle de Ponsavin! Elle prononça très bas:

— Edith m'a quittée pour quelques jours.

La "Cadette" sursauta.

— Comment! Mais alors il y a entre vous un absurde malentendu?...

— Nullement... Mademoiselle, mais comme je vous l'ai dit, elle était souffrante... elle voulait être seule.

— Seule! Elle l'était depuis tant de semaines!!!

— Justement... il fallait que... elle voulait... prolonger ce repos...

Isabelle se taisait, continuant en elle-même le cours de ses réflexions...

— Ma petite Vimoren a l'âme trop haute pour se fâcher de quelque propos blessant échappé, involontairement, à cette pauvre Madge!

Elle a quitté son oncle sans que l'on

sache pourquoi... On ne le saura que si elle veut bien le dire... et elle devait avoir de sérieuses raisons.

Cette fois, il faut trouver la clé de l'énigme nouvelle.

.. .. .

La façon dont Mlle de Ponsavin eut la clé de l'énigme fut aussi simple qu'inattendue...

Oedipe se présenta tout à coup sous la forme de Guy, accourant, sa pelle de bois à la main.

— Maman! Là-bas! Vois!... mon oncle, il nous cherche à l'envers!

Le lieutenant se dirigeait du côté de l'Orangerie.

— Mon beau-frère, Serge Volney... Edith a dû vous dire qu'il était revenu des colonies... Il y a de cela trois mois...

En prononçant ces mots, Madge se levait.

Non, Edith n'en avait point parlé à Mlle de Ponsavin. Et, justement, parce que

Edith n'en avait point parlé, la vérité surgit comme un jet de flamme dans l'esprit de la "Cadette"!

— Mon beau-frère avait promis de nous rejoindre, dit Mme de Bressac.

— Il risque de faire tout le tour de Paris avant de vous rencontrer, mon petit enfant!... Courez après lui, vite, et ramenez-le... Je désire le voir... Je l'ai beaucoup connu autrefois. Je vais garder votre fils!

Madge se hâta de prendre la direction de l'Orangerie.

La présentation de Guy à Mlle de Ponsavin avait eu lieu dans les règles lors d'une précédente rencontre rue de Rivoli, sous ces arcades qui abritaient tant de merveilles, et où les voitures, les autos et les bicyclettes vous laissent jouir en paix d'une douce flânerie!

Cette fois Guy avait omis de venir sou-



haïter le bonjour à la "vieille demoiselle", non par manque de politesse, mais parce qu'il n'aimait pas à être dérangé dans ses occupations! Néanmoins, voyant sa maman s'éloigner, il ne crut pas devoir laisser Mlle de Ponsavin toute seule et, après avoir jeté un coup d'œil lamentable sur le pâté en fabrication et un regard désapprobateur sur ses doigts remplis de terre qu'il n'avait plus la ressource d'essuyer avec son mouchoir, il s'approcha et s'assit sur le banc, discrètement, comme il sied à une jeune homme bien élevé qui connaît les égards qu'il doit à une femme...

— Tu auras beaucoup de chagrin lorsque ton oncle repartira? demanda Mlle de Ponsavin, au hasard.

— Du chagrin! pour moi?... Oui, Mademoiselle, parce que mon oncle est très bon, il me fait jouer... Et puis, quand nous nous promenons, tout le monde croit que j'ai un papa! Je fais semblant, seulement, mais je suis content tout de même!

Cette réflexion rendit la "Cadette" attentive.

L'enfant s'en aperçut et continua, heureux d'être écouté.

— Parce que vous savez, moi, je n'ai pas de papa... je ne sais pas pourquoi. Et maman ne me répond pas quand je le lui demande... Les autres me disent de me taire...

— Quels "autres"?

— Mon oncle et ma tante.

— Ta tante? Mais ton oncle n'est pas marié? Tu n'as pas de tante.

Guy prit un air grave pour affirmer:

— Non, il n'est pas marié... et...

— Et quoi?

— Et moi je veux qu'il se marie... je veux qu'il épouse tante Edith...

Une exclamation passa entre les lèvres d'Isabelle.

— Parce que, poursuivit le petit, qui

n'attendait pas les interrogations, j'appelais toujours tante Edith "tante Edith"!... C'était elle qui le voulait avant! Et depuis l'arrivée de l'oncle Serge, elle ne veut plus...

— Ah!

La "Cadette" était de plus en plus intéressée.

— Si tante Edith épousait l'oncle Serge, elle ne serait plus *partie*, et elle ne me défendrait plus de l'appeler "ma tante", et moi, je ne pleurerais pas tous les soirs quand maman croit que je dors! Et puis mon oncle Serge serait gai, tante Edith aussi... Seulement...

— Seulement?... quoi? mignon!

— Seulement! je n'aurais toujours pas de papa pour de vrai, et maman serait toujours... quoi donc? vous savez bien? Mademoiselle... vous qui êtes grande!... comment dit-on quand on n'a plus de mari et qu'on a un voile noir, très laid, qui pend très bas dans le dos?...

— Veuve...

— Oui, c'est cela... mais cependant elle n'a pas de voile noir, maman... dites?

L'interview devenait embarrassante et ne continuait plus à rendre du tout ce que Mlle de Ponsavin en avait retiré d'abord.

— Je n'ai pas à te dire ce que ta maman ne te dit pas, chéri... Pense que tante Edith reviendra bientôt.

— Cela fait trois jours encore... l'oncle Serge va s'en aller... Croyez-vous, pour sûr, que tante Edith reviendra? Pourtant, je voudrais les avoir ensemble tous les deux... Comment faire?

Isabelle méditait profondément... Madge ne lui semblait guère faite pour explorer le coin mystérieux de la vie de son amie.

La "Cadette" n'en voulait nullement à ceux qui "étaient dupes de leur cœur", telle était l'expression qu'employait son aî-



née; l'ayant été elle-même, et ayant passé près du bonheur sans pouvoir le saisir, elle aurait voulu le placer à portée de tous les jeunes gens qui pouvaient encore rêver d'avenir!

Tout à coup, Guy s'écria :

— Ah! voici maman! elle a rattrapé l'oncle Serge! Voulez-vous courir avec moi au-devant d'eux!...

— Je marcherai avec toi, à mon âge on ne court plus...

— C'est vrai acquiesça Guy, indulgent.

Isabelle marchait lentement, se demandant quelle question poser pour ne pas transformer en espionnage les réponses de cet enfant de quatre ans devenu si étonnamment perspicace, à vivre avec de grandes personnes.

Tournée vers Guy, elle examinait ce fin petit visage, qui évoquait, plus encore dans sa mémoire les premières années de Serge Volney que celles de Jacques de Bressac.

Enfin, elle prononça :

— Je ne crois pas que ton oncle et Mlle de Vimoren soient fâchés l'un contre l'autre...

— Ils sont trop bons, Mademoiselle! et là-bas, l'oncle Serge parlait toujours de tante Edith... au moins... six fois!... acheva-t-il après un calcul laborieux... six fois du matin au soir...

Mlle de Ponsavin songeait :

— Serge a peut-être des données plus certaines sur les sources du Nil et sur la tactique des guerriers nègres qu'il n'en possède sur la psychologie des jeunes filles!

Edith reparaitra quand Serge aura disparu, parce qu'elle ne veut pas troubler la vie de Serge! Le lieutenant Volney n'a pas le sou! je m'en doute... La plupart de mes vieux amis s'en sont allés de ce monde sans laisser à leurs héritiers la charge d'avoir

à payer des droits de succession!!! Mais est-ce que le bonheur est l'apanage des gens riches!...

Edith a fait ses preuves. Serge, qui s'illusionne en croyant qu'il pourra continuer sa carrière, est tout préparé pour coloniser, comme tant d'autres!

Pourquoi végéter dans le chagrin et la pauvreté?... Qu'ils vivent et qu'ils soient heureux en ayant confiance en Dieu et en se donnant le mal de vaincre la destinée! Quant au vieux Vimoren!... Allons! n'y pensons plus!!!

.. .. .

Les deux groupes se rejoignaient :

— Je vous présente mon beau-frère, Mademoiselle...

— Précaution inutile, ma chère petite! Il y a vingt-quatre ans que nous nous connaissons... mais il a dû m'oublier!

Elle tendit cordialement la main au jeune officier.

— Votre existence a été plus intéressante que la mienne! lui dit-elle. Vous viendrez me la raconter, n'est-ce pas?

— Malheureusement je repars dans quelques jours, ma visite sera plus courte que je ne l'aurais voulu, Mademoiselle!

— Alors, commencez-la tout de suite! Cherchons un banc qui ne soit ni trop au soleil ni trop à l'ombre!

Lorsque Guy vit les grandes personnes installées et en train de causer, il courut à toutes jambes à la recherche du pâté abandonné sur son mouchoir.

Les amateurs de pâté de sable foisonnent dans le jardin des Tuileries, et le sien était si beau! Le retrouverait-il!

Vite!

Ah! il est rassuré! Il y a encore d'honnêtes gens dans Paris!... Mais ce que Guy n'avait pas prévu arriva... En soulevant dans chaque main deux coins du mouchoir,



le pâté, qui avait l'apparence si solide, s'effondra sur lui-même et ne fut plus qu'un amas de sable uniforme...

Guy laissa tomber le mouchoir tout maculé sur le sol, et resta atterré, les bras pendants, contemplant le désastre et méditant sur l'insolubilité du problème: le transport des pâtés de sable à domicile!!!

Il n'entendit pas sa mère qui l'appelait.

Madge dut le rejoindre, et, tous ses efforts pour le consoler demeurant vains, elle le conduisit dans l'ancien parterre du prince impérial voir le charmeur d'oiseaux au milieu de ses pensionnaires, spectacle dont l'enfant ne se lassait jamais.

Pendant ces incidents, Mlle de Ponsavin mettait les minutes à profit; elle causait avec Serge, ou, pour mieux dire, elle faisait causer Serge.

Peu diplomate, très confiant, suffisamment psychologue pour laisser deviner aux autres ses plus intimes impressions, pas assez pour les bien comprendre entièrement lui-même, Serge était le type rêvé des gens qui se laissent prendre des interviews!

Une heure plus tard, Isabelle de Ponsavin rentrait chez elle, sachant tout ce qu'elle voulait savoir.

Volney était profondément épris d'Edith de Vimoren, et, sans aucun doute, celle-ci reviendrait rue Oudinot quand elle aurait le certitude de ne plus l'y rencontrer.

Donc, elle l'aimait!

## XXII

Le surlendemain, Serge s'était rendu rue d'Assas.

Estimant que la présence de la "Grande Mademoiselle" gênerait tout, la "Cadette" avait persuadé à sa soeur d'aller faire des visites entre 5 et 7, heure qu'elle avait indiqué au jeune homme.

Elle fit placer Volney en face d'elle, sous la lueur de la lampe, pour suivre les moindres expressions de sa physionomie, tel un accusé devant le juge!

— Quand partez-vous, mon cher ami? interrogea Isabelle à brûle-pourpoint.

— Je l'ignore, Mademoiselle, car depuis que j'ai eu l'honneur de refaire connaissance avec vous, je me suis trouvé fort souffrant, et le médecin militaire que j'ai consulté veut que je sois examiné au Val-de-Grâce, où je dois me rendre demain.

— Nous gagnons du temps! songea la "Cadette".

— Vous n'êtes pas contrarié de prolonger votre séjour en France? demanda-t-elle.

— Si, prononça-t-il à voix basse, et cessant de soutenir le regard fixé sur lui, j'ai hâte de retourner là-bas.

— Mon cher ami! voilà plus de cinq années que vous parcourez les déserts et errez de poste en poste, plus périlleux les uns que les autres. N'avez-vous pas suffisamment déchiffré l'énigme du continent noir? Qu'en voulez-vous retirer de plus!

— Ce que j'y ai déjà trouvé. Les joies de la vie intense, la fuite des petites et des monotonies d'une existence étriquée, l'impression des grands espaces où se développe l'instinct de la liberté, la sensation du perpétuel danger qui discipline les facultés, prépare à l'autre vie et fortifie les nerfs, l'inlassable patience qui mène à bien les grandes entreprises!

— Que vous voilà devenu un homme parfait! s'écria Mlle de Ponsavin.

Elle le plaisantait, mais, au fond d'elle-même, une anxiété faisait écho à l'involontaire tremblement de cette voix mâle; puis, tout à coup, elle reprit:

— Tenez, parmi toutes les vertus dont vous venez de me faire l'énumération, il en est une dont il ne faut pas abuser!



— Laquelle?

— La patience! C'est la vertu des vieillards et des religieux qui tendent directement à un but...

— N'y tendons-nous pas tous?

— Oui, certes; mais saint François de Sales nous dit qu'autres sont les vertus celles d'un soldat et celles d'un évêque! Pour la jeunesse, l'indomptable espoir est l'équivalent de la patience! Passons de l'idéal aux simples réalités. Quels avantages matériels avez-vous obtenus pendant cette période?

— J'ai été porté au tableau pour la croix et pour le troisième galon.

— Eh bien! après avoir parlé du soldat nous parlerons de l'homme, voulez-vous?

“Le soldat a donné au pays ses jeunes années, sa vaillance, son enthousiasme, il a fait tout pour la France... Il a droit de songer à ces grandes questions dont l'ensemble est l'avenir de l'homme! Si vous étiez le chef nécessaire, indispensable, marqué par une circonstance providentielle pour occuper une place spéciale dans le plan divin; si vos destinées étaient liées à celles du pays, je vous parlerais tout autrement! Mais d'après ce que vous venez de me dire, qui sait si vous pourrez dans trois mois, plus qu'aujourd'hui, reprendre la rude vie de pionnier, d'avant-garde?... D'autres, par centaines, attendent leur tour, et vous, dont la dette envers le pays est si largement payée, n'avez-vous pas à songer à d'autres devoirs?... Y a-t-il vraiment trop de vrais chrétiens et de coeurs vaillants pour que ceux-ci ne cherchent pas pas à créer un foyer, d'où sortiront d'autres chrétiens et d'autres vaillants? Il faut que les meilleurs préparent la génération nouvelle, celle de l'espérance...”

Serge, recueilli en lui-même, restait silencieux.

Mlle de Ponsavin jugea que le moment

était venu d'aborder tout net la grande question, et dit à voix contenue:

— Vous aimez Edith de Vimoren?

Un tressaillement subit saisit l'officier.

Il voulut, à son tour, interroger... Cette interrogation fut un aveu!

— Comment pouvez-vous savoir?...

— Par vous-même! mon cher ami!

La “Cadette” se gardait de parler des innocentes révélations de Guy...

— N'en voulez pas à votre propre franchise... D'ailleurs, où est le mal?

— Il n'y en a pas... murmura Volney, puisque je suis seul à souffrir...

— Vous croyez?...

Ces simples mots firent lever Serge tout droit...

— Vous pensez qu'Edith?... que Mlle de Vimoren souffrirait à cause de moi?... c'est...

— Je vous interromps, abominable égoïste!... Ai-je deviné ce que vous alliez ajouter... “C'est trop de bonheur!!!” Vous avez raison en un sens... seulement, on n'a jamais trop de bonheur, surtout quand on sait le faire tourner à la plus grande gloire de Dieu! Et, maintenant que chacun de nous a tout dit, pourquoi n'épouseriez-vous pas Edith?

Volney pencha le front et demeura longuement ainsi.

— N'est-ce pas une cruauté de me poser cette question, dont vous connaissez si bien la réponse? dit-il...

Une apostrophe énergique, mais silencieuse, se formula dans l'esprit de Mlle de Ponsavin à l'adresse du comte de Vimoren, qui ne voulait pas songer à l'avenir de sa petite-nièce!!!

Un instant plus tard, elle reprit:

— N'y a-t-il pas un moyen? un moyen hardi, il est vrai, de triompher de ce qui vous semble l'impossible?



— Dites lequel! s'écria impétueusement Serge.

— Pourquoi, vous qui avez l'expérience du sol et du climat de l'Afrique, n'iriez-vous pas lui demander, comme tant d'autres, et avec plus de chances de succès que beaucoup d'autres, la fortune?

Serge restait muet.

Un voile soudain s'étendait sur la vision glorieuse des expéditions lointaines et des proches récompenses... et sur ce voile, plus près de lui, une autre vision se détachait, s'illuminait des teintes de l'aube nouvelle, et cette vision, c'était Edith!

Edith, sa fiancée, sa femme!

Il se tourna, anxieux, vers Mlle de Pon-savin.

— Elle m'accompagnerait? Vous le croyez?

— Si je le crois! Edith est la force et la vaillance! Ce qu'elle aura déterminé de faire pour le bien, elle le fera!... Mon cher ami, j'accomplis un devoir en vous disant tout cela; telle est ma conviction, mais je ne vous dis pas d'agir comme un impulsif et comme un homme sans réflexion... vous n'avez plus vingt ans! Cherchez ce qu'il y a de meilleur pour vous... et pour elle.

La consultation médicale de demain sera un arrêt placé par la Providence sur votre route, pour vous obliger à étudier les voies tracées à votre droite et à votre gauche. Je serais bien étonnée si elle n'avait pour résultat un congé qui vous donnera le loisir d'étudier les graves questions que je vous ai exposées.

Un silence suivit.

Ce fut la "Cadette" qui, prévoyant une objection, le rompit en prononçant ces deux mots:

— Madge, Guy? n'est-ce pas? Vous vous inquiétez à leur sujet...

Puis elle affirma:

— Votre belle-soeur peut compter sur

moi... Et, d'ailleurs, qui sait si les démarches que vous faites pour retrouver la trace de ce malheureux Jacques n'amèneront pas bientôt le retour de votre frère?

— Que Dieu vous entende!... Mais, hélas! j'ai trop tardé!... J'aurais dû, dès que la nouvelle de sa disparition m'est parvenue, demander un congé et revenir en France. Vous l'avouerez-vous? L'éloignement dans lequel je vivais, la fascination des aventures périlleuses me retenaient là-bas et aussi cet "à quoi bon" des égoïstes... qui s'évadent du devoir le plus rude.

— Mon pauvre ami! vous vous rangez parmi les égoïstes. Cet "à quoi bon" était une pensée toute naturelle après un aussi long temps écoulé!

— Non! ne m'excusez pas! Lorsque j'ai pénétré pour la première fois dans l'étroit logis de ma belle-soeur, quand j'ai embrassé ce petit enfant qui n'avait jamais connu son père, j'ai compris ma faute! Le chagrin, la compassion, le désir de tenter un effort de réparation avaient excité en moi le bon mouvement... il a été vite étouffé par la crainte, très personnelle, de compromettre mon avenir en quittant l'Afrique.

— Et à présent, Serge, briseriez-vous le cœur de la noble créature dont l'amitié et le dévouement ont relevé le courage de la pauvre Madge et veillé sur Guy? Tenteriez-vous ce grand essai de la vie? Etre courageux n'est pas être téméraire!... Réfléchissez, calculez!...

Serge s'inclinait:

— Je ne quitterai pas ma carrière sans un profond déchirement... mais qui sait si je n'y serai pas forcé... Vous avez fait lui-même devant moi un trop beau rayon de soleil!... et cependant j'éprouve la crainte qu'il ne disparaisse lorsque j'y fixerai les yeux!

Tous deux se turent.



Le premier, Serge parla, très bas :

— Quand la reverrai-je ?

La "Cadette" secoua la tête, énigmatique, parce qu'elle ne voulait pas prononcer ces mots : "Quand elle vous croira parti !" et répondit simplement :

— Bientôt !

### XXIII

Volney n'eut pas à prendre de décision !

Les médecins militaires jugèrent qu'il lui était impossible de recommencer sa vie d'expéditions lointaines, et lui firent donner un congé de trois mois, en l'assujettissant à un traitement sérieux qu'il venait suivre chaque jour au Val-de-Grâce.

Deux voies s'ouvraient devant lui : rester dans les troupes métropolitaines, et alors il fallait renoncer pendant longtemps à l'espoir nouveau qui donnait une si belle teinte à sa vie... ou se créer une situation aux colonies qui lui permît de fonder une famille... Il resterait encore le pionnier de la France et serait encore soldat à l'heure suprême du danger.

Serge résolut d'étudier les moyens de réaliser ce dernier plan... rendu si difficile par le manque d'argent.

Pendant les premiers jours, il se heurta à tous les obstacles ; le découragement le prenait, lorsqu'il apprit qu'un de ses camarades, démissionnaire, venait d'épouser la fille d'un très riche industriel qui se proposait de fonder des établissements au Sénégal.

Sans hésiter, il l'alla trouver, lui exposa ses projets, et tout aussitôt un rapport lui fut demandé dans lequel il présentait, d'après son expérience du pays, les combinaisons les plus réalisables.

Enfermé dans une petite chambre, au cinquième étage, qu'il avait louée dans une sombre maison de la rue Vaneau, le con-

traste entre le présent et le passé étrenait Serge.

Le souvenir de son existence aventureuse, conquérante, dorée au soleil d'Afrique, large comme les grands horizons du désert, lui donnait la nostalgie du continent noir...

Mais la vision d'Edith reparaisait soudain, emplissant l'étroit espace, l'illuminant, et en reculait à l'infini les limites...

Depuis que Mlle de Ponsavin lui avait dévoilé son propre cœur et celui de la jeune fille, Volney ne parlait plus d'elle à Madge.

Il redoutait qu'une phrase, un seul mot même prononcé par celle-ci, dissipât le beau rayon d'espoir.

Très occupé par son travail, qui l'obligeait à rassembler d'autres documents que ceux qu'il possédait déjà, l'officier restait fort peu de temps chez sa belle-soeur, mais il continuait à mener Guy sous les arcades de la rue de Rivoli ou aux Champs-Élysées, à la fin de chaque après-midi.

Un jour que Serge, fort absorbé, n'avait pas, durant la promenade, cherché à distraire l'enfant, celui-ci avait lancé tout à coup, d'une voix saccadée, aigrie, un de ces reproches souvent plus cruels dans de si petites bouches :

— Tu sais, oncle Serge, tante Edith est toujours "partie"... et j'ai encore pleuré hier soir... Et maman est triste, elle est toute seule à travailler bien tard ! Elle s'ennuie, sûr !... Et toi ? Tu ne retournes pas chez tes nègres ?

Il y avait une grande logique dans cette suite de phrases qui semblaient avoir si peu de rapport entre elles...

L'enfant, ne recevant pas de réponse, continua :

— Personne, pourtant, ne lui a dit que je lui désobéissais et que je l'appelais toujours "tante Edith" !



— Alors... Mlle de Vimoren ne revient pas? hasarda Serge.

— Non... Et pourtant je l'appelais "ma tante" avant de t'appeler "mon oncle", puisque je ne t'avais jamais vu!

Immédiatement Volney résolut d'aller trouver le lendemain Isabelle de Ponsavin, de la supplier de voir Edith... et de lui exprimer sa volonté bien affermie de conquérir pour tous deux leur place au beau soleil de Dieu!

Au moment où, après avoir reconduit son petit neveu rue Oudinot, Serge, rentrant chez lui, passait devant la loge de la concierge, celle-ci s'avança pour lui remettre une enveloppe large, d'allure officielle, portant le timbre de la Guerre; en la déchirant, il en trouva à l'intérieur, une autre surchargée d'écritures différentes, et la carte de visite d'un de ses amis, attaché au bureau de l'armée coloniale; elle contenait trois lignes: "Impossible de trouver un coin pour inscrire lisiblement ton adresse. Je t'envoie par un planton cette lettre cosmopolite."

Il monta rapidement l'escalier, alluma sa lampe, et, par une précaution instinctive et inutile, comme on en prend sous l'empire d'une violente émotion, il ferma sa porte au verrou, s'assit près de son bureau et décacheta la seconde enveloppe. Sur la feuille de papier froissé qu'il en tira il lut ces mots:

"Mon pauvre Serge, j'ignore si tu es vivant, et, sans nul doute, tu me crois mort.

"Mais je n'ose tenter de communiquer avec personne autre que toi!

"Tu as appris ma disparition, il est impossible qu'il en soit autrement!... Tu sais que ton frère est un malheureux qui a,

dans un jour malheureux, agi comme un fou, qui a abandonné sa femme et son enfant, et qui ne sait pas ce qu'ils sont devenus.

"Je suis persuadé cependant que l'on a eu pitié d'eux, et que Madge s'est refait une existence au milieu de sa famille... Peut-être m'a-t-elle oublié? Peut-être serait-ce pour elle une infortune que je reparusse dans sa vie!...

"Je voudrais te raconter exactement comment j'ai quitté Paris, je ne le puis pas... Après mon acte de démence, j'ai fui, sans avoir la notion exacte des lieux et du temps. Dans ma mémoire, il n'est resté aucun détail, aucun souvenir précis.

"Je fuyais, en proie à des terreurs de criminel, et j'avais commis un de ces crimes que la justice humaine ne châtie pas!

"Avec l'argent qui se trouvait sur moi, j'ai payé mon passage jusqu'aux Etats-Unis.

"Là, j'ai connu l'atroce misère; j'ai été broyé dans les rouages de cette machine colossale dont je n'avais pas la moindre idée!

"Un jeune Espagnol, brouillé avec sa famille et qui avait essuyé les plus rudes déceptions, se trouva sur mon chemin.

"Il possédait, lui, quelques ressources, et, me prenant en pitié, m'emmena avec lui pour tenter la chance ailleurs.

"Comme il venait de débarquer à Port-Saïd, il fut rappelé en Espagne. Avec un regret plein de compassion que je ne méritais pas, il m'a dit que je ne pouvais l'y suivre, car il devrait vivre désormais chez ses parents, avec lesquels sa soeur l'avait réconcilié.

"Alors j'ai cherché du travail. Moi qui avais apporté tant de vaniteuse sottise à refuser les situations que l'on me proposait à Paris quand j'eus achevé mon service militaire, j'ai dû accepter, sous peine



de mourir de faim, les plus durs métiers!

"Je m'adresse à toi... Tu le comprends, je n'ose employer mes pauvres économies à regagner la France, à revoir Madge que j'aime, dont je voudrais implorer le pardon, mais à laquelle je ne dois pas apporter ma déchéance sociale, ma détresse matérielle... Non, je ne peux pas rentrer inopinément dans sa vie, et cependant je ne désespère pas, car depuis quinze jours, à la suite d'un service important que j'ai rendu, ma situation s'est améliorée.

"Je me relèverai. Je me relève déjà! Mes épreuves m'ont fait acquérir la raison et la volonté. Je vau mieux qu'autrefois.

"Plus tard, je pourrai rejoindre ma femme, élever mon fils, n'est-ce pas?

"Mon frère! Je ne sais plus ce que je dois penser ni ce que je dois vouloir!... Si tu peux lire cette lettre, si tu peux y répondre! Aide-moi!... Adresse la tienne bureau restant, Port Saïd... Deux semaines après t'avoir envoyé ces lignes, j'y reviendrai chaque jour...

"J'espère en Dieu, j'espère en toi! Je voudrais pouvoir dire que je compte aussi sur moi-même!!!

"Mon grand cher frère, je n'ose pas te dire "je t'embrasse"... J'ai peur de deviner le sentiment que je t'inspire... Je ne veux pas te dire non plus "adieu". Laisse-moi te dire "au revoir"!

"Ton malheureux

"Jacques."

Serge avait terminé sa lecture, et il demeurait immobile, les yeux fixes...

Jacques vivait, repentant! Plus encore: écrasé sous ses remords et sous son chagrin...

Et Jacques était encore aimé... Serge en avait l'absolue certitude et pensait: Il faut que ces deux êtres, unis par la loi divine et par la loi humaine, se rapprochent pour

vivre, non "leurs vies", mais une seule vie de dévouement et de mutuel appui! Il faut effacer la déchéance, éloigner la misère...

Que ferait Jacques en France? Après ce qui s'est passé bien plus qu'après l'existence qu'il a menée à l'étranger, on ne peut songer à lui trouver une situation en France!

La seule ressource est d'aller, lui aussi, aux colonies!...

Plus que jamais, cet avenir s'imposait à Serge.

Il fallait que Jacques et Madge fussent guidés, encadrés...

L'argent leur manquait à tous. Lui avait la possibilité d'arriver là-bas avec une position toute faite, qui lui permettrait, peu à peu, d'acquérir des terres, de constituer un patrimoine.

Il partirait seul. Jacques le rejoindrait, et quand il aurait initié son frère au travail, qu'il l'aurait replacé à son rang, il viendrait s'unir à Edith de Vimoren... Il l'emmènerait avec sa belle-soeur et Guy vers la terre promise!

## XXIV

Les Armerons, 2 octobre.

"Quelle va être ta stupéfaction en recevant cette lettre ainsi datée, ma chère Madge!

"Mon retour, mon lugubre retour dans cette demeure visité par la mort a été si imprévu, si subit, que je n'ai pas eu le temps de t'avertir.

"J'ai rendu ce matin les derniers devoirs à mon grand-oncle de Vimoren.

"Le notaire avait tout réglé avant ma venue, et je suis arrivée comme une étrangère pour conduire ce deuil... toute seule... nul parent averti n'ayant répondu à l'appel.

"Après la messe, qui a été dite dans la



paroisie éloignée et si pauvre, j'ai vu, entre l'écartement des dalles mortuaires un rayon de soleil glisser comme une lueur d'espérance jusqu'au fond du caveau, puis la pierre est retombée... Il n'y a plus, en ce monde, qu'une Vimoren... Autant dire que la race est éteinte!

"Après quelques mots échangés avec le curé et une dernière prière devant l'autel, je suis repartie pour les Armerons.

"Quand je suis descendue de voiture, à la porte du château, j'éprouvais un froid glacial... et cependant l'automne s'attarde en Limousin; les feuilles rougies, dorées, bronzées, restent encore aux arbres sans qu'aucune jonche le sol.

"Je ne savais trop si je rêvais.

"Quel rêve! un cauchemar plutôt!

"La vieille servante, Mardy, allumait du feu pour me réchauffer, dans la salle à manger, où je pénétrais pour la première fois, et me préparait un repas... Depuis plus de douze heures, je n'avais rien pris!

"A mesure que la chaleur et les forces revenaient, je me rendis mieux compte de l'étrangeté de ma situation...

"Où suis-je? Chez qui suis-je? Sous ce toit, il y a peu de temps, j'étais la nièce, la pupille... l'hôte non désirée, mais acceptée!

"Et à présent?...

"J'ai obtenu quelques détails sur les derniers moments de mon oncle... Jérôme, le mari de la vieille Mardy, l'a trouvé étendu, sans connaissance, dans sa chambre qu'il ne quittait plus. On a couru chercher un prêtre et le docteur. M. de Vimoren n'a pas repris connaissances et, chose étrange, le médecin n'a trouvé aucune trace de la maladie de coeur qu'il s'imaginait avoir et qu'il traitait d'après toutes les méthodes et les réclames inscrites à la quatrième page des journaux...

"Il s'est ainsi, dans sa solitude morne, "suggestionné" à lui-même une agonie de plusieurs années...

"Ah! si, je n'avais pas été, moi aussi, trompée par son erreur, peut-être, en pénétrant de force près de lui, alors qu'il me tenait à l'écart, lui eussé-je évité cette fin sans consolations religieuses!

"J'avais cru prolonger ses jours en m'éloignant... A présent, je ne vois plus que ce visage adouci, pacifié par la mort, tel qu'il m'est apparu avant que le bois funèbre l'ait enclos pour le dernier départ, et je ne vois plus le vivant devant lequel j'ai reculé...

"Il est tard, et c'est près de la flambée d'ajoncs et de menuës branches de châtaigniers, allumée dans ma chambre, celle que j'occupais il y a cinq mois, et dans laquelle je viens de rentrer avec les plus étranges impressions, que je reprends cette lettre, pour la seconde fois.

"Tout à l'heure, l'arrivée du notaire m'a interrompue.

"J'aurais voulu que cette journée s'écoulât sans qu'il fût parlé de questions d'intérêt.

"Aux premiers mots, j'ai ressenti une émotion personnelle, égoïste, et j'éprouve un soulagement à en faire l'aveu... Oui! le "moi" a spontanément jailli hors de mon engourdissement moral et matériel...

"Qu'allais-je apprendre? Je m'efforçais à l'indifférence... n'envisager que cette tombe de famille entr'ouverte, et, au-delà, l'éternité!... et malgré tout, j'étais avide de connaître mon sort... Ce portefeuille de maroquin tout usé, posé sur la table, contenait l'acte qui me donnait la fortune ou rendait ma pauvreté définitive!

"Eh bien! ce vieux maroquin poudreux ne contenait rien de cela.

"M. Liran, le notaire, l'avait placé près



de lui, comme un objet habituel, et ne l'ouvrit même pas.

“Ce petit homme, qui semble ne jamais avoir été jeune, et qui paraît ne pas pouvoir vieillir, prononça lentement, sans gestes :

“— Vous êtes, Mademoiselle, l'unique héritière de M. le comte de Vimoren... Il n'a pas laissé de testament.

“Je suis restée muette, tout d'abord... puis j'ai ressenti au fond de moi-même une secousse inconnue... la sensation peut-être du naufragé qui aperçoit une chaloupe abordant la plage sur laquelle les flots l'ont jeté...

“Un spasme m'a étreint le coeur, sous l'impression de n'avoir pas rempli assez largement mon devoir envers mon oncle...

“L'impression s'est abolie peu à peu, devant des réminiscences exactes... et la pensée de notre Guy s'est emparée de moi !

“Pendant un long silence, une réflexion s'est fait jour, que j'ai exprimée tout haut.

“— Comment se fait-il que j'hérite seule ? Je croyais que la fortune se divisait entre les deux branches, paternelle et maternelle ?

“— Mme votre grand'tante par alliance n'apportait rien de son chef, et son époux a pris des dispositions en conséquences, par contrat !

“Une autre question me venait aux lèvres, et une sorte de honte l'y retenait :

“— A combien s'élève cette fortune ?

“Le notaire a deviné en partie ma pensée. Le total de l'héritage, le fisc payé, montera à neuf cent mille francs au moins.

“J'ai imposé silence au tumulte de pensées qui s'est produit en moi.

“Si tu savais quelle impression de tristesse j'éprouve dans cette vaste demeure où mes ancêtres ont vécu, et qu'un souffle de mort a rendu mienne...

“Mienne ! J'y devrais éprouver une filiale sensation de chez moi.

“L'éprouverai-je un jour ?

“Quelle solitude !

“Embrasse notre cher petit et qu'il te rende ce baiser,

“Ta bien affectionnée,

“Edith.”

“Ton beau-frère est-il embarqué ? Je pense à ton isolement, au chagrin de Guy...”

Le post-scriptum est souvent *le tout d'une lettre...*

Mlle de Vimoren, au seuil de la fortune, osait sortir de son mustime à l'égard de Serge !!!

Sa pensée secrète se couvrait de l'isolement de Madge et du chagrin de Guy...

## XXV

— Une note de fournisseur ? Je croyais que tout était payé ?

Dans cette phrase si banale et si naturelle, jetée par-dessus la table, Mme de Chanse ray avait fait passer une angoisse amère, irritée, qui changeait le sens des mots...

— Non, répondit Godefroid en retirant une feuille de papier grand format, plié en quatre, d'une large enveloppe jaune ; c'est la lettre d'un notaire.

— D'un notaire !

Les deux femmes firent écho à ces paroles prononcées d'une voix sourde.

Micheline sauta sur sa chaise et clama :

— Un notaire ! un testament, un héritage ! de l'argent !

Sa mère s'était repliée sur elle-même et répétait : “Un testament !...” les lèvres à peine entr'ouvertes, comme si elle eût



craint, en les écartant, de laisser échapper le précieux objet avec le son qui l'exprimait.

Les paupières de Godefroid vacillaient. Lui aussi était secoué par un espoir soudain, mais l'espoir s'évanouit dès la troisième ligne de l'épître.

Il était, lui, le plus proche parent, appelé à être le tuteur de l'héritière, qui n'allait atteindre sa majorité que dans quatre mois, à laquelle, en l'absence de tout testament, revenait la totalité de la fortune de son grand-oncle, le comte de Vimoren...

Un genou sur sa chaise, la main appuyée au dossier, Micheline guettait une communication.

Godefroid replia la lettre et la replaça dans l'enveloppe avec un geste découragé.

Après tout, le nom de Vimoren s'éteignant, la fortune aurait pu être partagée entre sa cousine et lui, bien que son degré de parenté fût plus éloigné.

Jamais, encore, cette pensée ne lui était venue...

La physionomie mobile de Mme de Chanseray s'était resserrée dans une expression anxieuse, mais déjà elle pressentait la réponse négative que recevrait la question qu'elle poserait.

Devant l'interrogation de ces yeux fauves, Godefroid articula, par saccades :

— Ce n'est rien... Un notaire de Limousin qui m'annonce qu'en raison du décès du comte, je deviens tuteur de Mlle de Vimoren, étant son plus proche parent...

— Mlle de Vimoren ! s'écria Micheline. Ah ! par exemple !!

Mme de Chanseray, les coudes appuyés sur la table, la tête soutenue sur la paume de ses mains, tenait les yeux fixés sur le carré de papier jaune qui s'agitait entre les doigts éternés de Godefroid.

Lui ne savait que faire de cette enveloppe, n'osant ni la laisser en vue ni la dissimuler dans la poche intérieure de son veston...

— Voilà des fonctions qui ne vous dérangeront guère, prononça Mme de Chanseray, la voix contenue et railleuse, en fixant son mari. Vous ne perdrez pas votre temps à gérer cette fortune, votre pupille sera bientôt majeure. Ayant été ruinée une première fois, elle se passera volontiers de vos bons offices pour recommencer !!! D'ailleurs, ce vieux parent de province n'a pas dû laisser grand'chose !...

En ce moment, une brume passa devant les yeux de M. de Chanseray, un bourdonnement emplît ses oreilles. Il éprouvait une sensation analogue à celle d'un homme que l'on jette à l'eau ; il devait, plus tard, se rappeler l'impression bizarre qui se répandit alors dans tout son être.

Il résolut de s'abstraire de l'existence de sa jeune cousine, par l'immédiat refus de la tutelle.

Mais, sous la suggestion de ce regard obstiné, cette résolution spontanée se fondit peu à peu...

Et, s'abandonnant lui-même, abandonnant celle qu'il devrait protéger, comme s'il obéissait à une force supérieure, il tendit à sa femme la lettre qui révélait tous les détails concernant la situation nouvelle d'Edith de Vimoren et le chiffre approximatif de sa fortune.

Mme de Chanseray lisait, lisait encore, relisait... les prunelles brillantes, les narines dilatées, avec un singulier mouvement dans les doigts. Godefroid croyait les voir se recourber en griffes...

Il avait peur... il se sentait enveloppé de quelque chose de mystérieux et de redoutable, avec la sensation d'avoir, au cou, un bout de corde, qu'une invisible main serrait toujours plus étroitement...



Sa femme lui rendit la lettre avec un éclat de rire sec, effrayant, un de ces rires que l'on croit entendre éclater quand on s'éveille brusquement d'un cauchemar... aussi elle ne prononça pas une parole, et Chanseray eût voulu qu'elle parlât, pour que le son naturel de sa voix atténuat l'impression de ce rire qui tintait toujours dans l'effarement de son cerveau!

— Ah ça! qu'est-ce que cela veut dire! demanda Micheline avec son sans-gêne coutumier. Il y a donc dans cette horrible enveloppe d'épicier... quelque chose de très drôle! Vous pourriez bien m'en faire part! On ne s'amuse guère à la maison!! Si cela peut s'appeler... une maison!

Godefroid mâchonnait sa moustache en répondant:

— Rien qui puisse vous intéresser!...

— Pourquoi avez-vous ri, vous, maman? Il était singulier, votre rire!... Je n'ai jamais entendu un éclat comme celui-là!... vous m'avez presque effrayée.

— J'ai ri, moi? Je ne m'en suis pas aperçue! je n'ai nullement le coeur en fête avec une vie pareille...

— Je vous crois!... Mais, papa, est-ce que votre jolie cousine hérite d'autre chose que de la chance de vous avoir pour tuteur?...

— Je... je ne sais pas...

— Oh! vous pouvez me le dire! D'ailleurs, si la fortune lui tombe des nues, tant mieux! elle l'a bien méritée... mais il faut qu'on le sache!

Godefroid ne répondit pas.

— J'aime à croire que vous allez prendre vos devoirs au sérieux! intervint Mme de Chanseray... Vous n'avez pas le droit de vous en désintéresser!

— Puisque le comte de Vimoren ne s'occupait pas de sa nièce... D'ailleurs, vous-même... tout à l'heure...

— Vous ne voyez rien; vous ne comprenez pas... Il y a de ces choses qu'il est inutile d'expliquer, des mots qui partent tout seuls... dans un accès de nervosité.

— Comment subvenir aux frais d'un voyage en Limousin?...

— Vous toucherez une indemnité sur les comptes de tutelle, mon cher! Cela ne fait aucun doute.

— Mais si je perds ma place!

— Allons donc! Pour conserver cent cinquante francs par mois, vous risquez bien davantage!... Demandez un congé pour affaires de famille! Votre travail n'est pas, je suppose, tellement indispensable aux assurances!... elles faisaient jusqu'ici leurs affaires sans vous...

— Mais, essaya-t-il de dire, je n'ai pas à intervenir!... ma procuration suffira... Ma cousine de Vimoren a su prouver qu'elle n'avait besoin de personne pour se tirer d'affaire... L'expérience du notaire sera plus utile à Mlle de Vimoren que mon...inexpérience... Je n'ai aucune prétention en fait de connaissances agricoles et...

— et financières. Vous vous rendez justice... mais vous n'êtes pas seul au monde...

— Je le sais...

— Et vous le déplorez? L'adversité déprime les uns et surexcite les autres!... Vous appartenez aux premiers!... moi aux seconds!! Faites "semblant" d'agir, si vous n'avez pas la volonté de sortir de votre apathie... Je vous aiderai...

Les yeux de Godefroid se fixèrent sur sa femme, interrogateurs, angoissés:

— Que prétendez-vous faire? demanda-t-il.

— Presque rien... remettre la chance dévoyée dans le droit chemin!!!

Et, tout bas, elle ajouta:

— Souvent, dans l'existence, la route des uns croise la route des autres!...



## XXVI

— Je voudrais parler tout de suite à Mlle de Vimoren.

Il en coûtait à M<sup>e</sup> Liran de ne plus dire "M. le comte"! Si au moins il avait pu pronocer "Mme la comtesse"?

Qui eût cru que ce petit homme, tapi au fond de sa province limousine, était snob à ce point!...

Sa grande satisfaction en ce monde, après celle de toucher ses honoraires, était d'avoir des clients titrés!...

C'était une joie pour lui d'énoncer: "M. le marquis de...", Mme la baronne du..." lorsqu'il lisait un contrat de mariage à pleine voix!

Dans le testament le plus *in extremis*, il ne faisait grâce d'aucune qualification!!!

Pareilles jouissances, bien innocentes, d'ailleurs, lui avaient été mesurées aux Armerons!

Rien que quelques actes de vente, de terrains insignifiants, assez néanmoins pour pouvoir lui faire arrondir les lèvres en plaçant cette phrase de-ci, de-là: "Un de mes bons clients, M. le comte de Vimoren."

M<sup>e</sup> Liran supposait devoir prendre sa revanche à l'heure suprême avec un homme d'aussi petite santé et n'ayant point d'héritiers directs!!!

Le maître des Armerons avait, cependant, quitté ce monde... intestat!

.. .. .

Le notaire apportait un billet qu'il venait de recevoir et le présenta à Mlle de Vimoren aussitôt qu'il eut été introduit près d'elle.

— Connaissez-vous, Mademoiselle, dit-il l'écriture de M. votre tuteur?

— Mon tuteur? répéta la jeune fille, surprise.

Elle n'avait pas songé que l'une des con-

séquences du décès de son grand-oncle, fût de lui donner un autre tuteur, jusqu'à sa majorité si prochaine.

Elle prit et lut le billet fort laconique annonçant, pour le lendemain, l'arrivée de M. de Chanseray.

— Godefroid de Chanseray, prononça lentement Edith en évoquant de lointains souvenirs.

— Mademoiselle, reconnaissez-vous l'écriture insista le notaire.

— Mais, Monsieur, je n'ai jamais vu une seule ligne tracée par mon cousin!

Mlle de Vimoren attachait peu d'importance à cette question.

M<sup>e</sup> Liran avait repris la lettre et la considérait de nouveau, comme si chaque syllabe eût été un hiéroglyphe... Puis il dit à voix basse, en se penchant vers Edith.

— Ceci est une écriture de femme...

— C'est fort possible. Mon cousin s'est marié, je crois, il y a environ trois ans... Mme de Chanseray a pu vous écrire à la place de son mari.

Le notaire réfléchissait et murmura:

— Je n'aime pas beaucoup traiter les affaires avec les femmes!

Edith ne put s'empêcher de sourire.

— Vous serez pourtant forcé de m'entretenir des miennes! dit-elle.

— Et autrement, Mademoiselle! Ne voyez pas une offense dans cette réflexion! D'ailleurs, il est à croire que vous passerez de la tutelle de M. votre cousin sous celle de M. votre mari...

— En quoi consiste donc l'action d'un tuteur? interrogea Edith. Je l'ignore absolument. Mon grand-oncle n'a jamais pesé sur mes actions ou sur mes volontés...

— Nous ne pouvons préjuger des intentions de M. de Chanseray, Mademoiselle...

— Les intentions de M. de Chanseray? Pourrait-il m'enlever mon indépendance. Quels droits peut-il exercer sur moi?



— Les droits d'un père!

Edith s'était levée, subitement inquiète.

— Mais, fit-elle observer, la fortune de la famille appartient au père... il en dispose à son gré... Tel n'est pas le cas d'un tuteur...

Elle entraînait maintenant de plain-pied dans cette question d'héritage, qui tout d'abord, lui avait semblé une chose si lointaine et si vague.

Elle réalisait, en pensée, le bien qu'elle pourrait faire avec tout cet argent.

— M. de Chanseray, Mademoiselle, gèrera votre fortune, sans pouvoir en disposer, et, plus probablement, il se contentera de surveiller ma gestion... il vous remettra une partie des revenus.

— Une partie... répéta Edith songeuse.

Elle avait déjà calculé l'emploi de la totalité!!!

Pendant les mois qui venaient de s'écouler, elle était devenue une femme de volonté, ayant conscience de sa force et de ses droits.

Allait-elle redevenir une enfant sous la dépendance d'un parent éloigné, presque un inconnu, qui, sans doute, envisagerait la vie sous un angle bien différent?

— Qui est donc Mme de Chanseray? songeait Edith. Je cherche envain à me le rappeler.

Soudain, se tournant vers M<sup>e</sup> Liran, elle prononça :

— En étudiant cette lettre et en me demandant si je connaissais l'écriture de mon tuteur, aviez-vous une autre pensée que celle que vous avez émise?

— Oui... à peine différente, Mademoiselle... Je me méfie des hommes qui laissent prendre leur place par leurs femmes, et des femmes, qui tiennent la place de leurs maris!

Edith se sentait troublée.

Le notaire demeurait silencieux.

Adossée à la cheminée, les bras croisés, dans une attitude à la fois d'expectative et de résolution, Mlle de Vimoren prononça enfin :

— Ne peut-on pas m'émanciper?

Les formalités sont longues, Mademoiselle. Vous auriez atteint vos vingt et un ans avant qu'elles fussent terminées! Patientez durant quelques semaines! Ce temps sera vite écoulé. M. de Chanseray se conformera, comme moi, à tous vos désirs, n'en doutez pas.

## XXVII

Isabelle de Ponsavin travaillait dans une toute petite pièce, une de ces retraites closes, telles qu'on en trouve dans les anciens hôtels et dans les vieux châteaux.

Elle y était tranquille... loin des regards de son aînée qui ne mettait jamais les pieds du côté du "débarras".

La "Chambrière", autre qualificatif approprié par la "Grande Mademoiselle" à la servante à tout faire, lorsqu'elle ouvrait la porte et introduisait les intimes, vint avertir la "Cadette" que M. Volney demandait à la voir.

Un instant plus tard, ils étaient dans le salon, face à face.

— Vous vous êtes manifestée à moi comme une amie si excellente, dit l'officier, que je veux vous communiquer de graves nouvelles.

— En disant "graves", vous ne pensez pas "mauvaises"? interrogea Mlle de Ponsavin un peu alarmée.

— Non... et vous allez en juger!

Laconique, avec les réserves que lui dictait son tact, même vis-à-vis de cette confidente de tout repos, Serge parla de la lettre de Jacques, de l'immédiat bonheur ressenti par la jeune femme, de sa résolu-



tion de tout accepter pour reconstituer la vie brisée, de la promesse faite par lui de les aider tous deux à préparer leur avenir et de partir au Sénégal dès qu'il aurait conclu un traité avec le beau-père de son ami, traité qui assurerait sa situation et la leur.

Les yeux de Mlle de Ponsavin scrutaient ceux de l'officier.

— Et vous n'avez pensé qu'à *eux*, et à *vous*? interrogea-t-elle.

Serge demeurait silencieux.

Doucement, avec un peu d'anxiété dans la voix, comme si elle se fût enquis de l'état d'un malade, Isabelle prononça le nom d'Edith, en le nuancant d'interrogation.

L'officier avait relevé la tête et, à son tour, regardait Isabelle.

— Vous ne savez donc pas? articula-t-il enfin en essayant de dissimuler son effort.

— Je ne sais rien.

— Le comte de Vimoren est mort, et sa nièce hérite de toute sa fortune...

— Ah!

Après ce ah! spontané, tout un tumulte de pensées envahit l'esprit de Mlle de Ponsavin. En essayant d'y mettre de l'ordre, elle oubliait la présence de Volney et songeait :

— Edith s'est écartée de la route de Serge pour ne pas lui imposer sa pauvreté et ne pas être un obstacle à sa carrière... Une jeune fille peut-elle donner une preuve plus haute de son affection que le sacrifice d'elle-même?

A présent, Edith est riche... Alors Serge disparaît. Il ne veut pas demander le cœur... et la dot. Ils entrent, chacun de leur côté, dans le labyrinthe des malentendus!... Ils vont y errer tous deux sans jamais s'y rencontrer, avec le désespoir à l'âme, ayant manqué l'instant d'être heureux ensemble. Cet homme qui élèverait si dignement ses fils va consacrer son éter-

nel célibat à remettre son frère, qui n'a jamais fait que des sottises, dans le droit chemin et à équilibrer le cerveau puéril de sa belle-soeur, ce qui est bien, mais *ma* pauvre petite amie, dont le seul tort est d'être riche, se trouvera abandonnée... Elle croira que Serge ne l'aime pas...

Laisserai-je ces jeunes gens gaspiller ainsi leur avenir? J'ai invectivé, de son vivant le comte de Vimoren parce qu'il ne dotait pas sa nièce! Vais-je lui reprocher à présent de ne pas l'avoir déshéritée??? L'écheveau que je croyais avoir débrouillé s'embrouille bien davantage. Il faudra le trancher net!... Mais quand?... et comment? Pourvu que d'ici là, il ne se passe rien d'irréparable!...

Et, tout à coup, mue par sa résolution elle dit sans regarder Volney :

— C'est une grande chance qui arrive à Edith!

— Nulle mieux qu'elle ne méritait la fortune! répondit l'officier.

— Elle mérite encore quelque chose de meilleur! s'écria vivement Mlle de Ponsavin.

Elle mérite d'être la femme de celui qui comprendra sa haute valeur morale! Et cet homme sera celui-là même qui était prêt à sacrifier ses ambitions, à immoler ses goûts, pour que les détresses de la vie n'élevassent pas une barrière entre elle et lui!

Une rougeur montait aux joues pâles de Serge.

— Non, dit-il, c'est irréalisable! *Elle* n'a plus besoin que mes efforts la soutiennent et la protègent.

— Elle n'a plus besoin d'être aimée! allez-vous dire aussi, Serge!

Des sentiments tels que ceux que vous éprouvez l'un pour l'autre, Edith et vous, sont si purs, si nobles, que Dieu les bénit d'avance et les rend sacrés! Mlle de Vimoren



ren perd-elle donc ses droits au bonheur parce qu'elle est riche? Si vous eussiez hérité d'une fortune, délaisseriez-vous Edith pour vous tourner vers une autre jeune fille dont les biens égaleraient les vôtres?... Vous vous indignez d'une telle supposition! Vous me regardez avec des lueurs de colère dans les yeux, une expression de reproche sur les lèvres... Oh! ne vous calmez pas! vous faites bien de vous révolter! vous avez raison!... mille fois raison!!! Mais pourquoi voulez-vous qu'Edith soit inférieure à vous-même?... Pourquoi voulez-vous qu'il y ait en elle cette chose basse qu'est la vénalité?

— Mademoiselle!!!

— Répondez-moi???

— C'est l'honneur d'un homme de ne pas devoir la fortune à sa femme... il offre! il partage!... il ne prend pas!

— Alors! qu'il ne *reprenne pas*, non plus, le coeur qu'il a donné!

— Et qui vous dit que mon coeur cessera de lui appartenir?

— Le beau présent! en vérité...

— Aurez-vous le droit de l'aimer, si elle n'est ni votre fiancée ni votre femme? et elle? Croyez-vous qu'elle consentirait à aimer un homme à qui elle n'apporterait pas son coeur?

Serge se taisait...

Mlle de Ponsavin crut avoir triomphé, mais il cessait seulement de discuter, car chaque phrase qu'il prononçait lui étreignait la gorge... chaque riposte d'Isabelle lui apportait une conviction devant laquelle il *voulait* se dérober...

Pourquoi prolonger un entretien qui le torturait!

Volney se leva, raide, avec, dans toute sa physionomie, une impression douloureuse.

Adoucie, presque suppliante, Mlle de Ponsavin murmura:

— Promettez-moi de ne rien faire, de ne rien dire qui soit définitif?

Il s'inclina profondément, en lui serrant la main... Elle ne put distinguer les paroles qu'il prononçait très bas...

## XXVIII

Edith avait surveillé tous les préparatifs nécessités par l'arrivée de son tuteur.

Installée dans le salon, elle attendait M. de Chanseray, en s'efforçant de s'absorber dans une lecture intéressante.

Peu à peu, son attention se détendait.

Elle essayait en vain de se persuader que Godefroid, dont elle ignorait la ruine, se montrerait indifférent au sujet d'affaires qui ne le touchaient pas directement et qu'il la laisserait absolument libre de ses actes.

Elle se sentait partagée entre la crainte et le désir de voir son tuteur...

Fermant le volume, Mlle de Vimoren jeta un regard autour d'elle...

En si peu de jours, l'intérieur du château avait changé d'aspect; elle avait apporté des améliorations discrètes dans chaque pièce, tout en laissant planer le "deuil des choses" qui suis le départ du maître.

Soudain le bruit des roues grinçant sur les cailloux fit lever vivement Edith; elle se dirigea vers le perron. Elle tenait à affirmer sa situation d'hôte qui reçoit un membre de sa famille, au seuil de son domaine.

... Mlle de Vimoren eut un mouvement de recul... La porte du grand vestibule donnait passage à deux femmes, derrière lesquelles se dressait la silhouette plus haute de Godefroid de Chanseray.

Edith reconnut, dans la plus grande, la jeune fille qu'elle avait rencontrée un jour chez les Ponsavin, et contre les amabilités de laquelle elle s'était défendue avec une courtoise énergie.



Godefroid s'était avancé et, serrant la main de sa cousine, nommait :

— Mme de Chanseray et sa fille, Micheline...

Un flot de paroles déborda, la mère et la fille parlaient à la fois. Elles n'avaient pas voulu laisser M. de Chanseray venir seul... Mlle de Vimoren était tellement isolée dans ce vieux château, situé en pays perdu ! La vie n'y était vraiment pas possible à son âge, dans de telles conditions... Elles chercheraient à la distraire durant son exil momentané, et lui donneraient, à défaut de la réalité, hélas !!! au moins l'illusion de la famille...

Ces sentiments, de la part d'une mère, vis-à-vis d'une jeune fille de l'âge de sa propre fille, étaient aussi vraisemblables que touchants. Néanmoins, Edith ne se sentait point attendrie!...

Elle se reprochait sa froideur et jugeait, pourtant, qu'il était sage de ne pas s'en départir!!!

Toujours ignorante de leur ruine, elle se demandait si ces femmes riches, d'une élégance déplacée, malgré l'atténuation d'un demi-deuil de convention d'apparence si frivole, avaient vraiment agi sous l'impulsion de leur coeur, en venant près d'elle!

Alors, qu'elle était l'autre raison? la véritable pensée de derrière la tête?...

.. .. .

De jour en jour, la méfiance d'Edith s'éveillait davantage. Parfois le regard qu'elle surprenait dans les yeux de sa cousine l'impressionnait...

Chanseray allait sans cesse conférer avec le notaire, et, à elle, il ne laissait connaître qu'un chiffre approximatif, sans lui communiquer aucune donnée sur la nature des valeurs et la contenance des terres?

Elle en fit la remarque et annonça qu'elle irait elle-même à l'étude.

Très embarrassé, comme s'il eût récité une leçon mal sue, Chanseray essaya d'expliquer toutes les restrictions apportées par les usages locaux, concernant les deuils. Edith étant l'unique héritière et la seule à porter le nom de son grand-oncle, devait se considérer comme sa fille, et, pendant les premiers temps, ne pas sortir de chez elle...

— Alors, M. Liran pourrait venir aux Armérons comme il l'a fait, d'ailleurs, avant votre arrivée, mon cousin. Il y a une quantité de détails que je ne dois pas ignorer...

— Des pièces importantes pourraient être égarées dans ces allées et venues...

Ce n'était pas M. de Chanseray qui émettait cette objection; la voix était plus aiguë, mais aussi plus ferme et plus décidée que la sienne...

Mlle de Vimoren avait tenu les yeux fixes sur les broderies anciennes retrouvées depuis peu, et qu'elle transformait en aube pour la paroisse.

Elle redressa la tête et son regard croisa celui de Mme de Chanseray. Edith ne s'intimida pas, et, résolue à aller droit devant elle, sans céder, elle dit, avec la conviction qu'elle ne demandait qu'une chose simple, naturelle et due :

— Je vous prierai, mon cousin, de bien vouloir prendre demain avec M. Liran les dispositions nécessaires pour que je puisse avoir douze ou quinze cents francs à ma disposition.

— Mais... ma chère cousine...

Godefroid s'efforçait de traduire exactement la mimique de sa femme, qui lui dictait la réponse.

— Vous n'avez à vous inquiéter de rien, le notaire règle toutes les dépenses du train de la maison.

— Il ne s'agit pas de cela ! Je destine



cette somme à un usage particulier, personnel...

— Si... si vous avez quelques dettes, vous avertirez vos fournisseurs... ils enverront leurs comptes à l'étude...

— Je n'ai aucune dette...

— Alors?...

La voix cassante de Mme de Chanseray jeta comme un défi ce mot bref, interrogatif.

Sans répondre, Mlle de Vimoren se tourna vers Godefroid, et prononça :

— Vous voulez bien mettre le notaire au courant de mon désir de toucher un peu d'argent.

— On ne pourra pas distraire une aussi forte somme de la succession...

Chanseray scandait les mots, comme s'il eût eu quelque peine à les prononcer.

— En ce cas, mon cousin, ne voudriez-vous pas m'avancer ces quinze cents francs, en prenant, pour le remboursement, telles dispositions qui vous conviendraient?

Il y eut un instant de stupeur, sans qu'il fût possible aux Chanseray de ce consulter au sujet de la réponse à faire.

Mme de Chanseray prit violemment le parti de tout dire. L'aveu de la ruine eut entre ses lèvres contractées l'allure d'une agression, car elle ajouta...

— Il est inouï que vous ignoriez encore cette catastrophe! elle s'est produite il y a quelques semaines! tout Paris en a parlé!

Mlle de Vimoren avait trop pris le contact de la détresse pour ne pas manifester une immédiate sympathie.

— Je vivais tellement éloignée du monde que je n'entendais parler de rien! Soyez persuadés, tous trois, que je compatis de tout mon coeur à une épreuve dont je connais les duretés.

— Oh! vous, vous sortez triomphante du milieu des ruines!

Il y avait dans cette apostrophe sou-

daine une telle amertume que, malgré elle, Edith frissonna, et que Micheline considérait sa mère avec de grands yeux arrondis par l'étonnement...

Godefroid éprouvait une sensation pénible et une inquiétude mal définie.

... ..

Les pensées d'Edith était bien loin des intrigues prêtes à se nouer autour d'elle!

Elle avait lu avec une joie profonde la lettre par laquelle Madge lui annonçait la prolongation du séjour de son beau-frère à Paris, mais depuis, nulle missive ne lui était parvenue, bien qu'elle eût écrit à plusieurs reprises en suppliant tendrement son amie de rompre cet interminable silence; Isabelle de Ponsavin ne lui répondait pas davantage. Elle se préparait à leur écrire de nouveau à toutes deux, lorsque Micheline la supplia, avec instance, de sortir avec elle "pour bâiller au grand air", suivant son expression.

Edith consentit, et les deux jeunes filles, gagnant l'extrémité du parc, s'engagèrent sur la route.

Micheline bavardait sans arrêt, s'illusionnant sur le présent, en racontant ses succès mondains d'autrefois, entrant dans tous les détails de ses toilettes les plus sensationnelles, enchantée d'être écoutée en silence... elle ne s'apercevait pas qu'Edith songeait à autre chose...

... ..

Sur les feuilles jounies parsemant le sol, un pas résonna. Au loin apparut le facteur, un brave homme, taillé en force et qui portait allégrement sa soixantaine.

Aussitôt Edith se dirigea de son côté, avec l'espoir qu'il lui remettrait une lettre de Madge, et justement son attente ne fut pas déçue! La chance voulut aussi qu'au lieu d'une carte postale et de brèves ami-



tiés, Micheline reçut, par le même courrier, une épître de Magali, empressée à lui narrer une série de fêtes organisées dans les châteaux voisins de la propriété où elle villégiaturait avec sa soeur.

Mlle de Vimoren put donc lire, sans être interrompue.

Tout d'abord, elle ne comprit absolument rien à la lettre de Mme de Bressac. Pourquoi celle-ci lui reprochait-elle de ne pas avoir pris part à son bonheur? A quel événement faisait-elle d'inexplicables allusions?

En tournant la page, Edith vit le nom de Jacques et, peu à peu, saisit le sens des phrases qui, d'abord, lui avaient semblé incohérentes.

La jeune femme terminait en énonçant les projets de Serge, et la possibilité d'un départ général pour l'Afrique dans quelques semaines.

Les doigts d'Edith tremblèrent et, dans la crainte de laisser tomber la feuille de papier, elle la serra convulsivement.

Elle éprouvait une impression de vide plus douloureuse, plus complète qu'au jour de son arrivée à Paris, alors qu'elle était allée se heurter de déceptions en déceptions...

Nul, dans le groupe familial ne songeait donc à elle?

Sa fortune dressait une barrière entre elle et les seuls êtres qu'elle aimât, et, pourtant, son seul désir était de la partager avec eux!

Pendant un instant, son beau courage de femme chrétienne l'abandonna!...

Désespérée, elle crut avoir perdu sa raison de vivre!...

Mais, presque aussitôt, un remords la saisit... Elle devait regarder plus haut. Le grand but de la vie n'est-il pas au delà même de la vie?

Si la richesse était une nouvelle épreu-

ve, elle la surmonterait... comme elle avait surmonté l'épreuve de la pauvreté... Le Guide suprême qui l'avait soutenue lui restait!

Edith marcha lentement vers le château et relut certains passages qui lui avaient semblé plus obscurs... Alors elle comprit qu'une lettre de Mme de Bressac ne lui était point parvenue et qu'il en était de même du dernier billet qu'elle-même lui avait écrit.

De là ce ton de reproche et de froideur... la supposition cruelle que l'amie riche se désintéressait de l'amie pauvre, et de l'enfant si aimé...

Et Serge?...

Avait-il deviné que c'était lui qu'elle fuyait, lorsqu'elle avait quitté la rue Oudinot!...

Il s'éloignait, à son tour!

Ne pouvait-elle, maintenant, laisser Madge lire dans son coeur? être le trait d'union entre Serge et elle?

Elle avait hâte d'écrire à son amie, mieux encore, de l'appeler auprès d'elle...

Pourquoi la jeune femme n'attendrait-elle pas aux Armerons le moment du départ?

Guy reprendrait de nouvelles forces, et les longs entretiens avec Madge, au sujet de l'avenir, mèneraient plus loin que leur correspondance...

Leur correspondance interrompue, tronquée à deux reprises, pour quelle raison?

Erreur de la poste ou négligence des vieux serviteurs qui recevaient et remettaient directement les lettres?

Elle aviserait! Deux boîtes pourraient être établies à l'entrée de l'office en évitant de manifester toute défiance envers Jérôme et Mardy.

Aussitôt rentrée, Mlle de Vimoren monta dans sa chambre; elle écrivit longuement... Son coeur guidait sa plume, sa bel-



le réserve de jeune fille en réglait l'expression...

Dès que le déjeuner fut terminé, elle remit la lettre à son tuteur en le priant de se charger de la mettre lui-même à la poste: il glissa l'enveloppe dans la poche de son veston...

Mme de Chanseray avait tout observé, en ayant l'air de porter les yeux ailleurs; tandis que son mari prenait son chapeau, elle s'approcha de lui:

— Vous allez revenir tard, probablement, dit-elle, vous aurez froid dans ce cabriolet; vous devriez vous couvrir plus chaudement.

— Je vous remercie, dit Godefroid, mais je suis suffisamment couvert... d'ailleurs, cela me retarderait trop de changer de vêtements.

— Qu'importe! votre notaire vous attendra!

Mme de Chanseray s'était précipitée vers les chambres et revint, portant un épais veston; elle aida son mari à opérer le changement.

Chanseray avança la main.

— Il faut que je reprenne la lettre, dit-il.

— Je l'ai replacée dans une de vos poches, ainsi que votre portefeuille.

D'un geste qui confirmait son dire, elle montrait les poches vides du vêtement qu'elle tenait à bout de bras...

Confiant, Godefroid monta dans le vieux véhicule, prit les rênes du cheval que lui remettait Jérôme, et partit...

## XXIX

Mme de Chanseray ne perdait aucune occasion de se trouver seule avec la vieille Mardy et de lui témoigner la plus vive sollicitude, allant même, elle si orgueilleuse, jusqu'à faire chaque jour la plus

grande partie de l'appartement qu'elle occupait avec son mari et sa fille.

— Il serait temps, déclara-t-elle un jour, que votre pauvre vieux mari et vous puissiez prendre du repos. Comment se fait-il que M. de Vimoren n'ait pas songé à vous! Il lui eût été si facile de prendre des dispositions pour assurer votre avenir? Il vous aurait légué une vingtaine de mille francs... Mais oui! cela vous semble étonnant? Que de maîtres ont fait de semblables avantages à des serviteurs qui le méritaient moins que vous!

Vous achèteriez une petite maison avec un jardinet, un champ, un haut de prairie, pour avoir une vache et lâcher vos poules qui, ainsi, ne vous coûteraient rien! Vous cultiveriez des légumes, récolteriez des fruits.

L'organe cassant avait pris des sons harmonieux, bien inattendus, pour développer ce cliché bucolique où passaient les ombres de Philémon et de Baucis!

Et comme Mardy s'émotionnait de plus en plus, Mme de Chanseray la fit asseoir, approcha une seconde chaise et s'installa près d'elle...

— Il est impossible, reprit-elle, que le comte de Vimoren n'ait point songé à tout cela. Vous l'avez fidèlement soigné, et malgré ses bizarreries il a dû le reconnaître par une donation.

Mardy, en s'épongeant les yeux répondit:

— Les gens de loi qui sont venus ont cherché partout un testament. Ils n'ont trouvé que des registres, des notes et des lettres.

— Il peut y avoir eu des cachettes pratiquées par M. de Vimoren et qui aient échappé aux hommes de loi...

Mardy, à présent avait les yeux presque secs, et son regard s'animait.

— J'ignore tout des derniers moments



de mon cousin. C'est un triste sujet, mais qui nous intéresse tant!!! murmura Mme de Chanseray.

Elle venait de toucher l'endroit sensible.

Mardy sentit croître soudain son importance; elle ne put résister au désir de se manifester comme le témoin oculaire d'un si grave événement.

Puis elle devait, depuis si longtemps, aller ranger l'appartement du comte, resté dans le funèbre désordre qui suit l'ultime départ! Elle ne se déciderait pas à y rentrer seule... Jérôme se déroba à cette tâche, avec encore plus de terreur superstitieuse qu'elle n'en ressentait elle-même. C'était donc une occasion de remplir cette obligation et de ne pas entrer seule dans la pièce enténébrée, où flottaient des visions plus impressionnantes que n'avait été, pour elle, la réalité mortuaire.

— Voulez-vous venir avec moi, Madame? proposa-t-elle, il faut que j'aille dans...

Naturellement, Mme de Chanseray accepta... en lui évitant d'achever la phrase commencée.

Toutes deux longèrent le couloir; Mardy ouvrit successivement les deux portes piquées précédant la chambre de M. de Vimoren.

Mme de Chanseray pénétra à pas lents, feutrés, en se composant une attitude de deuil.

La Limousine, toute tremblante, se dirigea vers les fenêtres et entr'ouvrit les volets.

Un demi-jour glissa, lugubre, tombant du ciel noir, strié de teintes orangées...

Mme de Chanseray examinait la pièce dans tous ses détails.

Maintenant, Mardy avait hâte de rompre le silence pour se rassurer...

— Et autrement, Madame, il était 11

heures du matin, M. le comte avait paru tout comme à l'ordinaire, sauf qu'il ne parlait pas tant de sa maladie de coeur...

— Il avait une maladie de coeur?

— Dans son idée seulement, Madame et cette idée-là a servi à le rendre malheureux toute sa vie...

— Racontez, dit brièvement Mme de Chanseray.

— Vous voyez cette place... tenez, regardez bien... ici...

Mardy s'était agenouillée, et, timidement, comme si elle eût pris un immédiat contact avec la mort, elle plaçait ses mains sur le parquet entre le lit et le bureau...

— ...C'est là que mon mari l'a trouvé étendu... tout au long... sur le dos...

— Dans quel sens? interrogea Mme de Chanseray, très attentive.

— La tête contre le bois de lit, Madame. Etant à son bureau... ou y allant...

— Et qu'avez-vous fait?

— Jérôme m'a appelée, avec une voix toute rauque... J'ai deviné un malheur... Puis nous avons relevé et posé M. le comte sur son lit... Mon mari a couru jusqu'à la prochaine métairie en criant qu'on allât chercher un médecin et un prêtre...

Mme de Chanseray s'était reculée de quelques pas, et, de l'oeil, mesurait la distance qui séparait le lit du meuble...

Elle demanda la voix brève:

— M. de Vimoren allait-il à son bureau ou était-il assis devant son bureau?... A-t-il perdu connaissance et glissé de son siège?

— Nous ne savons pas, Madame.

— Le bureau était-il ouvert? M. le comte était-il en train d'écrire?

— Je ne me souviens... non, je ne me souviens pas...

— Essayez... Ecrivait-il souvent?

— A qui aurait-il écrit, Madame?

— A sa nièce...



— Juste une fois! et avant qu'elle s'en allât... pour lui répondre.

— Comment! ils s'écrivaient! habitant sous le même toit!

— M. le comte ne voyait pas Mademoiselle sa nièce. Elle est entrée près de lui, le jour de son arrivée seulement. Elle lui a écrit pour l'avertir qu'elle s'en allait...

— Ah!

Ce "Ah!" jaillit de la poitrine de Mme de Chanseray comme l'exclamation triomphante que suscite une découverte inattendue.

— Alors, reprit-elle, M. de Vimoren n'avait aucune affection pour Mlle Edith... et, cependant, il lui a laissé toute sa fortune!

— Il ne lui a pas laissée, Madame, recitiffa Mardy, c'est elle qui en a hérité... par son droit!...

— Et pourquoi Mlle de Vimoren était-elle partie?

— Ça, Madame il n'y a qu'elle qui pourrait le dire... Mais sûr que sa vie, ici, n'était point gaie, et on croyait qu'elle ne s'y accoutumerait pas...

— Elle a été ingrate envers son oncle!... prononça Mme de Chanseray, incisive et dure.

Mardy n'osait répondre, elle s'écarta et procéda à quelque rangements.

Mme de Chanseray l'imita, en ayant soin de se rapprocher du bureau de travail.

La clé avait replacée dans la serrure depuis que l'on avait ôté les scellés...

Avec un tressaillement de joie, Mme de Chanseray la fit doucement tourner... puis elle dit à la vieille femme.

— Ma pauvre Mardy, vous êtes surchargée de besogne, j'entretiendrai cet appartement où vous devez éprouver encore de si terribles impressions... C'est convenu.

— Oh! Madame... Comment vous remercier!... Je n'oserai jamais rester toute seule Seulement... c'est tout de même mon service!

XXX

Edith attendait avec impatience la réponse de Madge à la lettre qu'elle avait confiée à M. de Chanseray. Elle avait une hâte fiévreuse de la voir arriver avec Guy.

Elle ne reparlait plus à son tuteur de la somme d'argent qu'elle souhaitait posséder, ayant calculé que Mme de Bressac devait avoir encore deux des billets de banque laissés avant son départ. D'ailleurs, le temps s'avavançait, et bientôt sa majorité la délivrait de toute contrainte. A la présence des Chanseray, elle eût bien préféré la solitude, et cependant elle s'intéressait à Micheline. En l'étudiant davantage, elle découvrait que cette frivolité, cette inconsistance, cette légèreté de langage, cette paresse étaient encore des défauts de surface, greffés par les circonstances et le manque d'éducation, que des défauts naturels...

Peu à peu elle parvenait à faire envisager à la jeune fille la possibilité de lutter contre les difficultés de la vie, elle l'associait aux travaux d'aiguilles qu'elle avait entrepris pour la paroisse, à l'utilisation d'étoffes anciennes retrouvées dans les vieux meubles, l'encourageait à lire des ouvrages sérieux et instructifs, chose absolument nouvelle pour Micheline, qui feuilletait à peine quelque revue mondaine et ne lisait que des journaux de mode!

Certes la conversion était lente!

Plus d'une fois, Micheline s'interrompait pour s'exclamer:

— Quelle chance pour vous d'être dans le plateau qui remonte, et quelle déveine pour moi de me trouver dans celui qui descend!...



Un sourire passait sur le visage d'Edith, car au fond d'elle-même se fortifiait la pensée de continuer matériellement l'oeuvre morale qu'elle avait entreprise et de faciliter l'existence de Micheline par une petite rente; mais elle sentait trop que la jeune fille n'en était pas encore arrivée au point où l'on préfère compter uniquement sur soi-même!... et où l'on comprend les leçons que la nécessité donne à la faiblesse humaine.

.. .. .

Mlle de Vimoren était parvenue à organiser son existence d'une façon à peu près régulière, se réservant ses matinées.

Aussitôt après le déjeuner, elle faisait, avec Micheline, une promenade dont la température réglait la longueur...

Toutes deux étaient sorties suivant leur habitude, lorsque le vent s'éleva et le ciel se couvrit de nuages sombres.

Micheline tendait l'oreille en frissonnant.

— On dirait qu'il tonne, dit-elle.

— En effet! Un orage, en novembre, c'est rare.

— Je me sauve!

— Et moi, j'attends qu'il pleuve, j'aime cette grosse voix sourde, lointaine, qui résonne de vallon en vallon.

Bientôt, le ciel, tout entier, s'enténébra.

Les premières gouttes d'eau commencèrent à tomber, larges et tièdes...

Mlle de Vimoren revint lentement sur ses pas... Tandis qu'elle se rapprochait, elle regardait la façade du vieux castel.

Au milieu, deux volets épais, tranchés d'un long croissant, étaient clos; les volets qui aveuglaient les fenêtres de la chambre du comte.

.. .. .

— Si j'avais forcé sa retraite! songeait

de nouveau Edith, mon oncle vivrait encore, peut-être! Qui sait si, dans la crainte d'abrégé ses jours...

Sa pensée n'acheva pas de se formuler. Soudain, Mlle de Vimoren aperçoit filtrer à travers les croissants une lueur fausse, très faible, comme toute lueur factice vue au jour.

La jeune fille avança, puis recula, et alla finalement se placer sur un autre point.

Un éclair sillonna les nuages et l'éblouit pendant un instant... Quelques secondes plus tard, la foudre éclatait, tandis que la pluie tombait peu à peu plus pressée, élaboussant les feuilles mortes...

L'ombre s'accroissait... Edith revint nettement la lueur à travers le croissant...

L'un des domestiques avait-il allumé une lampe ou des bougies, après avoir aéré l'appartement, ainsi qu'Edith l'avait recommandé?

Mais, en ce moment, Jérôme et Mardy devaient prendre leur repas ou être occupés à desservir la table.

Mlle de Vimoren eut alors la crainte qu'un incendie se fût déclaré par suite de quelque imprudence.

Elle rentra précipitamment, monta l'escalier et se dirigea vers la chambre du comte.

Elle posa la main sur le bouton... la serrure résista... En se penchant, elle vit que la clé manquait...

A ce fait d'avoir laissé une lumière allumée, n'était-il pas singulier de joindre la précaution d'avoir clos la porte?

Ne fût-ce que par respect pour la mémoire de son oncle, sans aucun retour d'intérêt personnel, Mlle de Vimoren ne devait pas ignorer ce qui se passait dans cette pièce.

Elle redescendit et demanda simplement aux serviteurs si l'un d'eux avait serré la clé de la chambre de M. le comte.



Jérôme, étonné, mais tranquille, assura que "non"... Mardy manifesta un certain trouble; il lui en coûtait d'avouer qu'elle avait accepté l'offre de Mme de Chanseray de s'occuper de l'entretien de la pièce funèbre.

Elle avait cédé à ses appréhensions superstitieuses et manqué aux convenances...

Était-ce là vraiment l'affaire d'une "dame"? Elle se rappelait son indignation lorsque Mlle de Vimoren, pendant son premier séjour aux Armerons, l'avait priée de lui apporter quelques travaux d'aiguille à faire pour la maison.

La crainte d'une réprimande se renouvelait, car si M. de Chanseray administrait les biens, c'était, après tout, Mlle de Vimoren qui devait être maîtresse au château...

Comment aller réclamer cette clé à Mme de Chanseray? Mardy sentait bien qu'elle ne l'oserait pas...

Devant ce mutisme, qui pouvait équivaloir à l'aveu d'une grave négligence, Edith insista.

— C'est vous qui pénétrez dans l'appartement de mon oncle? Il y a de la lumière, veuillez au feu, je vous prie.

La servante avait l'esprit à la torture... Pourquoi Mme de Chanseray aurait-elle allumé la lampe ou les bougies?

N'était-ce pas, plutôt, une lueur surnaturelle? La chambre n'avait-elle pas repris son aspect funéraire?... Le fantôme du comte était-il étendu sur le lit, entre des cierges?...

D'une voix sourde, elle murmura :

— Je vais aller voir, Mademoiselle, la clé est sans doute tombée... dans le couloir.

— Je l'y ai cherchée, inutilement.

— On essaiera d'enfoncer la porte.

— Je ne voudrais pas avoir recours à cette extrémité. Montez, je vous suis...

Arrivée devant la chambre, Mardy jeta une exclamation dans laquelle passait un accent de triomphe.

— La clé n'y est pas, c'est vrai... mais la porte s'ouvre! Mademoiselle n'aura pas poussé assez fort!...

Edith s'approcha et vérifia l'exactitude de l'assertion. Avait-elle, réellement, manqué de force ou d'adresse?

Sans rien dire, elle entra.

La pièce était obscure.

Du ciel, un peu éclairci par la violence de l'orage, une faible lueur glissait qui lui permit de se guider jusqu'à une des fenêtres et de jeter, grands ouverts, les volets.

Rien ne paraissait avoir été modifié dans l'appartement.

— De quelle singulière hallucination ai-je été le jouet! se demanda Edith, tandis que la vieille Limousine regardait autour d'elle, effarée...

— Vous pouvez redescendre, dit Mlle de Vimoren; je suis fâchée de vous avoir dérangée pour rien.

Restée seule, elle examina toutes choses, après avoir prié devant le grand crucifix d'ivoire jauni.

Le vaste secrétaire attira surtout son attention; il datait de la première période du règne de Louis XVI, alors que les lignes n'étaient pas encore figées dans les raideurs du futur style Directoire.

En l'examinant de plus près, Edith s'aperçut que la clé manquait... Elle la chercha de tous côtés, vainement. Peut-être le notaire et le juge de paix avaient-ils oublié de la replacer quand ils avaient examiné les papiers.

Bientôt sa pensée s'absorba dans l'observation minutieuse des objets qui l'entouraient, et qui, sans nul doute, devaient se rattacher au passé de la famille.

.. .. .



Après le dîner, Mlle de Vimoren pria son tuteur d'interroger le lendemain Me Liran au sujet de la clé du bureau du comte...

Chanseray promit de se conformer à ce désir bien naturel.

Soudain pâle, Mme de Chanseray ne put réprimer un tressaillement nerveux...

Et quand Edith et Micheline se furent retirées, elle dit, non sans insistance :

— Surtout n'ennuyez pas le notaire avec cette histoire ! La clé a dû être égarée par la pauvre vieille Mardy... J'en ferai fabriquer une autre...

Godefroid ne répondit pas... Cette recommandation lui était désagréable. Il répugnait à tout procédé de dissimulation.

Tout à coup il se leva, portant la main à son front, comme pour y retenir une idée.

— Vous êtes certaine, Flora, demandait-il, d'avoir, l'autre jour, fait passer la lettre d'Edith de la poche de mon veston d'été dans celle de mon veston d'hiver ?

— Mais... oui !... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que je ne l'y trouve plus !

Mme de Chanseray éclata d'un rire contenu :

— Mon pauvre ami ! il serait bien plus extraordinaire que vous l'y trouviez ! Edith vous l'avait donnée en vous priant de la jeter à la poste... vous oubliez que vous l'y avez mise vous-même !

— J'avais perdu de vue totalement cette commission... Elle me revient à la mémoire... Sans cela j'aurais été demain dans la matinée, le plus tôt possible, réparer mon inadvertance... J'avouerai mes doutes demain à ma cousine afin qu'elle écrive de nouveau à Mme de Bressac. Aurais-je de l'amnésie ?

— Mon cher ! la correspondance d'une jeune fille est si peu importante ! Vous

avez laissé tomber cette enveloppe chez le notaire qui, l'ayant trouvée après votre départ, l'aura tout simplement portée à la boîte ! Ne vous agitez pas pour si peu ! et surtout n'agitez pas Edith ! C'est une petite personne nerveuse qui exagère les faits les plus insignifiants et prend les moindres choses au tragique ! Vous ne vivez pas avec votre pupille comme je vis moi-même !... En lui évitant une contrariété vous m'en épargnez dix !

## XXXI

Godefroid voyait arriver la fin de son congé ! Sa femme ne cherchait nullement à le retenir...

— Mieux vaut ne pas demander de prolongation, arguait-elle contre la juste observation que les affaires n'étaient pas terminées... Que vous êtes donc illogique ! Vous ne vouliez pas venir aux Armerons, déclarant que votre signature à distance serait parfaitement suffisante. A présent, vous risquez de compromettre tous vos intérêts personnels pour vous occuper, soi-disant, de ceux de votre pupille, alors que Me Liran y suffit... D'ailleurs, moi, je reste ici... Je veillerai à tout...

En phrases embarrassées, pas très nettes, Chanseray annonça à Mlle de Vimoren la résolution prise par sa femme de rester au château avec Micheline, et son propre départ pour Paris.

Il ajouta plus bas, avec tristesse :

— Je ne puis risquer de perdre ma place, elle est déjà si peu avantageuse...

Une pitié vint à Mlle de Vimoren pour ce vaincu, qui essayait si tard de combattre. Elle eût préféré qu'il ne s'éloignât pas.

Il était influencé, dominé par sa femme, évidemment, mais s'il n'y avait en lui aucun actif de résistance, il y avait au moins



un fonds d'honnêteté et de loyauté qui rassurerait Edith contre l'impression troublante qu'elle éprouvait vis-à-vis de sa cousine.

En revanche, elle s'estimait en droit de reconquérir toute indépendance... Elle résolut donc, n'ayant plus d'intermédiaire, de se rendre le lendemain chez Me Liran afin d'éclaircir certains points qu'elle jugeait importants, et d'être à même de mettre à la disposition de Mme de Bressac une somme de deux mille francs, si le départ de celle-ci avait lieu avant que sa majorité lui permit de disposer de sa fortune.

Ce soir-là, Edith ne parvenait pas à s'endormir : elle ressentait un fiévreux malaise, analogue à celui qu'elle avait éprouvé après la tragique alerte qui avait été la cause initiale de son départ des Armerons.

Soudain, elle crut percevoir dans le lointain un bruit de porte que l'on refermait avec ces précautions qui manifestent le désir ne n'être pas entendu...

Elle se redressa, écouta longuement... Quelqu'un s'était-il introduit dans le château ?

Plus rien... un silence absolu...

Mlle de Vimoren, lassée d'abord par l'attente anxieuse d'une nouvelle rumeur, puis enfin rassurée, laissa tomber sa tête sur son oreiller et s'endormit...

.. .. .

Une lampe et un candélabre éclairaient la chambre de M. de Vimoren...

Devant la tablette rabattue du bureau, Mme de Chanseray, assurée contre toute surprise, était assise penchée sur des feuilles de papier éparses. Elle calquait, avec une attention soutenue, les lignes tracées sur un registre...

A sa gauche était dépliée une lettre écrite sur un papier gris, bordé de noir... la

lettre qu'Edith avait adressée à son oncle pour lui demander l'autorisation de quitter le château...

Sans nul doute, les hommes de loi avaient trouvé, ce fragment de correspondance insignifiant, ainsi que le registre sur lequel le comte transcrivait les indications médicales qu'il trouvait dans les journaux ou dans les prospectus... Maintenant, Mme de Chanseray appliquait son papier à calque sur la lettre et le reportait sur une feuille bleue, étudiant ensuite la forme de chaque trait, et s'acquittant de cette seconde tâche avec un soin méticuleux...

Quand elle eut achevé, elle remit les papiers en place.

— Qu'ai-je fait, après tout ? Une chose très légitime ! La mort subite de M. de Vimoren l'a seule empêché, certainement, de déshériter en tout ou en partie sa nièce ingrate... Godefroid s'empressera, aussitôt l'héritage, d'assurer l'avenir de sa cousine et je ne l'en détournerai pas. Je veux "corriger la chance" et non ruiner Edith... Je sais que je joue gros jeu... mais nul ici n'est de force à lutter contre moi...

Le lendemain, vers 9 heures, Mme de Chanseray pénétrait dans le cabinet du notaire.

— Je suis chargée par mon mari de vous faire quelques communications, Monsieur, dit-elle ; il me l'a encore rappelé au moment de son départ.

— Je suis confus, Madame, reprit Me Liran, que vous vous soyez dérangée, je croyais que M. de Chanseray et moi avions tout prévu...

— Je viens peut-être de trop bonne heure ?

— Il n'y a pas d'heure, Madame, à laquelle je ne doive être flatté de recevoir votre visite...

Certes, il était flatté, Me Liran, mais aussi désagréablement impressionné que



lorsqu'en recevant la lettre signée "Chansera y", il avait deviné une écriture de femme. Néanmoins, il offrit galamment à sa visiteuse de trôner sur un fauteuil de bois sculpté, à dossier armorié, acheté à la vente d'un château des environs.

— De quoi s'agit-il, Madame?

— Mon mari est fort préoccupé au sujet des deux vieux serviteurs du comte. N'avez-vous pas recueilli quelque propos de la bouche de M. de Vimoren à leur sujet?

— Je ne causais guère avec lui, Madame...

— Il menait une vie si retirée! Il était si bizarre! Peut-être a-t-il laissé des dispositions écrites?...

— Il est mort intestat, Madame!

— Qu'en savez-vous? Il serait dans le caractère du comte d'avoir fait un testament olographe, reprit Mme de Chansera y.

M<sup>e</sup> Liran réfléchit longuement et murmura enfin:

— C'eût été bien de lui!

Mme de Chansera y continua:

— Pouvez-vous admettre qu'un homme qui ne pensait qu'à soi ait négligé de régler les détails concernant ses obsèques?

Le notaire hocha la tête.

— Je ne sais pas si cette question l'intéressait beaucoup! dit-il.

Puis, se reprenant:

— Je veux dire qu'il évitait, je crois, plutôt d'y songer...

— Les avis diffèrent! Il entretenait sans cesse, en lui-même, l'idée de la mort, elle ne devait pas l'effrayer...

— Il y a un écart, Madame, entre *penser* et *écrire*!

— Revenons au fait. Il y a, dans la chambre du comte, un bureau...

— Nous l'avons ouvert et exploré...

— Pas complètement...

— Oh! si! je vous l'affirme!

— Ecoutez! C'est moi qui, pour épargner des impressions tristes à ma jeune cousine et un peu de travail à la pauvre vieille Mardy, ai assumé la charge d'entretenir et d'aérer la chambre du comte... J'ai dû ouvrir le bureau pour en ôter la poussière... J'ai vu, dans l'intérieur, un registre et quelques lettres...

— Tout cela, Madame, est sans importance; un registre sur lequel sont copiées des réclames de pharmacien; puis quelques lettres, en effet, ayant trait à des quêtes, à des oeuvres de bienfaisance adressées par les dames de Bellac; il y a aussi un billet de Mlle de Vimoren.

— Vous n'avez pas lu ce billet? interrogea Mme de Chansera y, les dents serrées.

— Nous l'avons parcouru rapidement, il nous a paru négligeable...

— Négligeable? Oh! par exemple!

— Vous en avez donc pris connaissance, Madame?

— Et quel mal y a-t-il? demanda Mme de Chansera y en masquant son trouble subit sans beaucoup d'aplomb. Ne dites-vous pas vous-même que vous le jugiez "négligeable"?

— Mais vous, Madame, n'avez-vous pas émis un avis tout contraire en protestant?

— Puisque vous l'avez lu, je pouvais le lire aussi!

— Pardon! je remplissais mon devoir professionnel.

— Et le devoir maternel, Monsieur?... N'ai-je pas le droit d'exercer un contrôle des plus stricts sur une jeune fille qui est en rapport perpétuel avec la mienne?

— Je ne vois pas la connexité qu'il peut y avoir entre les relations actuelles de Mlle votre fille avec Mlle de Vimoren et le billet que cette dernière écrivait à son tuteur, il y a plus de trois mois, billet



d'ailleurs sans aucune portée...

— Sa portée est très grande... Veuillez, je vous prie, remettre les choses au point: Une jeune orpheline reçoit de son grand-oncle la plus large, la plus généreuse hospitalité...

— Hum!...

— Vous protestez? Et pourquoi donc? M. de Vimoren n'était nullement obligé d'appeler sa petite nièce auprès de lui...

— Cette hospitalité était chose naturelle... Vous-même, Madame, avez incité M. votre mari à remplir strictement ses devoirs de tuteur, au moins il me l'affirmait l'autre jour... et vous avez voulu l'accompagner près de sa pupille.

— Je jugeais avec mon coeur de mère, tout apitoyé sur cette enfant sans famille!

“On ne pouvait demander à ce vieux célibataire plus qu'il n'a fait. Sa petite-nièce ne lui devait que plus de reconnaissance! et elle s'est montrée atrocement ingrate en s'enfuyant loin de ce toit qui remplaçait, pour elle, le toit paternel!

— Mlle de Vimoren ne s'est pas enfuie, Madame... elle est partie. Il était bien difficile de savoir ce qui se passait aux Armerons... Personne n'y pénétrait... Elle a eu sans nul doute, de sérieuses raisons d'agir ainsi.

— C'est pour cela, qu'à défaut de témoins, vivant, voyant et parlant, cette lettre, que vous avez estimé si... négligeable, prend une haute importance. Elle jette un nouveau jour, un jour très défavorable sur les étonnantes façons de Mlle de Vimoren, vis-à-vis de son grand-oncle. Or, je suis responsable de sa conduite.

— Les étonnantes façons de Mlle de Vimoren? répéta le notaire... mais... je ne vois rien à lui reprocher... à proprement parler... Certes il eût peut-être été préférable que M. son oncle multipliât les donations... Mais, de par la loi et les arran-

gements de famille, elle est seule héritière!... et je n'y puis rien... rien!...

— Je connais peu le code, repartit Mme de Chanseray, mais je croyais que le fait d'ingratitude enlevait tous les droits à un héritage...

— Cette ingratitude, Madame...

— Est prouvée par la lettre renfermée dans le bureau du comte de Vimoren... Relisez-la!... Ou vous l'avez mal lue... ou je l'ai mal comprise...

Le notaire se crut obligé, par politesse, à un geste de dénégation.

— Savez-vous ce que faisait Mlle de Vimoren quand elle était à Paris, alors que l'émotion causée par son brusque départ hâtait certainement la fin et attristait les derniers jours de son malheureux oncle?

— Je ne puis pas, Madame, partager votre manière de voir sur ce point! M. le comte a toujours manifesté une indifférence absolue pour tout le monde; le départ de sa nièce n'a pas pu l'attrister!...

— Vous vous éloignez toujours de la question, Maître Liran! Vous me forcez à des redites continuelles! Je répète ceci: Savez-vous ce que Mlle de Vimoren faisait à Paris?

“Eh bien! Elle travaillait chez Marquet!...

— Elle travaillait chez Marquet..., répéta le notaire avec la docilité incompréhensive d'un élève borné, devant lequel un savant prononce, pour la première fois, quelques mots d'un dialecte inconnu...

Qui pouvait bien être ce Marquet dont Mme de Chanseray prononçait le nom avec tant d'indignation et de mépris?

Au risque de paraître “bien Limousin” devant cette Parisienne, il allait demander une explication, lorsque son interlocutrice commenta elle-même sa propre phrase, mais à la façon des pythonisses! Et,



s'imposant de très haut à ce provincial :

— Je ne m'appesantis pas... Vous saisissez toute la gravité de cette façon d'agir. Rien ne m'eût amenée, moi, à en faire autant...

Après cela, comment interroger davantage, sans se décerner à soi-même un brevet d'imbécillité?

— Il est de toute évidence, reprit Mme de Chanseray, que M. de Vimoren eût renié la nièce qui s'échappait de cette belle demeure où elle devait se reconstituer un foyer, pour aller se jeter, tête baissée, pauvre petite ignorante! dans la vie si dangereuse de Paris, et en suivant une voie remplie de périls... Relisez cette lettre, Monsieur, elle vous éclairera comme elle m'a éclairée moi-même sur le véritable caractère de cette jeune fille, provisoirement placée sous ma garde et, à vous comme à moi, il paraîtra étrange que M. de Vimoren ait laissé sans ressources de pauvres gens dont le dévouement pour lui a été sans bornes, au profit d'une parente qui s'est sciemment affranchie de tous ses devoirs de famille et de reconnaissance!... Songez que si je répons de Mlle de Vimoren... vous répondez de la fortune... et que, par négligence, vous contrenevez peut-être aux dernières volontés d'un de vos clients. Je vous conseille de faire une nouvelle enquête...

— Ceci est fort délicat. Je ne sais... J'hésite.

— Vous donnez beaucoup trop d'importance à un acte tout naturel, très prudent. Je suis venue à vous loyalement, exposer mes doutes, comme au plus honnête homme que la terre ait porté!...

— Oh! elle en a porté beaucoup d'autres! affirma Me Liran, modeste.

Il ajouta :

— Après tout, M. le comte de Vimoren a pu faire un testament olographe! Et s'il

n'y en a pas... les choses resteront en l'état...

— Evidemment! venez cet après-midi. Le plus tôt sera le mieux

### XXXII

Vers 9 heures du matin, Edith avait demandé à Jérôme de faire atteler la calèche qui servait chaque dimanche pour aller chercher le vieux prêtre qui venait dire la messe comme auparavant.

Le domestique hésita :

— C'est que..., dit-il enfin, le cheval et le garçon de ferme sont allés conduire Mme de Chanseray... Le cheval sera fatigué.

Une légère exclamation passa entre les lèvres d'Edith. Elle la réprima :

— Et autrement, reprit Jérôme, Mme de Chanseray ne rentrera pas tout de suite... Elle est chez le notaire!

— Chez le notaire! répéta Edith, surprise et contrariée de cette ingérence.

Ne pourriez-vous me procurer un autre cheval? Je partirai vers 2 heures.

— Peut-être, Mademoiselle... le colon Chasseriau voudrait bien prêter le sien.

Ce nom frappa Mlle de Vimoren en lui rappelant le dramatique épisode, cause initiale de son départ des Armerons... Elle avait promis d'aller, un jour, à la métairie du Mas-Sistraç...

Aujourd'hui même, elle s'y ferait conduire en revenant de chez Me Liran...

Il n'était pas dans le caractère d'Edith d'agir par des moyens détournés.

A table, elle énonça son projet de sortie.

Elle s'attendait à une tentative d'opposition de la part de Mme de Chanseray...

Il n'en fut rien...

Un sourire dissimula la pensée de derrière la tête!

Le champ serait libre aux Armerons, et



la jeune héritière ne verrait pas celui qu'elle voulait joindre, et pour cause, sans qu'il fut besoin de recourir à la ruse!

.. .. .

M<sup>e</sup> Liran trouva Mme de Chanseray sur la terrasse... Il l'aborda fort soucieux.

L'acte qu'il allait accomplir était licite, mais lui déplaisait... Pouvait-il se dispenser d'une contre-enquête? Quelques-unes des observations faites par Mme de Chanseray étaient fondées...

Le comte ne faisait rien comme personne peut-être inscrit, jadis, ses dernières volontés sur une feuille volante qui avait échappé aux premières recherches.

ne, il avait été surpris par la mort et avait

— Je voudrais saluer Mlle de Vimoren, demanda le notaire avec une correction nuancée d'un peu de gêne.

— Elle est sortie en voiture, répondit Mme de Chanseray. Maintenant qu'elle a satisfait à tous les usages surannés imposés dans votre pays aux femmes en deuil, elle doit se détendre, circuler, reprendre une vie normale!

— Oh! parfaitement!...

— Montons, si vous voulez.

Liran s'inclina et suivit Mme de Chanseray; elle l'introduisit dans la chambre du comte, ouvrit les volets, tandis que le notaire s'installait devant le bureau qu'il ouvrit ensuite avec précaution.

— Est-il nécessaire que je reste ici? interrogea Mme de Chanseray.

— Non, Madame, ne vous dérangez pas. Elle s'éloigna lentement.

Les doigts un peu fébriles, avec hâte d'en finir, et cependant une grande minutie, Liran feuilletait le registre, puis, à la moitié de cette tâche, il s'interrompit et tira successivement les tiroirs... enfin, il découvrit l'enveloppe grosse à bordure noire qui contenait la lettre d'Edith à son

tuteur. Il la déplia, lut et relut ces quelques lignes:

“Mon cher oncle,

“Lorsque je suis arrivée aux Armerons, j'espérais que vous me permettriez de vous entourer d'égards affectueux qui eussent été la meilleure expression de ma reconnaissance.

“Vous ne l'avez pas voulu. Mon devoir est donc de chercher dans une existence de travail et d'activité les ressources qui me permettront de vivre et de développer les énergies de ma jeunesse.

“Je vous offre, mon cher oncle, l'expression de ma respectueuse gratitude.

“Votre nièce,

“Edith de Vimoren”

P.-S. — Avant de quitter ce toit qui fut celui de mes ancêtres, je dois affirmer que je rejette sur vous toute la responsabilité des actes auxquels mon inexpérience de la vie pourra me conduire et des malheurs qui en pourront résulter.

— Ce post-scriptum est étrange, songeait le notaire, après de longues réflexions... il n'est pas dans la note de la lettre, même pas dans son style... Je ne m'en-souvenais pas...

Et cependant, il s'explique par un mouvement de dépit... bien féminin... Nous avons eu tort de nous arrêter aux premières lignes et de classer cette lettre, comme négligeable au point de vue des affaires.

Ce passage a pu, en effet, troubler M. de Vimoren, si égoïste qu'il fût... mais cependant sa mort n'est survenue que trois mois plus tard, et le médecin qui l'a constatée affirmait qu'il n'avait rien au coeur.

.. .. .

Puis, de l'oncle revenant à la nièce, M<sup>e</sup> Liran se pencha pour regarder le billet de plus près.



— C'est bien la même écriture, mais on ne sent pas le tremblement qui aurait dû agiter la main d'une femme en colère... et elle devait être en colère!

Ce post-scriptum annule pour ainsi dire tout le reste de la lettre!

Reconnaissance... gratitude... respect... et puis, sans qu'on s'explique la raison... le coup de boutoir! La dignité fait défaut! Soudain! les reproches... l'accusation... brutale... trop brutale... Ça y est!!! et un homme respectable, un membre de l'aristocratie, un vieillard, est accusé d'avoir précipité une jeune fille dont il est responsable aux yeux de la loi... vers les pires extrémités...

Je m'y perds...

Le notaire se renversa en arrière, les yeux à demi fermés... tout d'abord abaissés.

Peu à peu, les réflexions se firent jour...

— Certes... le comte a pu éprouver la tentation de déshériter sa nièce... et avoir cédé à la tentation!

La lecture entière de ce billet nous eût incités à des recherches plus minutieuses encore.

Après avoir replacé l'enveloppe dans le tiroir, M<sup>e</sup> Liran recommença à explorer le registre, feuille à feuille...

Soudain, une exclamation, un recul brusque du siège.

Entre deux feuillets du registre, il venait de découvrir une page de papier léger, entièrement couverte par l'écriture du comte de Vimoren, portant cet en-tête:

*Ceci est mon testament.*

### XXXIII

Edith fut profondément déçue lorsqu'elle apprit l'absence du notaire.

Le vieux clerc, "le principal", comme il se qualifiait lui-même vis-à-vis du ga-

min de treize ans qu'il initiait aux mystères du notariat, ne pouvait affirmer si le "patron" reviendrait avant la nuit.

Mlle de Vimoren voulait mettre à profit ce moment de liberté reconquise, et se fit mener à l'église, puis au presbytère... Le curé était parti le matin même pour célébrer un baptême dans son ancienne paroisse.

De quelle fâcheuse déconvenue serait marquée la troisième étape après les deux premières?

Lorsque Edith arriva au Mas-Sistrac, la pluie commençait à tomber. En pénétrant dans le jardinet clos de barrières, elle vit une jeune femme qui poussait une bicyclette à travers l'entre-bâillement de la porte de la maison afin de la mettre à l'abri...

Edith s'avança et se nomma, ajoutant:

— J'ai promis depuis bien longtemps à votre mari de venir vous voir; je désirais connaître aussi vos enfants.

Elle se rappelait la phrase que le colon Chasseriou avait prononcé en l'invitant, après le tragique incident qui les avait placés en face l'un de l'autre, à se reposer à la métairie:

— Ma femme a été élevée comme une petite demoiselle, mais elle est dure à l'ouvrage...

Mme Chasseriou, ayant accoté l'instrument, salua sans gaucherie et introduisit sa visiteuse.

— Nous aurions dû, Mademoiselle, aller vous présenter nos devoirs au Castel... Nous n'avons pas osé vous parler après les obsèques de M. le comte... à la sortie de l'église. On ne le voyait plus, mais on est attaché à sa famille! Et il y aurait eu plus de monde si on s'était mieux organisé! Les domestiques avaient perdu la tête, les pauvres! et M<sup>e</sup> Liran n'avait point d'habitudes aux Armerons...



En prononçant le nom du notaire, la jeune femme avait instinctivement porté ses regards sur la bicyclette... ce regard n'avait pas échappé à Edith...

Mme Chasseriou fit entrer la jeune châtelaine dans une petite pièce soignée, confortable, et lui parla de ses enfants; elle leur transmettait toute l'instruction qu'elle avait reçue, mais tenait à ce qu'ils restassent à la campagne. Elle développait sa pensée avec netteté et intelligence...

Edith prenait un réel intérêt à ce simple entretien.

Les deux voix, au timbre doux, laissaient parvenir les bruits du dehors...

Des pas retentirent, s'approchèrent... puis... un arrêt, suivi d'allées et venues et d'un heurt discret à la porte...

En réponse au mot: "Entrez!" le battant fut poussé, et M<sup>e</sup> Liran parut sur le seuil...

Il fut stupéfait en reconnaissant dans la personne toute vêtue de noir, assise au fond de la pièce, Mlle de Vimoren...

Edith l'avait aperçu et, se levant aussitôt, s'avança vers lui...

— Je suis allée à votre étude, Monsieur, prononça-t-elle. Voudriez-vous revenir aux Armerons? Je désire causer sérieusement avec vous.

— Demain... si vous le souhaitez, Mademoiselle...

— Non, Monsieur, tout de suite si vous voulez bien. Vous semblez pressé, nous causerons en marchant.

Sans attendre la réponse, Edith échangea quelques paroles d'adieu avec la métayère, puis elle sortit de la maison.

Les épaules ployées, alourdi, respirant mal, tout l'être gainé dans l'impression de l'inéluctable, le notaire l'avait suivie, tirant machinalement sa bicyclette.

— Monsieur, reprit Mlle de Vimoren, la fortune qui m'est échue me crée des res-

ponsabilités et des obligations. Je ne sais rien des affaires qui me concernent... Tout d'abord, je tiens à vous affirmer la confiance que j'ai en vous et en mon tuteur...

Liran avait pâli, infiniment troublé à la pensée de porter un coup droit aux espoirs d'avenir que la jeune fille entretenait si justement....

Edith observa ce changement de physionomie.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Quoi qu'il en soit, je veux le savoir.

Le notaire s'était arrêté, il s'appuya au guidon de sa bicyclette, car ses genoux fléchissaient; les syllabes lui échappaient, comme si sa volonté n'y eût eu aucune part...

— Il y a... un testament!!!

Mlle de Vimoren ne broncha pas!... A peine une rougeur passa-t-elle sur son visage. Les idées affluèrent brusquement à son cerveau...

— Quel est l'héritier de mon grand-oncle? demanda-t-elle tout à coup.

— M. de Chanseray...

La voix de Liran était assourdie, un de ses bras retomba au long de son corps, son front se penchait comme si on l'eût brutalement frappé sur la nuque.

— Qui a découvert cette pièce?

— Moi, Mademoiselle...

— Ah!

Deux impressions passèrent dans ce "ah!": Le rejet de tout soupçon... l'acquiescement au fait incontestable...

— Il ne me reste rien, n'est-ce pas?

— Rien, et j'en suis désolé... je ne doute pas que M. de Chanseray ne compense...

Un geste bref d'Edith l'interrompit:

— La volonté de mon oncle était que je ne possédasse aucun des biens qui me revenaient... Sa volonté sera pleinement accomplie...

— Voulez-vous me permettre de vous



donner quelques explications, Mademoiselle?...  
 — J'estime qu'elles sont inutiles, Monsieur... Je vous remercie.

Elle s'éloigna toute droite, rigide à force de volonté.

Liran s'inclinait, le front assombri, l'esprit profondément troublé...

Lorsque Edith rentra, elle alla trouver Mme de Chanseray; elle ne voulait pas que celle-ci eût à lui communiquer la stupéfiante nouvelle.

— Je viens, Madame, dit-elle, d'apprendre par M<sup>e</sup> Liran la découverte du testament du comte, instituant mon cousin pour son légataire universel. Je me retire dès à présent...

Le calme apparent dont la jeune fille couvrait la violence de ses émotions alarma Mme de Chanseray.

A tout prix, il fallait éviter qu'Edith revît le notaire et son tuteur, au moins quant à présent.

— Je voudrais vous retenir, prononça-t-elle... Nous avons été vos hôtes, vous retrouveriez la même hospitalité près de nous... Mais votre désir est naturel... Je le comprends... Mon mari ne vous abandonnera pas, soyez-en certaine. Nous vous reverrons bientôt... Vous pourrez toujours faire appel à la générosité de votre cousin... et à... la mienne!

Chaque phrase portait, bien calculée, pour précipiter le départ de Mlle de Vi-moren.

— Merci, Madame; mon travail m'a suffi jusqu'alors, je le reprendrai dès demain!

#### XXXIV

— Enfin, je vais avoir un papa! Un vrai! Je ne ferai plus "semblant", comme lorsque je sors avec l'oncle Serge! Etes-

vous contente aussi, vous, Mademoiselle, qui m'aimez bien?

— Très contente, mon petit Guy! répondit Mlle de Ponsavin en franchissant la porte que l'enfant lui ouvrait toute grande. Je suis venue déjà trois fois pour dire à ta maman que je prenais part à son bonheur et au tiens, et je ne l'ai jamais rencontrée... Va la prévenir que je suis là...

Un instant plus tard, la jeune femme était dans les bras d'Isabelle.

— Il n'est guère facile de vous joindre pour vous féliciter, chère Madge! La joie vous donne des ailes, on ne vous trouve plus au nid... Voyons, racontez-moi tout.

— Serge vous aura déjà dit tant de choses!

— Votre beau-frère est plutôt laconique! J'en saurai davantage par vous!...

Et les détails abondèrent... non que Madge eût rien appris en dehors de la lettre de Jacques à son frère, mais sa jeune imagination suppléait à l'aridité de la missive de Jacques... Elle voyait son mari revenu près d'elle, leur vie réorganisée dans le lointain pays où ils trouveraient la fortune et le bonheur... Elle voyait Guy grandir... adolescent... jeune homme!... Il serait son orgueil et celui de son père. Et elle prononçait ce mot "père" comme si, à l'aube même de cette paternité, il n'y avait pas eu la forfaiture du devoir sacré... Mais le repentir ne l'effacerait-elle pas?

— Elle ne songe qu'à son mari et son fils, se disait Mlle de Ponsavin... et des deux êtres de bonté et de dévouement, dont les énergies l'ont soutenue et la soutiendront, elle ne parle même pas!!!

Madge, lassée par son monologue, s'était tue, et, au bout de quelques instants, la "Cadette" rompit le silence en demandant:

— Avez-vous eu tout récemment des nouvelles d'Edith?



— Edith? répéta la jeune femme, la bouche contractée par une expression amère, Edith nous oublie!... elle est riche... nous ne sommes plus rien pour elle!

— Allons! que s'est-il passé?

— Elle ne m'a écrit qu'une seule fois... deux jours après son arrivée aux Armerons.

— C'est impossible!

— Impossible! protesta Madge très nerveuse, irritée que Mlle de Ponsavin mit sa parole en doute.

La "Cadette" modéra son premier mouvement et atténua la phrase trop spontanée en ajoutant.

— C'est inexplicable!

— Croiriez-vous, reprit Madge, qu'Edith n'a même pas répondu à la lettre par laquelle je lui annonçais mon bonheur... la réunion prochaine avec Jacques!...

Un coude aux genoux, le menton sur la paume de la main, dans une pose familière qu'elle prenait dans l'intimité, lorsqu'elle éprouvait de vives préoccupations, Mlle de Ponsavin réfléchissait...

— Derrière le silence d'Edith un fait mystérieux se cache, singulièrement inquiétant... il faut l'éclaircir à tout prix et au plus tôt, mais pourquoi troubler Madge davantage... Cette petite, toute secouée encore par la réapparition de son mari, dans son existence, et qui a en elle-même si peu de force morale, a besoin d'être soutenue, fortifiée.

Ecrire à Serge de venir me trouver? A quoi bon! Il ne peut en savoir plus long que sa belle-soeur... Je préfère agir seule... d'abord...

Isabelle sortit de sa méditation... parla de choses et d'autres, écouta d'une oreille distraite ce que lui disait Madge et s'en alla beaucoup plus inquiète qu'elle ne voulait le paraître...

Une idée surtout la hantait: Edith malade, seule, dans ce vieux château!

Déjà se dessinait, dans son esprit si primesautier, le plan d'un voyage en Limousin, lorsqu'elle rentra rue d'Assas.

— Une jeune dame attend Mademoiselle, annonça la "chambrière".

En coup de vent la "Cadette" se précipita dans le salon...

— Edith! Que se passe-t-il?

Sans lui laisser le temps de répondre, Isabelle entraînait la jeune fille dans sa chambre et la faisait asseoir.

— Pourquoi ce silence?

— Ce silence! Je vous ai écrit trois fois!...

— Rien ne m'est parvenu! Madge n'a eu de vous qu'une lettre, la première. Je me croyais oubliée...

Les doigts d'Edith frissonnèrent dans la main de sa vieille amie.

Sa correspondance avait donc été interceptée...

Aux observations qu'elle avait adressées à Mardy au sujet de la négligence qu'elle lui avait attribuée, celle-ci avait à peine répondu, ne semblant pas comprendre...

Mlle de Ponsavin, reprenant l'entretien ne lui laissa pas le loisir de faire de plus longues réflexions.

— Pourquoi arrivez-vous ainsi, à l'improviste, chère petite?

Edith essaya de sourire.

— Parce qu'il est dans ma destinée de quitter brusquement le vieux domaine de famille...

— Mais... si les bizarreries du comte vous avaient éloignée une première fois des Armerons, à présent vous en êtes l'absolue maîtresse...

Plongeant ses yeux dans les yeux d'Edith la "Cadette" lui demanda, à brûle-pourpoint:



— Une circonstance grave vous appelle à Paris?

— Une circonstance grave m'oblige à y revenir... Je viens reprendre ma vie de travail.

— Et pourquoi?

— Mon grand-oncle avait fait son testament... tous ses biens reviennent à Godefroid de Chanseray...

— Ah!...

Les mots manquaient à Isabelle... Puis, par une saute rapide, sa pensée prit un autre cours...

— Regardez-moi, dit-elle, avec vos yeux clairs. Vous n'avez plus besoin de les détourner... Laissez-moi y lire ce que vous ne voulez pas dire tout haut. Vos deux ruines ne seraient-elles pas la rançon du bonheur?...

Edith tressaillit...

— La vie a quelque chose de meilleur à donner que la fortune, murmura-t-elle.

Mlle de Ponsavin l'entoura de ses bras.

— Ecoutez votre vieille amie qui a reçu bien des confidences!! Oui, chère enfant, la vie à quelque chose de meilleur à vous donner!... Le coeur du plus digne... le coeur de l'homme qui voulait conquérir une fortune à vos côtés, et ne voulait pas profiter de la vôtre!!!

Allons, petite fiancée, vous allez rester ici, chez moi. Nous travaillerons ensemble.

La "Grande Mademoiselle" est sur la Côte d'Azur où j'ai refusé de la suivre. Je ne pouvais laisser mes pauvres clientes! Elles ont besoin de mes doigts... le coffre aux oeuvres était vide... Et, voyez, la Providence fait bien les choses!!!

Ce soir j'écris à Serge Volney qu'Edith de Vimoren reprend son existence laborieuse, et qu'il ne peut plus la traiter comme une simple héritière...

.. .. .

Godefroid de Chanseray, rappelé par un télégramme, était arrivé dès le matin suivant aux Armerons.

Tout d'abord, il avait été saisi par la stupéfiante nouvelle de l'héritage inattendu annoncé par sa femme, singulièrement agitée, puis par la nervosité de Micheline, qui lui notifiait en même temps avec la plus sincère désolation le départ d'Edith.

Peu à peu, les explications s'étaient fait jour... Quelques lignes jetées par Mlle de Vimoren en gare de Limoges apprirent à son tuteur qu'elle était retournée à Paris, puisque sa présence aux Armerons n'avait plus sa raison d'être... Un mot affectueux à l'adresse de Micheline terminait la lettre.

Chanseray interrogeait sa femme et s'étonnait du vague de ses réponses.

Elle qui avait témoigné un si âpre désespoir au moment de sa ruine, semblait indifférente à ce retour de fortune... Fallait-il en attribuer la cause aux violentes douleurs de tête dont elle se plaignait?

Un malaise croissant s'emparait de Godefroid et le lancinait avec cette sensation d'incrédulité qui accompagne souvent les voltes subites de la fortune et empêche d'en réaliser les premières satisfactions.

Il avait hâte de causer avec M<sup>e</sup> Liran, de pourvoir à l'avenir de sa pupille.

Quand il arriva à l'étude, il trouva le notaire en proie à un trouble singulier...

Chanseray, décontenancé, prononça :

— Ce testament?

Il ne trouvait pas un troisième mot à ajouter.

— Il a été découvert hier matin, répondit péniblement M<sup>e</sup> Liran, évitant de donner à ce fait une affirmation personnelle...

— Cette pièce était donc dissimulée... quelque part?...



Soudain, un effarement passa dans les yeux du notaire; il regarda fixement l'héritier.

— Comment, Monsieur? vous ne savez pas?... interrogea-t-il. Vous n'avez donc pas causé avec Mme de Chanseray?

— Si... mais elle ne m'a rien appris en dehors du fait, elle est malade...

Les deux bras de Liran s'abattirent sur son bureau.

— Dites-moi, je vous en prie, de quelle façon vous avez mis la main sur le testament de mon cousin de Vimoren? insista Godefroid. Il appuyait sur ces mots "mon cousin" comme s'il eût voulu se convaincre lui-même de ses droits à une succession qui ne devait pas lui revenir légalement...

— Le testament était placé dans le bureau de M. le comte... prononça le notaire, la voix blanche.

— Mais... je me rappelle... peu de jours avant mon départ, Mlle de Vimoren m'avait dit qu'elle avait vainement cherché la clé de ce bureau et m'avait même chargé de vous demander si vous ne l'aviez pas emportée par mégarde!

— Vous ne m'en avez pas parlé! dit vivement Liran.

— J'avais oublié... c'est vrai...

Cela m'avait semblé de peu d'importance, d'ailleurs.

— De peu d'importance! s'écria le notaire en se levant à demi; puis il se laissa brusquement retomber sur son siège.

— Mais, reprit Godefroid après l'avoir longtemps considéré, pourquoi avez-vous fait des recherches dans le bureau de M. de Vimoren?

Les lèvres serrées comme pour retenir les paroles qui y montaient, le cerveau martelé, Liran demeurait immobile, les yeux mornes.

— Parlez, je vous en prie?

A ces mots hachés, Liran murmura :

— Mme de Chanseray me l'avait conseillé le jour de votre départ.

Godefroid devint blême.

— Ma femme, cependant, ne pouvait pas se douter... balbutia-t-il...

— Elle était persuadée que... que M. votre cousin avait dû prendre des dispositions relatives à ses vieux serviteurs...

— Et... elle ne se trompait pas?

— Non... il leur fait un legs considérable.

— Où était placé ce testament?

— Dans un registre qui nous avait paru insignifiant et que nous avons laissé au château.

— Vous n'aviez donc pas feuilleté ce registre?

— Si...

— Alors?

— La feuille de papier était mince... nous avons probablement tourné deux pages à la fois.

Les deux hommes évitaient de se regarder... les battements de leurs coeurs s'accéléraient, une souffrance pareille les étreignait aux tempes.

Tout à coup, le notaire se leva, alla droit à son coffre-fort, l'ouvrit, en tira une enveloppe, et d'une main tremblante la posa sur la table, devant M. de Chanseray...

— Vous ne me demandez pas à voir... cet écrit... le voilà.

Sans prononcer un mot, Godefroid lut :

*Ceci est mon testament.* "Sain de corps et d'esprit, j'institue pour mon légataire universel mon cousin Godefroid-Adhémar de Chanseray, à charge de faire à mes fidèles serviteurs Jérôme et Mardy Cabanou une rente viagère de mille francs durable jusqu'au décès du dernier survivant, avec en plus, un don en espèces de trois mille francs.



“Je désigne maître Adolphe Liran, mon notaire, en qualité d'exécuteur testamentaire, et requiers de mon héritier qu'il ait recours à ses conseils pour la gérance des biens mobiliers et immobiliers, moyennant des honoraires fixes que ledit notaire touchera deux fois par an, et dont le montant sera déterminé après mûr examen, par M. de Chanseray.

“Je déclare prendre ces dispositions après avoir longuement réfléchi et médité, et non pas dans le premier mouvement d'indignation qu'a produit sur mon esprit la lettre que ma petite-nièce et légale héritière, Mlle Edith de Vimoren, m'a écrite le 7 mai courant, et dont les termes constituant envers moi un fait d'ingratitude notoire... lettre qui a contribué par l'impression qu'elle m'a causée à me faire envisager ma mort comme prochaine...”

“Fait en mon château des Armerons, au matin de ce 2 octobre 1906.

“Comte de Vimoren.”

— C'est l'écriture de mon cousin... telle que nous l'avons vue dans ses papiers... mais...

— Mais?...

— Cette signature... “Comte de Vimoren...” m'étonne! Il signait “Vimoren” tout court...

Godefroid se pencha au-dessus du testament, le relut encore, puis arriva à la fin :

— Le 2 octobre! s'écria-t-il; c'est précisément la date de sa mort!...

— Quelle singulière précaution, reprit Liran, d'avoir ajouté “ce matin”! Sentait-il donc que le dernier instant était arrivé?... et l'écriture est d'une fermeté inconcevable... plus droite même que celle qui couvre quelques papiers que j'ai là...

— Les forces reviennent ainsi parfois, lorsque la mort va faire son oeuvre.

— Dans une maladie... mais non en cas de mort subite.

Les deux têtes s'étaient redressées...

— La lettre de ma cousine à laquelle M. de Vimoren fait allusion... l'avez-vous lue?

Le front du notaire se rembrunit encore.

— Oui, dit-il, la voix mal assurée.

— Eh bien?

— Mlle de Vimoren l'a peut-être écrite... en deux fois... et, à la fin... elle était sortie de son caractère...

— Veuillez me la faire lire...

— Elle est restée dans le bureau de M. le comte.

— Ma femme en a-t-elle eu connaissance?

— Mme de Chanseray me l'avait... signalée...

La voix du notaire défaillait.

Son regard se perdit dans un dossier qu'il examinait lorsque Chanseray était arrivé... Puis, avec un sursaut, il ajouta :

— Vous la lirez quand vous rentrerez au château.

Godefroid s'était levé, une gêne envahissait tous ses mouvements... Il tendit la main à M<sup>e</sup> Liran et leurs doigts se touchèrent à peine.

Au seuil de la porte, Chanseray se retourna et demanda très bas :

— Quand dois-je rentrer en possession de l'héritage?

— Pouvez-vous remettre votre prochain entretien à la fin de la semaine? Une... autre affaire... absorbe tout mon temps,

Cette phrase, voulue, prononcée avec effort, ne correspondait pas à la pensée.

Lorsqu'il fut seul, le notaire s'affala sur son bureau, tandis qu'il songeait :

— Les dispositions qui me concernent s'élèvent contre moi... Suis-je donc acculé, par le doute, au déshonneur professionnel!

Je ne puis encourir les responsabilités auxquelles je me heurte d'un côté et de



l'autre! Il faut que tout soit éclairci avant que ce malheureux acte ait réalisé ses effets.

... ..  
Le lendemain, Me Liran partait pour Limoges, emportant le testament et les différents papiers du comte de Vimoren. Dès qu'il fut arrivé, il alla frapper, rue de Consulat, à la porte d'un expert en écritures, bien connu dans la région...

### XXXVI

L'existence de Guy était une joie perpétuelle...

Tante Edith n'était "plus partie", car, bien qu'elle habitât chez Mlle de Ponsavin, il la voyait tous les jours et il l'appelait "ma tante" comme autrefois! Au lieu de le gronder, elle paraissait même très contente... et puis, elle allait épouser l'oncle Serge! Si bien qu'elle et maman auraient chacun un mari... comme les dames qu'on rencontrait en voiture... le dimanche, au Bois.

Puis on ferait un grand voyage... tous ensemble... jusqu'au Sénégal... Un joli nom de pays! Et Guy monterait sur un vrai cheval, lui qui avait tant désiré un cheval de bois et n'en avait jamais eu parce que cela coûtait trop cher!!

Les arrangements définitifs avaient été pris. Serge avait obtenu un congé de trois ans; il atteindrait ainsi la retraite proportionnelle et recevrait la croix si bien méritée.

Sa situation à Dakar était nettement établie... L'habitation qui lui était assignée était assez spacieuse pour abriter Jacques et sa femme.

Avec beaucoup de travail et d'économie, dans six ans, il pourrait acquérir des terrains et les mettre en valeur...

Madge avait touché la somme totale fournie par son frère pour le courant d'une année, elle était en mesure de subvenir aux frais du voyage.

En continuant ses broderies et en réduisant encore la dépense, elle parvint à se procurer les objets indispensables pour elle et pour son fils.

Sur les indemnités de transport payées d'avance, Serge avait réglé le passage de Jacques, de Port-Saïd à Tunis et de là au Sénégal...

Chaque soir, il venait rue d'Assas... prendre un peu de repos, tandis que Mlle de Ponsavin et sa jeune amie prolongeaient à la veillée le labeur de l'après-midi...

En face de l'inconnu qui allait s'ouvrir devant elle, Edith éprouvait une confiance absolue, une paix profonde. Elle était si sûre de la tendresse de Serge, de la noblesse, de la loyauté de son caractère!

Dans cette envolée vers l'avenir, elle doublerait les forces renaissantes de Volney, elle lui apporterait le perpétuel secours de son activité, de son dévouement... leurs initiatives se développeraient au contact l'une de l'autre... Leurs énergies ne reculeraient pas devant les difficultés du début, compliquées, ils n'en doutaient guère, par la présence de Jacques et de Madge.

Mais le devoir fraternel, le devoir des forts envers les faibles, était nettement tracé devant eux!

Dès la première heure du retour et des immédiates fiançailles, un voile s'était étendu sur le passé... Après le rejet brutal vers la détresse, Edith se relevait dans la plénitude de ce bonheur qui s'était, si peu auparavant, aboli dans sa fortune!

Mais, comme toute chose en ce monde, et plus vite peut-être qu'autre chose, le bon-



heur devient une habitude et laisse les idées reprendre leur liberté!!!

Au bout de peu de temps, il suffit d'une bribe de conversation, entendue entre deux personnes assises en face d'elle dans un tramway, et qui s'entretenaient d'un procès en cours, une cause à demi célèbre, pour aimer les pensées d'Edith sur les événements récents, tout personnels.

De vagues soupçons lui vinrent à l'esprit, découlant d'impressions qu'elle avait repoussées... d'abord, oubliées ensuite.

Sa correspondance avait été interceptée. Quel but avait-on voulu atteindre?

L'isoler, sans doute, de toute affection, de tout conseil.

Et la lueur filtrant à travers le croisissant du volet de la chambre du comte, le soir de l'orage, était bien une réalité...

Était-il juste que cette fortune, sienne par les droits de la famille, tombât... entre d'autres mains?...

L'argent est ennoblé par l'usage que l'on en fait... et une perplexité agite son cœur, après les heureux jours de paix qui venaient de s'écouler...

.....

Lorsque Godefroid, après avoir quitté le notaire, était rentré aux Armerons, il avait trouvé sa femme étendue sur son lit, engourdie, somnolente; elle avait murmuré quelques mots en le priant de lui laisser un repos complet, elle ne pouvait supporter le moindre bruit; elle préférait que Mardy s'occupât d'elle et ne voulait même pas des soins de sa fille...

Était-ce une maladie réelle ou... une contenance?

La question s'insinuait affreusement troublante dans l'esprit de Chanseray sans qu'il pût former la réponse...

— Je ne trouve pas que votre héritage ait amélioré notre situation! lui déclara Micheline à brûle-pourpoint.

Maman s'enferme, ne tolère pas un mouvement autour d'elle; Edith, qui était très gentille pour moi, est partie, filant comme un météore, et, ma foi, je ne la blâme pas! Vous avez la mine d'un homme déçu! On ne voit âme qui vive dans cette tanière!...

— Il faut que votre mère se guérisse...

— Elle se guérirait si elle quittait ce pays où elle se morfond!

Ah! si lui aussi avait pu s'éloigner! Fuir les idées, les craintes qui l'obsédaient?... Mais sa présence était indispensable pour le nouveau règlement des affaires.

Quand M<sup>e</sup> Liran pourrait-il enfin les terminer?

Toutes ses recherches pour retrouver la clé du bureau de M. de Vimoren étaient vaines, aussi vaines les tentatives qu'il faisait auprès de sa femme pour obtenir d'elle quelques éclaircissements... Il avait proposé de faire venir le médecin... Elle retrouva des forces pour s'y opposer..., puis retomba dans l'étrange prostration qui ne lui permettait pas de quitter son lit...

La monotonie de cette existence, monotonie qui n'était, en réalité, que la façade masquant un trouble poignant et une perpétuelle anxiété, cessa brusquement...

.....

Une après-midi, M<sup>e</sup> Liran arriva au château et entra dans la pièce où se tenait Godefroid...

Celui-ci recula devant l'attitude presque hostile du notaire et demanda sèchement:

— Qu'y a-t-il?

— Il y a, Monsieur, que vous voyez devant vous un homme qui n'a jamais failli à son honneur professionnel, et qui peut être entraîné en Cour d'assises!

La voix de M<sup>e</sup> Liran tremblait d'émotion et de colère.

D'un geste nerveux, il posa sa serviette



sur la table et en tira plusieurs papiers qu'il étala devant Chanseray.

— Avez-vous lu la lettre de Mlle de Vimoren, Monsieur? interroga-t-il. C'est la seconde fois que je vous pose cette question.—

— La maladie de Mme de Chanseray l'a empêchée de m'aider à retrouver cette lettre. J'espère que demain...

— Qu'importe! interrompit le notaire... Cette lecture est désormais inutile!!! J'avais entre les mains une autre lettre, celle que Mme de Chanseray m'a écrite de Paris, en votre lieu et place, et le brouillon d'un acte de vente envoyé l'an dernier par M. le comte... Deux autres lettres de lui viennent d'être découvertes à Limoges chez son banquier!!!

— Je ne saisis pas bien le rapport qu'il peut y avoir...

— Vous allez le comprendre, Monsieur, interrompit le notaire...

Un soupçon me hantait sur... la... validité du testament.

L'examen d'un expert en écriture a changé ce soupçon en certitude...

Le testament du comte de Vimoren est faux... et le faussaire, vous devez l'apprendre sans tarder, c'est votre femme!...

Un cri rauque, désespéré, sortit de la poitrine de Chanseray... Il saisit Liran aux poignets...

— Ne dites pas cela! cria-t-il, ne le répétez pas! mais c'est la honte! la prison! le nom que je lui ai donné jeté dans la boue!

— Mon honneur vaut le vôtre, Monsieur! reprit Liran... je ne puis être le complice d'un vol!

— D'un vol! oh! taisez-vous!...

Les deux hommes se faisaient face!

Chanseray tenant Liran avec une force dont son apathie habituelle semblait le rendre incapable, le notaire cherchant à se

dégager par saccades...

— Vous n'avez pas le droit de m'adresser un reproche, une observation même! déclara Liran en reprenant peu à peu son sang-froid... Je ne vous accuse pas! je certifie que je vous crois innocent! mais vous êtes, en tant que mari, solidaire de la coupable... et moi, j'ai le droit de m'évader de cette forfaiture!... Mme de Chanseray s'est crue habile en me gratifiant d'avantages pécuniaires... Cette circonstance même m'a mis sur la voie de la terrible découverte.

En voulant s'assurer de ma complicité, elle a fait de moi son accusateur...

— Vous n'avez encore rien révélé à Mlle de Vimoren? demanda Godefroid halestant.

— Non... pas encore...

— Vous lui écrirez que le testament n'est pas valable! qu'il a été annulé! Elle le croira... Une jeune fille ne sait rien des affaires de droit!...

— Nul n'ignore dans le pays que les Armerons ont changé de maître... Un jugement établissant le faux est indispensable pour remettre les choses au point!

— Mais c'est la honte! vous dis-je. Une tache sur mon nom!... qui rejaillira sur ma belle-fille... une enfance ruinée! sans ressources!

— Oseriez-vous, Monsieur, duper l'opinion en vous attribuant le rôle magnanime de celui qui renonce aux droits que lui confère un testament, pour remettre la fortune entre les mains de l'héritière légale?...

— Qui sait? murmura Chanseray. Peut-être Micheline et moi pouvons-nous tout espérer de la générosité d'Edith de Vimoren!

.. .. .

Le surlendemain, M<sup>e</sup> Natel transmettait à Edith la lettre suivante:



"Ma chère cousine,

"J'ignore où vous habitez; cette lettre vous parviendra, ainsi adressée.

"J'implore votre pardon pour la malheureuse que je n'ai pas le triste courage de nommer, et qui a fabriqué de toutes pièces un testament qui vous dépouillait!

"La situation dans laquelle nous nous trouvons est atroce, et Me Liran, pour se préserver lui-même nous livrera à la justice des hommes!... Ayez pitié de Micheline, innocente de cette abominable chose; ayez pitié de mon nom, inscrit depuis plus d'un siècle si près du vôtre!... Consentez à reprendre ainsi votre fortune!!!

"Je refuserai ce testament par un acte légal, et nul ne connaîtra notre honte...

"Edith... écoutez la prière désespérée de votre cousin!

"Chanseray."

La missive glissa sur les genoux de Mlle de Vimoren... Edith resta longtemps absorbée, les mains croisées aux genoux...

Ainsi le soupçon vague, presque informe, auquel sa fière droiture n'avait pas voulu donner de consistance, et qui la harcelait depuis quelques jours, était devenu la réalité immédiate du fait.

Micheline et Godefroid, Micheline surtout, lui inspiraient une immense pitié... Mais elle devait, loyalement, apporter à son fiancé sa main vide d'une fortune dont il ne voulait pas.

Pouvait-elle s'interposer entre la faute et le châtement?

Longtemps, elle pria et réfléchit... Seule, la miséricorde divine l'inspira. Edith se considérait comme la dépositaire d'un secret redoutable, et ne voulut pas appeler Serge lui-même à ce suprême conseil.

Sa réponse fut courte.

"Nos routes se sont croisées, le choc de nos existences s'est produit, malgré nous!

"Evitons la honte et le scandale, mon cousin!

"Celle que vous ne nommez pas doit accepter, pendant quelques mois, une retraite et une pénitence volontaires, dans une de ces maisons qui s'ouvrent discrètement au remords, et, plus tard, la conscience éclairée, elle reviendra prendre sa place auprès de vous et travailler à vos côtés.

"Le domaine des Armerons deviendra un sanatorium destiné aux soldats coloniaux malades. Les revenus en assureront l'entretien. Les vieux serviteurs de mon oncle y trouveront un abri.

"Je vous destinai, lors du règlement des comptes de tutelle, une somme de quarante mille francs qui constituerait un dot pour Micheline... Gardez-la en toute paix de conscience. Vous travaillerez, votre belle-fille et vous; les débuts seront durs et pénibles. Vous commencez bien tard Mais vous serez sans doute plus heureux que vous ne l'avez été dans votre existence oisive...

"Ne regrettez pas mon dépouillement. Il assure mon bonheur.

"Bientôt je serai la femme du plus droit et du plus désintéressé des hommes.

"La vie ne pouvait me donner davantage!

"Edith de Vimoren."





## LES MIREURS D'OEUFS

Il y a, aux Halles centrales, à Paris, des spécialistes qui sont occupés toute la journée à vérifier la fraîcheur des milliers d'oeufs qui arrivent chaque jour sur le grand marché.

Cette opération nécessite une assez grande habitude.

Le mirage a pour but de reconnaître si un oeuf a été couvé ou s'il est mauvais, pourri, et, par conséquent, impropre à la consommation.



Spécialistes occupés à vérifier la fraîcheur des milliers d'oeufs qui arrivent chaque jour.

Nos ménagères, quand elles achètent des oeufs au marché, les examinent toujours plus ou moins. Le plus généralement, elles les secouent et, si elles "entendent l'oeuf remuer", comme elle disent, elles le rejettent comme mauvais.

Le procédé est bon. Mais il indique seulement les oeufs absolument défectueux. Un oeuf qui "ne bouge pas" peut ne pas valoir grand'chose. Il importe d'en être averti à temps.

On se sert parfois d'appareils spéciaux pour mirer les oeufs, mais le plus souvent, cette opération se fait à la main. Elle consiste à essayer de voir à travers l'oeuf en plaçant celui-ci entre l'oeil et le soleil. Les mireurs, qui ont à opérer par tous les temps, et qui se tiennent dans des sous-sols des Halles, se servent seulement d'une lampe ou d'une bougie.

L'oeuf est placé entre la clarté de cette lumière et l'oeil; il est tenu de la main droite, tandis que la main gauche fait abat-jour au-dessus. On reconnaît un oeuf frois au peu d'air qui existe à la partie supérieure, le gros bout tourné en l'air. Il y a des mireurs qui sont naturellement d'une très grande habileté et qui peuvent vous dire depuis combien de jours un oeuf a été pondu, rien qu'en examinant l'épaisseur de cette partie qui contient de l'air et qu'ils appellent pour cela *chambre à air*.

— o —

## L'INVENTEUR DE L'ITALIQUE

L'invention du caractère d'imprimerie connu sous le nom d'italique, est due à Aldus Manutius.

Celui-ci avait remarqué que les nombreuses abréviations employées par les imprimeurs rendaient difficile la lecture des livres. De fait, quelqu'un avait publié, pour l'usage des gens instruits, un traité sur l'art de lire les livres imprimés. Pour remplacer ces abréviations sans augmenter beaucoup le volume des livres, Manutius inventa les lettres italiques qui, à l'origine, portaient le nom d'*aldinas*





## CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

A Tous les Petits Garçons,

A Toutes les Petites Filles



### LA TERRE EST TOUJOURS EN MOUVEMENT

LA première idée qui nous vient à l'esprit lorsqu'on nous apprend que la terre roule continuellement dans l'espace, c'est que nous ne la sentons pas se mouvoir. Mais à cela il y a une réponse bien facile. Lorsque vous êtes dans un train, en gare, il peut arriver que vous ne sachiez pas si le train marche ou non, avant d'avoir regardé un autre train arrêté le long d'un autre quai; d'autres fois vous croyez que votre train est en marche, jusqu'à ce que vous remarquiez que le quai est immobile.

C'est le mouvement de l'autre train qui vous a fait croire que le vôtre était en marche. Cela ne prouve donc rien, de dire que nous ne sentons pas la terre se mouvoir en même temps que nous. Si vous voyagez dans un train, sur un bateau, en ballon, ou même sur notre vaste terre, vous n'avez que deux moyens de vérifier si vous vous déplacez ou non.

L'un, c'est de constater le mouvement qui se produit au-dessous de vous; l'autre, c'est de remarquer que les objets extérieurs semblent se déplacer dans le sens contraire du vôtre.

Or, il est bien sûr que nous ne sentons pas la terre se déplacer sous nous, mais cela tient simplement à ce que son mouvement est très doux. Lorsque nous som-

mes à l'intérieur d'un très grand navire et que la mer est belle, il nous est impossible de remarquer que le navire est en marche.

Si, vous trouvant en ballon par un temps calme, vous venez à fermer les yeux, vous ne pourrez vous rendre compte que le ballon est en mouvement, et souvent même il arrive qu'on ne peut s'en rendre compte les yeux ouverts. Si nous sentons que l'autobus se déplace c'est uniquement parce que son mouvement est saccadé. Chaque fois que l'autobus marche un peu moins vite, notre corps, lui, continuant à avancer avec la même vitesse, se trouve tout à coup projeté en avant; puis, dès que l'autobus recommence à marcher un peu plus vite, notre corps se trouve ramené un peu en arrière, puis relancé en avant; c'est ainsi que nous savons que l'autobus nous emmène où nous voulons.

Plus l'autobus marche doucement, moins nous nous apercevons qu'il se déplace. Or, de tous les moyens de locomotion dont l'homme peut disposer, c'est paraît-il, le ballon qui possède le mouvement le plus doux; quand l'air est calme, on ne peut pas du tout se rendre compte qu'il bouge.

Cela vaut donc mieux que de voyager



dans le navire le plus beau, le train électrique le plus moderne ou l'autombbile la plus perfectionnée.

Mais le moyen de locomotion le plus doux est encore la terre elle-même, la terre avec laquelle nous voyageons tout le temps, soit que nous nagions, soit que nous marchions, soit que nous planions en ballon.

La meilleur preuve de la douceur du mouvement, de la terre, c'est que personne encore n'a pu sentir qu'elle se déplaçait. Quelquefois, une petite partie de la surface remue, elle toute seule, et dans ce cas, les gens s'en aperçoivent. Mais c'est un tremblement de terre et c'est quelque chose de tout à fait différent. Personne n'a jamais senti le mouvement général de la terre.

Que se passerait-il donc si la terre s'arrêtait? Si la terre arrêterait tout à coup sa marche, comme un autobus qui stoppe brusquement, ou comme vous-même quand vous arrêtez brusquement votre bras au moment de lancer une balle, que nous arriverait-il?

Lorsqu'un autobus s'arrête brusquement, la secousse projette en avant tous les voyageurs. Lorsque vous arrêtez brusquement votre bras au moment de lancer une balle, celle-ci est projetée encore plus loin. La terre marche si vite, que, si elle s'arrêtait tout à coup, presque tout ce qui se trouve à sa surface, fixe ou mobile, serait projeté au loin dans l'espace.

Tout cela n'irait pas bien loin, l'air l'arrêterait vite, comme il ne tarderait pas à arrêter la balle que vous auriez lancée. Mais nous pouvons être sûrs que si la terre s'arrêtait tout à coup, tous ses habitants, hommes, femmes, enfants, animaux seraient tués; toute l'eau serait vidée du lit des mers; tous les poissons mourraient, et toutes les villes, avec toutes leurs maisons seraient détruites! Rassurons-nous, cepen-

dant, il n'y a guère de chance que cela puisse arriver.

Quand vous ne pouvez pas sentir que ce qui vous porte se meut réellement, vous n'avez qu'une manière de constater que vous avancez, c'est de regarder les objets extérieurs et d'observer ce qu'il paraissent faire.

Or, les savants ont remarqué cela depuis les temps anciens; il semblait bien ne pas y avoir de doute au sujet de ce qu'ils voyaient. Ainsi que nous l'avons déjà dit, lorsque nous regardons le ciel, nous y trouvons, par exemple, le soleil, qui semble faire le tour de la terre une fois par jour.

Mais de même qu'un enfant qui voyage dans un train peut se tromper et croire parfois que c'est l'autre train qui marche, alors, qu'en réalité c'est le sien, de même tous les hommes qui croyaient voir le soleil se déplacer dans le ciel se trompaient.

Ce n'était pas le soleil qui bougeait, mais bien la terre. Nous parlons toujours du lever et du coucher du soleil et il est probable que l'on continuera à faire de même pendant longtemps mais en réalité le soleil ne se lève ni ne se couche; c'est simplement la terre qui tourne sur elle-même comme une toupie.

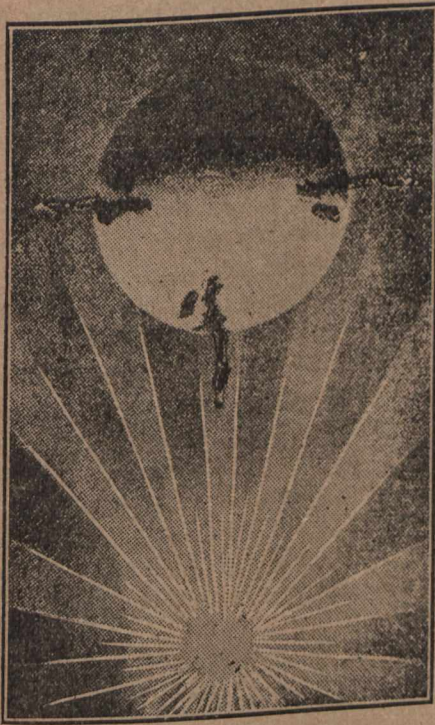
Si vous n'avez pas de globe terrestre, c'est-à-dire un modèle de la terre en miniature, vous devriez demander à vos parents de vous en donner un. Il est très utile d'en avoir un très gros, par exemple de la taille d'un très gros ballon, mais il est très facile d'en avoir de petits, à bon marché, de la taille d'un orange.

— Vous serez surpris de la quantité de choses que l'on peut apprendre sans beaucoup de mal, avec un de ces globes. Lorsque vous en aurez un, vous pourrez vous rendre compte aisément de quelle façon la terre exécute le premier de ses mouvements.



En effet, la terre se meut dans l'espace au moins de trois façons différentes, que nous allons examiner l'une après l'autre. La première nous fera voir pourquoi le soleil semble se lever tous les matins à l'est, et se coucher tous les soirs à l'ouest.

Prenez donc votre globe, ou si vous n'a-



Si nous pouvions voir tourner la terre comme nous voyons tourner une toupie, voici comment un homme nous apparaîtrait. A droite, nous le voyons entrer dans la lumière à mesure que la terre tourne elle l'amène de plus en plus près du soleil. Puis, il s'éloigne et à partir du moment où il passe à gauche, au soleil couchant, il entre dans la nuit jusqu'au lendemain matin.

vez pas de globe, une balle de caoutchouc ou même une orange, feront très bien l'affaire, et tenez-le dans votre main, face à une bougie allumée, placée dans une pièce où, autrement tout est sombre. La face de la boule tournée vers la bougie sera éclairée, tandis que le côté opposé sera

obscur. Puis faites sur la boule une petite tache d'encre, qui représentera votre maison, et tenez en main votre boule, de telle sorte que la tache se trouve face à la lumière.

Ensuite, faites tourner la boule lentement sur elle-même; au fur et à mesure qu'elle tournera, la tache d'encre se déplacera naturellement avec elle jusqu'à ce qu'elle cesse d'être éclairée par la bougie. Puis comme vous continuerez à tourner, la petite tache sera de nouveau éclairée. La bougie représente le soleil et lorsque la tache est exactement face à elle, il est midi.

Puis lorsque la balle ou la terre qu'elle représente, continue à tourner, la tache d'encre ou votre maison, se trouve en dehors de l'éclairage, c'est-à-dire que le soleil se couche et qu'il fait nuit. Puis la tache tourne encore et se rapproche du point où la lumière éclaire de nouveau la boule, et si vous étiez vous-même placé sur la boule à ce point là, vous diriez que le soleil s'est levé.

Figurez-vous un instant ce qui se passerait s'il faisait perpétuellement jour ou perpétuellement nuit! Si la terre ne tournait pas toujours continuellement sur elle-même comme une toupie et si elle était complètement immobile, l'une de ses faces serait éclairée par un jour sans fin, tandis que l'autre resterait toujours dans la nuit.

Tant que vous tenez votre boule — globe, balle ou orange — immobile, une moitié doit faire toujours face à la bougie, tandis que l'autre doit être à l'opposé. Que croyez-vous qu'il arriverait si la terre s'arrêtait de tourner, en ralentissant lentement comme une toupie, de manière à ne pas nous projeter tous dans l'espace? Supposons qu'elle s'arrête au moment où la partie du monde que nous habitons est éclairée par le soleil. Nous dirions que le



soleil paraît immobile dans le ciel. Puis, les allumeurs de reverbères feraient leur besogne comme à l'ordinaire, à l'heure habituelle. Les gens diraient alors qu'il fait une soirée très claire, puis un peu plus tard : "Que s'est donc passé?"

Il n'y aurait pas de nuit. Le jour continuerait sans interruption. Ne croyez-vous pas aussi que tous les gens de l'autre côté du monde, où il ferait toujours nuit, ne sauteraient pas dans les bateaux pour venir de notre côté, de manière à revoir le soleil? Je suis bien sûr qu'ils le feraient, mais je suis tout aussi sûr qu'avant longtemps, nous serions tous heureux de pouvoir aller dans la partie obscure du monde pour un certain temps tout au moins.

Si nous le pouvions pas, je crois que nous deviendrions tous fous. Ce qu'il y a donc de mieux pour nous, c'est que la terre continue à tourner comme elle tourne maintenant, et que nous ayons le jour, pendant lequel nous restons éveillés, et la nuit pendant laquelle nous dormons.

J'ai lu il n'y a pas longtemps, l'histoire de quelques abeilles qui avaient travaillé avec ardeur pendant toute la journée. Or, juste au moment où elles s'étaient arrêtées pour aller dormir, quelqu'un alluma auprès d'elles une lampe électrique très puissante, dans le genre de celles que nous voyons dans les rues, et les éclaira d'un jour artificiel.

Elles recommencèrent aussitôt à travailler jusqu'à ce qu'on éteignit la lumière électrique. Comme peu de temps, le soleil se leva pour de bon, elles recommencèrent encore une fois à travailler. Mais à la fin de cette journée, elles étaient toutes épuisées et moururent de surmenage. Nous pouvons donc dire que ce qui convient le mieux aux abeilles comme aux hommes qui vivent sur une vaste toupie tournante, est de pouvoir s'éveiller quand

la face de la toupie sur laquelle ils se trouvent fait face au soleil et de pouvoir dormir lorsqu'elle est tournée de l'autre côté.

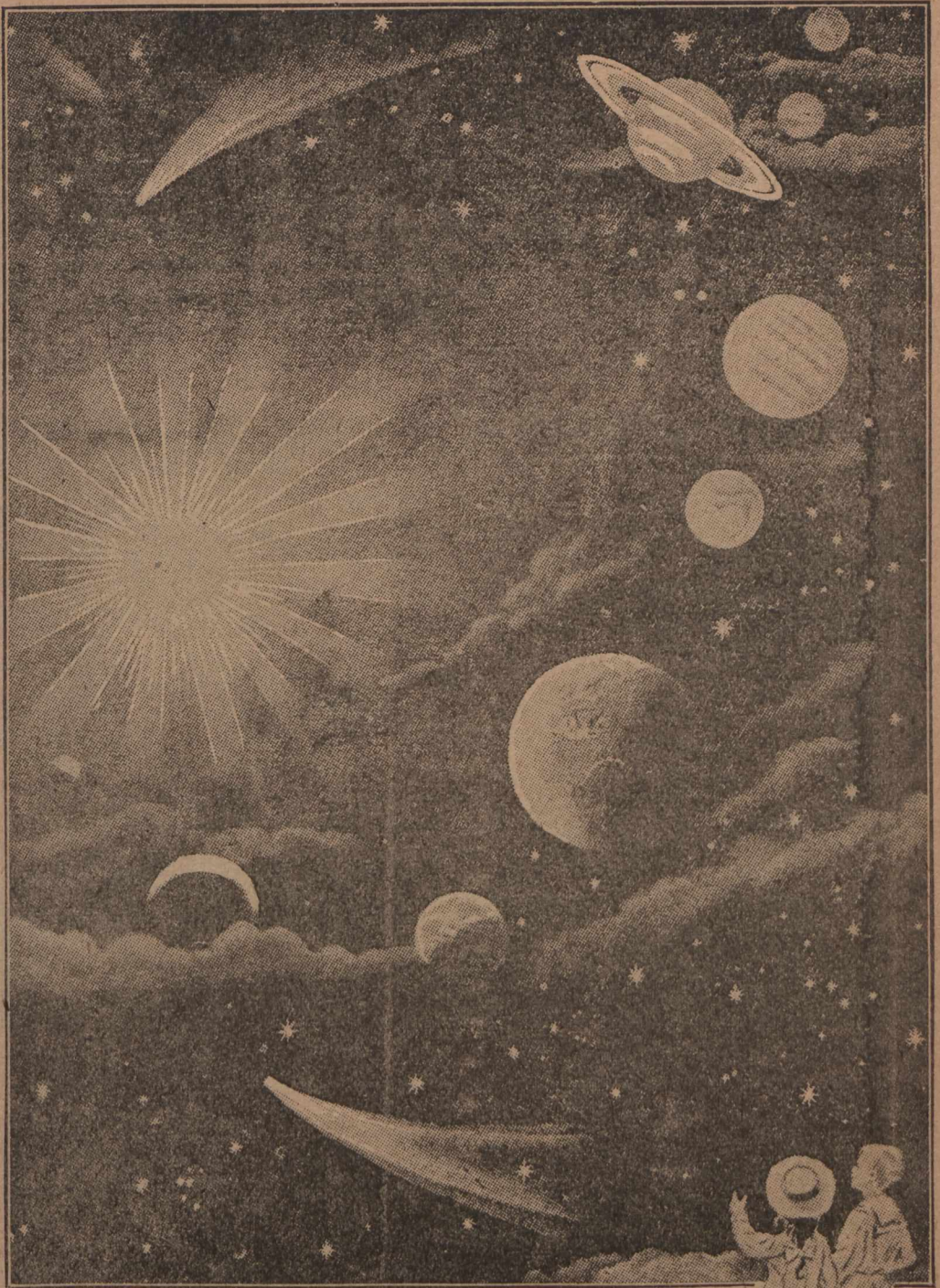
Mais le mouvement tournant de la terre qui nous donne le jour et la nuit, n'est-ce pas — et de beaucoup — le seul dont la terre soit douée. Vous avez certainement remarqué quand vous faites tourner une toupie sur une table, que par moment elle reste au même endroit et tourne sur elle-même, tandis qu'à d'autres elle se déplace le long de la table sans cesser de tourner.

Lorsque cela se produit, la toupie se meut donc à la fois de deux manières différentes. En même temps qu'elle tourne sur elle-même elle marche d'un point à un autre. Eh bien! la terre fait exactement comme la toupie. Tout en se tournant sur elle-même elle se déplace aussi toute entière, absolument comme la toupie lorsqu'elle avance sur la table. Nous ne sentons pas ce mouvement de la terre, mais c'est le mouvement le plus important de tous bien que ses effets ne nous frappent pas autant que le jour et la nuit, qui sont produits par le mouvement tournant.

*Le grand phénomène naturel qui fait de l'année une chose réelle.*

Il est inutile maintenant de demander ce qui retient la terre dans l'espace. Nous savons qu'elle n'est supportée par rien, mais qu'elle marche à travers l'espace, sans arrêt, du commencement de l'année jusqu'à la fin. Or, c'est avec intention que je viens de dire "du commencement de l'année jusqu'à la fin". Une année, vous le saurez est une chose qui existe réellement. Vous croyez qu'une semaine est une chose réelle, parce que le dimanche revient toujours régulièrement tous les sept jours de la semaine et que les autres jours de la semaine en font autant.





La Terre est une grosse boule qui flotte dans l'espace. Ce n'est pas le seul mode qui existe: elle n'est qu'un fragment du grand univers. Sur la figure, la terre parat être le plus gros de tous les globes, mais c'est seulement parce qu'elle est la plus proche de nous. Autour du soleil il y a beaucoup d'autres mondes et des millions d'étoiles. Les grosses boules qui sont des mondes tournent autour du soleil, tout en tournant sur elles-mêmes.



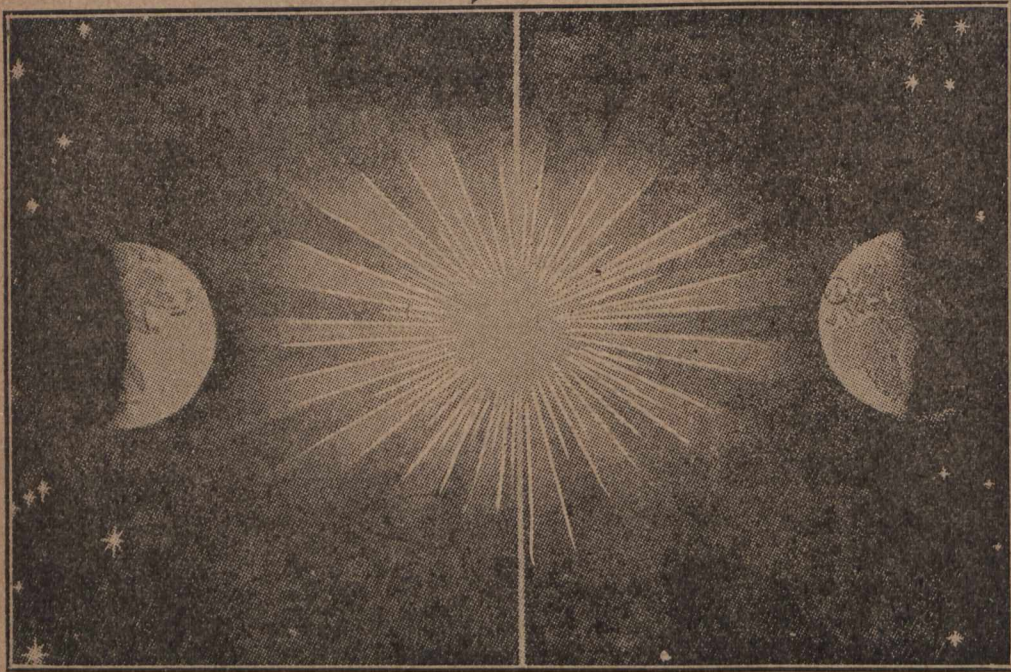


Mais nous pourrions tout aussi bien supprimer mercredi, jeudi, vendredi et samedi et ne faire la semaine que de trois jours. Il y a de cela, bien bien longtemps, les hommes convinrent d'appeler une période de sept jours une semaine et nous continuons à le faire.

Mais la semaine est une chose artificielle, tandis que le jour est une chose bien réelle; il en est de même de l'année. Nous

le long de la table.

Supposons maintenant que ce soit une balle, ou une boule quelconque qui tourne sur elle-même et non pas une toupie. Vous savez très bien qu'une boule peut tourner sur elle-même tout en avançant parce que vous pouvez la faire partir de cette manière au moment où vous la lancez sur la table, et que tout en tournant, elle roulera dans un sens ou dans l'autre. Dans quelle



La Terre par une nuit d'hiver.

La Terre par un jour d'été.

disons que la semaine est une chose artificielle, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui la produise. Le jour est une chose naturelle parce que c'est un grand fait naturel qui le produit, et ce fait c'est le mouvement de la terre tournant sur elle-même.

L'année est aussi une chose naturelle, parce qu'elle est produite par ce second mouvement de la terre que nous avons comparé à celui de la toupie qui marche

direction la terre se déplace-t-elle donc? Nous avons déjà vu que le jour et la nuit, qui ne manquent jamais de se produire sont dus au mouvement tournant de la terre.

Or, tout bien considéré, si nous pensons à toutes les journées et à toutes les nuits dont nous pouvons nous souvenir, une nuit est tout aussi obscure qu'une autre et un jour aussi clair qu'un autre jour.



*La Terre tourne perpétuellement autour  
du Soleil.*

Cela signifie que la terre ne s'approche ni s'éloigne beaucoup du soleil. Elle s'en trouve toujours à peu près à la même distance et pourtant elle avance perpétuellement. Cela veut donc dire qu'elle doit tourner autour du soleil. Si vous tendiez une ficelle entre la bougie de tout à l'heure et votre boule, vous pourriez faire tourner votre boule autour de la bougie.

Mais il ne serait pas aussi facile de faire tourner en même temps la boule sur elle-même, en même temps qu'elle tournerait. Si vous pouviez la faire tourner de cette manière et que vous puissiez arranger les choses de façon qu'elle tourne trois cent soixante-cinq fois sur elle-même, tandis qu'elle ne tournerait qu'une fois autour de la bougie, elle ferait exactement ce que fait la terre. La terre tourne toujours autour du soleil.

Si vous pouviez faire pour ainsi dire, une marque en un certain endroit et que vous attendiez jusqu'à ce que la terre soit revenue à ce point, après avoir tourné une fois autour du soleil, le temps que la terre aurait mis à faire ce voyage serait une année; et pendant toute la durée de ce voyage autour du soleil, la terre aura tourné 365 fois sur elle-même. En réalité, elle tourne environs 365 fois et quart et c'est dans le but de ne pas oublier ce quart supplémentaire que, tous les quatre ans, nous avons ce qu'on appelle une année bissextile qui a 366 jours; le mois de février compte alors 29 jours au lieu de 28.

Ce n'est pas là, à beaucoup près, tout ce qu'il y a à dire au sujet de l'année et nous y reviendrons. Mais pour le moment, comme vous vous en souvenez, nous essayons seulement de voir les grands faits que les hommes avaient à découvrir avant de

pouvoir faire de nouveaux progrès dans l'histoire de la terre. Ces faits sont les suivants:

La terre n'est pas plate, mais elle est ronde comme une boule. Cette vérité nous l'avons démontré dans l'article précédent en expliquant pourquoi, lorsqu'on se trouve au bord de la mer et qu'au loin un navire à vapeur se dirige vers le rivage on ne voit d'abord que sa fumée, ensuite apparaît sa cheminée, après encore le haut du pont et seulement à la fin la coque dans son entier.

Les choses semblent exactement se passer comme si le navire grimpeait derrière une grosse boule. La terre n'est pas immobile car elle marche sans arrêt. Elle tourne continuellement sur elle-même en produisant le jour et la nuit, et tout cela, bien que des millions aient cru que le soleil tournait chaque jour autour de la terre. En outre, tout en tournant sur elle-même, la terre une fois en un an tourne aussi autour du soleil.

— o —

## UN ETRANGE BANQUET

EN avril de chaque année, à New-York, a lieu le dîner du club des Titans, ainsi nommé parce que tous les membres de ce club doivent avoir une taille minimum de 6 pieds 2 pouces, sans bottes.

Au milieu du repas, des toasts sont portés aux Titans, à la Terre, à Mars, à Esculape, à Junon, Minerve et Vénus, aux Argonautes, à Mercure, aux Lares et Pénales, enfin à Pan.

Un membre qui proposait de boire à la santé de Garguantua a été hué et mis à la porte. Les divinités païennes sont les seules admises.

— o —



## LES COOLIES VOLEURS DE RIZ

On appelle *coolie*, en Chine, un homme de peine. Un des plus fréquents travaux auxquels les coolies sont employés consiste dans le transport des marchandises.

Les lignes de chemins de fer sont encore si rares en Chine que la plupart des marchandises doivent, en effet, être portées, à dos de mulet ou d'homme.

Les coolies qui transportent l'aliment chinois par excellence, nous voulons dire le riz, se rendent souvent coupables de vol. Leur procédé, pour retirer du riz du sac fermé qu'ils portent sur leurs épaules, est aussi ingénieux qu'indélicat.

Le sac est appuyé sur leur épaule droite, la main droite le retenant. Le coolie dissimule un couteau dans sa main gauche, fait dans la pense du sac une légère entaille par où le riz s'élance en un petit jet. Les manches du costume du coolie sont larges. La manche du bras gauche remplira donc à merveille l'office d'entonnoir dans lequel le riz viendra tomber. De la manche (le bras étant tendu), le riz passe dans le vêtement et glisse jusqu'au bas des jambes du pantalon, qui, étant fermé, constitue un excellent récipient. Lorsque le coolie estime qu'il a soustrait suffisamment de riz, il continue à maintenir sa main sur l'entaille, en en resserrant les bords, pour que la coulée du riz s'arrête. Des coolies sont arrivés, de la sorte, à voler plus de quinze livres de riz par sac.

Ils procèdent de la même manière pour voler de la farine.

Quand ils sont pris sur le fait, on leur administre un genre de correction assez désagréable. On saisit l'homme, et, par la manche où la farine a passé, on vide dans

son costume quelques seaux d'eau. Au bout de quelques minutes, le coolie se débat au milieu d'une bouillie lamentable et dont on l'empêche de se dépêtrer. Quand la farine se met à sécher sur son dos, commence un petit supplice qui n'a rien d'agréable.



Un autre genre de correction classique, et que montre notre gravure, consiste à attacher le délinquant par les cheveux à un poteau, les mains liées derrière le dos.

— o —

De par la loi le Chinois est obligé de laisser ses biens à ses enfants du sexe masculin. Il ne peut faire d'exception en faveur de personne.



## LE DRESSAGE des CHEVAUX SAUVAGES PAR LES COWBOYS

LE "cowboy", de toute nécessité, doit être bon cavalier et doit pouvoir non seulement monter, mais dompter les chevaux les plus sauvages. Il peut ensuite devenir bouvier et s'engager pour conduire les troupeaux. Il doit commencer par apprendre à dresser ces bêtes sauvages, ce qui n'est pas le plus facile.

On commence par parquer les chevaux, au printemps et aux premiers jours de l'été. Quand ils sont en santé dans l'enclos, on choisit ceux de quatre ans qu'on veut habituer à la selle et préparer pour la vente.

Alors, pour la première fois, elles sentent la main de l'homme. Ce dressage des poulains est le travail le plus pénible des "cowboys". Ces jeunes bêtes sont sauvages et fières, et à moins qu'on ne les traite avec précaution, on peut les rendre impropre au service ordinaire.

On raconte des centaines d'aventures émouvantes dont les chevaux ont été les héros, pendant qu'on les dressait. Buffalo Bill racontait qu'il avait un associé nommé Broncho Charlie, qui domptait une fois, au Gros-Ours, dans le Colorado, un superbe cheval noir.

Charlie, qui s'imaginait qu'il avait parfaitement habitué la bête à son contrôle, lui mit la main sur l'encolure, lorsqu'en un clin d'oeil, le cheval saisit cette main et

se mit à la secouer absolument comme un chien ferait d'un rat, déchirant les chairs et les muscles et lui faisant une terrible blessure.

Ce fut un bonheur pour Charlie que l'animal ne l'attrapât point par le bras, car il le lui aurait broyé et mis en pièces.

On fait courir le troupeau autour du "corral" au petit galop, pour permettre au "cowboy" d'examiner toutes les bêtes et de choisir le cheval qu'il veut dresser pour l'attraper au lasso.

On la voit se précipiter et essayer de se confondre dans la foule de ses compagnons. Mais peu à peu, le "cowboy" s'approche. Il sait à quel moment il devra donner de la corde au cheval, afin qu'il ne se blesse pas, sans toutefois lui fournir l'occasion de s'échapper.

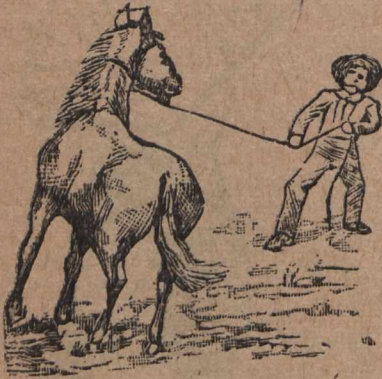
Après une lutte plus ou moins prolongée,





gée, l'animal est séparé du troupeau et se tient devant son maître, tous ses membres frémissants, l'œil dilaté et les flancs tout pantelants.

Le plus difficile reste à faire. La tâche



des "cowboy" est bien propre à exercer au plus haut degré son jugement, son agilité, sa patience et son courage. Il faut que le "cowboy" passe un noeud aux naseaux du cheval et le musèle, afin de s'en faire mieux obéir et de permettre en même temps de lâcher un peu le lasso, de crainte qu'il ne s'étrangle.

Avec un instinct aussi rapide que merveilleux, le cheval découvrira le signe de frayeur le plus léger chez son dompteur et il saura en profiter.

Le "cowboy" s'approche lentement, tantôt avançant et tantôt reculant, selon la tactique du cheval. Il s'agit pour lui d'arriver jusqu'à la tête du cheval. Si étrange que cela paraisse, la manière de lui montrer la main est un point d'une grande importance. Par instinct, la bête craint la main ouverte dont il voit la paume, beaucoup plus que celle qui est fermée, ou dont on ne lui montre que le dos.

Lorsqu'on est parvenu, enfin, à s'approcher assez près pour promener doucement sur l'extrémité des naseaux le dos de la main, on a accompli une bonne partie de

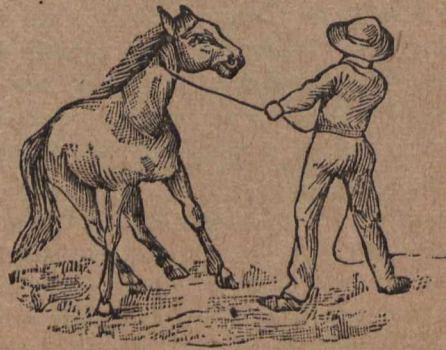
la tâche. Le cheval commence à se calmer.

Alors, d'un mouvement rapide, on lui passe un noeud coulant aux naseaux et la bête se trouve suffisamment muselée. Parfois, cette partie de la tâche demande des heures entières. Le cheval essaiera de porter des coups avec ses pieds de devant, et essaiera de mordre, ou bien pivotant avec la rapidité de l'éclair, il lancera de terribles ruades.

Malheur au "cowboy" s'il n'est aussi agile qu'un chat, et s'il ne sait se mettre en garde contre ces attaques dangereuses. Mais surtout qu'il ne lâche point le licol ou bien tout sera à recommencer dans les conditions pires encore.

Après des tentatives longues et patientes, le "cowboy" parvient enfin à mettre la main sur l'encolure, le garrot et les reins du cheval. Cette manière n'est pas la plus courte pour dresser un cheval, mais c'est la meilleure.

Lorsqu'à force de douceur on est parvenu à rendre la bête maniable, il n'est pas difficile à un cavalier habile de la monter ensuite.



Une méthode beaucoup moins longue mais plus violente et qui peut blesser le cheval, consiste à lui lier les deux pieds de devant avec un second lasso à le jeter après cela sur le flanc, à lui passer alors



le licol et à lui attacher une selle, pendant qu'il gît ainsi sur le sol.

Après ces précautions, un cavalier adroit fait passer la bête effarouchée par une série d'exercices fatigants, jusqu'à ce



qu'elle soit littéralement épuisée, et que, n'en pouvant plus, elle se soumette. Mais l'effet de cette méthode est loin d'être aussi satisfaisant que la première; car désormais le cheval ne cessera plus de voir en son maître un ennemi naturel, et il n'obéira plus que sous l'empire de la crainte.

Mais il ne suffit pas de dompter l'animal en lui passant un licol et en l'habituant à y obéir. La seconde partie du dressage consiste à lui mettre une selle.

Pour l'y amener, on lui passe à plusieurs reprises la main sur les reins et sur les flancs. On lui jette ensuite sur le dos une couverture légère à laquelle est attachée une sous-ventrière. Néanmoins, quelque accoutumé que soit le cheval à cette couverture, ce sera encore toute une affaire lorsqu'on lui fera sentir le poids d'une selle et qu'on bouclera la sangle.

Il va s'en dire qu'il y a chevaux et chevaux, et que dans le nombre, il s'en trouve qui se prête plus facilement que les autres à la volonté de l'homme. On arrive toute-

fois à surmonter enfin la difficulté de la selle, et il s'agit alors d'accoutumer la bête à se laisser monter.

Ce n'est pas la chose la plus facile du monde que d'arriver à se mettre en selle, car le cheval tourne, se dresse tout droit sur ses pieds de derrière, lance des ruades et s'efforce d'échapper. S'il se jette à terre, la selle de dressage est faite de telle sorte, avec un pommeau élevé que le cavalier peut retirer les jambes sans difficulté dans le cas où il se trouverait pris sous la bête. D'ordinaire, il se tient sur ses pieds au moment où le cheval s'abat, et il enfourche de nouveau sa monture dès qu'elle se relève.

Voici le moment où le cheval va essayer les cabrioles. Se sentant sur le dos le poids assez lourd d'un cavalier, il fait un effort suprême pour s'en débarrasser. Le voilà qui s'élève au-dessus du sol et qui retombe tenant la tête entre ses jambes de devant, la queue serrée entre les jambes de derrière et réunissant les quatre pieds aussi près que cela lui est possible.



Le choc que le cavalier ressent à la descente, est terrible, et si c'est un novice, qui



ne l'a pas éprouvé encore, il sera désarçonné en un rien de temps. Mais s'il a déjà passé par des épreuves semblables, s'il sait se tenir en selle, il est à peu près certain que le cheval recommencera le même



manège en y introduisant de nombreuses variations.

Il sautera, pivotera sur lui-même pendant qu'il sera dans les airs; il s'abattra sur le sol, les jambes raides comme des barres, et il lancera de terribles ruades. Si l'on se met bien dans l'esprit que tout cela a lieu pendant une course échevelée, on comprendra facilement qu'un homme qui ne se sent pas en selle parfaitement à son aise, serait bientôt désarçonné.

Un coup dont la bête fait invariablement l'essai quand elle voit qu'aucun des autres ne lui a réussi, consiste en un seul bond fait soudainement de recul. Immédiatement après, le cheval se dresse sur sa croupe et se laisse tomber en arrière, dans l'espoir d'écraser le cavalier sous son poids. Il ne tient alors qu'à un cheveu que ce dernier n'ait quelque membre brisé, peut-être même qu'il soit entièrement broyé.

Il ne peut échapper au danger qu'en se jetant hors de selle par un côté sans oublier toutefois de garder fermement dans sa poignée la corde qui sert de licol. Dès

que le cheval se redresse, le cavalier doit être déjà remis en selle.

C'est alors qu'il faut du sang-froid et de la présence d'esprit, car le cheval ne médite rien moins que la mort de son cavalier. Quelquefois il continuera cette lutte durant une heure, se tenant tout le temps dans un étroit espace de dix pieds carrés.

Ce n'est que lorsqu'il se sent entièrement hors l'haleine et à bout de force qu'il donne quelques signes de soumission. Quand la bête en arrive à ce point, c'est le moment d'avoir recours au fouet et à l'éperon pour mettre le cheval au galop.

Tandis qu'il court il ne lui est pas possible de faire ses cabrioles de bœuf; aussi, pouvu que le "cowboy" puisse rester en selle quand le cheval fait ses sauts et qu'il



le fasse courir jusqu'au point d'épuiser ses forces, il est sûr de sortir vainqueur de la lutte.

Toutefois si le cheval est d'un naturel vicieux, il fera l'essai du même jeu avec chaque nouveau cavalier qu'il portera en selle, car, reconnaissant un maître en ce-



lui qui l'a d'abord dompté et lui obéissant, il n'abandonne pas l'espoir de reconquérir la liberté avec un nouveau cavalier. Aussi les "cowboys" sont-ils toujours sur leurs gardes quand ils montent une nouvelle bête, ne négligeant jamais de demander si elle "buck cabriolé", et si elle fait des bêtises.

Qu'arriverait-il si un cheval s'échappait pendant qu'on le dompte? Ce serait adieu paniers, les vendanges sont faites, du moins en ce qui regarderait le cavalier. Le cheval se souviendrait à jamais de lui; il n'oublierait pas de sa vie qu'il a eu un jour le dessus sur cet homme, et tant qu'il lui resterait un souffle de vie, il essaierait de nouveau de gagner la partie.

A dire vrai, il est très difficile de reprendre un cheval qui est dans ce cas; car dès qu'il aperçoit du plus loin un homme qui se dirige vers lui, monté sur une autre bête, il se met à fuir loin du troupeau et il disparaît à l'horizon.

Dans la plupart des cas, s'il arrive même à un cavalier d'être jeté à terre une seule fois, il est très difficile de faire oublier au cheval cette victoire et l'on peut être certain que la bête continuera à cabrioler de temps en temps jusqu'à la fin de sa vie.

— o —

Soixante-dix pour cent des hommes d'âge militaire, dans l'Ontario, sont nés au Canada; 18% en Angleterre, tandis que dans Québec 88% sont originaires du pays et 6% du Royaume-Uni.

— o —

La valeur de la production des manufactures de Montréal, s'est élevée, en 1915, à \$243,237,575; Toronto, \$219,143,728; Hamilton, \$66,063,339; Winnipeg, \$47,686,070.

## LES TAILLEURS D'AUTREFOIS

Les tailleurs formèrent le plus important des métiers du vêtement, établis dès le XIII<sup>e</sup> siècle. Ils s'appelaient "tailleurs de robes", les robes étant alors des costumes pour hommes.

Du métier, faisaient partie les "couturiers", à titre d'ouvriers couseurs et les doubletters, constituant une catégorie de valets-tailleurs. Les "pourpointiers" qui fabriquaient le vêtement court en étaient aussi une fraction, mais s'affranchirent au XIV<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, les tailleurs, dont le règlement se trouve dans le livre d'Étienne Boileau, et qui firent renouveler leurs sta-



Un tailleur au XIII<sup>e</sup> siècle.

tuts en 1366 et en 1583, continuèrent à réunir sous leur administration presque tous les métiers du vêtement et même commandèrent, sur beaucoup de points, les fourreurs, drapiers, chaussetiers, passementiers, brodeurs.

Après de longs démêlés avec les pourpointiers, les deux corporations finirent par ne plus former qu'un seul métier, auquel furent donnés des statuts en 1660.



## LE PATIN-MOTEUR

UNE automobile nécessite un garage; un cheval, une écurie. Nous vous présentons ici le moyen de traction qui tient dans l'espace le plus réduit: le patin-moteur.

Vous connaissez tous les patins à roulettes. Ils permettent une certaine vitesse sur une route asphaltée ou bien unie. Mais l'effort du patineur est assez fatigant.



Le patin moteur en action.

Un inventeur a pensé à faire traîner le patineur par un moteur. Et voici l'ingénieux moyen par lequel il a réalisé son projet.

Le moteur est un tout petit moteur de la force d'un demi-cheval. Il est fixé sur un patin à roulettes d'une construction spéciale, et que vous voyez sur notre image. Ce patin, que chausse le "chauffeur", sert à la traction. Le patin qu'il passe à

l'autre pied est un patin ordinaire; il ne sert qu'à supporter une partie du poids du corps et se laisse entraîner par le patin-moteur.

Ainsi que vous voyez, le moteur est installé à l'avant du patin. Ce patin repose sur deux petites roues caoutchoutées, analogues à des roues de bicyclette. Elles ne sont pas tractrices. La traction est opérée par une troisième roue, celle qui se trouve à l'avant du moteur. Cette roue ne porte pas continuellement sur le sol. Elle est articulée par un levier que le "chauffeur" tient dans sa main. Une fois le moteur en marche, il tire sur le levier et fait mordre la roue sur le sol. Comme cette roue reçoit l'impulsion du moteur, elle se met à tourner et fait avancer le patin.

Cette disposition a été employée pour éviter les accidents. Quand le patineur, en pleine vitesse, désire arrêter, il relève simplement la roue motrice, qui, alors, tourne à vide, et il stoppe, comme fait un patineur ordinaire.

Au-dessus du moteur, vous apercevrez un petit réservoir à l'huile. Le réservoir à essence alimentant le moteur est fixé par une courroie sur le dos du patineur. L'essence arrive au moteur au moyen d'un tuyau. Tous les organes du moteur, pendant la marche, peuvent être facilement atteints par le patineur. On affirme que celui-ci peut rouler à la vitesse de 20 milles à l'heure.

## LES BIENFAITS DU HARENG

Une autorité médicale sur les vertus de certaines variétés de nourriture, déclare que le hareng donne de l'élasticité aux muscles, de la force au corps, de la vigueur à l'intelligence.

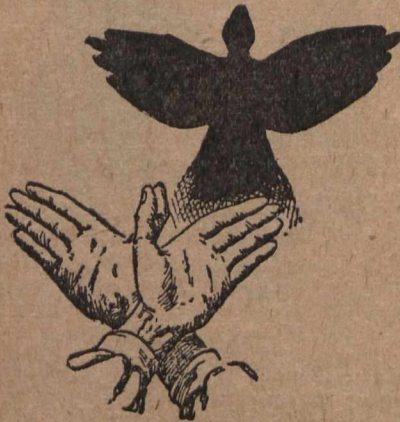


## QUELQUES OMBRES CHINOISES



### L'éléphant

La silhouette du lourd mais intelligent pachyderme est l'une des plus amusantes ombres faciles; le dessin des mains indique suffisamment comment on l'obtient. Pour lui communiquer la vie, il suffit, en donnant aux mains un léger balancement, de replier vers la paume les doigts de la main droite. Bien noter que c'est le pouce de cette main qui produit l'ombre de la défense.



### Le pigeon

Pour bien exécuter cette figure élégante et facile, bien serrer, l'un contre l'autre, les pointes des deux pouces et ne pas laisser de jour entre les doigts. Plier et déplier ceux-ci pour obtenir l'apparence du vol.



### Le Cuisinier

Découper dans un carton un peu fort la coiffure du cuisinier. On lui fera goûter sa sauce en trempant l'index de la main droite dans un plat imaginaire et en l'introduisant entre le majeur et l'annulaire gauches qui figurent les lèvres et qu'on fera doucement glisser l'un sur l'autre. On peut lui faire ainsi sucer tous ses doigts et même la main entière en faisant passer la main droite derrière la main gauche entre le majeur et l'annulaire de celle-ci, ces doigts étant écartés le plus possible l'un de l'autre.



### Le lapin

Agiter l'index et le majeur droits pour lui faire remuer les pattes de devant; mouvoir le majeur et l'annulaire gauches pour lui faire agiter les oreilles.





### Le cheval

En imprimant aux mains un mouvement de bas en haut, on lui fait balancer la tête; si l'on remue les pouces, il agite les oreilles et si l'on approche et écarte successivement de la main gauche les deux derniers doigts de la droite, on lui fait fermer et ouvrir la bouche.



### Le cygne

Pour bien réussir cette fine silhouette, bien renverser le bras droit en arrière. En inclinant la main droite sur la gauche, dont les doigts devront s'écartier à chaque contact, on obtiendra le cygne frisant ses plumes.

(Voir la suite au 7 septembre.)



### Le chat

Très élégante, cette ombre se prête à mille fantaisies: l'agitation du petit doigt de la main droite donne les multiples mouvements de la queue; celui des doigts formant les oreilles meut celles-ci. Pour donner l'aspect du chat faisant sa toilette, passer le pouce gauche sur l'index gauche et pour le faire se lécher, passer la main gauche sur le bras droit. (Voir la suite au 15 septembre.)



### Napoléon

La silhouette du grand conquérant connue de tous, et à laquelle les événements actuels donnent un regain d'intérêt, sera très ressemblante si l'on a soin de bien ressortir le petit doigt gauche pour accentuer fortement le menton et de bien pencher l'index de la main gauche pour obtenir le nez légèrement busqué. Le pouce et l'index de la main droite donneront sur l'écran l'image du légendaire petit chapeau.





### Le loup

En rapprochant et en écartant le petit doigt de la main gauche de l'annulaire, le loup ferme et ouvre la gueule; en remuant les pouces, il agite les oreilles.



### Le Juge

Cette ombre comporte quelques accessoires faciles à se procurer : un chiffon placé dans la manche, un cercle en carton, un autre carton découpé, suivant l'indication du dessin, pour figurer le bonnet. Placer la main gauche plus près de la lumière pour obtenir la tête plus grosse que la main. Remuer les doigts de la main gauche pour faire parler le juge, tandis que la main droite fera les gestes de l'orateur. (Voir la suite au 25 septembre.)

### Le Concierge

On lui fera prendre une prise en approchant l'ombre de la main droite de celle de l'index gauche qui figure le nez en ayant soin de maintenir la proportion entre la grosseur de la main du concierge et celle de sa tête. Pour le faire éternuer, lever la main gauche par saccades en écartant le majeur et l'annulaire, ce qui lui fera ouvrir la bouche, puis laisser retomber lourdement la main en rapprochant les doigts. On prendra ensuite un mouchoir de la main droite et on le placera sur le nez du concierge; on remuera la main gauche légèrement de haut en bas pour donner l'illusion qu'il se mouche.



### Le bouledogue

En observant bien la position des mains, on obtient aisément l'image de ce formidable ami de l'homme. Pour le faire aboyer, écartez et rapprochez le pouce gauche par coups secs et rapides; pour lui faire agiter l'oreille, remuez le pouce droit. (Voir la suite au 22 août.)



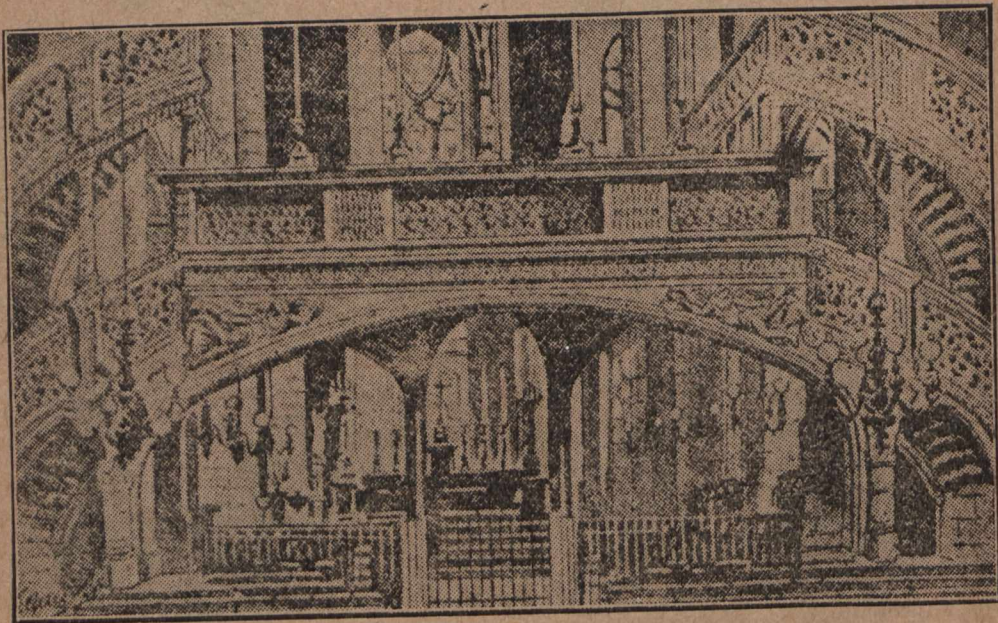
## LES JUBES

PAR *jubés* ou *ambons*, on désigne des sortes de tribunes qui se rencontraient jadis dans la plupart des églises construites du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle. Ces jubés ont été détruits pour la plupart, mais vous pourrez néanmoins en trouver dans quelques vieilles églises, notamment à Saint-Etienne-du-Mont, à Paris.

Si vous visitez ce sanctuaire, vous y apercevrez, en effet, suspendu entre le

rer davantage les prêtres des fidèles et de prolonger la perspective de l'église. En arrêtant le clarté vive des vitraux, les jubés faisaient ressortir sous leur ombre les feux de l'or du tabernacle et des candélabres rangés sur l'autel.

Il est probable qu'autrefois les prêtres prêchèrent du haut de l'ambon, qui servait de chaire. Quelquefois, aussi, on y réservait des places privilégiées pour la famille des seigneurs lorsqu'ils désiraient ne pas se mêler à la foule.



Le jubé de l'église Saint-Etienne-du-Mont

choeur et la nef, à une hauteur d'environ 15 pieds, un merveilleux ouvrage d'architecture qui joint un pilier à l'autre, au-dessus du banc de communion, comme une passerelle. On y accède par deux escaliers en calimaçon qui s'enroulent autour de chaque pilier. Les rampes ouvrées à jour de ces escaliers et de cette tribune, la délicatesse de leurs sculptures en ont fait un travail digne de la plus haute admiration.

Le but primitif des jubés était de sépa-

Les maîtres de l'architecture, comme Viollet-le-Duc et Müntz, déplorent que l'on ait détruit la plupart des anciens jubés pour sacrifier à une mode nouvelle.

Ces jubés étaient le plus souvent en pierre, mais on en connaît qui sont exécutés dans le bois sculpté. Un des plus magnifiques fut celui de la cathédrale de Sainte-Sophie, qui servit de trône à plusieurs empereurs de Constantinople, lors de leur couronnement.



## GRANDS VAISSEAUX D'AUTREFOIS

NOTRE gravure vous représente le modèle de la *Santa-Maria*, le célèbre vaisseau sur lequel Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492. Dès ces époques reculées, les constructeurs exécutaient, comme ceux d'aujourd'hui, les modèles des bateaux qu'ils étaient sur le point de mettre en chantier, et c'est à cet usage que nous devons tous les renseignements que nous posédons sur l'histoire de la marine.

Or, pour peu que vous soyez familiarisés avec la vue de nos bricks et de nos trois-mâts, les formes de la *Santa-Maria*, son étrave et sa poupe élevée, tout, jusqu'à sa mâture archaïque, vous paraîtra étrange.

La même chose pourrait être dite de la *Couronne*, construite près de La Roche-Bernard, en Bretagne. Ce bateau, qui fut le premier baïseau de ligne français, c'est-à-dire, le premier des navires de guerre vraiment sérieux, fut lancé en 1537. Il offrait dans ses grandes lignes, l'aspect primitif de la *Santa-Maria*. Il lui était, néanmoins, bien supérieur comme armement.

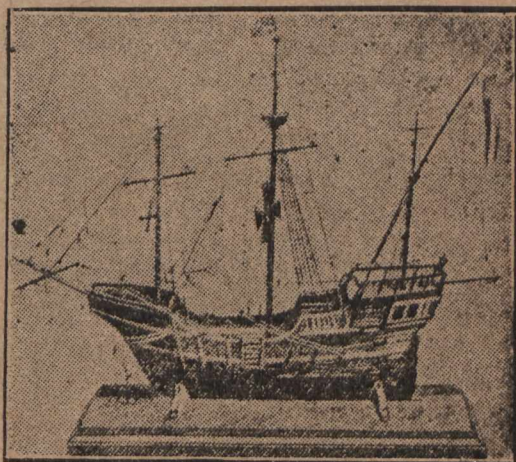
Nous sommes fort heureusement très riches en documents sur ce vieux bateau français. Il ne sera, par conséquent, pas dépourvu d'intérêt de le comparer avec un des vaisseaux les plus modernes, le *Jean-Bart*, par exemple.

Les dimensions de la *Couronne* étaient, à la quille, de 120 pieds. Elle portait 74 canons de bronze. Le *Jean-Bart*, un croiseur cuirassé français, mesure 450 pieds de long. C'est dire que l'antique *Couronne* aurait pu aisément prendre place dans la coque du géant moderne.

Par contre, l'armement du *Jean-Bart* comprend beaucoup moins de bouches à

feu, à savoir: 12 canons de 305 millimètres et 22 canons de 140 millimètres. Mais nous n'avons pas besoin de dire que le tir de ces canons modernes est autrement efficace.

Vous serez surpris d'apprendre que l'état-major de la *Couronne* ne comprenait que trois officiers: le capitaine, un lieute-



nant et un enseigne. Son équipage était de 650 hommes.

Ce premier vaisseau de ligne coûta \$10,000. Ce chiffre nous paraît dérisoire, aujourd'hui que l'on paye aisément 8 millions pour un cuirassé.

— o —

## REMARQUABLES POISSONS

DE curieux poissons de l'Amérique du Sud, qui possèdent des poumons ainsi que des branchies, ont été offerts à la Société Zoologique de Londres par le Muséum Gaeldi, de Para.

Pendant la saison sèche ces poissons s'enroulent au fond d'un trou, la queue recouvrant la tête, et ils restent là jusqu'à ce que la crue des eaux ait fait dissoudre la terre qui fermait l'entrée du trou.



## LES PIGEONS PHOTOGRAPHES

C'EST à un Allemand qu'il faut attribuer l'honneur de cette idée originale: faire d'un pigeon voyageur un photographe professionnel.

La grosse difficulté, disons-le tout de suite, fut de construire des appareils ne pesant pas plus de 2 onces, poids maximum que les petits opérateurs pourraient porter. On fabrique aujourd'hui des appareils spéciaux du poids requis et qui peuvent prendre un cliché ordinaire ou une vue panoramique.



Pigeon voyageur photographe.

Notre dessin vous montre l'espèce de harnais qui fixe l'appareil au pigeon. Il consiste en deux courroies caoutchoutées qui ceinturent l'oiseau, passant sous ses ailes et sur son dos, et qui maintiennent contre sa poitrine une plaque d'aluminium munie de crochets où s'adapte l'appareil.

Une fois qu'on a habitué le pigeon à voler avec son fardeau, il n'y a plus qu'à lâcher l'oiseau de manière à lui faire parcourir un chemin déterminé et l'appareil prendra des clichés, exactement à l'endroit où l'on veut.

Voici comment. On calcule le temps que mettra un pigeon pour atteindre un point déterminé, par exemple un fort, au-dessus duquel il passera. Il ne s'agit que de régler l'appareil de façon que le cliché soit pris à cet instant même.

Un des procédés les plus communément employés consiste en une balle de caoutchouc gonflée d'air, et reliée à un ressort. Si cette balle se dégonfle, le ressort en se détendant, fera jouer le déclic de l'obturateur.

Il n'y a donc qu'à régler le mécanisme pour que la balle se dégonfle exactement à un certain moment donnée. Cela s'obtient à l'aide d'un petit trou par lequel l'air s'échappe. On calcule, par exemple, que la balle mettra dix minutes à se dégonfler. Et, en jetant les yeux sur la carte, on vérifie que c'est précisément le temps que mettra le pigeon à atteindre le fort.

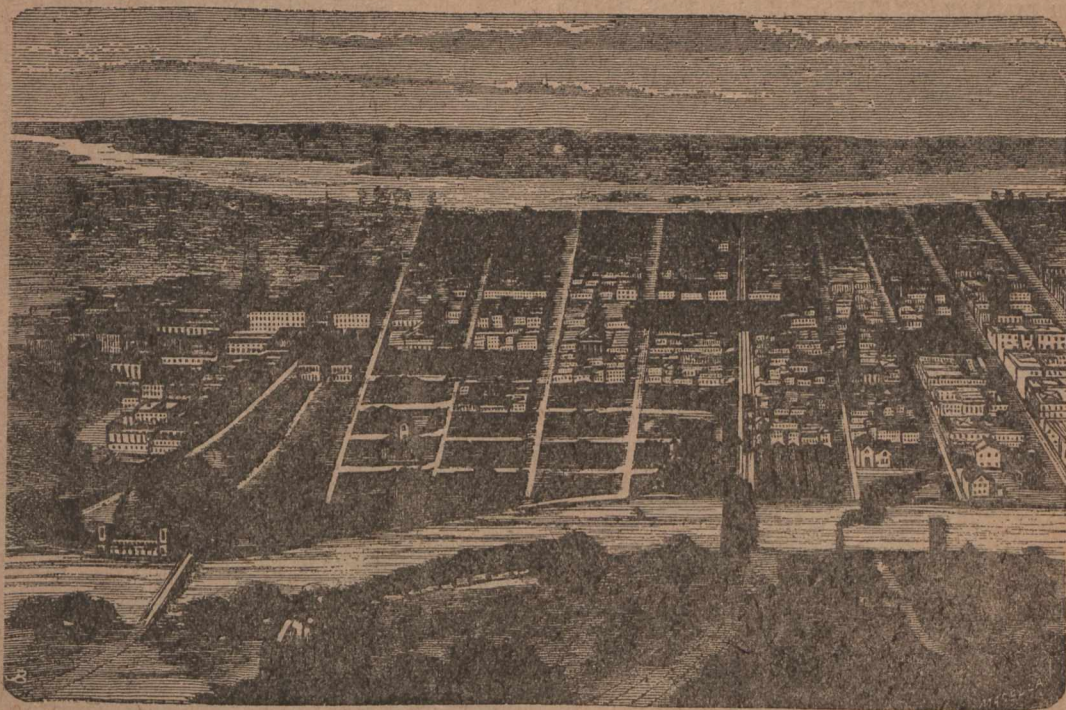
S'il faut, au contraire, vingt minutes pour que le pigeon arrive au-dessus du fort, on emploiera une balle de dimension plus volumineuse, et qui, par conséquent, mettra plus de temps à se dégonfler.

— o —

## LA POPULATION DE LA TERRE

LA terre est peuplée d'environ un milliard d'habitants. Tous les ans il en meurt 333 millions; chaque minute, 69, soit une personne par seconde. Ces décès sont contrebalancés, à très peu de chose près, soit un peu en plus soit un peu en moins, par les naissances.





Philadelphia en 1876

## UNE GRANDE VILLE MANUFACTURIERE DES ETATS-UNIS

Il n'est pas sans intérêt de donner quelques renseignements sur cette ville, et le rôle qu'elle joua dans la guerre de l'Indépendance, en 1776.

Assise sur le beau fleuve la Delaware, dans l'Etat de Pensylvanie, Philadelphie, dont le nom rappelle l'union qui existait entre les membres de la colonie qui la fonda en 1681, sous la direction de William Penn, est une place très commerçante. Sa population, qui n'était, en 1808, que de 70,000 habitants, dépasse aujourd'hui le chiffre de 1,500,000. Elle est bien bâtie, et d'une telle régularité, qu'aucune autre

ville du monde ne peut lui être comparée à cet égard. Les monuments sont nombreux, comme ses institutions, qui lui donnent le caractère d'une des plus importantes villes de l'Union américaine.

Ce fut à Philadelphie que s'assembla le premier congrès des représentants des Etats décidés à se soustraire à la domination anglaise, et ce fut encore à Philadelphie que se réunit le deuxième congrès qui nomma Washington généralissime des forces de l'Union et proclama (1776) l'indépendance des Etats Unis.

L'année suivante, Philadelphie tomba



au pouvoir des Anglais, qui la pillèrent et l'incendièrent en partie. Le gouvernement provisoire qui y siégeait eut à peine le temps d'échapper aux ennemis. Quelques années après, cette ville se relevait de ses ruines et devenait florissante de nouveau.

Moins importante que New-York au point de vue commercial, elle dépasse beaucoup celle-ci au point de vue industriel. Ses nombreuses et importantes usines la font comparer à Birmingham, la grande métropole industrielle de l'Angleterre.

— o —

## POUR CAPTURER LES CHEVAUX SAUVAGES

AUTREFOIS on poursuivait les bandes de chevaux et les dirigeait vers une falaise à pic. Les animaux, terrorisés, sautaient dans le vide et se tuaient en tombant sur le sol.

Nos ancêtres précédaient ainsi parce qu'ils chassaient les chevaux pour s'en nourrir. Aujourd'hui, au Mexique et dans l'Amérique du Sud, on chasse les chevaux pour les convertir à la domesticité: il faut donc s'en emparer vivants.

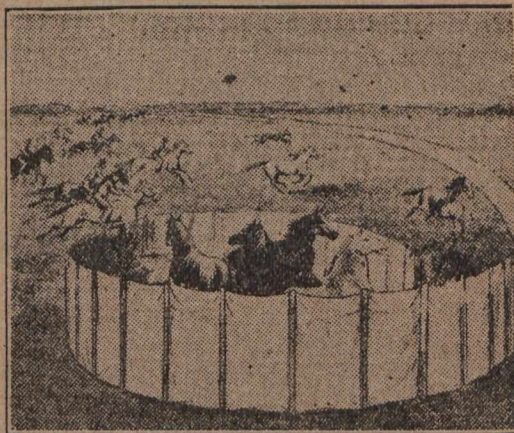
La chasse au lasso constitue un exercice très dur et fort lent. Les chevaux ne se laissent pas facilement approcher. Voilà pourquoi l'on emploie avec succès un piège qui se compose d'une palissade de toile, haute de sept pieds, et soutenue par des piquets placés de distance en distance.

Cette palissade, qui s'étend sur plus d'un mille de long, affecte la forme indiquée par notre dessin. Vous remarquerez qu'à une extrémité, elle se replie en forme

de boucle. Vous allez voir l'utilité de cette disposition.

Une bande de cavaliers rabat les chevaux vers la palissade qui les arrête instantanément. De même qu'ils ne peuvent revenir sur leurs pas, de même ils ne peuvent pas non plus fuir vers l'autre extrémité. Car, là, se trouvent postés quelques hommes qui les repoussent. Les chevaux se dirigent donc vers la boucle et, une fois entrés, ils s'y trouvent à peu près pris comme des poissons dans une nasse.

Evidemment, il n'y a pas de porte. Un

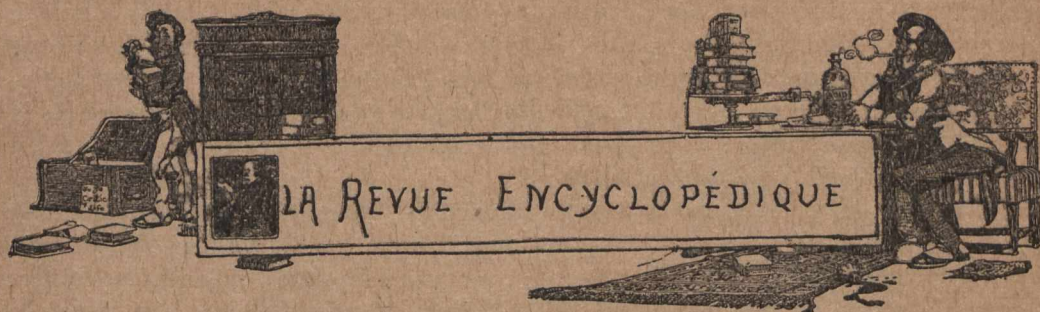


cheval seul ressortirait bientôt. Mais les bêtes sont affolées et derrière elles arrivent d'autres chevaux qui encombrant la passe. Parfois, plus de cinquante chevaux sont immobilisés en même temps dans ce cul-de-sac. C'est alors que surgissent les chasseurs. Ils installent une barrière qui retient les chevaux prisonniers définitivement.

— o —

La population canadienne française, en 1911, était de 2,054,890 contre 1,823,150 Anglais; 1,050,384 Irlandais; 977,880 Ecossais. Les Juifs comptent au delà de 75,000.





**FOURRURES:** — Le Canada et la Sibérie fournissent la plus forte quantité de fourrures de valeur du monde entier. Cependant l'Amérique du Sud fournit au commerce des peaux de veau marin. Les exportations totales pour l'année fiscale finissant le 31 mars 1914 se sont élevées à \$5,824,302 et nos importations à \$3,784,448.

**GINGEMBRE:** — Herbes vivaces, odorantes, à rhizomes épais, noueux, segmentés dont les branches aériennes, stériles, portent des feuilles altunes, rectinerves, engaïnantes et ligulées. C'est un stimulant aromatique qu'on emploie surtout comme condiment. Il est cultivé aux Indes. Celui de la Jamaïque est considéré être le meilleur sur le marché.

**GINSENG:** — D'origine chinoise, le ginseng est la racine d'une plante du genre panax, section des aralia. Les Chinois le considéraient jadis comme un merveilleux tonique, leur ressource la plus précieuse, après le thé. Le ginseng d'Amérique, découvert au Canada en 1712 et qui paraît jouir des mêmes propriétés, est la racine du panax quinquefolia, qui n'est peut-être qu'une variété de panax ginseng.

**HICKORY OU NOYER D'AMÉRIQUE:** — Ce dernier constitue le meilleur bois de

construction au monde. Très dur, fort et élastique, le noyer, on l'utilise beaucoup dans la fabrication des voitures. Nos exportations sont très considérables.

**IVOIRE:** — Le plus recherché est celui provenant des défenses des éléphants. Ces derniers pèsent pas moins de 180 livres. Les dents des hippopotames donnent aussi un excellent ivoire, qui ne perd pas sa couleur. Les importations d'ivoire au Canada pour l'année 1914, ont été de \$164,364.

**MACARONI:** — Pâte de fine farine, moulée en tubes longs et creux, et dont on fait différents plats. Les meilleurs sont ceux d'Italie et surtout celui de Naples. Au Canada, on compte quatre manufactures de macaroni, dont deux à Montréal.

**MICA:** — Nom donné à divers silico-aluminates de potasse, de fer et de magnésie. Les micas sont remarquables par la très grande facilité qu'ils présentent à se diviser en lames ou paillettes très minces et flexibles. La valeur moyenne du mica produit annuellement au Canada durant les dix dernières années est de \$300,000. Les exportations pour l'année fiscale se terminant le 31 mars 1914, ont été de \$210,178.



**MARGARINE**: — Combinaison d'acide margarique et de glycérine, qui forme en grande partie la portion concrète des huiles grasses. Cette matière cristallise dans l'alcool, sous forme d'aiguilles incolores. Les alcalis la saponifient en la transformant en glycérine et en margarate alcalin.

**MERCURE**: — Corps simple métallique, liquide à la température ordinaire, d'un blanc bleuâtre, d'où son nom vulgaire de vif-argent. Le mercure natif se trouve accidentellement dans les mines de mercure où il existe presque toujours à l'état de sulfure appelé aussi "cinabre".

**MINÉRALES (EAU)**: — Eaux de sources naturelles tenant en dissolution certaines substances minérales et qu'on emploie en boissons ou en bains. Le Canada et les Etats-Unis contiennent une quantité considérable de ces eaux alcalines.

**MÉLASSE**: — Matière sirupeuse non cristallisable, fournis par le résidu de la fabrication du sucre. Elle est un sirop dense, visqueux et incristallisable. On en distingue deux qualités principales: les mélasses de canne et celles de betterave.

**MOLYBDÈME**: — Métal qui a la couleur de l'argent mat. Elle a été isolée par un chimiste suédois, Hyelm, en 1782, de la molybdémite, dont Ccheele, en 1778, avait retiré l'acide molybdique. On trouve ce métal en Sibérie et dans l'Amérique du Nord. Tout dernièrement, on en a découvert dans l'est de l'Ontario.

**MOUSSELINE**: — Toile de coton claire et

très fine. Elle fut d'abord fabriquée aux Indes, mais aujourd'hui, presque tous les pays d'Europe ont des manufactures s'occupant de l'industrie de la mousseline.

**NICKEL**: — Métal blanc très malléable que l'on rencontre à l'état métallique dans certains aérolithes. Les dépôts les plus importants du Canada sont ceux de Sudbury qui sont considérés les plus considérables du monde. Nos exportations pour l'année 1913, ont été de 44,224,119 livres aux Etats-Unis; 5,164,512 livres à l'Angleterre et 70,386 livres à différents autres pays.

**NOIX**: — Fruit à coque ligneuse, entourée d'une écorce verte dite "brou", qui est produit par le noyer. Une grande partie nous vient de l'Italie et de l'Espagne.

— o —

## MIETTES SCIENTIFIQUES

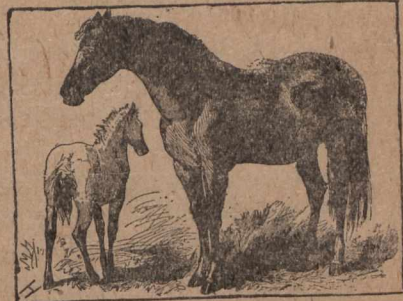
L'inventeur d'un nouveau frein électrique pour automobile prétend qu'il pourra arrêter un char allant à une vitesse de 50 milles à l'heure dans une distance de 45 pieds.

Le gouvernement des Etats-Unis a fait l'acquisition de plusieurs champs de charbon dans les environs de Leipzig, dans le but de fournir de l'électricité à ses chemins de fer.

Pour l'enlèvement de la neige dans les rues d'une ville, on a imaginé une automobile qui peut nettoyer un chemin de 8 pieds de largeur à raison de 600 pieds par minute.



Traité sur  
**Le CHEVAL**  
 et ses Maladies



INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

**DIABETE.**—Sel de plomb, 10 grains ; alun, 30 grains ; cachou, 1 drachme, teinture d'opium,  $\frac{1}{2}$  once ; eau, 1 chopine ; mélangez,

**FARCIN ET MORVE.**—No 1. Iodure de potassium  $1\frac{1}{4}$  drachme ; couperose,  $\frac{1}{2}$  drachme ; gingembre, 1 drachme ; gentiane, 2 drachmes ; gomme arabique en poudre et sirop pour en former une boulette. No 2. Calomel,  $\frac{1}{2}$  drachme, térébenthine,  $\frac{1}{2}$  once ; vitriol bleu, 1 drachme ; gomme arabique et sirop pour en faire une boulette.

No 3. Donnez  $\frac{1}{2}$  once de sulfite de soude, et 5 grains de cantharides ; mélangez et donnez le soir dans du foin haché durant plusieurs semaines ; donnez en même temps, tous les matins et à midi, 3 drachmes de gentiane en poudre, 2 drachmes de vitriol bleu en poudre ; donnez ces remèdes pendant longtemps et une bonne alimentation. C'est le meilleur traitement qu'on puisse ordonner pour cette maladie.

**BOULETTES POUR LA FIÈVRE.**—No 1. Salpêtre,  $2\frac{1}{2}$  drachmes ; tartre émétique,  $\frac{1}{2}$  drachme ; farine de lin, 1 once, camphre,  $\frac{1}{2}$  drachme ; gingembre, 2 drachmes ; mélangez et faites-en une boulette. Répétez trois ou quatre fois par jour, s'il le faut.

No 2. Teinture d'aconit, 10 gouttes ; tar-

tre émétique,  $\frac{1}{2}$  drachme ; salpêtre, 1 drachme ; gingembre, 2 drachmes ; farine de lin, 1 once ; mélangez et faites-en une boulette ; répétez trois ou quatre fois par jour, si cela est nécessaire.

**BOULETTE DIURETIQUES ET TONIQUES.**—Couperose,  $1\frac{1}{2}$  drachme ; gingembre, 1 drachme ; salpêtre, 3 drachmes ; résine,  $\frac{1}{2}$  once, farine de lin, 1 once ; mêlez et pétrissez en une boulette.

**BOULETTES DIURETIQUES.**—No 1. Salpêtre, 3 drachmes ; résine, 4 drachmes ; savon de Castille, 2 drachmes ; fenugrec, 3 drachmes ; farine de lin, 1 once, mêlez et faites-en une boulette.

No 2.—Huile de genièvre,  $\frac{1}{2}$  drachme ; résine et salpêtre, 2 drachmes de chacun ; camphre,  $\frac{1}{2}$  drachme, savon de Castille, 1 once ; farine de lin, 1 once ; mêlez et pétrissez en une boulette.

**BOULETTES CORDIALES.**—No 1. Anis en poudre,  $\frac{1}{2}$  once ; gingembre, 1 drachme ; gentiane, 1 drachme ; fenugrec, 2 drachmes ; mélangez.

No 2. Carvi et gingembre, 2 drachmes de chacun ; anis, gentiane et fenugrec, 1 once de chacun ; mélangez.

No 3. Camphre, 1 drachme ; anis, 3 drachmes ; teintures d'opium, 1 once, extrait de réglisse en poudre, 3 drachmes ; farine de lin, 1 once ; mélangez.

Commencé dans le No de Janvier 1918.



**ASTRINGENTS ET CORDIAUX.**—No 1. Opium, 12 grains; camphre,  $\frac{1}{2}$  drachme; cachou, drachme; mélangez.

No 2. Opium, 10 grains; camphre, 1 drachme; gingembre, 2 drachmes; savon de Castille, 2 drachmes; réglisse, 2 drachmes, mixtionnez.

**BOULETTES ALTERNATIVES ET LAXATIVES.**—No 1. Farine de lin, 1 once; aloès,  $\frac{1}{2}$  once; savon de Castille,  $\frac{1}{2}$  once; mixtionnez.

No 2. Gingembre, 1 drachme; savon de Castille, 2 drachmes; aloès des Barbades en poudre, 6 drachmes; farine de lin, 1 once.

**DIURETIQUE.**—Prenez 2 onces de baume de capahu, 3 onces d'esprit nitreux, 2 onces d'esprit de térébenthine, 2 onces d'huile de genévre, et 2 onces de teinture de camphre; mélangez et remuez la bouteille avant de verser le remède. Dose pour un cheval adulte: deux grandes cuillerées dans une chopine de lait. Répétez toutes les quatre ou six heures, s'il le faut. C'est un remède sûr pour les dérangements de reins.

**MIXTURES POUR LA TOUX.**—No 1. Huile de goudron, administrée comme dans le traitement de l'emphysème pulmonaire, est un des meilleurs remèdes pour presque toutes les toux.

No 2. Prenez  $\frac{1}{2}$  chopine d'alcool, et 2 onces de gomme de sapin, mélangez bien et ajoutez tout le goudron que ce mélange peut couper. Remuez bien avant d'administrer. Dose: d'une à deux petites cuillerées deux ou trois fois par jour.

**FARCIN.**—Nitrate de potasse, 4 onces; antimoine noir, 2 onces; sulfite de soude, 1 once; aunée, 2 onces; mixtionnez. Dose: une grande cuillerée une ou deux fois par jour.

**CATARRHE CHRONIQUE.**—No 1. Aloès, 6 onces de noix vomique pulvérisé, 3 drach-

me; farine de lin, 4 onces; faites-en huit poudres, dont vous donnerez une ou deux tous les jours.

No 2. Couperose, 2 onces; gentiane pulvérisé, 3 onces; aunée, 1 once; farine de lin, 3 onces; mixtionnez, et donnez de  $\frac{1}{2}$  à 1 grande cuillerée deux fois par jour.

**CREVASSES AUX TALONS.**—Goudron, 8 onces; cire jaune, 1 once; résine, 1 once; alun, 1 once; suif, 1 once; sulfate de fer, 1 once; acide carbolique, 1 drachme; mélangez et faites bouillir lentement. Ecu- mez et ajoutez 2 onces de ratissures de sucre.

**ECHAUFFEMENT DE LA FOURCHETTE.**—No 1. Lavez bien le pied avec du savon de Castille et de l'eau, et saupoudrez la fente avec du vitriol bleu en poudre, et remplissez toutes les cavités avec du coton, pressez de manière à en éloigner toute saleté. Répétez aussi souvent qu'il le faudra pour compléter la cure.

No 2. Vitriol bleu et couperose, 1 once de chacun; alun calciné, 2 onces; vitriol blanc,  $\frac{1}{4}$  once; mixtionnez.

**FARCIN (D'EAU).**—No 1. Salpêtre, 2 onces; couperose, 2 onces; gingembre, 1 once; fenugrec, 2 onces; anis  $\frac{1}{2}$  once; gentiane, 1 once; mixtionnez et divisez en 8 poudres; donnez-en deux ou trois par jour.

No 2. Gentiane, 1 once; gingembre,  $\frac{1}{2}$  once; anis, 1 once; aunée, 2 onces; vitriol bleu, 1 once; farine de lin, 2 onces; salpêtre, 2 onces; mixtionnez et divisez en huit poudres. Un exercice modéré tous les jours et des frictions sur les jambes sont très utiles.

**PRÉPARATIONS CURATIVES.**—No 1. Acide carbolique, 1 once; eau douce, 1 pinte; mélangés.

No 2. Vitriol blanc, 2 onces, eau douce, 1 pinte; mélangés.

No 3. Camphre en poudre, 1 drachme;



craie préparée, 6 drachmes; alun calciné, 4 drachmes; mixtionnez. Saupoudrez la plaie.

No 4. Teinture d'opium, 1 once; tannin, 1 drachme; bien mélanger et remuer avant d'administrer. Excellent remède pour les écorchures causées par le collier ou la selle, ou comme astringent curatif.

POUR LES ÉPAULES OU DOS ÉCORCHÉS.—Teinture d'arnica, 1 once; vinaigre, 6 onces; brandy, 4 onces; sel ammoniac, 2 onces; eau douce, 1 chopine; mélangez et lotionnez souvent.

POUR ULCÈRES MALINS.—Acide nitrique, 1 once; vitriol bleu, 3 onces; eau douce, 15 onces.

POUR PLAIES FRAICHES.—Couperose, 2 drachmes; vitriol blanc, 3 drachmes; poudre à tirer, 2 drachmes; eau douce, bouillante, 2 pintes; mélangez et laissez refroidir.

MIXTURE CURATIVE.—Cosmoline, 3 onces; acide carbolique, 1 drachme; mélangez. C'est un des meilleurs remèdes pour les plaies, surtout pour celles qui ne se guérissent pas facilement.

POUR GUÉRIR LA GALE.—Huile de godron, 1 once; laque-soufre, 1½ onces; huile de baleine, 2 onces; mélangez. Frottez-en la peau partout où la maladie apparaît et continuez ainsi tous les jours durant une semaine; après quoi lavez avec du savon de Castille et de l'eau chaude.

MIXTION CURATIVE POUR LES COUPURES.—Baume de copahu, 2 onces; teinture de myrrhe, 3 onces; mixtionnez. C'est un bon remède curatif.

MAL DE LÈVRES.—Les chevaux ont fréquemment du mal aux lèvres, aux coins de la bouche, causé par la pression du mors. Cela peut se guérir par la mixtion suivante:

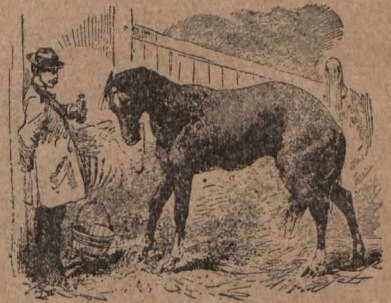
Teinture de myrrhe, 2 onces; teinture

d'aloés, 1 once; teinture d'opium, ½ once; mélangez et appliquez trois ou quatre fois par jour.

POUR LE MAL DE BOUCHE ET DE LÈVRES.—Borax, 1 once; tannin, ¼ once; glycérine, 8 onces. Mélangez, et appliquez avec un tampon deux ou trois fois par jour.

EAU POUR LES YEUX.—Salpêtre et vitriol blanc, un scrupule de chacun; eau douce pure, 8 onces; mélangez. Appliquez à la paupière enflammée trois ou quatre fois par jour, et si l'inflammation n'est pas diminuée dans un jour ou deux, injectez directement dans l'oeil.

L'auteur a employé ce remède pour ses propres yeux, étendu d'eau en parties égales. Il éprouvait une cuisson qui du-



rait cinq minutes; après quoi il se baignait les yeux dans l'eau froide pendant quelques minutes. Ce pansement, répété trois ou quatre fois par jour lui a donné pleine satisfaction.

On s'en trouve bien de se fermer les yeux et de se baigner seulement l'extérieur des paupières.

POUR LE MAL DE TAUPE, LA FISTULE OU TOUT ULCÈRE INDOLENT.—Remplissez la plaie de cendres de trognons d'épis de maïs; répétez deux ou trois fois s'il le faut, ou bien jusqu'à parfaite guérison.

POUR LA COLIQUE.—Gomme de myrrhe,



1 once; camphre en gomme, 1 once; gomme de gaïac en poudre, 1 once; poivre de Cayenne, 1 once; écorce de sassafras en poudre, 1 once; huile de térébenthine, 1 once; huile d'origan,  $\frac{1}{4}$  once; huile de ciguë,  $\frac{1}{2}$  once; opium pulvérisé,  $\frac{1}{2}$  once; alcool le plus fort, 2 pintes; mélangez le tout et remuez souvent pendant huit ou dix jours, et filtrez ou passez à travers la flanelle. Dose: de 1 à 3 grandes cuillerées, suivant la sévérité du cas, dans une chopine de lait.

Nous n'avons jamais vu le remède ci-dessus manquer de donner du soulagement aux chevaux pris de coliques. Dans beaucoup de cas où on l'a employé il a donné un soulagement immédiat alors que différents autres remèdes étaient restés impuissants.

C'est un des meilleurs *pain-killers* à l'usage des familles, et nous leur recommandons de l'avoir toujours sous la main.

**POUR LES BLESSURES.**— Pour empêcher l'inflammation ou la tendance à la suppuration ou à la mortification, prenez 1 lb. de salpêtre, 2 gallons d'eau, 3 chopines d'esprit de preuve; mélangez et injectez la plaie avec une seringue trois fois par jour jusqu'à guérison. Dans le pansement des blessures profondes ou d'un caractère dangereux, chez les animaux enclins à l'obésité, donnez un purgatif, du son, des carottes, etc. On ne doit pas donner de grain, et l'herbe est préférable au foin. Le purgatif n'est pas nécessaire si l'on donne de l'herbe copieusement.

**CONTUSIONS, COUPURES, ETC., CHEZ L'HOMME OU LE CHEVAL.**— Teinture d'arnica, 1 once; huile de sassafras,  $\frac{1}{2}$  once, mélangez. Remuez bien avant d'administrer. Tenez le bandage peu serré et imbibé de la préparation.

**SEIMME.**— Le meilleur moyen de guérir cette affection est d'ouvrir le talon de ce

côté entre la barre et la fourchette, en coupant assez avant (pas suffisamment pour faire saigner) jusqu'à ce que le quartier cède librement; alors poser un fer qui dilate le talon. Il est nécessaire dans ce cas, que le dedans du talon soit ouvert ou étendu, vu que le sabot est simplement trop petit pour le pied. Cette opération, faite comme il faut, atteindra le but. On recommande, en outre, de brûler avec un fer rouge une raie au bord supérieur du sabot. Si cela est fait comme il faut, le sabot ne se fendra plus. On peut, après cela, si on le désire, hâter la croissance du sabot. Le succès dépend de l'ouverture du pied et du fer.

**JAVART.**— Sublimé corrosif,  $\frac{1}{4}$  once; acide muriatique, 20 gouttes; eau douce, 2 onces; mélangez et remuez bien les deux derniers, puis ajoutez le premier.

Injectez une petite quantité avec une seringue en verre une ou deux fois, ayant soin d'atteindre le fond. Les cataplasmes chauds, appliqués pendant plusieurs jours font ordinairement du bien.

**POUR FAIRE POUSSER LE CRIN.**— Mélangez 1 chopine d'huile douce et 3 onces de soufre. Remuez bien et frottez le tronc de la queue deux fois par semaine.

**POUR LES VERS.**— Calomel, drachme; tartre émétique,  $\frac{1}{2}$  drachme; farine de lin, 1 once; fenugrec, 1 once; mélangez bien et donnez dans le manger, le soir; répétez la dose deux ou trois fois, et faites suivre la dernière dose, à 6 heures d'intervalle, de  $1\frac{1}{2}$  chopine d'huile de lin crue.

**EAUX AUX JAMBES.**— Chloride de zinc,  $1\frac{1}{2}$  drachme; eau, 10 onces; glysérine, 8 onces; mélangés. Si la suppuration est abondante, appliquez un cataplasme pendant plusieurs heures, et faites suivre d'une application du remède indiqué, après avoir bien nettoyé avec de l'eau



douce et du savon de Castille. Les poudres suivantes doivent en même temps être données dans le manger tous les soirs pendant une semaine ou deux; bicarbonate de soude, 1 once; arsenic, 1 drachme; iodure de fer, 1/2 once; funegrec, 2 onces; gingembre, 2 onces; aunée, 1 once; mélangez soigneusement et divisez en douze poudres.

**POUR LA GOURME.**—Houblon, 2 onces; acide carbolique, 30 gouttes; eau bouillante, 2 gallons. Mélangez le houblon et l'acide carbolique avec l'eau bouillante, et faites-en respirer la vapeur au cheval 15 ou 20 minutes à la fois, et trois fois par jour. Appliquez une pâte de moutarde forte à la gorge, et mettez un cataplasme chaud par-dessus la pâte. Donnez des eaux blanches chaude par dessus la pâte. Donnez des eaux blanches et des légumes bouillis; tenez l'écurie confortablement chaude et bien aérée. Donnez une fois par jour les poudres suivantes: quinquina en poudre, 2 onces; gentiane en poudre, 1 once; couperose en poudre, 1 once; mélangez et divisez en 8 poudres.

**ECHAUFFEMENT DE LA FOURCHETTE.**—Vitriol blanc, 2 onces; eau douce, 8 onces. Mélangez appliquez à la surface malade, après en avoir retranché les parties gâtées, nettoyez soigneusement. Emplissez les cavités de ouate afin d'en éloigner toute saleté.

**POUR LES DARTRES.**—Application d'onguent mercuriel trois ou quatre fois par semaine.

**POUR LES SABOTS CASSANTS ET CONTRACTES.**—Huile de ricin, goudron des Barbades et savon mou en parties égales; faites fondre le tout et laissez refroidir en remuant. Appliquez-en un peu au sabot trois ou quatre fois par semaine.

## UN PROCES PROFITABLE

Il avait raison ce quelqu'un qui disait: "Un mauvais arrangement vaut mieux que le meilleur procès." A preuve l'aventure de ces deux copains qui aimaient à courtiser Dame Justice et qui à l'exemple d'un héros des "Plaideurs" de Racine, pouvaient dire, après avoir entendu jugement:

"Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement".

D'ailleurs voici l'anecdote:

Sur la ligne qui séparait les terres de deux cultivateurs Autrichiens, avait grandi un grosillier devenu gigantesque par les années. Devant un tel état de choses, les deux intéressés avaient signé l'arrangement suivant: "Ce qui pousse de mon côté est à moi, tu peux avoir le reste et réciproquement."

Quelques temps après, au moment où les groseilles furent prêtes à récolter, un conflit éclata; la cause fut traînée de tribunal en tribunal et fut finalement réglée comme suit:

"Chaque parti aura le droit de récolter les groseilles qui pousseront sur son côté de sa frontière, tel que convenu antérieurement, mais personne aura le droit de détruire l'arbre. Les frais seront payés en parts égales par les deux partis en cause, c'est-à-dire \$55.00 chacun. La récolte annuelle moyenne est d'une valeur de 10 cents et le juge ajoutait: "Si la bonne fortune vous protège, ça ne vous prendra que 800 ans pour que l'arbre vous rembourse. Ayez-en bien soin."

Près de 8,500 indiens parlent le français et 1,243 l'écrivent, au Canada. L'anglais est leur langue d'adoption, puisque 38,282 parlent cette langue et 16,562 l'écrivent.



## LES FABULEUSES FORTUNES DE L'AMERIQUE

L'OEUVRE de mort qui dévaste l'ancien monde à fait jaillir dans le nouveau une vie d'une impétuosité inouïe. Le pays des fortunes colossales est devenu plus que jamais la patrie de l'or. Les milliards que les alliés ont dépensés avec tant de prodigalité pour le triomphe du droit et de la justice sont retombés en torrents sur l'Amérique. L'argent, là-bas, n'a plus de valeur; il ruisselle de toutes les mains, gonfle toutes les poches, donne aux ouvriers, aux employés mêmes, un besoin de bien-être et de luxe stupéfiants. Autour des fortunes édifiées par les grands industriels gravitent d'innombrables petites fortunes amassées par leurs collaborateurs et qui jouiraient en Europe d'un certain prestige.

Les ouvriers américains ont chacun une maison de campagne, un cottage, une coquette villa au grand air, en dehors de la cité. Ils vivent en bourgeois. Pour se rendre à l'atelier ou au magasin, ils ont recours à l'automobile qu'ils remettent à la ville dans de grands halls édifiés spécialement, à la campagne, dans un garage démontable accolé à leur villa.

Leur voiture est confortable, sinon luxueuse, elle est utilitaire, et, en même temps, leur permet les excursions lointaines, en famille, le dimanche.

Les industriels ont construit pour cet usage des modèles de voitures spéciaux, pratiques, économiques, robustes. Les ouvriers ayant chacun une automobile, l'industrie a pris un essor fabuleux. Alors qu'une des plus grandes marques françaises livrait, avant la guerre, quatre à cinq mille voitures au plus par an, l'usine Maxwell des Etats-Unis en a construit 250,000 en 1916, l'usine Overland 360,000

et l'usine Ford, qui détient le record : 700,000.

Depuis le début des hostilités jusqu'à la fin de 1916, on a enregistré plus de huit millions d'automobiles nouvelles aux Etats-Unis. Un économiste affirme qu'on a consommé dans la seule année de 1916 pour la circulation intérieure plus de 12 millions d'enveloppes pneumatiques et près de 5 milliards de pintes d'essence.

Ces données presque invraisemblables, relatives à une seule branche de l'industrie américaine, nous donnent une idée de la prodigieuse activité qui règne chez nos amis.

— o —

## DES SOLDATS SUPERSTITIEUX

Les soldats du Kaiser, depuis le simple combattant jusqu'au kronprinz, sont très superstitieux. En effet, l'héritier de la Couronne porte toujours sur lui, spécialement dans ses courses en automobile, le traditionnel fer à cheval.

D'un autre côté, les soldats de Wurtemberg, épinglent leur confiance sur un petit sac qui contient le pollen desséché des fleurs. Ils croient que ce dernier a le pouvoir des les épargner des éclats d'obus.

Les Saxons introduisent dans la doublure de leur gilet, les ailes d'une chauve-souris et se comptent alors invincibles, tandis que les Bavarois sont attachés, avec plus de ténacité, à une coutume encore plus bizarre.

En effet, avant d'entreprendre une bataille, chacun de ceux-ci cherche un bouleau, en enlève l'écorce, et verse quelques gouttes de son sang, sur le tronc de l'arbre.

Après cette cérémonie, il est assuré de revenir à la santé, quelque soit la nature de ses blessures, lorsque les feuilles du bouleau recommenceront à pousser.



## LES FEMMES A TRAVERS LE MONDE

### LES JAPONAISES (Suite)

*La civilisation européenne.—Le Christianisme*

APRÈS la révolution de 1868, qui a ouvert le Japon aux Européens, les moeurs et les idées occidentales se sont infiltrées dans le pays. Les Japonais ont été, tout d'abord, très avides de nous imiter; maintenant, il leur arrive d'être plus réticents, et de vouloir s'opposer à certaines réformes; mais le courant continue, nos idées peuvent leur sembler bonnes ou mauvaises; elles ont pénétré.

On croyait moderniser suffisamment les Japonaises en leur faisant abandonner leurs jolies robes fleuries et bariolées et en les accoutrant à l'europpéenne. Personne ne s'occupait de leurs idées, car on les considérait comme des poupées sans cervelle, et l'on ne prévoyait pas le trouble que nos sentiments, nos manières d'être, pouvaient amener dans la vie familiale du Japon.

On a dit plaisamment que le Japon était le paradis des maris, mais on a ajouté qu'il ne le resterait pas longtemps.

Depuis des siècles, l'éducation des femmes, nous l'avons vu, a eu pour objet d'étouffer toutes traces d'indépendance ou de supériorité, pour façonner toutes les jeunes filles sur le même modèle insignifiant en apparence, mais combien mal-léable.

Dès que la petite fille japonaise est en

âge de comprendre, on lui persuade qu'elle est une créature inférieure, impure et sans esprit, mais on lui dit qu'il existe heureusement, sur terre, des êtres parfaits, supérieurs, divins, qui sont les hommes. Et elle trouve très naturel d'avoir, près d'elle, des divinités à adorer et à servir.

Le grand moraliste japonais Kaïbara a formulé, au XVIIe siècle, un code de morale à l'usage des femmes qui était, jusqu'à présent, respecté.

Voici ce que les jeunes filles apprenaient par coeur:

"Les pires maladies qui affligent l'esprit de la femme sont: l'indocilité, le mécontentement, la médisance, la jalousie et la sottise. De ces maladies, neuf femmes sur dix sont atteintes. C'est ce qui fait que la femme est inférieure à l'homme."

"Une femme n'a pas de Dieux particuliers, elle doit regarder son mari comme son Dieu et le servir en l'adorant."

Puis tous les détails de la vie de famille sont réglés, de façon à laisser retomber le plus grand poids sur la femme.

On comprend que les hommes de là-bas défendent leurs aises et essaient désespérément de résister au courant occidental sur ce point.

Ils ont eu l'habitude, pendant si longtemps, d'être salués à genoux par leurs femmes "les mains et le front touchant terre", et de voir s'empresser autour



d'eux les soeurs, les mères, les grand'mères, les femmes, les petites filles, pour les servir et les entourer de prévenances.

Rien n'est amusant comme de surprendre une famille japonaise en voyage; les femmes s'agitent, portent les menus bagages, on installe le maître confortablement, au milieu des coussins et des couvertures, les femmes se casent comme elles peuvent, sortent des petits paquets, dont elles tirent des friandises, des éventails, des bonbons, qu'elles s'empressent de lui offrir en souriant.

Peu à peu, les Japonaises ont appris que toutes les femmes de la terre n'agissent pas ainsi; elles ont vu des femmes d'Europe, des Américaines, qui poussent peut-être l'émancipation à l'extrême, et elles ont été stupéfaites. Seulement, comme elles sont bien élevées, elles n'ont pas protesté bruyamment, mais doucement; avec ténacité elles ont commencé à secouer leurs chaînes.

Ces femmes, douces, obéissantes, modestes, possèdent une énergie et une volonté très puissantes, que la civilisation européenne leur a permis de dévoiler et les conduira à développer.

Il y a quelques années, une jeune fille qui restait célibataire était une honte pour sa famille et un rebut pour la société. Maintenant, on rencontre beaucoup de jeunes filles qui renoncent délibérément au mariage et préfèrent vivre de leur travail. Ce'a nous paraît tout simple, nous ne pouvons comprendre le courage qu'il faut aux Japonaises pour rompre avec les traditions et affronter les inimitiés que cela leur procure.

On rencontre maintenant, au Japon, des femmes médecins, romanciers, journalistes; beaucoup de jeunes filles sont employées de banques, des postes et télégraphes, vendeuses dans les grands magasins.

Il y a plus de cent mille femmes employées, quarante mille institutrices et cinq cent mille ouvrières d'usine.

Celles-ci sont réellement à plaindre. Les filatures, les fabriques de porcelaines, de cotonnades, de mousseline, de tabac, les raffineries de sucre, les usines d'électricité, ont un personnel presque exclusivement féminin, et les industriels exploitent cette fermeté, ce courage de la femme japonaise, qui sait souffrir sans se plaindre.

Dans ces manufactures, on emploie des enfants de huit à quinze ans, qui restent douze et quatorze heures debout devant une machine. Ces ouvrières pensionnaires dans les usines sont souvent insuffisamment nourries, beaucoup deviennent tuberculeuses.

De cette vie d'usine naît, peu à peu le socialisme et la haine des classes, et c'est un bien triste cadeau que la civilisation européenne a fait au Japon.

Jusqu'à présent, il y avait peu de différences entre les femmes des différentes classes; l'aristocrate et la plébéienne étaient presque également bien élevées, soignées de tenue et de langage.

On raconte ce fait:

Dans une rue, deux femmes se sont heurtées un peu violemment, une ouvrière chargée d'un paquet et une grande dame. Toutes deux se saluent profondément, s'expliquent sur la cause du petit accident et se séparent en se faisant des révérences.

Il aurait été impossible à la femme du peuple de débiter des insolences, il n'en existe pas dans la langue.

Heureux pays! malheureusement, la vie d'usine s'accommode mal de la politesse et de l'élégance.

Pour développer les qualités très réelles de la femme japonaise, la civilisation européenne serait bien insuffisante si ses en-



seignements n'étaient contenus et corrigés par le christianisme.

Le Japon fut évangélisé au XVIII<sup>e</sup> siècle par saint François-Xavier, et le nombre de chrétiens fut innombrable. Mais les persécutions arrivèrent; les missionnaires furent chassés ou mis à mort.

Quand les prêtres catholiques purent de nouveau pénétrer au Japon, ils retrouvèrent, après deux cent cinquante ans, plus de quatre mille chrétiens, descendants des anciens martyrs, mais la majorité de la nation était encore à évangéliser.

Les missionnaires ont été les éducateurs les plus réels des Japonaises, leur tâche a été pénible, entravé par le mauvais vouloir des hommes et par l'indifférence religieuse des femmes.

La femme japonaise n'a pas l'âme religieuse; les religions d'Asie n'ont rien fait pour l'attirer, pour la perfectionner.

La philosophie de Confucius lui reconnaît des devoirs, mais aucun droit.

Le Bouddhisme, qui est la religion la plus répandue, déclare:

"La femme est impure comme la boue".

Le fameux Kaïbara ajoute:

"La femme ne doit pas se laisser aller à d'irrévérentes familiarités avec les Dieux, ni se livrer à d'interminables prières."

Aussi, les Japonaises regardent les fêtes religieuses comme de magnifiques kermesses.

A Isé, le lieu saint du Japon, où est honorée la déesse du Soleil, Amatarason, l'allée qui conduit au temple, au moment des pèlerinages, rappelle l'aspect de nos fêtes foraines, boutiques de tirs, alternant avec des étalages d'objets de piété et des cabarets. Les temples sont toujours placés dans des sites merveilleux et l'on s'y rend en partie de plaisir; ce sont des oc-

casions de déjeunes sur l'herbe et de boire le saké en compagnie.

Les quelques femmes qui s'égarèrent dans les temples, les jours ordinaires, viennent demander des biens visibles, quelquefois très profanes.

En arrivant, elles frappent dans leurs mains, où tirent les cordons d'une cloche pour attirer l'attention du Dieu; puis elles récitent une prière toute faite, qui est écrite sur des feuillets de papier; et même souvent, sans réciter la prière, elles mâchonnent le papier, en formant une boulette, qu'elles lancent adroitement sur la figure du dieu ou de la déesse. Il y a des statues qui sont fort curieuses sous l'amas de boulettes qui les recouvrent.

Mais ces femmes n'ont aucun élan d'adoration vers Dieu, elles en connaissent jamais cet anéantissement de d'âme devant le Créateur, que les chrétiens goûtent parfois.

Le Christianisme, c'est une de ses marques divines, s'est opposé à toutes les religions humaines qui n'ont fait de la femme qu'un être de plaisir. Sans s'attacher à ses dons extérieurs et passagers, il lui a révélé l'importance de son âme, il lui a dévoilé la bonté, le dévouement, le courage qui sommeillaient en elle. C'est pour cela qu'à travers l'histoire nous voyons les femmes attirées les premières vers la religion du Christ. C'est pour cela aussi qu'elles ont employé leur influence à faire triompher le christianisme.

Les Japonaises, comprimées comme leurs soeurs anciennes, ont compris la beauté et la noblesse du catholicisme; elles sont allées vers cette religion qui les libérait. C'est par elles que le christianisme envahit le Japon.

Mais pour attirer ces conversions, nos prêtres et nos religieuses ont dû pratiquer



les vertus évangéliques, poussées à un degré héroïque.

Dans un pays où la charité est peu pratiquée, on s'est demandé au nom de quelle doctrine merveilleuse, pour obéir à quels divins enseignements, ces religieux quittaient leur pays, vivaient volontairement dans la pauvreté en soignant les maladies les plus repoussantes et les plus contagieuses.

Et voilà qu'au contact de ces catholiques, les êtres les plus abandonnés, les parias, les lépreux étaient consolés et pouvaient trouver, dans leurs souffrances mêmes, une douceur et un réconfort.

Peu à peu, le catholicisme qui a fait ses preuves a cessé d'être hostile.

Il existe maintenant des religieuses de nationalité japonaise, elles suivent une règle sévère, vivent en communauté, travaillent la terre, élèvent des vers à soie, la tissent.

Le produit de ces travaux les aide à soigner les malades pauvres et à élever des orphelins.

Parmi les infirmières japonaises, qui soignent nos soldats à Paris, se trouvent des jeunes femmes catholiques, élevées à Nagasaki, par des religieuses françaises.

La guerre sembla rapprocher chaque jour davantage nos deux pays nous souhaitons que cette communauté de souffrances et de sacrifices nous unisse plus étroitement aux femmes japonaises, si sympathiques par leur belle vaillance, leur douceur et leur grâce toujours souriante.

(A suivre)

— o —

On compte au Canada, 103,531 indiens, dont le plus grand nombre sont en Colombie Britannique, soit 25,399. Ontario en a 23,898; les Territoires du Nord-Ouest, 21,437.

## LES YEUX

Les yeux à fleur de tête, animés, sans profondeur, indiquent l'esprit léger et vaniteux.

Les yeux un peu enfoncés, au regard froid, dénotent l'esprit sérieux, calme, sans emballement.

Les yeux ouverts avec fixité, au regard droit, précis, fixe, sont l'indice d'un esprit frondeur, insolent, batailleur.

Les yeux enfoncés, au regard perdu, dénotent un coeur rêveur, chagrin, soupçonneux.

Les yeux peu enfoncés, au regard droit, sans fixité, sont le signe d'un coeur sérieux, bon, sans faiblesse.

Les yeux petits, très enfoncés, au regard calme, dénotent l'homme maître de lui, sans vantardise.

— o —

## LE FRONT

Le front carré, élargi à la base, est l'indice d'une volonté ferme, positive et d'un esprit pratique.

Le front carré mais élargi vers le haut indique le calme, la prudence, un esprit logique et patient.

Le front grand, sans élargissement à la base ou au sommet, indique la réflexion, les pensées philosophiques.

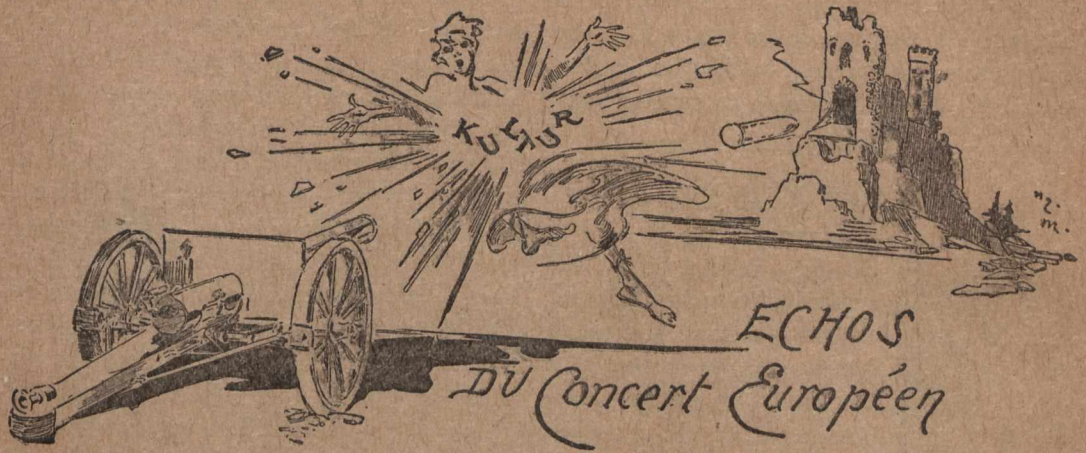
Le front proéminent vers le haut appartient à l'esprit profond, replié sur lui-même.

Le front anguleux, fuyant en arrière, appartient à l'homme agité, brusque, souvent illogique.

Le front court et plat est celui de l'homme peu intelligent, matériel.

— o —





## LE MARECHAL FOCH

Voici l'appréciation d'un journal de Paris sur cet illustre chef, avoué, aujourd'hui, comme le directeur de la bataille.

Les Anglais le connaissent depuis longtemps, car en 1912, il commandait la mission française aux manoeuvres de l'armée anglaise à Cambridge. Il y apprit à apprécier le soldat anglais et à savoir ce que l'on peut obtenir de sa ténacité.

Ils savent aussi que le général Foch est un homme qui ne craint pas d'avoir des opinions nettes et de les exprimer avec la plus grande franchise, dut cette franchise déplaire à ses interlocuteurs.

Les faits seuls, pour lui, importent et non les mots et c'est peut-être son caractère, autant que sa valeur militaire, qui a été la cause de la désignation dont il est l'objet.

M. Clémenceau connaît depuis longtemps le général.

Leur première rencontre, qui date de 1907, met en relief le beau tempérament de chacun d'eux.

M. Clémenceau était alors président du conseil; il fallait choisir un directeur de l'École de guerre. Il fit venir le général Foch pour lui offrir cette direction et le

général de lui répondre:

—Je suis un soldat, je suis à vos ordres. Mais peut-être ignorez-vous, monsieur le président, que j'ai un frère jésuite, que je n'ai jamais caché mes sentiments religieux.

Et le président de répliquer, en des termes que nous atténuons:

—Cela m'est égal, je vous demande seulement de former des générations de bons officiers.

En prenant, il y a quelques mois, le ministère de la guerre, M. Clémenceau a retrouvé le général Foch comme conseil militaire du gouvernement. La pénétration s'est faite davantage entre ces deux hommes qui ont collaboré avec une harmonie quelquefois heurtée, car ils sont tous les deux de ceux—et c'est à leur honneur—qui ne renoncent à une idée que si on leur donne des arguments sérieux.

La doctrine militaire du général:

Le général Foch, avant de diriger l'École de guerre, y avait longtemps enseigné "la stratégie et la tactique générale de la guerre. Après avoir quitté l'École, il avait publié chez Berger-Levrault sa doctrine de la guerre moderne qui serait, disait-il, "une guerre nationale, aux allures déchaînées, aux masses énormes".



La volonté morale de vaincre, avec les moyens de vaincre, bien entendu, avec l'économie des forces, l'utilisation de chacun, c'est la dominante de sa conception.

— o —

## JOLI MOT D'ENFANT



Il fait beau; aussi les convalescents de l'hôpital se sont-ils mis à la fenêtre pour respirer le bon air et reprendre un peu contact avec la vie. En bas, dans le square qui borde l'hôpital, une fillette joue; désireuse de faire dans la mesure de ses forces quelque chose pour nos glorieux blessés, elle prend sa balle et la leur lance; elle va de fenêtre en fenêtre; les blessés attrapent la balle ou ne l'attrapent pas, puis la relancent... Et cela dure longtemps et tout le monde rit, parce que la petite fille met dans le jeu toute son âme.

Un passant s'approche et lui dit:

—C'est bien amusant, hein, de jouer avec les soldats?

Elle répond avec beaucoup de gravité, en montrant ses petits bras las:

—Oh! ça me fatigue bien, allez... mais ça leur fait tant plaisir!...

## EDISON ET LES ALLEMANDS

Si les Allemands nourrissaient des sentiments divers et contradictoires à l'égard des Américains, ils se flattaient, en revanche, d'être très appréciés des Yankees. "Ils voient en nous, à cause de notre modernisme, de notre politique réaliste et de notre activité commerciale, les "véritables Américains d'Europe", écrivait un jour un journal allemand.

Il est assez curieux, à cet égard, d'exhumer l'opinion professée sur les Allemands par le plus célèbre, sans doute, des Américains: ce n'est pas Roosevelt que nous voulons dire, mais Edison.

Deux ans avant la guerre, l'illustre inventeur fit un séjour prolongé à Berlin et à Hambourg. Et voici en quels termes—qui étonneront, sans doute, bien des Français—Edison s'exprima sur le compte des Boches dans un journal de New-York:

"Les Allemands nourrissent leur cerveau de trop de bière. Résultat: une architecture de bière. Les seules constructions convenables que j'aie vues étaient des imitations de constructions romaines et grecques. En architecture, comme en toute autre chose, les Allemands manquent de conceptions propres; ce sont de bons imitateurs, et c'est tout.

"En parcourant de nombreux ateliers et fabriques, j'ai été étonné de trouver si peu d'installations nouvelles. Partout des machines américaines. Ce qui empêche les Allemands de faire des progrès, c'est leur excessive parcimonie. Dès que l'un d'eux sort une machine nouvelle, on peut dire que c'est une machine ancienne perfectionnée.

"On vante parfois l'intégrité commerciale des Allemands. Or, récemment, au cours d'un banquet, des financiers allemands ont dû avouer que, sous ce rapport, le commerçant allemand ne supporte pas la comparaison avec le commerçant anglais. Nous n'avons rien à apprendre des Allemands, mais eux ont beaucoup à apprendre de nous."

Il est vrai qu'il leur restait leur fameuse "machine de guerre", — un sujet que M. Edison n'a pas effleuré. Gageons que, depuis la Marne, il doit être aussi désillusionné sur le militarisme boche et son invincibilité.



## LA RIPOSTE



Guillaume II a toujours eu la prétention d'être spirituel, mais son humour est généralement fort lourde.

Au cours d'une de ses visites en Angleterre — bien avant la guerre, naturellement — le kaiser exprima au duc de Connaught qui n'était pas encore devenu le roi George, son admiration pour certains tapis, ornant la résidence royale de Windsor.

Le duc, pour lui être agréable, lui en envoya de semblables que Guillaume II fit placer à Potsdam.

A quelque temps de là, comme le duc de Connaught rendait visite au kaiser, celui-ci lui fit remarquer l'usage qu'il faisait de ses tapis. Croyant faire une bonne plaisanterie, il ajouta :

— Quand je marche sur ces tapis, je ne puis m'empêcher de penser que c'est l'Allemagne qui foule aux pieds les manufactures d'Angleterre.

— Peut-être bien, répondit le duc en souriant.

Puis se laissant tomber sur un divan orné de coussins décorés de l'aigle allemand, il dit :

— Mais alors, vous n'en voudrez pas à l'Angleterre de s'asseoir sur l'Allemagne. Aujourd'hui...

## SEDUCTION

UN tirailleur algérien assez grièvement blessé, fut évacué dans une ambulance du midi de la France où il reçut les soins dévoués d'une jeune et jolie infirmière. Il était inflammable, elle était tendre. Dans

le coeur de l'enfant du désert, l'amour ne tarda pas à se greffer sur la reconnaissance. Cet amour qu'il déclara ne fut agréé qu'à la condition, à la quelle il s'empressa de souscrire, qu'il aurait pour sanction un légitime mariage.

Il y a quelques jours, la fiancée, quittait la France, s'embarquait pour l'Afrique et arrivait dans le petit bled de l'intérieur où habitait la famille de son fiancé.

Elle croyait que cette famille se composait uniquement de la mère et des soeurs de son futur. Jugez de sa consternation, quand elle fut reçue par la femme et les enfants du Roméo africain. En effet, marié et plusieurs fois papa, il avait d'autant mieux négligé de révéler ce léger détail à la jeune infirmière, que la loi musulmane permet à ses adeptes de posséder quatre femmes à la fois.

Ce n'était pas le compte de la nouvelle venue, qui, espérant faire, non pas le quart de la félicité de son mari, mais son bonheur tout entier, entendant, par une équitable réciprocité, posséder un mari complètement à elle et non pas le quart d'un mari.

Elle a repris le bateau bien triste et bien désillusionnée.

## INFAILLIBLE

Dans une ville de l'Est, un voyageur descendant du train demande à un habitant du pays :

— Pourriez-vous m'indiquer le plus court chemin pour aller au cimetière ?

— Oui, monsieur... Vous n'avez qu'à aller jusqu'à la grand'place, à deux cents verges d'ici. Vous vous mettez bien au milieu et vous criez de toutes vos forces : "Guillaume II !" Deux jours après vous serez au cimetière.



## LA BLAGUE BRUXELLOISE

UN certain jour, sept à huit mille Boches fatigués rentrent à Bruxelles par la chaussée de Mons et de Ninove; derrière eux, beaucoup de camions réquisitionnés de Courtrai, Mons et Lille.

Un ketje (gamin) de Molenbeck se trouve au premier rang de la foule masquée; il se retourne et dit:

—Je savais depuis hier qu'ils devaient venir, fit-il; en effet, le kaiser a ordonné de réquisitionner tous les fers à repasser de Bruxelles.

Des femmes du peuple aussitôt de répliquer:

—C'est pas vrai; qu'est-ce qu'ils savent bien faire avec nos fers?

Et le ketje hableur, en se haussant de la pointe des pieds:

—Ils veulent repasser... l'Yser.

— o —

## LA REMISE A FLOTS DES NAVIRES COULES

IL a été constitué en Amérique deux Sociétés pour remettre à flots les navires coulés ou en extraire les trésors, au cas où le renflouement serait impossible.



Le 25 mars 1915, le sous-marin nord-américain F-4 par suite d'une avarie, coulait en face d'Honolulu. Bien qu'il se trouvât à une profondeur de 91 verges, il put être remis à flot, voici comment:

Six grands cylindres de 28 pieds de longueur et 10½ de diamètre, furent remplis d'eau et submergés par leur propre poids près du navire coulé auquel ils furent attachés par de fortes chaînes. Sub-

séquentement, au moyen d'air comprimé à 160 atmosphères, on expulsa l'eau des cylindres: ceux-ci dans leur montée, enlevèrent en même temps le sous-marin.

Les navires de plus fort tonnage peuvent se remettre à flot en aveuglant les voies d'eau ou par d'autres moyens. S'il n'est pas possible de les tirer du fond de la mer, il y a toujours la ressource d'en extraire les trésors. Ceci se pratique au moyen de plongeurs qui, par exemple dans le sauvetage du sous-marin F-4, descendirent jusqu'à 91 verges, en supportant une pression de 18 livres par centimètre carré.

— o —

## LA REFLEXION REFUTÉE

D'un étage fort élevé,

Un ivrogne, sur le pavé,

Ces jours derniers fit la culbute,

Et, pour prouver qu'on avait tort

D'imaginer qu'il était mort,

Se releva dans la minute;

Tandis qu'à dix pas, un maçon,

Tombant d'un troisième échelon,

Eut le bras cassé de sa chute.

Un bourgeois, qui les vit tous deux:

“Assurément, le plus heureux

Ne devait pas s'attendre à l'être.”

Mon ivrogne, qui l'entendit,

S'avance en zig-zag, et lui dit:

“Eh! l'ami, tu n'es qu'une bête;

Raisonne tant que tu voudras:

Ai-je pu me casser le bras,

Quand je suis tombé sur la tête?”

*Pous de Verdun.*

— o —

Les exportations américaines qui avaient été de \$219,696,000 en janvier 1915 se sont élevées à \$506,400,000 durant le même mois de l'année 1916.



## LE FACTEUR

Il est presque aussi populaire que le cuisinier. Si ce dernier donne la pâture au ventre, le facteur, lui, apporte la manne du coeur et de l'esprit.

Aussi, voyez de quelle sympathie déférente est entouré ce brave sergent qui, dans les cantonnements et jusque sous le feu, apporte avec lui l'air natal dans ses sacs de grosse toile.

Le facteur, mais c'est un peu, et tour à tour, la maman, la fiancée, le frère ou la soeur, le petit chérubin laissé à la maison, l'ami très cher pour lequel on tremble.

Il est le clocher, le champ, le foyer, ensemble tous les souvenirs et tous les espoirs.

## L'ÉCHARPE

Au moment de partir pour la mairie, où il allait célébrer le mariage d'un poilu permissionnaire, le maire d'une petite commune du Calvados s'aperçut que son écharpe n'était plus dans son armoire.

Il fouilla donc la maison, de la cave au grenier, vidant tous les bahuts, l'écharpe

n'y était pas! Et les futurs époux attendaient toujours.

Enfin, après une heure de recherches, le maire, désolé, se rendit à la mairie, et, après s'être excusé, maria les jeunes gens "à la fortune du pot", sans écharpe.

En rentrant à la ferme, que vit-il? Sa femme qui revenait du pré, l'écharpe tricolore autour du cou; elle l'avait prise comme cache-nez pour aller traire ses vaches.

## BONTE D'ÂME

Le kaiser a mauvais caractère, et si ce n'est pas là son moindre défaut, c'est du moins celui dont son entourage connaît le mieux les effets et les symptômes.

Chaque fois que quelque chose ne marche pas au gré de ses désirs, il a l'habitude de se frotter l'oreille.

Un jour, l'un de ses petits-enfants, remarquant son geste, lui en demanda la cause:

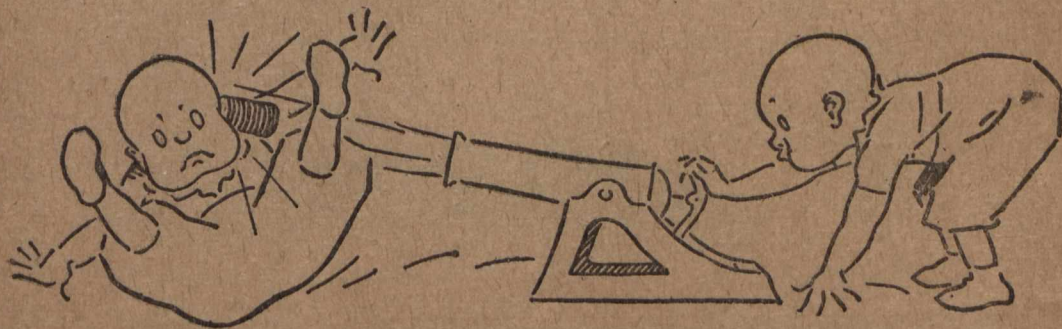
— Pourquoi te tires-tu l'oreille?

— Parce que j'ai un petit ennui, répondit l'empereur des Huns.

— Et quand tu as un grand ennui, qu'est-ce que tu fais?

— Je tire les oreilles des autres.

Charmant!!







## PERMETTEZ - NOUS DE NETTOYER VOS TAPIS.

Les tapis et rugs sont nettoyés au moyen d'un procédé chimique qui les désinfecte et leur donne une apparence neuve. Les couleurs sont ressorties avec leur splendeur et leur lustre primitifs tandis que vous êtes assuré d'un service prompt et digne de confiance.

~~~~~  
Téléphonez aujourd'hui.

~~~~~  
**DECHAUX FRERES**

*Nettoyeurs-Teinturiers*

TEL., EST  
301,  
51,  
52.





## LES PLUIES DE SANG

Tout extraordinaire que cela paraisse, il y a des pluies de sang ou du moins des pluies dont la couleur est celle du sang.

Ce phénomène s'est produit à plusieurs reprises dans le monde entier. Les dates de quelques événements du genre ont été soigneusement compilées. En 1682, une pluie rouge tomba dans le Cambresis; il en fut ainsi en 1862.

C'est à cette date que l'on étudia réellement le phénomène. On fit l'analyse de l'eau de pluie. On y trouva une grande quantité de matières végétales. On analysa aussi la terre demeurée rouge à la suite de cette pluie. Il y fut trouvé du carbonate de chaux, du carbonate, du sulfate et du chlorure de magnésie, du sable et de la poussière de charbon. L'eau exposée au soleil reprenait la couleur sanguine tandis que la terre se carbonisait sous l'action de la chaleur. On jeta de l'éther sur la terre rougie et on obtint ainsi deux matières colorantes : rouge orange de nature résineuse et jaune verdâtre semblable à la matière colorante verte des plantes. On croit que la première n'est que du lupulus, organe de la semence de houblon.

Le même phénomène se produisit dans le midi de la France en 1863 et sur le littoral de la Méditerranée. On découvrit, en analysant la terre rougie de cette eau, que la matière colorante obtenue était due à des marnes argileuses, contenant du fer et du sable de mica.

Il tomba de ces pluies de sang en Afrique. Elles sont assez fréquentes en Egypte. En 1855, une abondante pluie sanguine tomba sur Jérusalem. On recueillit de la poussière rougie par cette pluie. L'examen au microscope révéla des débris végétaux et des animalcules dits infusoires, vivant

dans les liquides et des débris de silex. Comme on peut le voir, ce phénomène est assez commun en France, en Afrique et en Asie. Cependant il est certain qu'il n'a pas partout la même cause, c'est-à-dire que cette pluie, dite de sang, n'est pas constituée par les mêmes éléments en tous les pays.

— o —

## UN POTAGER SOUTERRAIN

À Springfield, Etats-Unis, existe un merveilleux jardin, où l'on cultive des champignons, de la rhubarbe et autres végétaux, à 75 pieds sous terre.

On ne peut atteindre cette espèce d'excavation, qu'au moyen d'un bateau. Dans ce but, on a construit une embarcation et un quai à l'embouchure de la rivière.

Personne pouvait s'imaginer que la rhubarbe, ce végétal qui ne demande que de l'air pour grandir, aurait pu survivre à la noirceur et cependant sa rapidité de croissance est extraordinaire, dans cet antre qui ne reçoit jamais un rayon du soleil.

Les champignons donnent un rendement de 2 livres par pied carré de semence, par récolte, et on en fait trois récoltes par année.

Cette cave est aussi utilisée pour l'emmagasinage de toutes sortes de végétaux, les cultivateurs des environs y viennent même de 20 milles à la ronde pour y déposer leurs patates.

Un des avantages de ce jardin souterrain consiste dans le fait que durant toute l'année une température égale y est conservée, la chaleur ou le froid excessif qui remplit l'atmosphère et le sol, n'est pas ressentie à une telle distance, en-dessous de la surface.





## LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

## L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

**PHARMACIES MODELES DE GOYER**

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est  
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve  
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

### COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA.

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.



## L'EXPEDITION D'UNE MAISON PAR

### MALLE

Les autorités postales des Etats-Unis ont réussi à faire la livraison d'une maison de briques, par malle.

Naturellement, la construction ne fut pas expédiée en une seule pièce, mais chacune des briques fut transportée, par malle.

Pour arriver à ce succès, pas moins de 25,000 paquets contenant une brique chacun ont été reçus au bureau de poste de Chicago, venant des manufacturiers de toutes les parties du pays.

Cette expérience fut faite à l'occasion de l'ouverture de l'Exhibition de la "Clay Products", tenue au Coliseum de Chicago. Le programme comportait l'exhibition d'une maison de brique construite dans le plus court espace de temps possible par des ouvriers expérimentés, laquelle maison devait être donnée gratuitement à la clôture de l'Exhibition.

Les briques arrivèrent heureusement à destination, les envoyeurs conservant un record soigné du temps écoulé entre la date d'envoi et celle de réception.

## TAXIMETRES ELECTRIQUES AUX

### ETATS-UNIS

Il a été récemment installé aux Etats-Unis, dans la ville de Saint-Louis, un service de taximètres automobiles électriques, qui ont eu un succès phénoménal. Le taximètre électrique, propre, silencieux et attractif, a montré qu'il était parfaitement adéquat au service désiré et se recommandait surtout par le coût peu élevé de son

fonctionnement et la simplicité de sa manipulation dans les voies congestionnées.

Les parcours que peuvent effectuer ces voitures électriques sont pratiquement illimités, puisqu'il est prévu, dans les rues de la ville, toutes sortes de facilités pour le chargement de la batterie, pendant que la voiture attend, ne fût-ce que durant quelques minutes.

La section de véhicules électriques de l'Assocacion Nacional de Luz Electrica tient compte de ce qu'il s'organise une Compagnie de taximètres électriques dans la ville de Mexico, et il est intéressant de faire remarquer, vu que le taximètre électrique a rencontré son premier succès à Détroit (Etats-Unis), la patrie du car à gazoline, il va y avoir concurrence avec le car à gazoline dans le voisinage de certaines de puits de pétrole.

On travaille en ce moment, à organiser le fonctionnement de quelque 500 taximètres, du type le plus récent, pour la circulation dans la ville de New-York.

— o —

## L'OISEAU DU SOIR

Le "gecko", ce merveilleux petit reptile de la famille des sauriens, est très abondant dans plusieurs pays chauds.

Très actif, cet étrange animal peut faire l'ascension du mur le plus perpendiculaire, avec beaucoup de facilité, à cause de la disposition particulière de ses pattes.

On lui donne, en certains endroits, le nom "d'oiseau du soir", en raison de sa manière distinctive de pousser le cri "Ge-c-o". On a constaté qu'il donne à la dernière syllabe de ce mot, une consonnance remarquable.

— o —



**ATTENTION !****GRATIS POUR ENFANTS  
ET ADULTES.**

CLINIQUE D'EDUCATION SCIENTIFIQUE

Tous les jours après-midi et soir

**Pour Traitement des Yeux  
sans Verres ni Opérations.**CHIRURGIE MANUPULATIVE ET GYM-  
NASTIQUE CURATIVE DE L'OEIL.

Honoraires: \$5 par Membre (Saison 1918-19)

OUVERTURE, 16 SEPTEMBRE 1918

Directeur en Chef,

**Dr. ROYER,**

Institut Royer,

732, rue St-Denis, Montréal Tel. E. 6593

**PAS D'ANGLAIS, PAS DE POSITION!****Apprenez-Le en 3 mois****NE DEPENSERIEZ-VOUS PAS \$1  
POUR AVOIR \$100?**

L'ECOLE "EXCEPTIONNELLE". La seule succursale des fameuses écoles "Yungborn" au Canada, l'enseignement strictement privé. Nous avons la Seule Méthode avec laquelle vous apprendrez sans ennui et sans peine à parler et à écrire l'anglais correctement en 3 mois, et par correspondance si vous le désirez, même prix, même méthode, et vous doublerez ou triplerez votre salaire. Si vous voulez obtenir ce Résultat, n'hésitez pas, apprenez tout de suite la meilleure méthode américaine, la plus rapide et la plus minutieusement perfectionnée, d'après la Véritable Nouvelle Méthode naturelle, médaille d'or au Congrès d'enseignement supérieur en Floride 1917. Leçons privées tous les jours, l'élève "Seul" avec le Directeur Général de l'Ecole, Pr. Royer. Prix, \$25.00 moitié comptant, ou \$20.00, paiement intégral. L'on accepte \$5 par mois à raison de 2 ou 3 élèves ensemble et aux mêmes heures. Rien à acheter, tout est fourni gratuitement. Diplôme le plus riche au Canada, assuré après 3 mois. Nos élèves par correspondance sont privilégiés du droit de consulter le Directeur durant tout leur cours complet, sans aucun frais, jusqu'au succès garanti. Il ne s'agit que de s'inscrire immédiatement en personne ou par lettre au Bureau-chef, 732 St-Denis, Montréal. Pr. LUST, Président.

**EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médi-**

caments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. **Le Spécialiste BEAUMIER**A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE**144 rue Sainte - Catherine Est**Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL

**AVIS**—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.



La "Revue Populaire" de Novembre comprendra un Roman à la fois Dramatique et Sentimental de l'auteur bien connu de nos lecteurs, E.-Pierre LUGUET, ayant pour titre:

**" TERRE D'EXIL "**

Ce récit patriotique et des plus pathétiques est d'actualité, puisque son action s'est passée durant la guerre actuelle et nous espérons que nos lectrices et lecteurs apprécieront la valeur littéraire de ce roman.



## LES TABLES TOURNANTES

C'est le nom sous lequel on désigne vulgairement, depuis 1813, un phénomène de magnétisme animal dont il fut alors pour la première fois question en France, mais dont on se préoccupait déjà beaucoup depuis une dizaine d'années de l'autre côté de l'Atlantique.

Ce phénomène consiste en ce que plusieurs personnes étant assises ou debout devant une table d'une lourdeur médiocre, si ces personnes y placent la main de manière à former une chaîne, elles finissent au bout d'un temps plus ou moins long, une demi-heure à une heure, par percevoir un mouvement de rotation en vertu duquel, la table avance d'une manière égale.

L'expérience, renouvelée en mille endroits, tantôt avec une assiette de bois ou un chapeau, tantôt avec une petite table, donnait invariablement le même résultat.

Des charlatans mystiques s'emparèrent bien vite de ce fait pour en faire la base d'une doctrine religieuse suivant laquelle le phénomène des tables tournantes était produit par des esprits invisibles, intermédiaires employés par l'Être Suprême pour manifester ses volontés.

On désigna ces esprits sous le nom "d'esprits frappeurs", quand on eut remarqué que dans certaines circonstances données, les tables, les chapeaux, les assiettes au lieu d'obéir à un mouvement de rotation et d'avancer, se soulèvent puis retombent.

Pour certains, ces frappements furent d'évidentes et infaillibles manifestations de la volonté et de la prescience de l'Être Suprême, révélant de la sorte aux croyants le passé aussi bien que l'avenir.

Ajoutons que la croyance aux tables tournantes et aux esprits frappeurs a eu des dévots fanatiques dans les classes les

plus hostiles à toute religion et au sein desquelles les idées morales exercent le moins d'influence; enfin que tout cela s'est passé en plein siècle où nous vivons.

Sans doute, il est assez difficile d'expliquer ces faits et d'autres encore, de nature analogue; ce qu'ils prouvent tout au plus, c'est qu'ils excitent en nous une vie psychique dont nous n'avons pas conscience et différant de la vie animale dont les perceptions et les actes sont pour nous des faits patents.

Le sommeil fournit de remarquables exemples de cette vie psychique, car l'homme endormi accomplit sans en avoir conscience une foule d'actes dont, à son réveil, pas la moindre trace n'est demeurée dans son cerveau.

Quelques-unes des personnes assises à une table tournante, et jouissant d'ailleurs d'un état de parfaite santé ont souvent éprouvé sur place des attaques de nerfs, dont on ne peut se rendre compte qu'en les attribuant à une surexcitation momentanée résultant du courant magnétique qui s'établit bientôt entre différents individus obéissant ainsi chacun à un même sentiment de curiosité, et tous assez disposés à croire au merveilleux.

A la suite de ce sentiment commun de vive curiosité, dégénérant bientôt en un état d'anxiété fébrile, la volonté de tous entre à leur insu dans un même courant magnétique qui, à leur grande surprise, porte les uns et les autres à mettre eux-mêmes, en mouvements, les tables, les assiettes autour desquelles ils ont pris place, et ce sans en avoir aucunement conscience.

C'est ainsi que l'on bâillera sans le vouloir, souvent même sans s'en apercevoir, en voyant une autre personne bâiller.



**UNE SEULE MARQUE**

peut vous donner pleine et entière  
satisfaction c'est celle de

# L'ALLIGATOR

## MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc

### Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



*La montagne Limitée.*

**Bloc Balmoral**

**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)**

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA  
TAILLE



### Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de  
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

fillette ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



MESDAMES...

LA MARQUE

### GANTERIE ROYALE

SUR UNE MARCHANDISE, EST UN

### CACHET SPECIAL

DE

### L'EXCELLENCE et du CHIC

DE CETTE MARCHANDISE.

483 Ste-Catherine E. Tel. Est 3341

CRAVATES DE FANTAISIE REÇUES  
CHAQUE SEMAINE.



## LE DANEMARK

Le Danemark est un petit pays très industriel qui a deux caractères très différents : ses habitants sont des cultivateurs fort intelligents, ou d'habiles marins et souvent même ils sont l'une et l'autre chose à la fois.

Aussi les plaisirs des enfants danois se partagent-ils entre ces deux genres d'occupations. D'une part, ils ressemblent beaucoup à ceux de leurs voisins des régions agricoles, notamment des jeunes Hollandais.

D'autre part, comme leur pays est composé d'un grand nombre d'îles, et qu'il a par cela même une étendue de côtes considérable, ils vont volontiers à l'eau comme les jeunes canards. C'est un peu dans leur nature.

Aussi sont-ils passés maîtres généralement, à l'âge de seize ans, pour faire glisser un esquif sur les flots; de plus, ils nagent comme des poissons.

Un peu plus tard, un certain nombre d'entre eux, les plus aventureux, s'engagent comme matelots dans la marine marchande danoise, qui n'est pas à dédaigner. Il y en a un certain nombre dans plusieurs autres marines étrangères, notamment en Angleterre, où ils sont très estimés.

L'agriculture, l'élevage des bestiaux, la fabrication du beurre et du fromage, sont parvenus en Danemark à un haut degré de prospérité. Les paysans, instruits et vivant pour la plupart dans une très honnête aisance, ont abandonné depuis longtemps la vieille routine et adopté

avec empressement les belles inventions que la science met au service pour produire plus de travail avec moins de fatigue.

Cela n'empêche pas les petits Danois de trouver mille occasions de soulager leurs parents dans les travaux des champs et dans les soins du bétail. Ils s'y appliquent de tout leur cœur, en braves enfants qu'ils sont.

Ceci n'est pas un vain compliment, un mot en l'air. Le peuple danois est un des peuples les plus doux, les plus polis, les plus serviables que l'on connaisse.

Ce qui frappe le plus l'étranger qui vient de débarquer à Copenhague, après les beautés de cette grande ville qu'on appelle quelquefois avec raison la "capitale du Nord", c'est l'exquise politesse de ses habitants.

Du plus riche au plus pauvre, du plus vieux jusqu'au plus jeune, à peu d'exceptions près, ils sont pleins les uns pour les autres de prévenances, entretenant des rapports d'où toute grossièreté est exclue.

Ce spectacle charme d'autant plus l'étranger, qu'il n'a qu'à se féliciter lui-même des témoignages de franche amitié qu'il rencontre tout autour de lui, chez ce peuple qui pratique si cordialement l'hospitalité.

Si quelqu'un de nos jeunes lecteurs visitait quelques villes d'une certaine importance dans le Danemark, il serait peut-être étonné d'y voir, sur une place publique ou à côté d'une promenade ou d'un "boulevard", une de ces constructions qu'on ne voit encore dans nos pays qu'à



# Pour Faire Connaissance !

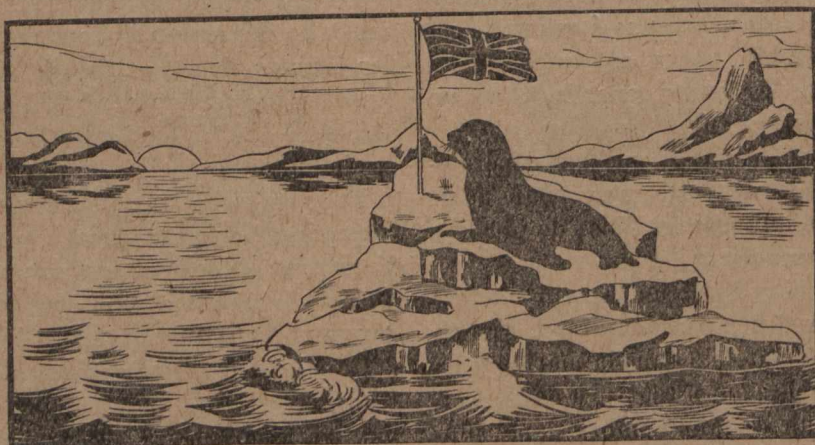
Cette annonce est publiée ici parce que nous désirons vivement faire connaissance avec les abonnés de cette revue.

Le lecteur de la "Revue Populaire" qui achète toujours avec soin et connaissance de cause ne devrait pas manquer de venir voir ce que nous offrons en Fourrures de Choix, avant de prendre une décision, il y a va de son intérêt.

**C**et automne notre étalage de Fourrures brille par l'Élégance, la Qualité, la Beauté et la Variété des Styles de nos Manteaux, Parures, Etoles et Manchons.

**NOS PRIX SONT TRES BAS**

— **NOUS MANUFACTURONS NOS MARCHANDISES** —  
**VOUS EPARGNEREZ ICI TOUS LES BENEFICES**  
**DES INTERMEDIAIRES.**



*Venez donc nous voir, nous serons enchantés de faire connaissance et nous sommes certains que nos prix raisonnables vous surprendront agréablement.*

**THE NORTHERN FUR MFG. COMPANY**

**269 RUE SAINT - PAUL, OUEST, : MONTREAL**

L. WILFRID ROBITAILLE, gérant.

ANGLE ST-FRANÇOIS-XAVIER

**(Venez à l'enseigne du DRAPEAU AU POLE NORD)**



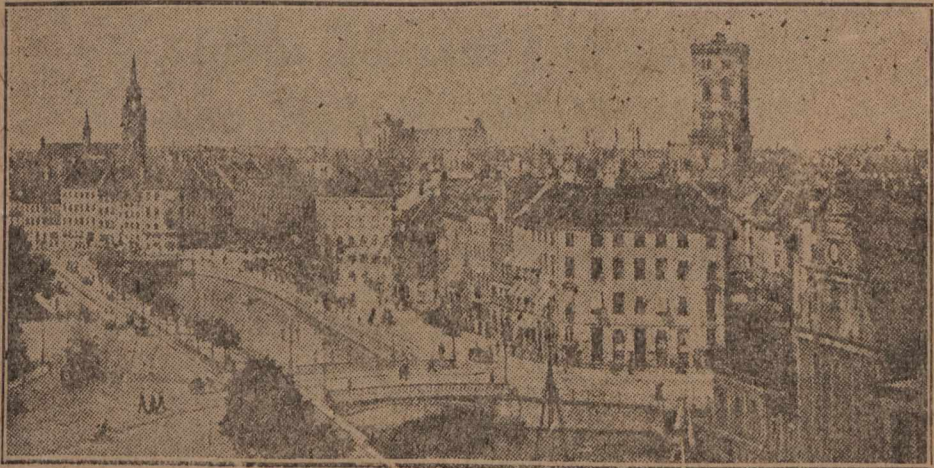
l'occasion des foires ou fêtes locales.

Nous voulons parler du jeu bruyant et quelquefois dangereux des montagnes russes, surface ondulée en bois, montée sur de solides madriers; par-dessus cette surface sont établis deux rails que suit un wagon allant de la gare du départ à la gare d'arrivée, tantôt descendant une pente avec rapidité, tantôt montant la pente d'en face en vertu de l'impulsion acquise, pour descendre encore la pente suivante et en remonter ensuite une autre.

beaucoup de grandes personnes s'y livrent également et s'en sont fait une sorte de sport.

Il s'en trouve même beaucoup qui font preuve en cete matière d'une témérité qu'un témoin prudent ne pourrait s'empêcher de blâmer.

Le brave peuple danois a le malheur de ne point professer la religion catholique, un de ses rois ayant employé, il y a environ trois cents ans, tous les moyens, depuis la cruauté la plus atroce jusqu'à



Copenhague, la capitale du Danemark, est l'un des plus importants ports de mer, sur la Baltique. Son commerce est très considérable, et c'est la seule ville fortifiée de tout le pays danois.

Il n'y a pas de raison pour que cela finisse, et l'on pourrait établir des montagnes russes reliant des villes entre elles. Cela serait à la vérité moins solide et plus vite usé que nos voies ferrées.

Les exploiters danois de ce plaisir national se bornent à donner à leurs constructions une longueur raisonnable, en leur assurant tout le confort et toute sa solidité qu'on aime à donner à un établissement durable.

A vrai dire, ce ne sont pas seulement les enfants qui prennent plaisir à ce jeu ;

l'habileté la plus raffinée, pour amener ses sujets à changer de religion.

Diverses superstitions ont pris la place des plus douces croyances catholiques appuyées sur des fondements inébranlables. Il n'y a peut-être pas de pays où la crédulité populaire se soit donné autant carrière, du moins jusqu'à une époque assez rapprochée de la nôtre, en ce qui regarde les fées, les gnômes, les farfadets et toutes ces créations fantastiques des imaginations ignorantes.

Parmi ces traditions populaires, il y en



# La Jambe Artificielle

## CONRAD MARTIN

Donne une marche souple,  
facile, légère, confort par-  
fait, solidité, garantie. :-:

Nous avons la réputation, établie depuis  
près de 60 ans, de faire ce qu'il  
y a de mieux en



BANDAGES HERNIAIRES,  
APPAREILS ORTHOPEDIQUES,  
BAS ELASTIQUES, ETC., ETC.,

De tout le pays

Nos appareils sont fabriqués par des Experts sous la  
surveillance personnelle de M. Conrad Martin.

— CONSULTATIONS GRATUITES —

FABRIQUE CANADIENNE DE BANDAGES

**36-38, CRAIG E., MONTREAL**



a qui sont touchantes et poétiques, et qui reposent sur un sentiment vrai et juste ; d'autres sont tout simplement étranges et même ridicules.

Comme chez tous les peuples du Nord, la fête de Noël est célébrée, en Danemark, par toutes les classes de la population et par tous les âges. L'arbre de Noël, aux branches duquel sont suspendues des bougies de différentes couleurs, porte une quantité d'objets qui font la joie des grands et petits,

Et dans toutes les demeures, depuis la chaumière en terre glaise couverte de chaume jusqu'à l'opulente maison du riche propriétaire, la joie règne dans tous les coeurs et s'épanouit sur tous les visages.

L'anniversaire du grand jour où le Sauveur est né est une fête vraiment nationale chez ce bon peuple, resté en dépit de l'hérésie, foncièrement chrétien.

Le jour viendra, on peut l'espérer, où il reviendra en masse, avec ses frères de Suède et de Norvège, à cette précieuse unité catholique à laquelle ses ancêtres ont été arrachés par surprise.

### COOPERATION ET SES EFFETS AU DANEMARK

*Les neuf dixièmes des cultivateurs sont propriétaires de leurs fermes*

Le Danemark excède à peine en superficie la moitié de l'étendue du Nouveau-Brunswick. C'était jadis une sorte de réunion de dunes de sable. On ne cultivait que la partie est de la terre ferme et les îles voisines. En outre, le pays fut appauvri par les guerres napoléoniennes et le vol de la province de Schleswig-Holstein par l'Allemagne, en 1866. Cependant le Danemark est aujourd'hui le plus riche pays de

l'Europe comparativement à sa population. C'est un pays essentiellement agricole, et la pauvreté y est rare. Grâce à l'excellente tenu agraire, 89 pour cent des familles possèdent leurs terres et habitations.

Le système d'éducation en vogue au Danemark est une des principales occupations à Copenhague. C'est là qu'ils apprennent à comprendre la complexité des relations commerciales modernes et à considérer l'agriculture non seulement comme une science de production, mais comme un système de distribution.

Le succès de la coopération rurale dépend en grande partie des termes et conditions de la tenue agraire. La coopération ne peut guère être un succès dans un pays où les locataires prédominent. Au Danemark, une loi a été mise en vigueur depuis plusieurs années, grâce à laquelle une personne peut devenir propriétaire d'une terre moyennant des emprunts à 50 années à 4 pour cent. Grâce à ces conditions un journalier, qui possède la dixième partie de la valeur d'une parcelle de terrain, peut emprunter les neuf autres dixièmes, soit d'une banque d'état, soit d'une des 536 caisses d'épargnes coopératives. On compte environ 240,000 fermes au Danemark, d'une superficie moyenne d'une quarantaine d'acres ou plus, et d'une étendue variant de 11½ acre à 150 acres, non compris les domaines. On voit par là que la terre n'est pas distribuée de façon à paralyser l'initiative personnelle, un des dangers signalés par les adversaires de la coopération. Au contraire, la coopération au Danemark a encouragé l'initiative personnelle, et, en ce faisant, a empêché les maux de l'individualisme, résultat des plus importants et profitables.

La coopération agricole a débuté au Danemark en 1882, avec l'établissement de



## : Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais, mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.



la première beurrerie coopérative. Presque tout le lait du pays est maintenant porté à des centaines de beurreries coopératives. Celle-ci, aidées des associations d'expérimentation des vaches laitières, ont fait du Danemark un des premiers pays de production coopérative de beurre et de fromage du monde. Le beurre danois a remporté depuis au moins une génération les premiers prix sur les marchés d'Angleterre. En outre, les sociétés coopératives de salaison de lard et d'exportation d'œufs ont développé d'une façon admirable ces deux industries.

A la suite de l'établissement de sociétés de vente coopératives, on a formé des sociétés coopératives d'achats en gros des articles tels que les semences, les engrais, les machines, et en réalité tout ce qui est nécessaire à l'exploitation d'une ferme. En 1908, l'agence de vente au gros centrale a transigé des affaires au montant de \$17,000,000.

## CADAVRES DE GEANTS

DE récentes recherches ont prouvé que la péninsule sud de San Francisco, fut autrefois habitée par une race de géants.

D'après le rapport du professeur Harold Heath, du Département Zoologique de l'Université de Sanford, il a été trouvé à environ deux milles au sud de San Francisco, plusieurs squelettes d'hommes qui avaient atteint une hauteur inusitée.

Les marteaux de pierre, les alènes et les ornements trouvés par la commission chargé de faire des recherches indiquent que leurs propriétaires primitifs avaient atteint un avancement considérable dans l'art mécanique et la civilisation.

## L'IODE DE LA MER BLANCHE

Selon un rapport d'un consul des Etats-Unis en Norvège, les algues marines de la mer Blanche donnent beaucoup plus d'iode que celles des autres eaux, c'est-à-dire jusqu'à 2.7 pour cent. Le gouvernement russe les a utilisées, avant sa défection, pour fabriquer de l'iode à l'usage de ses médecins militaires.

## LA PLUS GRANDE GRANGE DE L'EMPIRE

LE Canada peut se vanter de posséder la plus grande grange du Royaume-Uni. Construite il y a quelques années, à Swift Current, Saskatchewan, son propriétaire, un M. Smith, n'épargna rien pour en faire un local solide et très confortable.

Cette bâtisse qui est construite en bois et ciment, contient le matériel suivant:

875,000 pieds carrés de bois; 30,000 sacs de ciment et 60,434 pieds carrés de tôle ondulée. Elle possède 126 chassis, 16 portes et 7 ventilateurs de 36 pouces carrés chacun, sur le toit. Elle a 400 pieds de longueur, 128 pieds de largeur et 62 pieds de hauteur. Le peinturage a nécessité cinquante hommes qui ont travaillé une semaine chacun. La ferme de M. Smith contient 10,000 acres de terre, dont 2,000 irrigués.

M. Smith qui s'occupe d'élevage de bétail a toujours un troupeau de 2000 à 3000 animaux de boucherie. Cette construction lui a coûté près de \$100,000; il dû transporter ses matériaux, tels que le bois, fer, ciment et sable, d'une distance de huit milles.





## UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre berdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

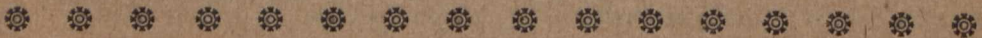
Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelquel temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

### **Nous ferons mieux encore.**

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.





# LE LUXE ET LA QUALITE

Mais à des prix très modérés. Voilà le genre de fourrures que nous offrons à notre clientèle. Et voilà pourquoi notre magasin est toujours rempli de dames désirant être bien servies.

Venez voir nos

**ETOLES EN RENARDS  
CROISES**

**\$40.00 et plus.**

**MANTEAUX  
EN HUDSON SEAL  
GARNIS D'ALASKA  
\$200**

Nous avons 15 années d'expérience dans la confection d'articles en fourrures. C'est une garantie pour nos clients quant à la qualité et étant donné le peu de dépenses que nous avons, il nous est possible de vendre nos fourrures

**A BAS PRIX**

REPARATIONS DE TOUTES SORTES EX-  
CUTEES PROMPTEMENT. SATIS-  
FACTION GARANTIE.



**R. VACHON & CIE LIMITEE,**

Autrefois rue St-Hubert, maintenant au No

**273 RUE AMHERST,**

Entre les rues Ste-Catherine et Demontigny.



# Vous Aidez Lorsque Vous Économisez.

“Mais lorsque vous économisez, économisez sagement. N'économisez pas au détriment de votre santé et de la santé de votre famille. Mangez ce qui est sain et nutritif tout en étant peu coûteux. Employez plus de lait dans votre cuisine. : : Employez le lait condensé BORDEN parce que c'est du lait absolument pur; propre, sucré, stérilisé et commode. : : :”

IDA C. BAILEY ALLAN,

*Spécialiste en économie domestique.*

## Lait Condensé Borden's



— VOTRE EPICIER EN A —

“LE LAIT QUI REDUIT LE COUT DE LA CUISSON”

BORDEN MILK CO, LIMITED,

MONTREAL